

ANTONIO

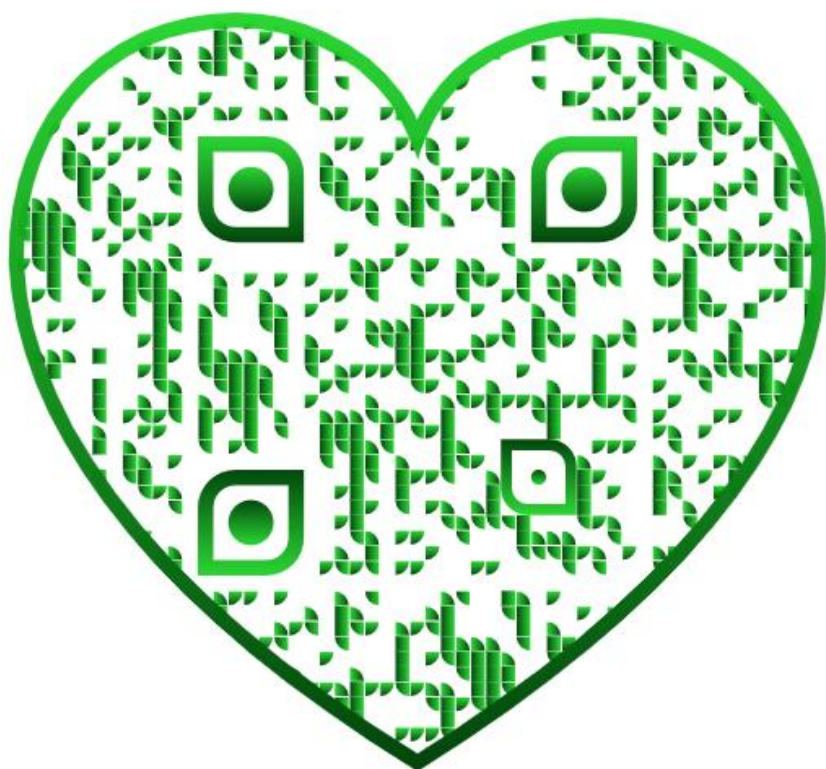
MANZINI

07.

07.

07

DENOËL
SUEURS FROIDES



ANTONIO

MANZINI

07.

07.

07

DENOËL
SUEURS FROIDES

ANTONIO MANZINI

07.07.07

roman

*Traduit de l'italien
par Samuel Sfez*

DENOËL

« Sous sa carapace de lâcheté, l'homme aspire à la bonté et veut être aimé. S'il prend le chemin du vice, c'est qu'il a cru prendre un raccourci qui le mènerait à l'amour. »

John STEINBECK¹

1. *À l'est d'Éden*, traduction de Jean-Claude Bonnardot.

« *United united united we stand, united we never shall fall !* »

Il ouvrit les yeux et se redressa d'un bond. « Mais qu'est-ce que... ? » Alarmée par les mouvements de son maître, Lupa tendait l'oreille. La musique provenait de l'appartement d'à côté.

« *United united united we stand, united we stand one and all !* » Rythme tribal, guitares glaireuses et distordues, chœur simiesque qui répétait un slogan débile. Ce genre de musique, le heavy metal, se situait pour Rocco au septième niveau dans la classification des emmerdements. Joué à 3 h 45 du matin, il passait automatiquement au niveau neuf. « Bordel de merde ! » hurla-t-il en se levant. Au bout de dix jours, il se sentait à l'aise dans son nouvel appartement de via Croix de Ville, mais pas avec ses voisins. Surtout ceux d'en face.

Pas le choix, il lui fallait se fendre d'une visite.

Il ouvrit la porte. Le froid de l'escalier le heurta de plein fouet. Il rentra chez lui, enfila son loden directement sur son boxer et son T-shirt puis ressortit, pieds nus. Il frappa. Aucune réponse. La musique se déversait jusque sur le palier.

« *So keep it up, don't give in...* »

Il enfonça la sonnette, martela la porte à coups de poing. Soudain, le bruit cessa. Des pas rapides suivirent. Un raclement sur le bois de la porte, signe que quelqu'un observait par le judas.

— Oui, c'est moi, Schiavone, le voisin. Ouvrez !

Le battant s'ouvrit. Un garçon de seize ans apparut. Acné, cheveux longs, en slip, un T-shirt Iron Maiden troué, la peau aussi blanche que le ventre d'un poisson.

— Ou... oui ?

— Oui ? Tu me dis oui ? Bordel de merde, il est 3 h 45 et tu mets cette saloperie à fond ?

Le garçon rentra la tête dans les épaules.

— Pardon. Je pensais qu'il n'y avait personne.

— Tu penses mal. Ça fait dix jours que j'habite ici. Et les autres voisins, tu les as oubliés ?

— L'immeuble est vide. Les Benaix sont aux Pays-Bas, les Candiani aussi sont partis. Excusez-moi, si j'avais su...

— Maintenant, tu sais. Enfile ton casque et balance-toi Judas Priest dans les tympans, je m'en fous !

Le garçon esquissa un sourire.

— Vous connaissez Judas Priest ?

— Bien sûr, c'est un groupe de quand j'étais jeune. Mais toi, comment tu connais ?

Le voisin leva timidement la main droite, les doigts en forme de cornes, le pouce tendu, et lança « *Rock'n'roll will never die !* » en souriant.

— Mais t'es débile ou quoi ? fit Rocco. Allez, va au lit, mon grand, il y a école demain. Si tu me réveilles encore avec cette merde, je te fais dévorer par Lupa !

Le garçon sembla seulement alors remarquer le chien.

— Oh, il est trop beau !

— Elle !

— C'est quelle race ?

— Saint-rhémy-en-Ardenne.

Le garçon éclata de rire.

— Ça existe ?

— Si un groupe comme Judas Priest existe, une race comme ça existe aussi.

— Moi, c'est Gabriele.

— *E sticazzi*. Ça me fait une belle jambe, répondit Rocco.

Sa colère n'était pas encore passée. Il se retourna et rentra chez lui.

Plus question de dormir. Après une douche rapide pour lui et une gamelle bien remplie pour Lupa, ils étaient sortis. L'aube tachait de rose le ciel et les toits humides d'Aoste. Il avait envie de prendre son petit déjeuner, un double café et deux brioches, tout en regardant la place Chanoux se teinter lentement des couleurs de cette nouvelle journée qui s'annonçait splendide, pas un nuage entre les cheminées éteintes depuis plus d'un mois.

Il regarda ses chaussures : cette seizième paire de Clarks achetée en dix mois avait été la plus chanceuse. Avec un petit effort, elles dureraient peut-être jusqu'à l'hiver prochain. Un vent léger, froid mais pas glacé, lui caressait le visage. Lupa s'arrêtait à chaque coin de rue pour renifler les messages laissés la veille par les autres chiens. Quant à lui, il s'arrêta au kiosque pour prendre le journal. Il n'en crut pas ses

yeux quand il découvrit l'article en première page.

RUE PIAVE
UN CRIME ENCORE NON ÉLUCIDÉ

On ne parle plus de l'homicide de la rue Piave, où Adele Talamonti a trouvé la mort, criblée de six balles au domicile du sous-préfet Rocco Schiavone, chez qui elle logeait, d'après les déclarations du porte-parole de la préfecture. Qui est entré dans cet appartement pour tuer la pauvre Adele ? Était-elle la véritable cible de l'assassin, ou s'agissait-il du policier ? Nous sommes les seuls à poser encore la question. Il est de notre devoir de rappeler aux lecteurs que certains événements en apparence incompréhensibles ont en réalité une explication simple mais dérangement. Par exemple ne pas jeter l'opprobre sur un cadre de la police, apparemment protégé par le préfet Andrea Costa. Nous rappelons en revanche que, la nuit du 13 mai, Adele Talamonti a été brutalement assassinée et que depuis, malgré de nombreuses promesses, on ignore tout des commanditaires et encore plus des exécutants de cet homicide. Une seule chose s'est produite : Rocco Schiavone a déménagé. De toute évidence, il a du mal à vivre avec ses responsabilités. Nous espérons que la préfecture ou le juge Baldi apporteront bientôt au journal et aux citoyens des réponses concrètes.

Sandra BUCCELLATO

Il roula le journal en boule et le jeta dans la corbeille. Il devait clouer le bec une bonne fois pour toutes à cette Sandra Buccellato, ex-femme de Costa, responsable de la haine que le préfet vouait aux journalistes depuis qu'elle s'était enfuie avec un rédacteur de *La Stampa*. Il devait la rencontrer, la menacer, la frapper. Comment osait-elle ? Cette phrase en particulier, « De toute évidence, il a du mal à vivre avec ses responsabilités... », l'avait mis sur les nerfs. Ses responsabilités, il vivait avec depuis le 7 juillet 2007, mais qu'en savait Sandra Buccellato ? Il n'avait pas à se justifier, il devait seulement faire un saut à la rédaction et la réduire au silence.

Le café avait un goût de terre, les brioches de beurre fondu.

— Qu'est-ce qu'il y a, monsieur ? demanda Ettore.

Une dizaine de personnes prenaient déjà leur petit déjeuner au bar.

Rocco secoua la tête.

— Ettore, c'est pas le jour.

— Déjà réveillé ? Vous avez quelque chose sur le feu ?

— Non, rien. Tu connais Sandra Buccellato ?

Ettore sourit.

— Si je la connais ? Elle vient au moins trois fois par jour. La rédaction est juste en face.

— Tu peux me la décrire ?

— Non. Parce que je lis les journaux, je vous connais et je sais que vous voulez un portrait-robot pour l'identifier et lui faire quelque chose de très désagréable.

— Je ne touche pas aux femmes, moi, Ettore.

— Ah non ? Et Nora Tardioli, qui vous a renversé un spritz sur la veste ? Ou Anna Cherubini, qui pâlit et dont le cou se couvre de plaques rouges rien qu'à entendre votre nom...

Rocco regarda le barman dans les yeux.

— Toi, pour te mêler de tes affaires...

— Jamais, monsieur, jamais ! J'ai un bar..., se défendit-il.

Il fit volte-face et rejoignit le comptoir. Rocco termina son café. Il s'apprêtait à sortir, puis s'arrêta à la porte.

— Bon, vu que tu sais tout, cria-t-il, faisant se retourner trois consommateurs, tu sais aussi de quelle race est mon chien ?

— Saint-rhémy-en-Ardenne, monsieur Schiavone. Comment ne pas connaître cette race ?

Ils éclatèrent de rire. Ettore lui plaisait de plus en plus.

— Dis-lui que je la cherche !

— Je transmettrai.

Le personnel de ménage devait être en grève, car personne ne semblait être passé dans son bureau. Le désordre de la veille était encore là, comme si un crime avait été commis dans la pièce et qu'il ne fallait rien toucher jusqu'à l'arrivée de la scientifique. Il ferma la porte, ouvrit son tiroir. La boîte en bois gravé était vide. Un coup de poing à l'estomac. Un obstacle insurmontable. Il s'apprêtait à fumer son dernier joint. Il le prépara avec un soin méticuleux. L'alluma. Et le savoura en paix en contemplant le ciel par la fenêtre, attendant que ses neurones engorgés par une nuit sans sommeil se remettent à fonctionner.

Son téléphone sonna à la troisième bouffée.

— Ici Schiavone...

— Ici Costa.

— J'allais monter vous voir, monsieur...

— Bien. Laissez votre chien dans votre bureau. La dernière fois, il a rongé le pied du fauteuil.

Rocco raccrocha. Il regarda Lupa, endormie sur le canapé. Il ramassa une balle de tennis qu'il lui avait achetée et la posa près de son musée. Il ouvrit la fenêtre et quitta la pièce.

Costa se tenait derrière son bureau, bien au milieu, Baldi était assis dans l'un des deux fauteuils en cuir clair. Le juge scruta fixement Rocco et lui serra à peine la main en marmonnant un « Bonjour... » plein de ressentiment. Costa aussi était nerveux mais, contrairement à Baldi, il brailla ses salutations à pleins poumons, comme à son habitude.

— Bonjour, monsieur Schiavone, asseyez-vous, je vous prie ! dit-il en désignant le fauteuil vide, juste à côté du juge. Bien, bien, bien... » Le préfet croisa les mains sur sa table, puis alla droit au but : « Parlons de l'affaire de la rue Piave. D'après ce que m'a dit M. Baldi, vous connaissez l'assassin et le mobile, mais vous refusez de partager ces informations avec nous. Est-ce vrai, ou s'agit-il seulement d'une spéculation du magistrat ?

Rocco regarda Baldi et lui sourit.

— Vous savez tout. Pourquoi tourner autour du pot ?

— Vous êtes un représentant des institutions, intervint Baldi. Vous devriez vous conduire comme tel. Je vous le répète : nous savons que vous allez souvent à Rome, nous savons qui vous rencontrez, qui vous fréquentez...

— Et vous connaissez aussi le nom de l'assassin, Enzo Baiocchi.

À ce nom, Costa et Baldi échangèrent un coup d'œil.

— Qui est Enzo Baiocchi, et pourquoi veut-il votre mort ?

Rocco s'étira le cou, qui lui faisait encore mal après sa nuit blanche.

— Vous savez tant de choses sur moi, pourquoi pas ça ?

— Vous êtes agaçant, Schiavone, et vous ne vous rendez pas compte que Baldi et moi essayons de vous aider. Vous le comprenez, ça ? Nous vous protégeons !

— Vous me protégez de quoi ?

— Vous avez de nombreux ennemis, et pas seulement parmi les délinquants. Non, vous en avez aussi beaucoup à l'Intérieur. On vous a expédié ici, mais ça aurait pu bien plus mal se passer pour vous.

— Vous êtes sûr ?

— Arrêtez, avec votre ironie à la con ! cria Baldi. Vous risquez d'être déféré, voire pire.

Schiavone écarta les bras.

— Par exemple ? Être chassé de la police ? Envoyé dans un trou perdu de l'Aspromonte ?

— Non, mon cher, répliqua Costa avec un sourire de circonstance. Vous risquez une enquête approfondie sur vos comptes, vos achats, vos propriétés, vos amitiés. Vous chasser de la police, ce serait un cadeau par rapport à ce qu'ils pourraient vous faire. » Costa se leva. Fit deux pas vers la fenêtre. Croisa les mains derrière le dos et poussa un soupir : « Vous n'aurez aucun allié, Schiavone. Ni moi ni le parquet. Ce serait pour vous le début d'un calvaire sans fin, et je vous jure que nous irons jusqu'au bout. Alors... » Il se retourna brusquement vers Rocco : « ... vous nous racontez quelque chose, ou cette réunion s'arrête ici ?

Rocco se passa la main sur le visage. Il regarda les deux inquisiteurs.

— Trois choses : du temps...

— Ça, nous en avons autant que nous voulons, répondit Baldi.

— Du café...

— J'en fais apporter... La troisième chose ?

— Je veux mon chien ici.

Costa décrocha son téléphone.

— Rispoli ? Faites monter le chien de Schiavone. Et faites savoir que je ne veux aucun appel aujourd'hui. Tant que vous y êtes, faites-nous apporter de l'eau et du café. » Il raccrocha. S'assit. « Bien, nous sommes tout ouïe.

— Avant de commencer...

— Encore ? lâcha Baldi, impatient.

— Je peux savoir comment vous avez obtenu toutes ces informations sur moi ?

Baldi et Costa sourirent.

— Vous avez vos canaux, nous avons les nôtres.

Rocco prit une cigarette dans son paquet et la glissa dans sa bouche.

— Je peux ?

— Il s'agit d'un cas exceptionnel. Mais c'est la première et la dernière fois dans mon bureau.

Rocco alluma sa cigarette avec un briquet Dupont. Il prit une première inspiration, cracha la fumée vers le plafond puis attaqua.

— Bon, faisons comme quand on lit un livre. Moi, j'en raconte soixante-dix pour cent, et vous complétez le reste avec un peu d'imagination. Vous en avez à revendre, non ?

Baldi et Costa ne répondirent pas, et Rocco commença.

Rome. Été 2007

— Il est quelle heure, mon amour ? demanda-t-il en se retournant dans le lit.

Mais il n'y avait personne à côté de lui.

Depuis trois jours.

Il voulut respirer, mais quelque chose lui encombra la trachée. Il ne parvenait à avaler que de petites goulées d'air qui ne suffisaient pas à emplir ses poumons. Il haletait tel un poisson hors du lac. Il tenta de calmer son rythme cardiaque, se remit sur le dos et détendit ses muscles. Lentement, il retrouva une respiration plus profonde, écarta cet obstacle dans sa gorge et, cette fois-ci, l'air pénétra jusqu'à ses poumons. Il souffla. Répéta l'exercice quatre fois. Il allait mieux, son cœur s'apaisait. Il ferma les yeux. Trois jours sans Marina, c'était vraiment trop. Il était déjà arrivé à Rocco d'être loin de sa femme pendant plus d'une semaine. Mais cette fois elle s'en était allée. Sans claquer la porte, ce n'était pas son style, sans trop de tapage, sans hurlements. Elle lui avait simplement dit : « Je vais dormir chez mes parents pendant un moment », et elle avait préparé son sac. Trois jours plus tôt.

Ce dimanche de merde.

Sa femme y réfléchissait depuis longtemps, c'était évident. Dimanche matin, il l'avait trouvée dans le salon inondé par le soleil de la fin juin, assise à la table, plongée dans les papiers de la banque. Elle les étudiait, inscrivait au crayon des chiffres dans un carnet. Rocco était entré en bâillant.

« Tu veux un café ? » lui avait-il demandé.

Elle avait retiré ses lunettes pour le regarder en face.

« Tu m'expliques ? »

Sa femme voulait savoir. Elle n'avait pas cru à l'héritage de son oncle, à son augmentation de salaire, à une prime, à la vente de la boutique de Trastevere qui avait été autrefois l'imprimerie de son père. Le compte n'y était pas.

« Assieds-toi, Rocco. Et dis-moi d'où vient cet argent. Pas de mensonges, je ne le mérite pas. »

Rocco s'était assis. Et lui avait expliqué. Tandis qu'il avouait, les

yeux de Marina s'étaient emplis de larmes. Elle écoutait, triturant les branches de ses lunettes. Dehors le soleil tapait, mais dans l'appartement de via Poerio il régnait un froid polaire. Il ne raconta pas tout, évita beaucoup de choses, omit certains détails, mais en dit suffisamment pour lui permettre de prendre une décision.

« Alors c'est toi, ça..., avait-elle dit. Prêt à tout pour quatre sous. »

Elle s'était levée. Rocco avait essayé de la retenir, mais elle n'avait rien ajouté. Elle avait fait son sac, sous les yeux de son mari, et avait pris les clés de la Panda. Seulement une fois sur le seuil, elle s'était retournée vers Rocco et lui avait dit à voix basse :

« Je dois réfléchir. Beaucoup. Je vais dormir un moment chez mes parents. Je t'en prie, ne m'appelle pas. »

Elle était sortie en refermant la porte derrière elle. Rocco s'était affalé sur le canapé, avait allumé une cigarette et était resté là jusqu'à ce que le soleil aille se cacher derrière les toits de Rome.

Il sortit de la chambre. Les papiers de la banque que Marina avait étudiés avec tant d'attention étaient encore sur la table. Il avait essayé de l'appeler, mais Laura, la mère de Marina, lui avait gentiment répondu que Marina n'était pas à la maison. Elle travaillait.

« Je dois réfléchir. » Rocco répéta les mots de sa femme à mi-voix tout en insérant une capsule dans sa machine à expressos. « Et combien de temps tu dois réfléchir ? Ça fait trois jours que tu réfléchis ! »

Elle ne savait donc pas qui était Rocco ? Elle n'avait pas compris de quel monde il venait ? Elle était allée chez ses parents via della Lungara. Elle connaissait ses amis, Sebastiano, Furio et Brizio. Elle n'avait pas compris qui ils étaient ? Pourquoi se réveillait-elle seulement maintenant, pourquoi se mettait-elle à sonder le moindre détail de sa vie ?

« Comment j'ai gagné cet argent ? J'ai arrondi. J'ai arrondi sur les saisies de marijuana, j'ai volé les pots-de-vin de quelques adjoints municipaux quand je les ai pris la main dans le sac, j'ai revendu quelques tableaux. Oui ! Je l'ai fait ! »

Mais il n'avait jamais volé aux pauvres, n'avait jamais fermé les yeux devant les puissants qui le lui demandaient.

« Je ne suis pas un saint, Mari', je l'ai jamais été ! »

Des paroles inutiles qui résonnaient encore dans sa tête. Il ne

l'avait pas convaincue. Il n'avait pas réussi. Marina venait d'un autre quartier.

« Tu es allée au lycée à Giulio Cesare, tu habitais corso Trieste, ton père et ta mère étaient des travailleurs honnêtes, respectueux de la loi, qui arrivaient à la fin du mois le portefeuille encore rempli. Tu as déjà habité à quatre dans trente mètres carrés ? Tu as déjà vu ta mère pleurer devant le marchand de légumes qui l'humilie et la menace ? Tu aurais dû voir son visage, Marina, quand elle est allée demander un prêt aux usuriers pour payer l'enterrement de papa. Combien de paires de tennis tu as eues au collège ? Tu ne sais pas ? Tu ne peux pas te rappeler. Moi, seulement une. Achetée deux tailles trop grande en sixième pour qu'elle me dure jusqu'en troisième ! Tu as déjà vu une photo du sapin de Noël chez les Schiavone ? Non. Et tu sais pourquoi ? On en avait pas, ni d'appareil pour le prendre en photo ! Le tien était beau, il surplombait plein de cadeaux, toi et ta sœur étiez là en col roulé, tout excitées parce que vous vous apprêtiez à déballer une poupée et Docteur Maboul. »

Rien ne justifie tes actes.

Ça, Rocco le savait. Son père avait été pauvre toute sa vie, mais jamais il ne s'était sali les mains, sauf d'encre. Lui, il les avait répugnantes. Il avait commencé tôt. Quand son père était mort, il avait bossé où il pouvait pour aider à la maison. Les usuriers en demandaient toujours plus à sa mère.

« Tu comprends, Marina ? Tous les jours que Dieu faisait, ils venaient chez maman lui demander de l'argent qu'elle avait déjà rendu ! » Un matin, avec Sebastiano et Furio, Rocco était allé rendre visite à l'un de ces vautours. « On y est allés à trois. Et je ne regrette pas, Marina, je ne regrette pas. On les a frappés, on les a menacés, je suis rentré à la maison avec une liasse de billets haute comme ça et j'ai dit à maman que j'avais gagné à la loterie. Elle a fait semblant de me croire. Pourquoi est-ce que tu fais pas semblant de me croire, toi aussi ? »

Rien ne justifie tes actes.

Les souvenirs, la dispute trois jours plus tôt, la chaleur et l'angoisse pleuvaient à verse dans l'esprit de Rocco. Il but son café en regardant la ville prête à accueillir le soleil. Il tentait de ramener le calme dans ses pensées qui continuaient à jouer avec l'espace et le temps. Il n'avait pas envie d'aller travailler. Ni de rester chez lui. Il avait

seulement envie de Marina. La vie de Rocco avait toujours été ainsi. Les choses qu'il désirait le plus étaient celles qu'il ne pouvait pas se permettre.

Clara mit la cafetière sur le feu et regarda l'heure. Huit heures et demie, il était temps de réveiller Giovanni, qui devait être à l'université pour 10 heures, du moins si elle se rappelait bien ce qu'il lui avait dit la veille. Elle posa sa tasse sur la table de la cuisine et alla frapper à la porte de son fils.

— Giovanni ? Giovanni ? Réveille-toi, il est huit heures et demie !

Elle poussa doucement la porte. Les volets étaient ouverts. Le lit intact. Clara sentit une boule d'angoisse descendre le long de son œsophage.

— Giovanni ?

La chambre était en ordre, comme l'avait laissée la femme de ménage la veille. Aucun vêtement posé sur la chaise, l'ordinateur éteint, les livres bien alignés.

Giovanni n'était pas rentré. Clara courut de nouveau à la cuisine et prit son téléphone. Aucun appel manqué, aucun message. « Mais où... ? » Elle composa le numéro de son fils, le seul qu'elle connaissait par cœur, à part celui de sa sœur. Une voix froide l'informa que son correspondant était injoignable. Elle essaya à nouveau. Même résultat. Elle ouvrit son répertoire et appela Isabella. À la cinquième sonnerie, la voix endormie de la jeune fille lui répondit :

— A... allô ?

— Isabella, excuse-moi de t'appeler si tôt. Ici Clara... Giovanni est chez toi ?

— Comment ?

— Giovanni est chez toi ?

— Non, madame Ferri. Il n'est pas là...

— Vous étiez ensemble hier soir ?

Il y eut une pause. Clara imagina Isabella qui se passait la main sur les yeux pour reprendre contact avec le monde.

— On est allés ensemble au pub. Mais...

— Mais quoi ?

— Bon, hier soir on s'est disputés avec Giovanni.

Clara se mordit les lèvres.

— Tu ne sais pas où il est allé, ensuite ?

— Non, je ne sais pas. Il m'a raccompagnée chez moi, et puis je l'ai vu remonter sur son scooter. Vous avez essayé chez Pietro ? À moins qu'il ait dormi chez Maurizio. Je sais qu'aujourd'hui il devait aller à la fac...

— Tu as le numéro de Maurizio ?

— Je vous l'envoie tout de suite.

— Non, dicte-le-moi, je ne fais pas confiance à ces portables.

Alberto Ferri arriva à la rédaction à 10 heures, accompagné d'une douleur aux lombaires qui ne le quittait pas depuis la veille au soir. Le match avec ceux du *Messaggero* lui avait coûté cher. À quarante-huit ans, il ne pouvait plus se permettre d'entrer sur le terrain sans échauffement pour courir et sauter comme un crétin, faire galoper son cœur dans sa poitrine et se brûler les poumons. Combien de fois avait-il entendu parler d'un cinquantenaire foudroyé par une crise cardiaque en pleine partie ? Sans parler des traumatismes crâniens, des tibias et des péronés qui éclataient comme les pétards au Nouvel An. Il devait se calmer, ne jouer qu'une mi-temps, mais surtout arrêter avec cet esprit de compétition digne d'un lycéen. Il avait failli fracturer le tibia de son collègue des affaires criminelles, De Dominicis, avec un tacle assassin. « Mais qu'est-ce que tu fous, abruti ? lui avait hurlé l'autre, l'écume à la bouche. Tu te crois en Ligue des champions ? Connard ! » Pino De Dominicis avait raison, quel besoin avait-il de le tacle ainsi ? Mais, pour aller plus loin, quel besoin avait-il de risquer sa peau chaque semaine au foot à huit ? « Faites du sport, c'est bon pour le cœur ! » lui avait dit son médecin. Mais peut-être pensait-il plutôt à de saines et tranquilles séances de gym, à marcher comme un hamster sur un tapis roulant ou pédaler sur des vélos qui ne bougeraient jamais de la salle.

— Alberto, il y a ton ex-femme au téléphone. C'est la troisième fois qu'elle appelle ! lui annonça Monica aux yeux bleus en passant à côté de lui, une pile de papiers à la main.

Qu'est-ce qu'elle veut ? se demanda-t-il. Il est un peu tôt pour la pension, je lui ai payé le loyer, qu'est-ce qu'elle me veut ? Il arriva à son bureau, décrocha le combiné.

— Allô ?

— Alberto !

La voix de la femme était chargée d'angoisse.

— Qu'est-ce qu'il y a, Clara ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Mais à quoi ça sert que tu aies un portable ?

— Justement à éviter un appel comme celui-ci. Qu'est-ce que tu veux ?

— Giovanni n'est pas rentré cette nuit.

— Bon, peut-être qu'il a dormi chez sa copine, Machine... Eleonora, non ?

— Non. Sa copine s'appelle Isabella, et je lui ai déjà parlé. Il n'est pas chez elle, ni chez Maurizio...

Tandis que Clara égrenait le nom de tous les amis de son fils, Alberto alluma son portable. Il avait six messages. Cinq de sa femme. Un de Giovanni.

— ... Matteo ne sait pas où il est, ni Lucia, sa camarade de classe. Son téléphone est toujours éteint. J'ai essayé de le joindre une dizaine de fois, mais rien.

— Clara !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Giovanni m'a appelé hier soir. À 23 heures.

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit ? hurla son ex-femme.

— Je ne sais pas. Je dormais. J'ai reçu un message pour signaler son appel.

— Oh, mon Dieu...

— Écoute, Clara, je vais appeler tous les hôpitaux et les commissariats de Rome. Mais tu verras, ce n'est rien. Calme-toi, d'accord ? Fais-toi une camomille et laisse-moi faire, d'accord ?

— Ou... oui.

— Bien. Essaie de rester tranquille. » Il raccrocha. « Monica ! Donne-moi un coup de main, s'il te plaît.

Monica le regarda en coin, levant à peine la tête de la feuille qu'elle lisait.

— Monica, tu m'aides, oui ou non ?

— C'est toi ou ta femme que je dois aider ?

— Mon ex-femme, Monica. Ce n'est pas elle, le problème.

— Ah non ? Et c'est quoi ?

Alberto s'approcha du box de sa collègue.

— Je t'en prie, ce n'est pas le moment de faire une scène. C'est Giovanni. Il a disparu depuis hier soir sans laisser de traces. Tu me donnes un coup de main ?

Monica acquiesça, posa sa feuille et se leva.

— Je fais les hôpitaux. Occupe-toi des commissariats.

La perforation était terminée. Maintenant, il pouvait placer le fil diamanté pour commencer la coupe verticale. Il devait demander de l'aide à Omar et monter sur la rampe. La chaleur était insupportable, et la blancheur du marbre réfléchissait le soleil comme un miroir. Les vacances approchaient. Comme tous les ans Ernesto irait à Torvajanica, se déshabillerait, exhibant son bronzage de camionneur, et tout le monde s'esclafferait. Visage et cou noirs, bras noirs jusqu'aux triceps, le reste aussi blanc qu'un verre de lait. Sa fille appelait ça le bronzage du marbrier, ce qui était la réalité. Ernesto souriait quand il voyait les femmes de la famille sur la plage avec cette espèce de miroir sous le menton pour bronzer le plus possible. « Venez trois jours à la carrière avec moi, vous deviendrez plus noires que les Africaines ! » Sa fille et sa femme riaient, remettaient leurs lunettes en plastique offertes par Amica, le miroir sous le menton, et restaient à griller au soleil tandis qu'il lisait le *Corriere dello Sport* sous le parasol du bar. Et il les regardait. Sa femme et sa fille. Tout ça pour elles. Respirer la poussière de marbre, rôtir en été et crever de froid l'hiver, jeter des hectolitres d'eau sur les chaînes, se défoncer les tympans avec le bruit des cordes de diamant qui frottent et mordent la pierre. Tout ça pour sa femme, qu'il aimait toujours après vingt-trois ans de mariage, et pour sa fille, qui finirait l'école hôtelière dans un an et avait déjà une offre de travail dans un restaurant du Circeo.

— Omar ! Où t'es ? lança-t-il en profitant d'un répit des travaux. Omar ? Quelqu'un l'a vu ?

Ciro lui indiqua la baraque de la direction.

— Je l'ai vu partir par là... Il va arriver !

Ernesto Auriemma retira son casque et s'épongea. Il regardait autour de lui à la recherche de son collègue, quand il le vit apparaître du fond de la carrière. Il courait, trébuchait. À travers la fumée translucide qui s'élevait du sol déjà bouillant de chaleur, il ressemblait à un fantôme noir fait de gélatine. Il avait la bouche ouverte, on aurait dit qu'il hurlait. La voix d'Omar parvint enfin distinctement à Ernesto et à ses collègues penchés sur leur travail : « ... mort... vite... mort... », semblait-il dire.

— Mort ? Qu'est-ce que tu racontes, Omar ? cria Ernesto.

Omar désignait quelque chose derrière lui, vers le petit lac au centre de la carrière. Il était effrayé. Son casque tomba, mais il ne s'arrêta pas pour le ramasser. À présent, il était plus près.

— En bas, au lac... il y en a un... il est mort, c'est sûr !

Mario, le chef de la carrière, sortit du petit bureau, avec sa chemise à carreaux, la cigarette toujours à la bouche.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria-t-il.

Ernesto Auriemma écarta les bras.

— Je sais pas. Omar dit qu'il y a un mort...

— Comment ça, un mort ? » Mario dévala les marches pour aller à la rencontre de l'ouvrier égyptien : « Qu'est-ce que tu racontes, Omar ? Qui est mort ? Un des nôtres ? Mon Dieu, non, je t'en prie !

— Non, c'est pas un des nôtres... » Omar avait enfin rejoint ses collègues : « Venez. En bas, au lac, vite.

Haletant, il se remit à courir. Ernesto, Mario et les trois autres ouvriers le suivirent en file indienne.

— Là-bas... » Il avait les yeux effrayés, noirs, écarquillés. « C'est terrible, c'est terrible.

Puis il ajouta quelques mots en arabe, que personne ne comprit.

Ils franchirent la dernière rampe et atteignirent enfin le bord du précipice. Au fond se trouvait un petit lac turquoise, qui semblait avoir été volé aux Caraïbes. La piscine d'un hôtel cinq étoiles. Mais c'était le puits où ils tiraient l'eau pour refroidir et mouiller les chaînes et le marbre à couper. Omar indiqua le fond de la gorge. À terre, sur une plaque de pierre, se trouvait un homme. Le rouge du sang paraissait encore plus vif sur le blanc du marbre, sous le soleil de la fin juin. Ses membres étaient désarticulés. Sa jambe droite pliée à l'envers, son bras gauche enroulé comme une écharpe autour de son dos.

— Oh putain... ! s'écria le chef de chantier. Comment...

— On l'a balancé là ! fit Ernesto en fermant les yeux pour effacer cette image qu'il porterait en lui pour le restant de ses jours.

— Parrillo, sur la Tiburtina, je veux y arriver vivant, cria Rocco pour couvrir le vrombissement de l'Alfa lancée à toute berzingue sur le périphérique.

— Si vous me laissez mettre la sirène.

— J'ai horreur de la sirène, on va pas la mettre pour rien.

Attention au camion.

Parrillo changea de voie, frôla une Smart, dépassa le camion et se mit sur la bande d'arrêt d'urgence pour atteindre les 120 kilomètres-heure.

— Hé, t'es sourd ? De toute façon il est mort, pas la peine de courir.

— Je veux arriver avant la scientifique.

— Je peux savoir pourquoi ?

L'agent au volant haussa les épaules sans répondre.

— Écoute-moi bien, Parrillo, maintenant tu ralentis d'une trentaine de kilomètres-heure, sinon je te fais transférer dans l'arrière-pays calabrais, compris ? On a pas la clim, si tu fonces comme ça je peux même pas ouvrir la fenêtre.

Parrillo obéit, diminua la vitesse et les tours de moteur.

— Parfois, on dirait que t'es con, Parrillo.

L'autre sourit.

— Tu sais pourquoi il y a plus d'essence dans les voitures ? Parce que vous foncez comme des débiles. Tu comprends pourquoi on dépense des milliers d'euros en mécaniciens ? Parce que vous les défoncez, ces bagnoles. Maintenant tourne à droite... à la prochaine.

Parrillo s'exécuta. Ils continuèrent sur la Tiburtina environ une dizaine de kilomètres après le périphérique. Quand ils atteignirent l'entrée de la carrière, deux voitures du commissariat le plus proche étaient garées devant la grille. Les agents s'écartèrent et saluèrent Rocco et Parrillo, celui-ci se gara sur l'esplanade devant les bureaux de la direction, à côté de deux camionnettes.

— Et merde ! s'écria Parrillo en donnant un coup de poing sur le volant. La scientifique est arrivée avant nous.

Rocco se contenta de le toiser, puis ouvrit sa portière et descendit.

Un homme aux cheveux aussi rouges qu'une tête d'allumette vint à sa rencontre, main tendue et sourire à trente-deux dents.

— Salut, Rocco... merci.

— Tu parles, Massimino...

— C'est qu'on est pas nombreux, j'ai appelé la centrale et...

— Et tu as jugé bon de me casser les couilles à moi. Voici l'agent Parrillo.

— Enchanté, fit celui-ci.

— Massimo Casale, sous-inspecteur, Tiburtina. » Il donna une

tape sur l'épaule de Parrillo, puis se retourna vers Rocco : « Viens voir.

Ils contournèrent le préfabriqué de la direction, suivirent un sentier entre les broussailles et arrivèrent au bord du précipice. Un policier à la chemise mouillée de sueur regardait en bas tandis que deux agents en combinaison blanche inspectaient le sol aux alentours du ravin.

— Voilà, Rocco, si tu veux jeter un coup d'œil.

Rocco se pencha pour apercevoir le cadavre écrasé sur la plaque de marbre au milieu de la mare de sang.

— D'en haut, on dirait de la crème avec une tache de groseille ou de cerise, reprit le sous-inspecteur.

Enfilant ses Ray-Ban, Schiavone répondit :

— T'as besoin de vacances, Massimo. » Il ajusta ses lunettes sur son nez : « Ici, c'est la lumière qui tue.

— C'est le blanc du marbre. Il reflète comme un miroir.

Un homme vêtu d'un polo bleu se tenait à côté du cadavre.

— C'est qui le médecin légiste en bas ? demanda-t-il au sous-inspecteur.

— Spartaco Pichi. Il est furax parce qu'on lui a refusé ses congés.

— Si tu savais ce que ça peut me foutre. Comment on descend ?

Massimo Casale indiqua une petite route qui descendait comme le filetage d'une vis vers le fond du trou.

— À pied, c'est cinq minutes.

— Ouais, c'est ça. Et pour remonter ? En plein soleil en plus. » Il regarda autour de lui et aperçut un triporteur Ape. « Les ouvriers utilisent ça ?

— On dirait bien...

Rocco se dirigea vers le véhicule.

— Ensuite, je veux parler avec celui qui a trouvé le corps.

— Monsieur, je vous accompagne ?

— Pourquoi, tu veux mettre une sirène sur l'Ape ? Non, va prendre un café et reste tranquille.

Il monta dans le triporteur. L'habitacle ressemblait à une décharge. De vieux journaux au sol, des taches sur le siège et une puanteur de pipi et d'alcool qui régnait en maître. Il alluma le moteur et partit en soulevant un nuage de poussière blanche qui mit en rage les agents de la scientifique. « Attention ! » lui hurlèrent-ils, mais le sous-préfet ne les entendait plus, le bruit de l'engin était assourdissant.

C'était la première fois qu'il conduisait une Ape, mais il avait eu une Vespa au lycée, il comprit immédiatement les commandes du guidon. Il descendit lentement les virages de la route, s'approchant toujours plus du petit lac turquoise qui lui donnait envie de piquer une tête, tellement il était clair et invitant. Penché sur le corps, le médecin ne leva même pas le regard quand Rocco arrêta le véhicule à vingt mètres de lui. Celui-ci éteignit le moteur et le silence revint dans la carrière, irréel. Il leva les yeux. Parrillo, Casale et les deux de la scientifique l'observaient. Ils le saluèrent de la main comme des idiots. À sa gauche, une légère brise ridait le lac. Ses Clarks étaient déjà couvertes de poudre de marbre, ainsi que le bas de son pantalon.

— Salut, Uccio.

— Salut, Rocco. » Spartaco leva le nez de son travail, un œil plissé par le soleil. Il transpirait et avait déjà le visage rouge. « Je te serre pas la main, dit-il en lui montrant ses gants de latex déjà sales jusqu'aux poignets. Tu as vu le lac ?

— Joli... Il donne envie de se baigner.

— À ta place j'évitais. Je crois qu'il a cette couleur à cause de tous les acides qu'ils balancent dedans.

— Vu l'odeur, ça se confirme. Alors, qu'est-ce que tu me racontes ?

Il regarda enfin le cadavre. Un garçon, un T-shirt blanc avec des inscriptions vertes et un éléphant sur la manche, la bouche qui crachait un filet de sang, un jean neuf déjà déchiré, les yeux tuméfiés.

— Des papiers ?

— Rien. Peut-être qu'il n'est pas italien. Tu vois son T-shirt ?

— Ouais ?

— C'est un original des Oakland Athletics. On ne trouve ça qu'aux États-Unis.

— Oakland Athletics. Comment tu sais ça ?

— Je suis le base-ball...

— Comment il est mort ?

— Ils l'ont roué de coups. Et puis... » Il retourna lentement le cadavre : « Tu vois ici, à la base du crâne ?

Rocco s'approcha.

— Un seul coup, avec une lame, un stylet, une pointe en fer. Paf ! Séché.

— Tu as une idée de ce qu'il fait ici ?

— Boh... Ils doivent l'avoir balancé de là-haut. La scientifique

cherche s'il y a des traces de sang au bord...

— Tu crois qu'ils voulaient le jeter dans le lac et qu'ils l'ont raté ?

Uccio regarda la mare.

— Peut-être, oui.

— À ton avis, à quelle heure ?

— Je sais pas. Il faut me laisser un peu de temps.

— Je remonte. Tu viens avec moi ?

Uccio réfléchit.

— Dans l'Ape ?

— Pourquoi pas ? Tu te mets dans le coffre.

— Allez...

Rocco dans la cabine et le médecin sur le plateau de chargement remontaient lentement dans cette charrette à trois roues. Les vitres tachées de terre et rafistolées au scotch tremblaient et vibraient. Ils atteignirent enfin le dernier virage. Les yeux fermés, Uccio semblait profiter de cette journée ensoleillée. Rocco arrêta le véhicule et descendit. Une feuille de journal s'était collée sous sa chaussure. Il se pencha pour l'enlever et remarqua avec horreur qu'un préservatif usagé s'était étalé sous le crêpe.

— Mais putain...

Il s'essuya sur le bord de la portière.

— Qu'est-ce que c'est ? lui demanda le médecin légiste.

— Et moi qui croyais être un héros à dix-huit ans quand je baisais dans la 500.

Uccio éclata de rire.

— C'est parce que tu es vieux. Moi, mes premiers coups, je les tirais dans la Panda. Tu rabattais les sièges, et ça devenait un lit.

— Trop fort.

Ils s'éloignèrent du véhicule.

— Tu crois qu'il faut donner la capote à la scientifique ? demanda Rocco.

Ils éclatèrent à nouveau de rire.

La presse était déjà arrivée. Les habitués des affaires criminelles, des visages que Rocco connaissait par cœur.

— Ils sont déjà là...

— Eh oui, fit le sous-inspecteur. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Laisse-les prendre quelques photos, puis dégage-les. Je veux parler avec ceux qui ont découvert le cadavre.

— Ils sont dans la cabane de la direction. Je leur ai déjà posé quelques questions. C'était pas quelqu'un qui travaillait ici.

Rocco retira ses lunettes de soleil et entra dans la baraque, suivi de Parrillo.

Elle était plus grande qu'elle n'y paraissait de l'extérieur, au moins cinquante mètres carrés, avec l'air conditionné, trois bureaux et deux étagères remplies de dossiers. Assis dans des fauteuils en similicuir ou adossés au mur, six hommes attendaient. L'un d'eux, ventre proéminent sanglé dans une chemise à carreaux, s'avança. Il avait une cigarette éteinte au coin de la bouche.

— Mario Mastini... je suis le directeur.

Rocco lui serra la main.

— Je peux savoir qui a trouvé le corps ?

Un ouvrier s'approcha. Il se mordait nerveusement les lèvres.

— Moi... Omar Shawqi...

— Enchanté, Rocco Schiavone. Vous me racontez ?

L'homme jeta un regard à son chef, qui acquiesça comme pour lui donner l'autorisation.

— Je l'ai aperçu pendant que je faisais pipi. Je vais toujours là-bas, là où il n'y a plus de pierres à couper. Dans les buissons.

— Bon, qu'est-ce que tu as à cacher ?

— Ça ne plaît pas au chef. Il dit qu'on doit utiliser les toilettes chimiques. Mais elles puent trop. Je préfère faire dehors.

— Tu as raison.

— Je me penche et je vois le corps. Avec tout le sang. Et je cours prévenir les autres.

Les autres, couverts d'une poudre blanche voyante sur leurs visages burinés par le soleil, avaient tous le regard concentré sur Rocco.

— Aucun d'entre vous n'a jamais vu ce garçon avant ?

— Autant vous le dire tout de suite. Je suis le seul à être descendu. Les autres ne se sont pas sentis de le faire, intervint le directeur de la carrière. Et moi, je l'avais jamais vu.

— Vous avez touché à quelque chose ?

— Vous pensez. J'ai seulement regardé, même si on voyait bien qu'il n'y avait plus rien à faire.

— Le lac, en bas. À quoi il sert ?

— On l'utilise pour l'eau. On s'en sert pendant la coupe, pour mouiller le marbre et les chaînes.

— Il est profond ?

Les hommes se regardèrent.

— Bah, au milieu, il fera trois, quatre mètres, répondit un petit gars.

— Vous avez déjà retrouvé quelque chose dedans ?

— Une fois, ils ont balancé un Caddie de supermarché, fit le directeur Mastini.

— C'est facile d'entrer dans la carrière ?

— Ben... oui... plutôt. Disons qu'il y a un grillage, mais à un moment il s'arrête, expliqua Ernesto Auriemma. C'est-à-dire que tout le périmètre n'est pas clos.

— Pas de gardien ?

— Si, mais la nuit il dort toujours. C'est le vieux Luigi Cuticchio.

— Dit Gigi Bouche-d'égout, précisa un ouvrier.

Les autres éclatèrent de rire.

— Gigi Bouche-d'égout ? demanda le sous-préfet.

— Oui. Essayez de discuter avec lui deux minutes, vous comprendrez.

— Il est aveugle d'un œil. On le garde parce qu'il a nulle part où aller. Vous voulez lui parler ? À cette heure-ci, il dort.

— Alors que la nuit..., fit Ernesto.

Tous rirent à nouveau. Toute cette hilarité paraissait déplacée à Rocco.

— Mais qu'est-ce que vous avez à vous marrer !

Ils reprirent leur sérieux et la baraque plongeait dans le silence. Un hurlement rauque à glacer le sang résonna dans la carrière.

— Qu'est-ce que c'est ?

Le sous-préfet se précipita à l'extérieur, suivi par le directeur et les ouvriers.

Ils atteignirent le bord du trou. Sur la route qui descendait vers le fond, vers le cadavre, un homme courait, poursuivi par le sous-inspecteur Massimo Casale qui lui hurlait quelque chose, mais la distance empêchait de comprendre ses mots. L'homme avançait les jambes écartées, il semblait sur le point de perdre l'équilibre à tout

moment. Il moulinaït des bras et soulevait une poussière blanche à chaque pas.

— Qui c'est ? demanda Rocco.

— Je sais pas, répondit Uccio Pichi.

— Un journaliste, intervint un agent de police. Il voulait prendre des photos ici avec le photographe, mais dès qu'il a vu le corps il s'est mis à hurler et à courir vers le lac.

Le photographe observait la scène en silence, hébété. Son appareil en bandoulière, les yeux fixés sur son collègue en pleine crise d'hystérie. L'homme avait enfin atteint la dépouille. Il se jeta dessus, créant un nouveau nuage de poussière blanche. Il regarda le visage du mort. Puis leva les yeux vers le ciel. Il ne cria pas. Restait là, à genoux, la tête du cadavre sur ses cuisses, jusqu'à ce que le sous-inspecteur le rejoigne et tente de le faire lever.

Rocco s'approcha du photographe.

— Vous le connaissez ?

L'homme parut se réveiller d'un cauchemar.

— Hein ?

— Je vous ai demandé si vous connaissiez cet homme.

Le journaliste acquiesça.

— C'est un collègue de la rédaction criminelle. Il a reconnu le cadavre.

— Et comment ?

Le photographe tendit un doigt vers le puits. L'homme continuait à serrer le défunt contre sa poitrine, le sous-inspecteur ne parvenait pas à le faire se lever, et la poudre de marbre accumulée sur les corps avait transformé l'homme et le mort en un ensemble sculptural, une sorte de piéta.

— Le T-shirt. Il le lui avait rapporté cet hiver de Californie.

— À qui ?

— À son fils.

Le journaliste fut accompagné dans la baraque de la direction. Là, au moins, il y avait l'air conditionné. Tout le monde resta dehors, qui à regarder le fourgon mortuaire, qui à fumer une cigarette à l'ombre des pins méditerranéens qui bordaient la carrière. Rocco était allé à la rencontre de la voiture du parquet. Il poussa un soupir de soulagement en apercevant Sasà D'Inzeo. Le magistrat préféré de Schiavone. Il

faillit courir vers lui pour le prendre dans ses bras.

— Uè, Rocco, alors ?

— Un garçon, vingt ans, retrouvé mort au fond de la carrière. Tu as raté la scène la plus horrible.

— Laquelle ?

— Son père l'a reconnu. Un journaliste aux affaires criminelles qui était venu prendre quelques photos avec son collègue. Déchirant.

Les deux enquêteurs firent quelques pas ensemble.

— Est-ce qu'on finit par s'y habituer, Sasà ?

— Du haut de mes cinquante-six ans, je te réponds sincèrement : non, Rocco, on ne s'y habituera jamais. Tout va bien à la maison ?

— Marina me demande pourquoi tu ne viens plus dîner chez nous, mentit Rocco.

Il ne lui sembla pas utile de raconter ses déboires conjugaux.

— Parce qu'à 9 heures j'ai déjà sommeil. Et je peux quand même pas m'endormir sur ton canapé.

— Il est confortable, tu sais.

— Et puis j'adore ta femme, et la voir gâcher ses jours avec toi, ça me fait de la peine.

— Toi, tu es un ami, Sasà...

— Pas vrai ? Putain, fait chaud... J'étais jamais entré dans une carrière. Il y a une lumière aveuglante.

— À ton avis, pourquoi est-ce que je porte des lunettes, pour le style ?

— Rocco, même en smoking sur un tapis rouge tu n'aurais pas de style. Allons-y...

Il ouvrit la porte de la direction.

Le journaliste était assis, le regard fixé sur le linoléum au sol, les mains croisées devant les genoux. Seuls ses poignets s'agitaient nerveusement. Il avait les cheveux et les épaules blanchis par la poussière de marbre. Dès qu'il le vit de près, Rocco le reconnut. Il l'avait croisé des dizaines de fois dans son travail. Il se rappelait pour quelle agence il travaillait, mais pas son nom.

— *Dottore* ? commença D'Inzeo.

Le journaliste fit non de la tête.

— Pas *dottore*, je ne suis pas diplômé¹.

Puis il leva les yeux. Sur son visage, les larmes avaient tracé des sillons dans la poussière.

— Sasà D’Inzeo, du parquet.

— Sous-préfet Schiavone, de la mobile. On s’est déjà rencontrés.

— C’est vrai. Excusez-moi, je ne vous avais pas... » Le journaliste serra la main du magistrat : « Enchanté. Alberto Ferri. Agence de presse AGSI, affaires criminelles. » Il se leva d’un bond : « Je dois appeler ma femme. Je dois le lui annoncer moi-même. Je sais comment se passent ces choses-là. » Il plongea une main tremblante dans sa poche et en tira un paquet de cigarettes. « Si c’est l’un de vous qui le fait, elle va se sentir mal. Vous n’avez aucun tact, aucune grâce... Quelqu’un a du feu ?

Rocco s’approcha avec son briquet.

— Merci. Non, vraiment. Vous ne savez pas y faire... Quelle heure est-il ?

— 2 heures.

— 2 heures. Je ne lui ai pas parlé depuis ce matin. Enfin non. Je me suis trompé. Elle m’a appelé vers midi, pendant que je venais ici. Incroyable, non ? On oublie vite les choses.

— Asseyez-vous, Ferri, le pria Rocco.

Le journaliste le regarda, tira avidement sur la cigarette et battit plusieurs fois des paupières.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

— Vous vous sentez de répondre à quelques questions ?

— Bien sûr. Oui. Bien sûr. Dites-moi.

Il s’assit aussitôt dans le fauteuil à côté de la porte d’entrée.

— Comment... comment s’appelait votre fils ?

— Il s’appelait Giovanni. Oui, Giovanni. Comme le père de ma femme. Moi, je ne l’aurais pas appelé comme ça. Ça ne me plaisait pas, Giovanni. Rodolfo. Voilà comment je l’aurais appelé : Rodolfo.

Il crachait les mots telle une arme automatique, sans reprendre son souffle, passant de temps à autre la langue sur ses lèvres.

— Quel âge avait-il, monsieur Ferri ?

— Vingt ans. Il les a eus en mai. Le 1^{er}. Le jour de la fête du Travail.

— Votre femme avait remarqué...

— Oui. » Il jeta sa cigarette à terre et l’écrasa du talon : « Qu’il n’est pas rentré cette nuit. C’est pour ça que j’appelais les commissariats, les hôpitaux, bref, que je cherchais mon fils. » Puis, un sourire hébété sur le visage, les yeux luisants, il fixa le magistrat :

« Mais il était ici !

Il haussa les épaules d'un geste nerveux.

— Il avait des copains... bizarres ? demanda Rocco.

— Qui, Giovanni ? À part sa mère ? » Il sourit : « Je plaisante. Il vivait avec elle. Clara et moi sommes divorcés depuis sept ans. À l'époque, Giovanni en avait treize. Nous avons attendu qu'il termine le collège. Puis on s'est séparés. On pensait que c'était mieux comme ça, non ? Après le collège, moins traumatisant. Au lycée, on l'accompagnait un jour moi, un jour ma femme, la première année. Puis Giovanni a voulu un scooter, et on ne l'a plus vu...

— Vous voyiez souvent votre fils ?

— Souvent ? Oui. Plutôt. Il venait chez moi une semaine sur deux. Et un Noël sur deux, pareil en août. Bref, on gardait notre fils à tour de rôle. Il était en première année de droit. Il avait passé... attendez... institutions et histoire du droit romain. Il était fort, vous savez ? Vraiment fort. Pour être honnête, j'ai toujours trouvé ça un peu ennuyeux de réviser avec lui. S'il avait continué comme ça, il aurait eu son diplôme en moins de quatre ans. De temps à autre, il venait au travail avec moi. Il suivait les enquêtes. Vous savez, je crois qu'il rêvait de devenir journaliste. Amusant, non ? Comme moi. Comme si je lui avais transmis cette passion en même temps que mes cheveux, mes yeux et ma peau. Enfin passion, au fond, c'est un travail, non ?

Tandis que le journaliste parlait, Rocco l'observait. Il regardait ses paupières battre à un rythme endiablé. Ses mains tellement serrées que ses doigts étaient devenus blancs. Il ne parvenait pas à rester immobile. Même assis, il agitait la jambe, tapait du pied. Un rythme hystérique, ininterrompu. Le sous-préfet ignorait la longueur de la mèche, mais il savait que l'explosion aurait lieu tôt ou tard. Peut-être pas dans cette pièce, pas cet après-midi de fin juin. Peut-être quand il rentrerait chez lui et annoncerait la nouvelle à son ex-femme. Ou bien la nuit, seul dans son lit, avant de fermer les yeux. Mais il exploserait. Aucun doute là-dessus.

— Vous voulez... quelque chose à boire ? demanda D'Inzeo.

— Pourquoi ? Non, ça va. Je vais bien. Bon, j'ai un peu la tête qui tourne. Mais à mon avis, c'est les cervicales. Sans parler du dos. Hier, j'ai fait la connerie de jouer au foot. Vous savez, le foot à huit. Je crois que j'ai plus l'âge... Vraiment pas... Mais ça va, oui, je vais bien, merci.

— On vous emmène chez votre femme ?

— Non non non. » Il accompagna le dernier non d'un coup de poing sur la table basse. Plusieurs stylos volèrent. « Non ! J'irai seul. Il y a mon collègue dehors, le photographe, non ?

— Oui.

— J'irai avec lui. J'y vais avec lui. » Il se leva, regarda autour de lui. Il tâta ses poches comme s'il cherchait quelque chose, comme s'il vérifiait qu'il avait tout. « Oui. Maintenant, j'y vais. J'y vais, oui.

— Sûr ? Il y a une ambulance dehors et...

— Non non non ! » Il battit des mains : « Je vais bien, putain ! Alors j'y vais. Bon. Oui, par ici... » Il se dirigea d'un pas vif vers la porte du bureau. Il l'ouvrit. « Dites donc, c'est un vrai four, dehors, hein ?

Il lança un dernier sourire tiré à Rocco et au magistrat, puis s'avança sur l'esplanade, où son collègue l'attendait à l'ombre d'un arbre.

— Ce pauvre type, il risque de péter une coronaire, dit le magistrat.

— Je crois aussi, répondit Rocco. Bon, je vais discuter avec la bouche d'égout.

— Tu ne pourrais pas trouver une manière plus élégante de dire que tu dois aller aux toilettes ?

— Non, Sasà, je vais vraiment parler avec Gigi Bouche-d'égout. Qu'est-ce que tu fais, tu viens avec moi ?

— Je décline volontiers. Je vais demander un résumé au sous-inspecteur, puis je rentre au bureau. Comment tu vois les choses ?

Rocco se gratta une oreille.

— Un gros paquet d'emmerdements.

— Oui, mais à part ça ?

— Il fait une chaleur hallucinante et ça fait deux heures que je transpire, soupira-t-il. Je sais pas, Sasà. Un gamin assassiné comme ça, passé à tabac puis poignardé à la nuque, le cadavre jeté de trente mètres. C'est comme ça que finissent les salauds, les fils de pute, les pauvres types. Pas un gosse qui vient de commencer ses études de droit. Et qui a l'air d'un garçon bien.

— Pourtant, c'est arrivé.

— Eh oui. Alors...

— Peut-être qu'il n'était pas si bien que ça, le garçon, hasarda le

magistrat.

— Ou peut-être qu'il a fait une connerie. Ce qu'ont tendance à faire les garçons bien quand ils rencontrent des ogres. Il suffit de lire des contes pour apprendre ça.

La baraque de Luigi Cuticchio, Gigi Bouche-d'égout pour les intimes, se dressait à une vingtaine de mètres de l'entrée principale de la carrière. Devant se trouvait un vieil évier en ciment avec une mousse aqueuse tout autour du robinet qui gouttait et un petit grillage qui finissait derrière, où vivaient des poules. De l'autre côté, une esquisse de potager. Devant la cabane de bois et de tôle ondulée se trouvait une chaise longue crasseuse et rouillée à côté d'une table basse en formica, sur laquelle était posé un vieux cendrier au logo de la bière Peroni, sous un parasol bleu décoloré. Rocco s'approcha de la porte, dont les gonds tenaient avec du fil de fer, et frappa trois fois. La porte vibra. Dix secondes plus tard apparut Luigi Cuticchio. Il mesurait moins d'un mètre cinquante et une cyphose l'obligeait à regarder les gens en tordant le cou et en levant l'œil droit, celui qui voyait le mieux, dans la direction opposée à sa bosse qui tirait vers la gauche. Ses cheveux blancs clairsemés tombaient en boucles sales jusqu'à ses épaules. Il avait une barbe hirsute de plusieurs jours et, à travers ses lèvres mi-closes, on remarquait de nombreuses absences à son râtelier. Une balafre lui traversait la pommette gauche. Ses mains ressemblaient à des griffes gonflées et de la chemise à manches longues qu'il portait malgré la chaleur dépassaient des tatouages faits au feutre. Il était chaussé d'une paire de sandales en plastique et avait les pieds tordus. Il n'évoqua pas un animal à Rocco, mais un vieil olivier oublié dans un champ.

En guise d'introduction, Gigi se racla la gorge et mollarda aux pieds du sous-préfet.

— T'es qui ? Qu'esstuveux ?

— Sous-préfet Schiavone. Il faut qu'on parle.

— Hé, chais rien, moi !

Et il claqua la porte au nez de Rocco. Patient, le policier frappa à nouveau. L'autre rouvrit.

— Qu'esstuveux ?

— C'est encore moi. Claque-moi à nouveau la porte au nez et je te désosse comme un poulet.

— Hé, chuis vieux !

— Je te désosse pareil.

Il savait que ce n'était pas la bonne manière de commencer un interrogatoire, mais trop d'années de rue et de pavés lui avaient appris que qui se comporte en agneau se fait manger par les loups. Or à en juger par ses tatouages aux poignets, Gigi Bouche-d'égout avait fait plus d'un tour à la prison de Rebibbia.

— Qu'ess tu veux savoir ? demanda le vieux en ouvrant son bon œil tandis que le gauche se réduisait à une fente sous le buisson de ses sourcils.

— Hier soir.

Gigi mollarda à nouveau, puis s'enfonça l'ongle du petit doigt dans l'oreille.

— Eh ben ?

Il se mit à tourner rapidement, comme s'il voulait démarrer un scooter.

— Tu as entendu du bruit ? Tu as vu quelqu'un ?

Il agita encore l'auriculaire pendant quelques secondes, puis retira son doigt et l'essuya sur sa chemise.

— Non. Chcrois pas. Je sais ce qui s'est passé, hein. Sont v'nus m'le dire. Et d'là-haut, j'ai même vu l'mort. Le pauvre. Mais moi j'ai rien entendu.

Il mollarda encore.

— Bordel de merde ! hurla Rocco. Tu veux bien arrêter, oui ? Tu craches, tu te cures les oreilles, arrête !

Gigi obéit et, comme congelé, dévisagea le sous-préfet.

— Le soir, c'est toi qui fermes la grille ?

— Oui m'sieur. Sauf que ça sert à rien. T'as vu la serrure, non ?

— Non.

— Elle s'ouvre avec une épingle à cheveux.

Il cracha à nouveau. Rocco leva les yeux au ciel.

— Et puis y a pas de grillage partout.

— Ah non ?

— Non. Y a pas b'soin de passer par la grille. Suffit d'faire le tour par-derrière... Dis, tu veux pas entrer boire queqchose ?

— Laisse tomber, Gigi.

— J'vais quand même te dire un truc, flic. » Gigi s'approcha comme s'il avait hâte de faire sentir son haleine au policier : « La

grille, y l'ont pas ouverte. T'sais pourquoi ?

— Pourquoi ?

— Passque chuis malin. J'y mets un bout de bois le soir, que si on ouvre il tombe. C'matin, le bout d'bois y était. Pigé ?

— Pigé.

— Sont entrés par le grillage. Y a six hectares de carrière ici.

Il accompagna sa phrase d'un demi-cercle du bras, répandant une puanteur de vieille aisselle tout autour de lui.

— Tu te fous pas de ma gueule, hein ?

— Et pourquoi chfrais ça ? Moi j'ai payé ma dette. Mainnant chfais l'gardien. Y m'ont donné une maison, à manger... » Il se frotta les épaules. « Y m'ont même filé la télé et quatre cents euros par mois ! » Il agita en l'air quatre doigts crochus, sales de gras et de qui sait quoi d'autre. « J'dirais que pour une vieillesse, ça suffit largement, non ?

— On dirait. Mais t'es sûr que t'étais bien chez toi, hier soir ?

— J'vous jure, m'sieur !

— Écoute, Gigi, si quelque chose te revient...

Gigi profita de la pause de Rocco pour glavioter à nouveau.

— Mais putain, Gigi ! Arrête !

— Si queqchose me r'vient ?

— Tu m'appelles.

— Mais j'ai pas ton numéro. J'ai même pas de téléphone.

— Non, mais tu vas voir Mario, le chef, et tu lui dis que tu dois me parler. Lui, il sait comment me joindre. T'as rien entendu cette nuit, pas vrai ?

— Non, juré. Et tu sais pourquoi faut me croire ? Passque çui qu'ils ont buté, c'est un gamin. Et moi, ça m'dégoûte !

Pour prouver le dégoût que lui inspirait cet homicide, il cracha à terre.

— On a trouvé par où ils sont passés, annonça le sous-inspecteur Massimo Casale en venant à la rencontre de Rocco. À quatre cents mètres, le grillage se termine.

— Gigi Bouche-d'égout vient de me le dire.

Ils se mirent en marche, enjambant fossés et herbes folles. Ils durent contourner la gorge pour arriver derrière un promontoire. Là, on entendait à nouveau le bruit des voitures. À deux cents mètres du grillage, la campagne était découpée par la Tiburtina, chaotique et

encombrée. Les deux policiers continuèrent jusqu'à atteindre l'endroit où la maille de fer s'interrompait brusquement dans les mauvaises herbes.

— Ben dis donc, lâcha Rocco.

— Tu as vu ? Elle se termine ici, de l'autre côté.

Le klaxon d'un camion filant sur la route retentit dans la campagne. Rocco regarda de l'autre côté du pré. Au loin, on apercevait les collines des châteaux romains. À une centaine de mètres, une station-service.

— Vous y êtes allés, là ? demanda-t-il en désignant le distributeur.

— Je voulais envoyer deux agents. Apparemment c'est un self-service, si ça se trouve il est ouvert la nuit.

C'était un distributeur avec deux pompes à essence. Quand les policiers arrivèrent, un jeune homme barbu portant une casquette et une combinaison Tamoil venait de faire le plein à une Golf blanche. Il empochait l'argent quand il remarqua les deux hommes qui arrivaient par la campagne. Il porta la main devant la visière de sa casquette pour se protéger du soleil.

— Bonjour, dit-il.

Rocco et Massimo ne répondirent pas à sa salutation.

— Il y a des caméras de surveillance ici ? demanda le sous-préfet en étudiant les alentours.

— Non, on n'en a pas mis. Pourquoi ?

Rocco s'était approché de la borne self-service. Il regarda son acolyte.

— Peut-être qu'un coup de bol...

— Pourquoi pas ? répliqua Massimo.

— Vous venez pour un contrôle ? s'enquit l'employé.

Comme Rocco ne répondait pas, il ne parut pas judicieux au sous-inspecteur de prendre l'initiative.

— Vous avez touché les boutons du self-service ?

— Non. Mais vous pouvez m'expliquer ce qui se passe ?

Le garçon commençait à s'inquiéter.

— À quelle heure vous avez ouvert ?

L'employé déglutit.

— À 6 heures, comme d'habitude...

Rocco adressa un signe de tête à son collègue et se mit à examiner

de près l'écran et les boutons. Massimo se tourna vers le garçon.

— Il y a eu un homicide à la carrière.

— Un homicide ? » L'employé de la station-service retira sa casquette : « Oh putain...

Il gratta ses cheveux rasés.

— Eh oui. Faites un truc, dit Rocco. Fermez.

— Que je ferme ? Et qu'est-ce que je dis au patron ?

— Que c'est un ordre du sous-préfet Schiavone, police nationale.

— Ah, vous êtes de la police.

— Toi, t'es un bon ! Allez ferme, va, tu seras gentil.

— Je... je peux appeler le patron ? Vous savez, mon oncle s'énerve facilement.

— Qu'est-ce que ça peut me foutre ?

Tandis que le pompiste courait vers la guérite, le sous-préfet regardait autour de lui, les mains sur les hanches.

— Qui te dit qu'ils se sont arrêtés ici ?

— Tu sais comment je vois les choses ?

Le sous-inspecteur tendit l'oreille.

— La victime aurait pu profiter d'un arrêt à ce distributeur pour s'enfuir vers la campagne.

Le policier posa un doigt sur son nez.

— À ton avis, ils étaient en voiture ensemble ?

— Je sais pas. Mais pourquoi écarter l'hypothèse ? Appelle la scientifique pour qu'ils jettent un œil à la borne du self-service.

Massimo sortit son portable et s'éloigna. Une voiture s'approcha de la pompe. Le conducteur baissa la vitre et regarda le sous-préfet.

— Vingt euros d'essence, merci !

— J'ai une tête de pompiste ?

— Qu'est-ce que j'en sais. T'es là devant.

— C'est fermé, répondit Rocco.

— Comment ça fermé ? À cette heure-ci ?

— C'est fermé, répéta le sous-préfet.

— Pourquoi vous avez pas mis les...

— Casse-toi ! hurla Schiavone.

L'autre passa la première et partit comme une fusée. L'employé sortit de la guérite avec les plots en plastique.

— Voilà, je vais fermer !

— Bien...

— Mon oncle s'est mis en colère, mais vous m'avez rendu service.
Je vais à la mer !

Et il se mit à disposer les plats devant l'entrée de la station.

Sous le soleil impitoyable, Rocco et son collègue retournèrent au bord du ravin, où ils trouvèrent un homme grand et maigre, au visage creusé comme celui d'un mort fraîchement réveillé.

— Ah, le substitut de la scientifique, fit Massimo.

Rocco le regarda.

— Ah non, pas Gizzi !

— Tu le connais ? Il paraît qu'il est sympathique.

— Tu parles, il a même pas le nerf sympathique ! Et puis il y a un mystère que personne ne s'explique.

— C'est-à-dire ?

— Tu vois sa tête ? On dirait un mort-vivant. Eh ben, crois-le ou non, il a deux maîtresses.

— Lui ?

— Eh oui.

Massimo réfléchit.

— Peut-être que sa femme veut plus de lui...

— Laisse tomber. Déjà, le fait qu'un type comme Gizzi trouve une femme est stupéfiant. Qu'en plus il lui mette les cornes, c'est de la science-fiction ! » Il laissa le sous-inspecteur pour s'approcher de l'homme : « Salut, lança-t-il.

Mais le substitut ne répondit pas. Penché sur l'herbe, il semblait observer les allées et venues des fourmis.

— Dis, Gizzi...

— Déjà que j'ai pas beaucoup d'agents, tu m'en envoies un vérifier la station-service sur la nationale ? protesta l'autre.

— Ça peut servir.

— Bon, d'accord. On va jeter un coup d'œil à la station-service, sur la Tiburtina et avec un peu de chance on arrivera jusqu'à Monte Compatri.

— Fait chier..., marmonna Rocco. Bon, écoute, j'ai besoin de savoir deux, trois trucs.

Le substitut leva le regard.

— Bien sûr. Fais comme si j'étais un supermarché, dicte-moi ta liste de courses.

Rocco eut un soupir ennuyé.

— Moi non plus, j'ai pas envie de bosser fin juin, mon cher, alors je te le demande gentiment vu que tu m'as l'air de te vexer pour un rien. Tu veux bien être assez aimable pour m'aider sur cette affaire en me disant les choses que vous seuls, grâce à votre expertise, pouvez découvrir ?

Gizzi se leva, face à Rocco.

— Par exemple ?

— Par exemple : un, s'il y a beaucoup de sang dans les environs. Deux, s'ils l'ont bien balancé d'ici. Trois, si vous avez trouvé des traces de sang sur le trajet que je viens de parcourir... Tu m'as vu arriver, non ?

— Oui, je t'ai vu. Tu es sorti de derrière ce talus-là.

— Exact. Le grillage s'arrête par là. Il serait intéressant de savoir si par ici, dans la direction de la station-service que vous trouverez à une centaine de mètres sur la nationale, il y a des traces de sang ou quelque chose de similaire.

Gizzi acquiesça en souriant, mais son sourire était hypocrite.

— Bien sûr, cher collègue.

— Ah, et puis j'ai un beau cadeau pour toi et ton équipe. Il y a un préservatif usagé dans l'Ape que j'ai empruntée pour descendre dans le trou.

Gizzi secoua la tête.

— Et qu'est-ce que ça peut me foutre ?

— Je te le disais par souci de précision.

— Ce n'est pas une affaire de violence sexuelle. Je ne crois pas qu'après avoir tué le garçon l'assassin soit allé tirer un coup dans l'Ape, tu en conviens ?

— Moi, je te l'ai dit. À toi de juger de l'importance de cet examen du haut de ton professionnalisme. En ce qui me concerne, tu peux t'en faire un ballon, de cette capote.

— Tu n'es pas drôle !

— Tu bois de l'eau de Javel, au petit déj' ?

Gizzi l'envoya se faire voir d'un geste de la main et se pencha à nouveau pour regarder le sol. Mais Rocco ne se décidait pas à partir.

— Une dernière question et je m'en vais : pourquoi dans la scientifique, vous êtes toujours aussi acides ?

— Ce n'est pas vrai. On est pointilleux et on tient aux formes. C'est

tout.

— Alors si t'es pointilleux, va ramasser ce préservatif !

— Va te faire foutre, Schiavone !

— Je te rends affectueusement la pareille, Gizzi. » Rocco tourna les talons et rejoignit Parrillo, qui fumait une cigarette sous l'auvent de la direction : « On se casse, Parrillo !

L'agent jeta son mégot et suivit son supérieur.

— Je te dis tout de suite que, si tu fonces, tu rentres chez toi en transports.

— Par transports, vous entendez le bus ?

— Ou le métro, c'est selon.

— Je roule doucement, monsieur.

Quand il arriva au bureau, l'après-midi était bien avancé. Épuisé, il avait besoin de prendre une douche pour s'enlever la poussière de marbre et la chaleur de la journée. Il n'avait pas envie de rentrer chez lui. Il ne se sentait pas d'affronter une autre soirée seul, une autre nuit à repenser à ce qu'ils s'étaient dit avec Marina.

Rien ne justifie tes actes.

Ce n'était pas sa femme, cette phrase. Cette idée fixe l'obsédait depuis trois jours. Même si après tant d'années de mariage il avait tendance à lui attribuer des mots qui étaient en fait les siens, et inversement. Cela se produit souvent, avec l'habitude et la symbiose. Et cela n'avait jamais dérangé Rocco.

— Monsieur, vous m'avez appelé ?

De Silvestri, l'agent le plus ancien et le plus précieux du commissariat, avait passé la tête à la porte, surprenant Rocco perdu dans ses pensées.

— Hein ? Oui, Alfredo, rends-moi un service. » Il plongeait la main dans sa poche et en tira un ticket, au dos duquel il avait noté un nom : « Un certain Luigi Cuticchio. Environ soixante-dix ans.

— D'accord. Autre chose ?

— Oui. La carrière sur la Tiburtina, au kilomètre 48. Je veux savoir à qui elle appartient, depuis combien de temps elle existe, etc.

— Je peux confier ça à Zuccari ?

— Oui, c'est un bon. Pichi n'a pas appelé de l'hôpital ?

— Non, monsieur.

— Alors vas-y. Tu sais quoi ?

— Quoi ?

— Cette histoire du gamin mort à la carrière. C'est une sale affaire. Je vais avoir beaucoup besoin de toi.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur. Je suis toujours à votre disposition.

L'agent porta la main à son front et disparut. Rocco saisit le téléphone et composa un numéro.

— Sebastiano ? Qu'est-ce que tu fais ce soir ?

Sebastiano posa le téléphone et s'étira dans son fauteuil. Le bruit du sèche-cheveux couvrait la circulation des quais du Tibre.

— C'était qui ? cria depuis la salle de bains Adele, sa compagne, qui venait de rentrer de la piscine.

Sebastiano ne supportait pas de hurler d'une pièce à l'autre jusqu'à s'en faire saigner les cordes vocales. Avec un effort, il tira ses cent kilos du fauteuil en soufflant comme une vieille locomotive. Il n'était pas gros, même s'il aurait pu peser quelques livres de moins : il avait toujours été énorme. Cinq kilos six cents à la naissance, croissance ininterrompue jusqu'à ses dix-huit ans, où il avait déjà de la barbe et des bras épais comme des cuisses de cheval. À le regarder ainsi, lent et pachydermique, on pouvait s'en faire une idée erronée. Une erreur qui avait coûté cher à beaucoup. Sebastiano était agile et puissant. Comme un ours, une machine de guerre sans pitié qui réduit en quelques instants son ennemi en bouillie.

— Alors, chéri ? C'était qui ?

Il atteignit la salle de bains et s'appuya contre le cadre, qui grinça. Il observa Adele qui soufflait de l'air chaud sur ses longs cheveux noirs, soyeux et luisants. On aurait dit qu'elle roulait en moto, ou qu'elle se tenait sur la proue d'un navire fendait l'écume.

— Oh, alors ?

— C'était Rocco. Ce soir, je l'emmène dîner.

— Il y a un problème ?

— Écoute, si tu veux parler, éteins cet engin, j'ai mal à la gorge ! Adele éteignit le sèche-cheveux et regarda Sebastiano, agacée.

— Voilà. Ça va comme ça ?

— Qu'est-ce que t'es belle, dit-il.

Adele sourit.

— Non.

— Quoi non ?

— Non. Je dois aller chez ma sœur, j'ai pas le temps. » Puis elle anticipa les protestations de Sebastiano : « À chaque fois que tu me fais un compliment, je sais où tu veux en venir. Dans la chambre, sur le lit, et je m'en sors pas en moins d'une heure.

— Je veux pas aller au lit, pour moi ça va aussi dans la salle de bains.

— Toujours aussi romantique. Allez, raconte-moi un peu ce qui se passe.

Elle se tourna vers le miroir et commença à se peigner.

— À mon avis, Rocco va pas fort. Quand il m'appelle pour aller dîner, ça veut dire qu'il a des emmerdes.

— T'y vas tout seul ?

— Non. Brizio et Furio viennent aussi.

— Les Quatre de l'Ave Maria.

Adele ralluma le sèche-cheveux.

— Quand tu vas à la piscine, sèche-les-toi là-bas, sinon tu vas te faire mal aux cervicales, hurla Sebastiano.

— Y a pas d'appareils, répondit Adele. Enfin, il y en a, mais ils sont pas bons. Ils m'abîment les cheveux.

Elle s'admirait en souriant avec les yeux. Soudain, Sebastiano se sentit observé dans le miroir. Il se retourna et s'aperçut que le reflet d'Adele le contemplait.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Appelle Brizio et Furio. J'ai bien une heure !

Jamais il ne comprendrait les femmes, mais il obéit.

— D'accord, Seba, à ce soir. » Brizio coupa la communication et se retourna vers le couple qui se tenait au milieu de la pièce : « Bon, comme je vous disais, c'est le salon, séparé du coin bureau par une cloison. Il suffit de l'abattre pour doubler la surface.

D'habitude, ce n'était pas lui qui assurait les visites avec les clients, il déléguait à ses deux employés. Mais cette fois-ci, c'était différent. Il avait soigné ce couple avec délicatesse et attention, les avait flattés, courtisés, leur avait montré pas moins de six appartements dans le quartier des Parioli, tous à plus d'un million d'euros, immédiatement habitables. Du haut de son mètre cinquante-huit, avec ses cheveux blond cendré, toujours impeccablement peignés bien que l'âge menace

de les clairsemer un peu, il faisait durer les choses avec les époux Molinari. S'il avait voulu, il aurait pu conclure l'affaire dès le troisième appartement via Gramsci, un quatrième étage de cent vingt mètres carrés dont le propriétaire était ouvert à la négociation et aurait baissé de cent mille euros. Mais Brizio Marchetti, propriétaire de l'agence éponyme « Marchetti, maisons et plus encore », avait laissé entendre au couple qu'il pourrait sans doute trouver mieux. Ce n'était pas vrai. L'appartement de la via Gramsci était une affaire, mais Brizio n'avait aucune envie de la conclure. La raison n'en était ni son perfectionnisme ni son honnêteté d'agent immobilier – il n'était ni perfectionniste ni honnête –, mais bien Elisabetta Molinari. Une femme capable de mettre en faillite une multinationale, sans parler d'une agence immobilière comme celle de Brizio, qui servait plus souvent à couvrir ses trafics qu'à vendre des maisons. Elle avait le teint couleur bronze, ses cheveux noirs et raides retombaient sur ses épaules, elle avait les yeux gris et son corps ressemblait à un jonc, qui ondoyait sur le marbre et le parquet. Contrepoint à la délicatesse de son corps, ses seins fermes et pointés vers le haut empêchaient Brizio de se concentrer sur les normes d'isolation et la qualité des fenêtres. Il avait tout essayé, mais Elisabetta Molinari était une forteresse inexpugnable. Un fortin défendu par mille pièges et embûches, à leur sixième rencontre il n'était pas encore parvenu à lui arracher un sourire, un battement de cils, rien. Tout ça à cause du mari. Federico Molinari était un dur à cuire. Quinze ans de plus que sa femme, une usine de vis et de boulons, un compte en banque à plusieurs zéros. Il cherchait un pied-à-terre aux Parioli, eux habitaient dans une villa près de Vicence, entourés d'œuvres d'art. Molinari était un cheval gagnant, et sa femme Elisabetta n'aurait pas risqué sa peau pour un type comme Brizio. Attirant, certes, sympathique et un peu mal élevé, un semi-analphabète costaud peut plaire à certaines femmes pour une ou deux nuits, mais ça ne suffisait pas. Du moins tel était le raisonnement de Brizio. L'idée qu'il ne plaisait tout simplement pas à Elisabetta Molinari ne l'avait pas effleuré. Pour l'industriel, c'était le dernier rendez-vous, il voulait conclure l'affaire une fois pour toutes, il ne pouvait pas perdre davantage de temps pour un pied-à-terre à Rome. « Pourquoi votre femme ne viendrait-elle pas voir les autres appartements. J'aurais de nombreuses propositions à vous faire », avait risqué Brizio, bavant à l'idée de rester seul avec cette femme

dans une maison inhabitée, pour tenter l'assaut final. Dans ses yeux et dans son esprit dansaient déjà les images du *Dernier Tango à Paris*. « Parce que ma femme et moi voyons les maisons ensemble », avait répondu l'industriel. Ce jour-là, peut-être le dernier où il verrait Elisabetta Molinari, il devait tenter l'impossible.

— Vous n'avez peut-être pas besoin de tant d'espace pour le salon, mais la vue est imprenable, vous ne trouvez pas ?

Elisabetta regardait le panorama depuis la fenêtre. Molinari hochait la tête en réfléchissant.

— Qu'est-ce que tu en dis, Eli ?

— Je ne sais pas trop. Je préférerais celui de via Gramsci, répondit la femme d'une voix faible.

Ce jour-là, elle portait une jupe moulante qui lui collait comme un gant. Brizio transpirait, il ne parvenait pas à garder les mains immobiles.

— Bien, fit-il. Celui de via Gramsci est toujours libre. Vous voulez essayer de faire une offre ?

— Je pouvais la faire il y a une semaine ! s'écria l'entrepreneur en regardant Brizio de travers.

— Désolé. J'espérais qu'en vous donnant plus de choix vous auriez davantage d'occasions.

— C'est là que vous vous trompez. On voit bien que vous ne travaillez pas dans la finance. Quand une affaire se présente, il faut la saisir. Pas la peine de tergiverser. Sans elle, j'aurais conclu, dit-il, désignant sa femme.

Une clochette sonna aux oreilles de Brizio. La femme avait voulu prolonger l'affaire ? Elle ? Elisabetta voulait continuer à visiter des appartements bien que celui de via Gramsci soit clairement celui qu'il fallait acheter ? Il sourit. Tout n'était pas perdu.

— Qu'est-ce que vous avez à sourire ? demanda le mari.

— Je suis content que vous ayez trouvé le logement qui vous convient.

— Bien, allons à l'agence et signons.

L'entrepreneur se dirigea vers la porte à grandes enjambées. Elisabetta se tourna vers Brizio.

Maintenant ou jamais, songea-t-il.

— Désolé de vous avoir déçue.

Pour la première fois, la femme lui adressa un sourire, et Brizio eut

la sensation de recevoir une gifle tellement il était beau.

— Ne vous inquiétez pas. Vous avez été magnifique. J'avais compris que vous vouliez gagner du temps, qu'est-ce que vous croyez ?

Maintenant ou jamais, se répéta-t-il.

— C'est vrai. » Il s'approcha d'elle : « Désolé, je ne pouvais pas m'en empêcher.

— Moi non plus, répondit-elle.

Maintenant ou jamais.

— Elisabetta, j'aimerais vous inviter à dîner.

La femme répondit tranquillement :

— Pas moi.

Une lame glacée interrompit la circulation sanguine de Brizio.

— Vous avez été gentil de faire durer les choses, j'en avais besoin. Maintenant, si vous voulez bien, j'aimerais redescendre.

— Pardon... je croyais... mais alors pourquoi ? Vous avez déjà quelqu'un à Rome ?

— Aò, le rouquin, occupe-toi un peu de tes fesses, répliqua Elisabetta avec un soudain accent romain. Pardon.

Sur ce, elle quitta la pièce en souriant.

Ce n'était pas la première défaite que connaissait Brizio mais, aussi totale, impitoyable et sans appel, ça ne lui était jamais arrivé. Malgré tout, il éprouva de l'admiration pour Elisabetta et il eut envie de rire.

— Testaccio ? demanda-t-il tandis qu'elle franchissait la porte.

— Garbatella, plus précisément, rétorqua-t-elle avant de s'en aller.

Brizio n'avait plus qu'à appeler Furio pour la soirée avec Rocco.

Les étincelles rebondissaient sur le métal, illuminant le visage des deux hommes, couvert d'un masque de protection.

— Il veut pas s'ouvrir ! s'écria Furio.

— C'est un dur à cuire, répondit le vieux en éteignant la flamme du chalumeau. Je sais pas quoi te dire, Furio.

Tous deux se relevèrent et contemplèrent le coffre-fort.

— C'est un Lips Vago des années 1970, il devrait s'ouvrir comme du beurre.

Furio se passa une main sur la tête. La lumière du néon se reflétait sur son crâne couvert de sueur.

— Si tu savais combien j'en ai ouverts, continua Remo en posant

son fer à souder.

Furio eut envie de donner des coups de pied dans le coffre.

— Quelles autres solutions on a, Remu' ?

— Fais-le sauter. Mais il faut se coltiner de l'emporter à la campagne. Ici, au garage, ils nous entendent jusqu'au Colisée.

Furio acquiesça. Il lui avait fallu un effort immense pour le traîner depuis la boutique via dei 4 Cantoni, deux jours de préparatifs, une nuit entière pour entrer dans la bijouterie, et maintenant cette saleté refusait de s'ouvrir.

— Bon, je réessaie, lança Remo en s'agenouillant pour saisir son chalumeau.

Il se couvrit le visage et se remit au travail. Furio fixa un moment les étincelles puis, avant de perdre la vue, se retourna et alla boire une gorgée d'eau à la bouteille qu'il avait posée sur les bidons d'huile.

— Tiens, saloperie ! hurla Remo.

Furio fit volte-face. Le vieux le regardait, un sourire dans les yeux.

— Remo un, coffre-fort zéro !

Il avait cédé. Furio se jeta sur le cube de métal. Son camarade saisit la tenaille et arracha un cercle parfait de métal découpé sur toute sa circonférence. Le Lips Vago ressemblait à une boîte de sardines. Furio y glissa la main et en tira plusieurs étuis de velours. Il en ouvrit un. Un collier reflétait des rayons de lumière dans les yeux émerveillés des deux compères. Furio enfila la loupe. Il sourit.

— Bien... très bien. » Il ouvrit un deuxième étui. Dix pierres rouges faillirent lui arracher des larmes de joie. « Des rubis... putain, Remo !

Satisfait, le vieux se releva et commença à ranger ses outils. Furio vérifiait un étui après l'autre. Puis il se retourna brusquement.

— Tiens, Remo, ça c'est pour toi !

Il lui remit un paquet bordeaux.

— C'est quoi ?

— Des diamants. Pours. Il y en a au moins pour vingt mille euros ! Remo hésita.

— Prends !

— Pour deux heures de boulot... ça me paraît exagéré, Furio !

— Prends-les, Remu', et embrasse-moi ta femme.

Le vieux tendit sa main calleuse et empocha le paquet.

— Merci, tu es...

— Allez, dis rien sinon je vais chialer. Porte-toi bien.

Remo le salua d'un hochement de tête et quitta le garage bardé d'outils, laissant son complice vérifier les étuis. Le portable de Furio sonna.

— Dis-moi, Brizio.

— Salut, Furio, qu'ess tu fais ?

— Boulot. Urgent ?

— Dîner ce soir avec Rocco, ça te va ?

— C'est moi qui invite.

— Pourquoi ?

— Disons que les affaires ont été bonnes aujourd'hui !

— Faut toujours qu'on vienne à Roma Sparita ? demanda Rocco en s'approchant de la table.

En terrasse, sous les étoiles, avec une légère brise et les lumières de Trastevere, le restaurant était comble, mais il y avait toujours une table pour Rocco et ses amis.

— Si *cacio e pepe* tu veux manger, à Roma Sparita tu dois aller ! répondit Sebastiano en réprimant un rot.

Le spritz lui remontait déjà dans l'œsophage. À voir ses biceps, ses pectoraux et son ventre, que contenait à peine sa chemise Lacoste rose, il semblait sur le point d'exploser.

— C'est toi qui as écrit cette connerie ? demanda Brizio, toujours bien coiffé, avec son T-shirt orné d'un mystérieux logo d'outre-Atlantique.

— Ça te plaît pas, Brizio ?

— Non, Sebastia'. Ça rime, mais c'est de la merde.

— Tiens, v'là le poète !

— Moi, j'aime pas le *cacio e pepe* l'été, intervint Furio, qui s'assit en retroussant les manches de sa chemise de lin blanche, qui faisait ressortir son bronzage.

Furio était toujours le premier à bronzer et le dernier à redevenir pâle. Son secret était sa terrasse, où il s'enduisait de crème pour se faire griller des premiers rayons de mai aux dernières lueurs d'automne.

— Si tu veux pas le *cacio e pepe*, prends une pizza, non ? proposa Brizio en ajustant sa tignasse.

— Non. La pizza le soir, ça me bourre, après je dors pas.

Ils prirent place. Sebastiano scrutait les tables voisines à la

recherche d'un visage connu, Furio se roulait une cigarette, Rocco cherchait son paquet de Camel, tandis que Brizio se concentrait déjà sur un groupe de touristes à droite, où deux jolies Scandinaves souriantes, les joues rougies par le soleil italien, discutaient dans leur idiome incompréhensible.

— Tu prends des notes pour ta branlette du soir ? lui demanda Furio.

Brizio sourit.

— Elles sont trop jeunes, Bri', fit Rocco. Vingt-cinq ans à tout casser.

— Tu sais ce que dit le poète ?

— Allez, balance ta connerie, rugit Sebastiano.

— Il faut cueillir la rose le matin, car le soir elle s'abîme !

Rocco le regarda.

— Eh ben ? C'est comme ça que s'exprime un poète ?

— Non, répliqua Brizio. C'est l'idée générale. Moi, je sais pas dire les poésies avec des mots de poète.

— Ben mon pauvre..., marmonna Furio en léchant sa cigarette.

— Bon, qu'ess qu'on mange ? demanda Sebastiano en se grattant la barbe. Moi, le *cacio e pepe*, ça me va.

— Allez, va pour moi aussi, capitula Furio.

— Pareil. Et toi, Rocco ?

— Boh, chais pas. J'ai pas faim.

— C'est l'été, soupira Furio.

— Non. C'est Marina, répondit Rocco.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ? demanda Sebastiano, une note alarmée dans la voix.

Rocco regardait les reflets de son verre vide.

— Ça fait trois jours qu'elle est partie.

— Oh merde, souffla Furio. C'est pour ça, le dîner. Pourquoi ?

— Elle a découvert deux, trois trucs.

Ses amis se concentrèrent sur le visage du sous-préfet.

— Qu'ess tu racontes ?

— Ce que j'ai dit, Brizio. Elle s'est mise à fouiller dans les papiers, les comptes. Elle a voulu savoir.

— Et toi ? enchaîna Sebastiano.

— Qu'est-ce que je pouvais lui dire ? Elle voulait savoir d'où venait tout ce fric. Elle sait combien je gagne.

— Tu lui as pas sorti l'excuse de l'imprimerie de ton père ?

— Elle y a pas cru, Brizio...

Il y eut un silence, une réflexion collective remplie par le bavardage des autres clients et surtout par le rire des Scandinaves. Puis Furio prit la parole :

— Qu'est-ce que tu lui as dit, exactement ?

— Pas mal de choses, répondit Rocco en haussant les épaules. Je pense que je la reverrai pas, Marina.

— Dis pas ça. C'est normal. » Sebastiano posa sa patte velue sur l'avant-bras du sous-préfet. « Elle a pas l'habitude. Elle vient des beaux quartiers. Bon, à sa place, le doute me serait venu plus tôt. Mais elle est pure, Marina. Tu verras, sa colère va retomber, elle va te faire un peu la gueule, mais elle reviendra.

— Tu crois ?

— Je crois. Elle est allée où ?

— Chez ses parents.

Furio cracha un nuage de fumée.

— Alors elle rentre dans deux jours, maximum. Combien de temps tu veux qu'elle tienne, chez ses parents ?

— Mais à quarante ans..., marmonna Rocco, une cigarette à la main, qu'il ne se décidait pas à allumer.

— Sebastiano a raison, fit Brizio en se versant de l'eau. Depuis le temps qu'elle nous fréquente, elle a jamais eu le moindre soupçon ?

— Elle sait que vous êtes trois bandits. Mais on est amis depuis des années. Elle pensait pas qu'il y avait quatre bandits.

Le sous-préfet baissa la tête.

— C'est comme l'histoire des trois mousquetaires, tenta de le consoler Brizio. Tout le monde croit qu'ils sont trois, mais à la fin ils sont quatre.

— Ouais. Mais vous pouvez m'expliquer pourquoi ça s'appelle *Les Trois Mousquetaires* s'ils sont quatre ? demanda Furio.

— Lis le bouquin, ignare.

— Parce que tu l'as lu, toi, Seba ? intervint Brizio, ironique.

Sebastiano se redressa sur sa chaise, triomphant.

— Au début, y sont trois parce qu'ils sont copains... Bon en vrai des mousquetaires il y en a plein, mais on parle que de ces trois-là qui s'appellent Athos, Porthos et Machin, là... Aramis. D'Artagnan arrive après, il les défie tous et au lieu de le tuer ils le font entrer dans leur

groupe. Mais seulement à la fin. Au début, d'Artagnan est un pauvre loser. Voilà pourquoi ça s'appelle *Les Trois Mousquetaires*. Si ça s'était appelé *Les Quatre Mousquetaires*, on saurait déjà la fin, non ?

Les trois amis le regardèrent surpris.

— Eh ben, Sebastiano, t'as vraiment lu le livre ? lui demanda Brizio.

— Non. J'ai vu le film à la télé il y a quelques jours.

— Ah.

Ils se détendirent.

— *Cacio e pepe* pour tous les quatre ? hurla le serveur derrière eux.

— Oui, répondit Sebastiano.

— Moi, vraiment..., tenta de protester Rocco, mais les réponses à voix haute de Furio et Brizio l'interrompirent et scellèrent la commande.

Le serveur tourna les talons.

— Quatre *cacio e pepe* !

Rocco écarta les bras.

— Et si je voulais des légumes grillés ?

Brizio lui donna une bourrade sur l'épaule.

— Ben qu'ess t'as, t'es hospitalisé au San Camillo, pour manger des légumes grillés ?

— Ouais. Tu pouvais commander un bouillon avec des pâtes alphabet, tant que t'y es ! lança Sebastiano.

— Ou un minestrone ! dit Furio, qui éclata de rire.

Rocco demeura sérieux.

— Aò, Rocco, si c'est pour faire la gueule, valait mieux rester chez toi, lui dit Sebastiano.

— Et qu'ess qu'y faisait, sinon ? Il restait chez lui à graisser la corde ? répliqua Brizio. Mais pourquoi tu vas pas chez Marina ?

— Parce que ses parents vont se foutre en rogne. C'est vrai, on est trop vieux pour ces conneries. J'aurais mieux fait d'aller à l'hôtel.

— Hé, oublie pas que *mi casa es tu casa*, proposa Sebastiano.

— Ben ouais. Comme ça je peux t'entendre t'engueuler avec Adele tous les jours... Laisse tomber. J'ai assez de mes emmerdes.

— Alors viens chez moi et laisse Marina via Poerio, non ?

— Merci, Furio, mais pour l'instant j'arrive même pas à lui parler, à Marina. Elle garde son téléphone éteint.

— Moi, je t'invite pas chez moi. Stella est partie pour un cours de

coiffure, et je suis trop bien tout seul ! Même si aujourd'hui je me suis pris un râteau avec une nana que je travaillais depuis des jours... Elle cherchait une maison aux Parioli. Bon, faut que je me refasse, dit Brizio, qui tourna à nouveau le regard vers les Scandinaves.

— Ah, maintenant que Stella est partie, tu te mets à faire des cochonneries.

— Non. Mais rester les couilles à l'air, poser la bouteille de bière sur la table basse quitte à laisser des traces sur le bois, pas passer mon temps à lever et baisser la cuvette... Bref, tu voudrais venir ? Laisse-moi peinar, va.

— Lui aussi, il a raison, acquiesça Sebastiano.

— Moi, à ta place, j'irais chez ses parents, je sonnerais et je dirais : viens à la maison, qu'on discute.

— Aò, Brizio, qu'ess tu racontes ? » Furio jeta sa cigarette à terre. « Quand une femme te dit : j'ai besoin de rester seule, il faut la laisser seule. Si tu insistes, tu fais qu'empirer la situation. Dis un peu, Rocco, il m'est venu une idée, poursuivit Furio, qui posa les coudes sur la table et s'approcha, baissant la voix : Tu crois pas que l'horloge biologique de Marina s'est mise en route ?

— Tu veux dire les enfants ?

— Et...

— Non. Elle m'en a jamais parlé. Je t'ai dit. C'est entre elle et moi. Elle a découvert un côté de moi qui lui plaît pas et elle doit réfléchir. Vous savez quoi ? En fin de compte, elle a bien le droit de rester un peu tranquille. Imaginez le contraire...

Ses amis se concentrèrent.

— Imaginez si moi, j'avais découvert un secret sur Marina.

— Les femmes, elles ont toujours des secrets !

Sebastiano lança un coup de pied à Brizio.

— Ferme-la, laisse-le parler !

— Pas un secret débile, reprit Rocco. Un truc sérieux. Comme moi.

— Honnêtement, je vois pas Marina trafiquer de l'herbe...

— Je dis pas ça, Seba.

— Genre un amour ? demanda Furio.

— Moi, si je découvre qu'Adele a un amour, je l'envoie bouffer les cyprès par la racine aussi sec ! lança Sebastiano.

— Pas un amour. Autre chose. Mettons, je sais pas... Mettons que je découvre que ma femme a avorté sans me le dire.

— Ça c'est pas un secret, c'est un coup de bol ! s'exclama Brizio, qui éclata de rire.

— Mais ferme-la, Brizio !

Un deuxième coup de pied partit, mais cette fois-ci Brizio avait mis ses jambes à l'abri derrière la chaise et la chaussure de Sebastiano heurta le pied de la table, faisant trembler l'eau et les verres.

— Aò, Brizio, mais t'as la sensibilité d'un hippopotame ! Comment elle fait pour rester avec toi, Stella ?

— Vous m'écoutez ou pas ? reprit Rocco. Mettons que Marina attendait un enfant et qu'elle ait avorté sans rien me dire.

— Adele dit qu'une femme peut le faire. C'est à elle de décider.

— Et toi t'es d'accord, Seba ?

— Pas trop. Moi, si Adele avorte sans rien me dire, je l'envoie bouffer les cyprès par la racine...

— ... aussi sec, conclurent en cœur Furio et Brizio.

— Bon, moi aussi ça m'énervait que Marina m'ait pas dit un truc du genre. Bref, comment je réagirais ?

— C'est pas la même chose, mon ami. » Furio s'était mis à rouler une deuxième cigarette. « Ce n'est pas du tout la même chose. Je vais t'expliquer. Marina n'a pas découvert une connerie que tu as faite. Un mensonge que tu lui as dit. Non. Marina a découvert que tu es peut-être une tout autre personne. C'est différent, tu comprends ? C'est comme si tu apprenais que Marina va baiser à droite à gauche, qu'elle fréquente les clubs échangistes, qu'elle a une relation sado-maso avec une amie, bref, qu'elle est nymphomane.

— Cet exemple ne colle pas non plus, intervint Brizio. Parce que dans ce cas, si Marina était nymphomane, on irait tous chez Rocco et on se marrerait bien !

— Aò, Brizio, arrête, sois un peu sérieux. » Furio frappa de la paume sur la table. « J'essaie d'expliquer... Je vais prendre un autre exemple, Rocco. Écoute. C'est comme si tu découvrais que Marina tue des gens contre de l'argent.

— Mais c'est impossible ! s'écria Rocco.

— Justement. Imagine qu'il y a dix jours, pour déconner, Marina ait fait le même jeu que nous ce soir, avec trois copines. Et qu'une de ses amies ait dit : Marina, qu'est-ce que tu ferais si tu découvrais que ton mari se sert sur les saisis d'herbe, vole et arnaque ?

Tous trois regardaient Furio.

— Je vais vous le dire. Marina aurait réagi exactement comme toi. Elle se serait écriée : Mais c'est impossible ! Et puis en rentrant chez elle, elle se rend compte que c'est vrai. Voilà. Pour Marina, Rocco est clean. Ou plutôt, il était clean jusqu'à il y a trois jours. Sauf que maintenant, elle a appris que ce n'était pas vrai. Poursuivons l'exemple. Tu découvres que Marina est tueuse à gages. Qu'est-ce que tu fais ?

— J'espère ne pas figurer sur sa liste, répondit Rocco.

Ses amis rirent.

— En tout cas, c'est pas pareil. » Brizio se tourna vers les Suédoises. « Pour une femme, c'est différent. Elles nous font confiance. Et nous on les déçoit sans arrêt. C'est plus difficile qu'une femme fasse une chose pareille. Voilà pourquoi l'exemple ne fonctionne pas.

Puis, tristement, il se leva et s'approcha de la table des Suédoises. Rocco, Sebastiano et Furio le suivirent du regard.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il drague les Suédoises ! Il est triste parce que, même s'il veut pas, il peut pas s'empêcher de tromper Stella, pontifia Sebastiano.

— Quatre *cacio e pepe* ! hurla le serveur, les assiettes fumantes à la main.

— Brizio, viens manger ! cria Sebastiano, avant de se tourner vers le serveur : Si tu nous apportes pas de vin, les spaghettis vont rester bloqués à mi-chemin !

— Aò, Sebastia', répliqua l'aubergiste en posant la première assiette, ceux-là glissent à merveille. En tout cas je vous l'apporte. Blanc ou rouge ?

— Le *cacio e pepe* appelle le rouge ! dit Rocco tandis que Brizio reprenait place à table.

— Alors un truc léger-léger. Un *dolcetto* et pas de bobo.

Le serveur s'éloigna en sifflotant tandis qu'une forêt de bras se levait pour attirer son attention.

— Qu'ess tu lui as dit, à la Suédoise ? demanda Sebastiano en mélangeant les pâtes fumantes dans la croûte de pecorino en forme de panier qui faisait office d'assiette.

— Rien. Je voulais regarder ses cuisses.

— Et elles sont comment ?

— Chuis revenu manger, non ?

Après avoir décliné l'invitation de Brizio à jouer au poker, il remontait la via Garibaldi sur son scooter, direction Monteverde, mais arrivé à la fontaine du Janicule il freina. Il contempla Rome qui s'étendait devant lui telle une nappe lumineuse. Les coupoles, les immeubles, les lumières des lampadaires. Vers le nord, Marina était allongée dans son lit d'enfant, un livre à la main, à moins qu'elle ne dorme déjà. À Rome, changer de quartier, c'est comme changer de pays. Trastevere est à des années-lumière de corso Trieste, de même que l'EUR est aux antipodes de Flaminio. On finit par vivre perché dans sa zone, on ne visite le reste de la ville que par devoir ou pour des démarches administratives. Le gargouillis de la fontaine illuminée lui donna la force de tourner le guidon de son scooter et de descendre vers la Lungara, de reprendre les berges du Tibre jusqu'au pont Mazzini pour remonter Valle Giulia, traverser le zoo, les Parioli et arriver à corso Trieste. Via Topino, il s'arrêta. Il éteignit le moteur, retira son casque et regarda en l'air, vers les fenêtres du troisième étage. La lumière était éteinte. Marina dormait, ou bien elle n'était pas à la maison. Une faible lueur teintait de bleu les rideaux du salon. Quelqu'un était devant la télévision. Cela faisait des années qu'il n'était pas venu en bas de cette maison. Ce soir d'été, le parfum des fleurs lui broyait le cœur. Il revit la terrasse où ils avaient ouvert une bouteille de champagne le jour où ils s'étaient mis ensemble, et avaient regardé le bouchon se perdre dans la rue en bas. Buvant au goulot, ils avaient ri, s'étaient embrassés, et à cet instant Rocco eut envie de chercher ce bouchon, peut-être qu'il était encore là, par terre, sous les roues de cette Citroën ou dans ce buisson de lauriers-roses. Va savoir si Walter, le concierge, était encore en vie. Et si les jumeaux habitaient toujours au deuxième, Pierfrancesco et Giampaolo. Ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau et leur mère les habillait pareil, histoire d'aider son prochain. Il ne se rappelait pas si c'était Giampaolo ou Pierfrancesco qui jouait au foot. Mais peut-être qu'eux-mêmes ne le savaient pas. C'étaient de bons garçons. Peut-être étaient-ils partis de chez eux, pour habiter ensemble, partager le travail et même les femmes ; les joies et les responsabilités. L'escalier en colimaçon qui menait du salon à la terrasse sur le toit de l'immeuble avait été repeint en noir. Avant, il était blanc.

Une voiture s'arrêta juste devant la porte d'entrée. La portière s'ouvrit et Marina descendit. Rocco sentit une masse lui tomber dans

l'estomac, comme la première fois qu'il l'avait vue. Elle se tenait les cheveux dans la main tandis qu'elle se penchait dans l'habitable pour saluer son accompagnateur.

C'est qui, celui-là ? se demanda Rocco en plissant les yeux. La voiture repartit sans même attendre que Marina ouvre la porte et passa juste devant le scooter de Rocco. Le sous-préfet releva la plaque. AX 213 XB.

Il aurait pu bondir et rejoindre sa femme, mais il renonça. Il n'avait pas intérêt, pour trois raisons. La première d'ordre moral, il lui avait promis de ne pas chercher à la joindre. La deuxième d'ordre psychologique, il aurait trop honte d'être surpris en bas de chez elle comme un lycéen jaloux. La troisième d'ordre physiologique. Le vin lui comprimait la vessie, il savait que dès qu'il se lèverait de la selle il aurait envie de pisser. Et ça ne lui paraissait pas approprié de le faire sur ces murs bourgeois de la via Topino tandis qu'il essayait de remettre son mariage sur pied. Il attendit donc que la lumière de la chambre de Marina s'allume, et il repartit. Avec dans l'idée d'aller dire deux mots au propriétaire de l'Audi immatriculée AX 213 XB.

Il s'endormit seulement à 3 heures, après avoir regardé en entier un film de Sergio Leone. Affalé sur le canapé, il s'était ensuite traîné au lit. Il n'était pas encore 7 heures quand quelqu'un ouvrit la porte de la maison.

Marina ! Elle est revenue, pensa-t-il.

— Qui c'est ?

Aucune réponse. Il se leva. Passa une tête au salon.

C'était Inna, la femme de ménage.

— Ah, c'est vous, dit-il tristement.

— Bonjour, monsieur.

Rocco se tourna pour regagner son lit.

— Votre femme à la maison ?

— Hein ?

— Votre femme ? Elle est rentrée ?

Rocco ne se rappelait pas quelle excuse il avait donnée pour la disparition momentanée, espérait-il, de Marina.

— Non, Inna, elle n'est pas rentrée.

L'Ukrainienne écarquilla les yeux.

— Pas encore ? Combien dure voyage ?

L'ampoule s'alluma. Un voyage à Florence avec ses amies, voilà ce qu'il avait dit à la femme de ménage.

— Mais qu'est-ce que ça peut vous faire, Inna ?

— Non, rien. Pardon.

La femme retira sa veste de coton, qu'elle posa sur le canapé. Rocco songea que retourner au lit serait du temps perdu. Il décida d'aller préparer le café.

— Vous voulez je fais moi ?

— Inna, c'est une machine à capsules, il suffit d'appuyer sur un bouton. Je devrais y arriver.

— Vous rappelé prendre ammoniacque et dégraissant ?

— Quoi ?

— Au supermarché.

— Non. Je ne fréquente pas ce genre d'endroits.

Il entra à la cuisine. Il s'approcha de la machine à expressos, l'alluma. Les meubles d'aluminium ne lui avaient jamais plu, ils lui évoquaient une cuisine d'hôpital. Inna le rejoignit. Elle ouvrit le cagibi.

— Alors je passe tout de suite aspirateur, de toute façon vous êtes réveillé !

Rocco ne répondit pas. Il prit une tasse et le sucre dans le placard et attendit que la veilleuse de l'appareil s'allume.

— J'ai besoin de service, fit la femme.

De dos, Rocco leva les yeux au ciel. La veilleuse s'alluma, l'eau bouillonnait, il plaça la tasse sous le bec et glissa la capsule dans la fente.

— Quel service ?

— Pour mon ami. Renouvellement passeport.

— Il faut demander à l'ambassade, Inna.

— Non, lui italien.

— Alors il faut qu'il aille au commissariat pour remplir le formulaire.

Il appuya sur le bouton. Le café chaud et parfumé coula, gras et crémeux dans la tasse.

— Vous pouvez aider ?

Rocco éteignit la machine. Il mit une demi-cuiller de sucre dans son café et touilla.

— Alors, vous pouvez aider ?

— Inna, je viens de me réveiller, je prends mon café, s'il vous plaît, ne me cassez pas les couilles ! » Il posa les lèvres sur le bord et but enfin. C'était bon. Il se tourna vers la femme, penchée sur l'aspirateur, dont elle remontait le tube : « De toute façon, il n'y a pas besoin d'un sous-préfet. Il suffit d'aller au bureau.

Il termina son café, posa la tasse dans l'évier et quitta la cuisine sous le regard attentif de l'Ukrainienne. Qui arborait un sourire malveillant. Même un aveugle aurait vu que sa femme était partie, et pas en voyage à Florence. Inna n'avait jamais supporté cet homme désagréable et mal élevé, le voir souffrir avait illuminé sa journée.

Il mettait son scooter sur la béquille quand il vit Alfredo De Silvestri descendre l'escalier du commissariat. L'agent avançait d'un pas plus rapide que ce que son âge et ses muscles lui permettaient. À mi-chemin, il leva un doigt pour attirer son attention.

— Monsieur Schiavone ! hurla-t-il.

La circulation sur la via Cristoforo Colombo était déjà abondante.

— Tu me laisses même pas arriver au bureau ?

Haletant, des auréoles sous les bras, Alfredo s'arrêta à un mètre du sous-préfet.

— Vous voulez d'abord les bonnes ou les mauvaises nouvelles ?

— Dis-moi ce que tu veux, Alfre'.

Rocco retira ses lunettes de soleil, qu'il glissa dans la poche de sa veste. L'autre le regarda.

— Vous n'avez pas dormi, hein ?

— Non. La chaleur. Alors ?

— La mauvaise nouvelle vient de la pompe derrière la carrière. Ils n'ont pas de caméras.

— Ça, je le savais déjà. La bonne ?

— La bonne nouvelle, c'est que trois personnes ont fait le plein au distributeur automatique le soir de l'homicide.

Rocco se mit à gravir les marches du bureau.

— Tu crois qu'ils auraient commis une erreur pareille ? Et ensuite ?

— Attendez, vous allez où ? Le procureur a appelé, D'Inzeo. Il vous donne rendez-vous chez la victime. Chez la mère, dans... » De Silvestri consulta sa montre : « ... une demi-heure. Via Ceneda, à San Giovanni, si c'est Parrillo qui conduit vous y arriverez sûrement.

Schiavone s'immobilisa sur les marches.

— Autre chose ?

— Oui, le procureur a envoyé des plongeurs pour inspecter le lac de la carrière.

— C'est une connerie à mon avis.

— Je pense aussi. Vous le lui direz ?

— Tu parles. Bon, je vais chez la mère de ce malheureux. Tu as jeté un coup d'œil aux antécédents de Luigi Cuticchio, le gardien ?

— Ça, je ne sais pas si c'est une bonne ou une mauvaise nouvelle. Il a quelques antécédents, mais pas grand-chose. Vol, quelques arnaques. En tout, il a fait cinq passages en taule.

— Un pauvre récidiviste. Bon, Alfredo, envoie-moi Parrillo, dis-lui que je l'attends ici.

Il lui donna une tape sur le bras.

— Pas besoin. Il est déjà au parking.

Rocco descendit les marches et se dirigea vers l'arrière du commissariat.

— Tu penses à tout, toi.

— Presque à tout !

À cet instant, Rocco aurait volontiers échangé sa place avec Alfredo, qui remontait l'escalier blanc et aveuglant. Affronter les parents des victimes était peut-être la pire partie de son travail. Une chose à laquelle il ne s'était jamais habitué. Il pensait au journaliste, le père du garçon. Le trouverait-il chez son ex-femme ? Il en doutait. Il aurait parié une belle somme qu'en ce moment même le pauvre homme se trouvait étendu sur un lit d'hôpital, couvert de tubes et d'électrodes.

Il avait tapé dans le mille. Alberto Ferri était hospitalisé en soins intensifs au Sant'Eugenio pour un infarctus du myocarde, voilà la première nouvelle que Clara Caputo, ex-Mme Ferri, donna au procureur et au sous-préfet avant même de les faire asseoir au salon. Elle n'avait aucune intention d'aller voir son ancien mari, au chevet duquel se trouvait déjà Monica, sa collègue journaliste et amante, la cause de leur divorce. Clara avait les cheveux lâchés, en désordre, elle n'avait plus d'yeux. Ils étaient réduits à deux cercles noirs, plus noirs que les spirales que dessinaient les cernes sur son visage. Les lèvres exsangues, elle tremblait assise dans un fauteuil à côté de la fenêtre, et

la pâleur de son visage se découpait sur les murs de la maison, aussi colorés que la palette d'un peintre, de même que les meubles, les tentures et les bibelots sur les étagères, un kaléidoscope qui n'apportait aucune joie, mais éteignait la lumière et rendait tout oppressant. Même les rideaux, violet et orange, étouffaient l'atmosphère. Rocco eut envie de les arracher, d'ouvrir les fenêtres et de passer deux couches de blanc.

— Nous sommes vraiment désolés, madame... mais nous devons vous poser quelques questions à propos de votre fils, commença le magistrat.

Clara acquiesça d'un air digne, se mordant les lèvres, les mains posées sur les genoux pour lisser sa jupe. Elle était prête.

— Avez-vous jamais soupçonné que Giovanni fréquentait des gens bizarres ?

La femme fit non de la tête.

— Est-ce qu'il a déjà eu des problèmes de comportement ?

La femme fit non de la tête.

— Un épisode de la vie de votre fils vous a-t-il inquiétée, récemment ? Je ne sais pas, une fille, un examen raté...

Pour la troisième fois, la femme fit non de la tête.

— Il avait une copine ?

Clara ouvrit la bouche.

— Isabella.

Rocco acquiesça et lut sur une feuille :

— Isabella Massari ?

— Oui...

— Vous pouvez nous raconter une journée de Giovanni ?

Doucement, lentement, deux larmes roulèrent des yeux de la femme.

— Il se levait tard. À moins qu'il ne doive aller à l'université. Il était en première année de droit. Il avait déjà passé deux examens. Il avait des amis à la fac, il voyait Isabella, parfois il allait au stade. Il jouait au tennis. » Elle écarta une mèche de son visage : « Qu'est-ce que je peux vous dire ? C'était un garçon normal. » Elle glissa la main dans la poche de sa jupe et en sortit un mouchoir en papier pour s'essuyer les yeux. Elle se moucha et regarda à nouveau les deux hommes : « Une vie normale... Giovanni était un jeune tranquille. Pensez qu'il se déplaçait encore avec son scooter 50 cm³, celui que son

père lui avait acheté lorsqu'il avait seize ans. Il n'en voulait même pas un plus grand, comme tous ses amis qui se moquaient de lui. Il me racontait que, quand ils allaient quelque part, il arrivait toujours en dernier. Ses copains l'appelaient Sammy, comme la tortue d'un dessin animé.

D'Inzeo acquiesça.

— Oui, mon petit-fils regarde aussi.

— Voilà. Il était comme ça, Giovanni. Un garçon normal. Je ne sais pas ce qui lui est arrivé. Et on ne le saura jamais, pas vrai ?

— Là-dessus, permettez-moi d'émettre un doute, répondit Rocco. Pouvez-vous nous donner la plaque et le modèle du scooter de votre fils ?

— Bien sûr... » La femme se leva. Puis elle parut réfléchir, considéra les policiers. Elle hésitait à parler, comme si elle avait honte, mais les mots se pressaient contre ses lèvres. Finalement, elle se décida : « Ce serait beau si vous n'étiez pas des anges vengeurs, mais simplement des anges venus me rapporter mon fils.

Puis elle baissa la tête et quitta la pièce.

Ils sortirent sous le soleil. Parrillo les attendait en double file. D'Inzeo s'alluma une cigarette.

— La pauvre...

— Ouais.

— Bon, on a le numéro de portable du gamin ?

— Oui, même s'il sera difficile d'en tirer quelque chose.

— Il nous suffirait d'avoir une vague idée de ses déplacements l'autre soir, fit le magistrat. Va savoir où est son scooter.

— Ça, il suffit de lui retirer la plaque, de le jeter dans un fossé en rase campagne, l'été prochain il sera couvert de ronces et on en entendra plus parler, dit Rocco.

— Qu'est-ce que tu en penses ? » Le procureur regarda sa cigarette d'un air de dégoût : « Fait chier, faudra que j'arrête, un jour ou l'autre...

— Rien, Sasà. Un bon garçon qui est tombé sur quelque chose d'horrible. J'excluais le braquage. Ça pue le règlement de comptes. Sauf que...

— Quels comptes la victime pouvait-elle avoir à régler ?

Ils se dirigèrent vers la voiture. Dès qu'il les aperçut, Parrillo

démarré.

— Emmène-moi à l'université, Rocco, je vais discuter avec les professeurs. Si je ne me trompe pas, c'est Morcorelli qui tient la chaire de droit constitutionnel, on a étudié ensemble. Va savoir s'il se rappelle quelque chose.

Rocco ouvrit la portière.

— Je monte devant, derrière je vomis, fit D'Inzeo.

Parrillo conduisait sans poser de questions, respectant le silence de Rocco, qui s'était allumé une cigarette et soufflait la fumée par la fenêtre. Ils n'étaient pas loin de chez les parents de Marina, il aurait pu leur rendre visite. Il avait devant lui une nouvelle nuit blanche, à se retourner dans son lit, terrorisé par la tournure que prenait sa vie sans sa femme. Il avait toujours espéré que Marina ne découvrirait pas ses actions, sa vie secrète, mais c'était un espoir faible, tôt ou tard le problème devait remonter à la surface.

Qu'est-ce que je fais ici ? se demandait-il. Je devrais être avec elle, en train de lui parler, de la ramener à la raison, de lui jurer que, dorénavant, les choses changeront.

Mais s'il ne faisait qu'empirer la situation en se présentant chez elle ? Et le type dans l'Audi, qu'est-ce qu'il voulait à sa femme ?

— Arrête-toi ici et attends-moi.

Parrillo freina fidèlement devant un cinéma. Rocco descendit de voiture, tourna au coin et se trouva largo Alessandria. Le pub que fréquentait Giovanni se trouvait là, il s'appelait Old England. La véranda donnait directement sur la place, où elle vomissait des tables de fer et de bois. Un groupe de jeunes profitait du soleil en ingurgitant joyeusement des liquides jaunâtres. Le pub était immense. Il occupait deux coins de rue et possédait un étage à l'intérieur. Ce n'était pas une bonne nouvelle, il aurait préféré quelque chose de plus intimiste. Celui-ci ressemblait typiquement au genre d'endroits où des troupes de jeunes viennent se retrouver le soir.

À l'intérieur, il faisait sombre. Deux écrans placés en hauteur diffusaient du sport. Un match de football américain. Derrière le comptoir, qui courait sur toute la longueur du bar, deux garçons servaient quelques clients qui bavardaient. À la caisse, un homme énorme, chauve, portait une chemise à carreaux trop serrée, gonflée par les bourrelets de graisse. Ses lunettes de vue posées sur le nez, il

regardait une feuille et entraînait des chiffres sur le clavier de la caisse.

— Un café, fit Rocco en tendant dix euros.

Sans même lever le regard, l'homme ouvrit la caisse, prit le billet et lui rendit la monnaie. Puis il se replongea dans ses comptes. Rocco empocha l'argent, mais ne bougea pas. Au bout de quelques secondes, le géant leva les yeux.

— Il vous faut autre chose ?

— Oui. Le ticket.

— Je vous l'ai pas fait ?

— Je n'ai pas Alzheimer.

L'homme pianota et donna le ticket à Rocco.

— Ça va comme ça ? sourit-il.

— Ça vous fait sourire ?

— Quoi donc ?

— Que j'aie demandé un ticket.

L'autre retira ses lunettes.

— Non, ça ne me fait pas sourire. Je travaille, j'avais oublié, c'est si grave que ça ?

Maintenant, sans les lunettes, Rocco vit de quoi il avait l'air. Un *Felis manul*, aussi appelé chat de Pallas, ou chat des steppes. Il ressemblait exactement au dessin de l'encyclopédie qu'il regardait, enfant. Les yeux verts, sérieux, qu'un visage parfaitement rond et gras rendait encore plus petits, la bouche légèrement vers le bas, le nez écrasé.

— Absolument pas, fit Rocco. Ça arrive.

Il quitta la caisse, l'homme renfila ses lunettes pour reprendre ses comptes.

Il posa le ticket sur le bar tandis qu'un garçon noir s'approchait avec un sourire éclatant.

— Qu'est-ce qu'il vous faut, chef ?

— Un café.

— Vous le voulez à l'italienne ou à l'africaine ? demanda-t-il.

— C'est comment, à l'africaine ?

Le garçon posa la tasse vide sur la soucoupe.

— Comme ça ! » Il éclata de rire : « Je plaisante, je vous le prépare.

Rocco sourit. La bonne humeur du garçon était contagieuse. Son T-shirt noir laissait apparaître une auréole blanche dans le dos.

— Tu viens d'où ?

— Nigeria !

— T'es africain et tu transpires ?

— Eh oui. Je sais tout faire, moi. Pas vrai Davide ? lança-t-il à l'intention de son collègue roux accoudé au comptoir, en train de jouer avec son portable.

L'autre lui montra son majeur sans détacher le regard de l'écran. Il avait le visage grêlé d'acné.

— Comment tu t'appelles ? lui demanda Rocco.

— Steven pour les amis. 328 0361462 pour les homos !

Il éclata à nouveau de rire, suivi par son collègue. Quand il se tourna pour poser le café sur la soucoupe, il vit la main de Rocco qui montrait un insigne. Il s'approcha pour lire, mais Rocco le retira rapidement.

— Brigade financière..., murmura Rocco.

La joie du garçon disparut comme une vague sur la plage.

— Tu connais Giovanni Ferri ?

Le garçon s'essuya les mains sur son T-shirt.

— Giovanni Ferri ? Non. Je crois pas.

— Si je te montre une photo ?

Steven acquiesça. Rocco sortit son portable et afficha une photo du jeune homme.

— Voilà. C'est lui. Tu le connais ?

— Oui. Bien sûr. Giovanni !

Il appela Davide, qui les rejoignit. Lui aussi observa la photo, les mains glissées dans les poches arrière de son jean.

— Oui, bien sûr que je le connais, Giovanni. On l'appelle Sammy, comme la tortue. Il vient souvent ici avec des copains.

L'homme à la caisse se leva et s'approcha lentement de Rocco.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Monsieur cherche Giovanni Ferri, répondit Steven.

— Giovanni ? Il est passé il y a deux jours. Il vient toujours le soir. Mais hier, je ne l'ai pas vu, fit le chat des steppes. Vous êtes de la police ?

— Non, brigade financière, fit Rocco en souriant.

L'homme fronça les sourcils. Les deux barmans le regardèrent d'un air perplexe.

— Qui voyait Giovanni Ferri ?

Tous trois avaient peur.

— Allez, qui voyait-il ?

— Mais qu'est-ce que j'en sais ? Écoutez, si vous voulez venir voir les comptes, je...

— J'imagine qu'ils seront en règle, comme les reçus que vous émettez, non ?

Le chat de Pallas baissa le regard.

— Avec qui était-il, avant-hier soir ?

— Avec sa copine et plusieurs amis que je ne connais pas, fit le roux. Il a pris une bière, comme d'habitude, puis il est reparti.

— Mais pourquoi vous le cherchez ? hasarda le patron.

— Mettons que ce ne sont pas vos affaires ?

— Mettons ça comme ça.

— À quelle heure est-il parti ?

Le rouquin réfléchit. Ce fut Steven qui répondit :

— Je nettoyais les tables dehors. Il était huit heures et demie. Je le sais parce qu'à ce moment-là il y avait un match de base-ball qui commençait sur Fox, je regarde toujours. Les Seattle Mariners contre Houston. Un sacré match.

— Tu es passionné de base-ball ?

— Ça me plaît beaucoup.

— Tu saurais me dire si Giovanni portait un maillot de l'équipe d'Oakland ?

— Ah, mais oui. Vert et blanc avec l'éléphant. Si vous saviez combien de fois je lui ai demandé de me le vendre. Je lui en offrais même vingt euros. Mais il y tenait.

Rocco acquiesça.

— Vous avez été bien aimables. » Il but son café. Fit une grimace : « La prochaine fois, fais-le à l'africaine, parce qu'à l'italienne il est dégueulasse.

Steven éclata d'un rire qui gagna aussi son collègue boutonneux et le patron de l'Old England, soulagé de voir partir cet étrange fonctionnaire des finances.

— Il y a du neuf, Alfredo ?

— Alors, dans le lac, les plongeurs ont trouvé deux machines à laver, une bibliothèque en métal et une cage à poulets.

Le portable à l'oreille, Rocco regardait par la vitre de la voiture. Ils

étaient dans un bouchon sur le viale Parioli, immobiles depuis une éternité au feu de piazza Ungheria.

— Je mets la sirène, monsieur ? fit Parrillo.

Rocco le regarda de travers.

— Mais t'es con ? Non ! » Et il se remit à parler au téléphone avec De Silvestri : « Autre chose ? Uccio Pichi a appelé ?

— Toujours rien. En attendant, ils travaillent sur le portable de Giovanni Ferri. Mais je ne compterais pas trop là-dessus.

— Une dernière question : le substitut de la scientifique...

— Qui, Gizzi le zombie ?

— Ah, tu le connais ?

— Oui, monsieur. Un vrai connard.

— Il a appelé ?

— Il n'appelle jamais, celui-là. C'est vous qui devez aller le voir.

Rocco baissa la vitre. La puanteur de gaz d'échappement était étouffante. Et la chaleur de l'air impitoyable.

— Bon, merci Alfredo, si tu as du nouveau...

— Je vous appelle.

Schiavone raccrocha et descendit de voiture.

— J'en ai ma claque, j'y vais à pied. Je suis au numéro 72, attends-moi devant. Parrillo, si tu mets la sirène pendant que je ne suis pas là, je t'envoie sur les monts Nebrodi.

— C'est où ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? Mais l'endroit n'a pas l'air sympa, hein ?

Il claqua la portière et traversa la rue. Au moins, le viale Parioli était à l'ombre et en descente. Il dépassa les étals qui encombraient le trottoir et qui, ici comme ailleurs, transformaient Rome en un souk géant. Il s'amusa à observer la faune. Des dames plastifiées, des jeunes aux cheveux bien peignés, des hommes bronzés à la cravate colorée étalée sur le ventre, des femmes de chambre en uniforme à rayures promenant caniches, yorkshires et carlins en laisse. La rue semblait transformée en parking. Des automobiles rutilantes et coûteuses étaient garées en double ou triple file. Des Mercedes, des BMW et une sorte d'engin de débarquement, très utile sur l'asphalte défoncé de la capitale.

Rocco avançait d'un bon pas. Un tonnerre impromptu gronda au loin. Pourtant, le ciel tavelé de feuilles de marronnier était bleu. Il

dépassa la quatrième banque consécutive et arriva enfin au numéro 72. Il entra.

— Vous cherchez ? demanda un gardien depuis sa loge.

— Famille Massari.

— Escalier B, troisième étage. Vous êtes ?

— Police.

Le concierge se mordit les lèvres et se rassit pour feuilleter le journal.

Un homme d'environ quarante-cinq ans ouvrit la porte. Grand, élégant, vêtu d'une veste à carreaux et d'une chemise à rayures. Il avait les cheveux clairsemés, peignés en arrière, et les yeux d'un bleu délavé. Une barbichette à la Cavour lui empâtait le visage. Ses lèvres étaient légèrement luisantes.

— Je vous en prie. Nous vous attendions. Enrico Massari, je suis le père d'Isabella », dit-il en le laissant entrer. Appartement élégant, murs crème, meubles de bois clair. « Je vous en prie.

Il ouvrit une double porte style florentin, et ils entrèrent dans un salon lumineux. Sur un canapé se tenait une fille blonde avec une queue-de-cheval, un jean déchiré aux genoux et des Dr. Martens aux pieds. À côté d'elle, un jeune homme en veste-cravate.

— Ma fille Isabella, annonça le maître de maison. Et Me Sorrentino.

— Je pensais qu'il s'agissait d'une discussion amicale, fit Rocco.

L'avocat se leva et lui serra la main.

— Enchanté. Bien sûr, c'est une discussion amicale, mais comme on dit, prévenir...

Schiavone prit place et étudia le visage d'Isabella. Elle gardait les mains jointes devant elle, les coudes posés sur les genoux. Son pull en coton léger lui arrivait aux poignets, où elle avait posé le menton.

— Quand avez-vous appris ?

— Ce matin, répondit le père.

Isabella avait les yeux tranquilles et délavés de son père, légèrement embués d'un halo d'angoisse, mais ce n'étaient pas des yeux tristes.

— La dernière fois que tu as vu Giovanni ? demanda le sous-préfet.

— Avant-hier soir.

— Je peux savoir à quelle heure ?

Isabella regarda l'avocat, qui acquiesça.

— On est arrivés en bas de chez moi vers dix heures, dix heures et

demie, je ne me rappelle pas exactement.

— On ne vérifie pas sa montre toutes les cinq minutes, n'est-ce pas ? fit l'avocat en haussant les épaules.

— Qui a dit le contraire. Moi, par exemple, hier soir, je suis allé dîner avec des amis, mais je ne sais pas à quelle heure je suis rentré, fit Rocco. 1 heure ? 2 heures ? 3 heures ?

M. Massari et l'avocat esquissèrent un sourire.

— En effet..., fit le père de la fille.

— Comment il était, Giovanni ?

— C'est-à-dire ?

— Isabella, ton copain, il était comment ?

— Vous voulez dire à quoi il ressemblait ?

— Non. Quel genre de personne c'était.

— Giovanni... il était tranquille. Il étudiait. Un garçon bien.

Rocco commençait à en avoir marre de cette atmosphère fausse et mièvre. Il tendit les jambes en soupirant.

— Vous avez remarqué ? À chaque fois qu'on demande à quelqu'un comment était la victime, on découvre toujours que c'était un garçon bien, un bon fils, un honnête homme, un bon père de famille. Même s'il est mort, je sais pas... poignardé, empoisonné, enterré vivant. Vous, par exemple, monsieur Massari, vous êtes sûrement quelqu'un de bien. Je pense qu'il est peu probable que vous finissiez sauvagement assassiné en pleine nuit, une sorte d'exécution, vous ne pensez pas ?

— Que... que voulez-vous dire ? demanda Enrico Massari.

— Je veux dire qu'en général les gens bien ne sont pas tués, une lame plantée à la base du crâne, puis jetés au fond d'une carrière de marbre en pleine nuit.

Il exagérait volontairement, passant les ongles sur le tableau noir pour remuer cette situation.

Isabella et son père restèrent de pierre. L'avocat réagit :

— Pourquoi nous raconter ces détails macabres ? Ma cliente était la fiancée de la victime, un peu de douceur serait de bon ton.

— Vous avez raison. C'était seulement pour vous donner un aperçu de la réalité, vous expliquer les choses telles que la vie nous les vomit dessus et non comme nous les racontent les journaux ou les bavardages de salon. Donc, Giovanni était un garçon tranquille, gentil, studieux, respectueux, et on l'a pris pour quelqu'un d'autre. Ça peut

arriver, non ?

— Ça peut arriver, répondit l'avocat.

— Tu l'aimais ?

— C'est une question personnelle. Isabella, tu n'es pas obligée de répondre, intervint le père depuis son fauteuil.

— Clara, la mère de Giovanni, m'a dit qu'elle t'avait téléphoné, et tu lui as répondu que tu t'étais disputée avec lui la veille. C'est vrai ?

Isabella regarda à nouveau l'avocat. Ce fut à nouveau lui qui répondit :

— Je ne vois pas quel rapport cela peut avoir avec la mort de...

— Ça n'a rien à voir, en effet ! l'interrompit Rocco. Mais si vous ne m'aidez pas à y comprendre quelque chose, je ne mettrai jamais la main sur les fils de pute qui ont tué ce brave garçon ! Personne ne t'accuse de rien, Isabella. Je te demande seulement de m'aider !

Isabella se mordit à nouveau les lèvres, ouvrit la bouche, la main de l'avocat se posa sur son épaule, mais elle l'écarta.

— C'est vrai, nous nous sommes disputés. Ici, en bas de chez moi.

— Merci, fit Rocco. Je peux savoir pourquoi ?

— C'est une longue histoire. Elle concerne un autre garçon, Silvano. Il était persuadé que je...

Rocco interrompit Isabella d'un geste de la main.

— Non, excuse-moi, ce sont vos histoires, des problèmes de couple dont je me passerai volontiers. Je veux savoir si Giovanni fréquentait des gens bizarres dernièrement.

— Je ne sais pas, monsieur. Pas quand j'étais là. On se voyait à l'université, dans des bars, parfois on étudiait ensemble. Ce qu'il faisait quand il était seul, je ne saurais pas vous dire.

Rocco se leva. Il eut la sensation que ce geste provoquait un soupir de soulagement chez les autres, comme quand on vient d'échapper à un danger imminent.

— Toi aussi, tu étudies le droit ?

Isabella fit oui de la tête.

— L'examen que j'ai le plus détesté, c'est criminologie. Qui l'aurait cru ? Un policier qui déteste cette matière.

Isabella sourit enfin tandis que les deux hommes se levaient, suivant l'exemple du sous-préfet.

— Tu as de bonnes notes ?

— Je passe criminologie à la fin du semestre.

— Au fond, c'est facile. Sauf qu'il faut se taper toutes les conneries de Lombroso. Tu le connais, pas vrai ?

— Bien sûr ! Criminels de naissance.

— Quelle bêtise, vous ne trouvez pas, maître ? Bonne chance pour les examens, Isabella. » Rocco serra la main de l'avocat, de M. Massari et enfin de la fille. « Criminels depuis la naissance... Comme s'il suffisait de regarder quelqu'un dans les yeux pour savoir si on a affaire à un criminel. Vous avez déjà entendu quelque chose de plus bête ?

Isabella mentait. Il le savait, c'était clair comme le ciel de ce jour de juin. L'avocat, le père qui transpirait : un comité d'accueil exagéré, excessif. Il s'agissait de gens aisés, dont l'avenir était assuré. Il s'était passé quelque chose dans cette maison, quelque chose qui avait bouleversé cette tranquillité bourgeoise et qu'ils ne savaient pas affronter sans leur ami avocat. Plongé dans ses réflexions, il monta en voiture, Parrillo partit et ils n'échangèrent pas un mot jusqu'à l'EUR.

L'après-midi se poursuivait, indolent, et le soleil ne se décidait pas à baisser. Après avoir essayé d'appeler sa femme pour la troisième fois sans succès, il avait eu envie d'une glace. Il prit son portefeuille et sortit, direction viale Europa, pour s'acheter un cornet Miko. Dès qu'il sortit de son bureau, Alfredo De Silvestri vint à sa rencontre.

— Aujourd'hui, je fais le messager. Mauvaises nouvelles, monsieur.

— Écoutons ça.

— Vous vous rappelez la pompe en self-service ? Bien. Trois personnes ont utilisé le paiement par carte pendant la nuit. Nous les avons retrouvées. Il y a un commerçant de Ciampino, qui nous a demandé de rester discrets, je crois qu'il était allé rendre visite à sa maîtresse...

— Ou aux putes, va savoir...

— Oui. L'autre est un ingénieur qui allait chez sa mère à Frascati.

— Et le troisième ?

— Un agent qui rentrait chez lui. On l'a interrogé, commissariat de la Tuscolana. Quand il a fait le plein, il était seul et n'a rien remarqué. C'est le dernier qui a utilisé la pompe, vers 23 heures. Désolé.

Rocco donna une tape dans le dos d'Alfredo.

— Ça serait bien que ceux de la scientifique nous annoncent une bonne nouvelle, non ?

— Oui, ça serait bien.

— Dis, Alfre', tu peux me rendre un service ?

— Bien sûr.

— Un truc simple. Tu peux me dire qui est le propriétaire d'une plaque ? AX 213 XB.

Alfredo prit note mentalement.

— Ça a un rapport avec l'affaire ?

— Non.

Ils se regardèrent pendant une fraction de seconde. Un court silence, de ceux qui se remplissent de sous-entendus entre personnes qui se connaissent par cœur. Entre les yeux fatigués et éprouvés d'Alfredo et ceux, fatigués et désabusés, de Rocco, en une étincelle infinitésimale de temps. Seul un regard attentif et perçant aurait pu percevoir ce dialogue rapide et silencieux.

— Alfre', pourquoi tu rentres pas chez toi ?

— Pourquoi vous n'y allez pas, monsieur ?

— Parce qu'il n'y a personne.

— Chez moi non plus, il n'y a personne.

— Ta femme est encore en colère ?

— Oui.

— Il faut que tu partes à la retraite, Alfredo.

— Et vous devez changer de métier.

— C'est le seul que je sais faire.

— Moi aussi, monsieur.

L'envie de glace lui était passée. Il salua Alfredo et rentra dans son bureau. Le ciel s'était teinté d'orange pour laisser peu à peu place au violet, et au bleu sombre qui, de l'est, embrasserait bientôt toute la ville. Pour Rocco, ce serait le début d'une énième nuit solitaire.

Ce fut une nuit compliquée. Pas seulement à cause de l'insomnie, mais parce qu'un orage tropical se déchaîna sur Rome. Feuilles, pétales de fleurs et sacs en plastique volaient. Les volets battaient contre les murs et le citronnier de Marina perdit trois fruits. Rocco parvint à déplacer le pot sous la véranda, s'inondant comme sur le pont d'un bateau pendant une tempête en pleine mer. Rocco le savait, cette pluie, qui apportait un vent de fraîcheur et de soulagement, ne ferait qu'empirer la situation dès le matin en produisant un taux humidité qui rapprocherait la capitale italienne d'une ville du

Le soleil était haut depuis un moment, et une chape tropicale couvrait Rome. Vittoria attendait son petit-fils depuis vingt minutes, mais il n'avait encore donné aucun signe de vie. Assise dans le fauteuil de l'entrée, juste à côté de l'interphone, elle serrait son sac à main sur ses genoux, triturant le fermoir plaqué or. Elle regarda la vieille horloge posée sur le trumeau, près de la photo de son pauvre mari Raffaele, en uniforme de sous-lieutenant, avec tous les cheveux de ses vingt ans. Chaque fois qu'elle contemplait ce portrait, elle pensait à son fils, Guido. Identique à son père, seulement plus grand de vingt centimètres. Elle distinguait mal les aiguilles dorées, elle s'approcha donc en plissant les yeux. Neuf heures et demie. À cette heure-ci, elle trouverait déjà une queue épouvantable à la poste. Pourquoi Matteo lui avait-il promis qu'il passerait ? Pourquoi faisait-elle toujours confiance à son petit-fils ? Il habitait à trois pâtés de maisons. Temps pour arriver chez elle, du pas leste et agile d'un jeune de vingt ans : trois minutes. Cinq s'il s'arrêtait devant une vitrine. Vingt minutes de retard ne signifiaient qu'une chose : Matteo dormait encore. « Ne t'inquiète pas, mamie, je dois étudier ! » lui avait-il assuré la veille au soir.

Mais bien sûr, pensa Vittoria. Elle était persuadée que la veille il s'était couché tard, et elle l'imaginait à présent endormi, en train de se retourner entre ses draps, agacé par le soleil qui pénétrait entre les lattes de la persienne, oublieux de la promesse faite à sa grand-mère.

Elle devait y aller seule.

Cela ne posait aucun problème à Vittoria d'aller seule à la poste, c'était son fils Guido, le papa de Matteo, qui insistait pour que quelqu'un l'accompagne quand elle allait toucher sa retraite.

« Tu n'as pas idée du nombre de sales types qui courent les rues, maman.

— Non, je n'ai pas idée. Je suis toujours à la maison !

— Mais le journal, tu le lis ?

— Non.

— La télé, tu la regardes, non ? Avec tous ces immigrés, il suffit d'un rien. Ils te voient entrer à la poste, ils te suivent, un coup sur la tête et adieu ! Toi et la retraite ! »

Ainsi, chaque mois, Guido, Anna ou leur fils Matteo venait chez

elle, l'escortait jusqu'à la poste, la raccompagnait et adieu ! On se voit le mois prochain.

Et puis, l'immigré ou qui que ce soit, si je suis avec Anna qui est maigre comme un bâton, qu'est-ce que ça lui coûte de nous frapper toutes les deux ? « Peut-être que s'il voit deux personnes, il hésitera ! répondait toujours son fils. Je me sens plus tranquille, maman. Te savoir seule, ça m'angoisse. »

Pas suffisamment pour l'inviter à vivre chez lui. Guido avait pris l'appartement familial, cent quatre-vingts mètres carrés via Urbino, où ils habitaient à trois. Elle se trouvait reléguée dans à peine cinquante mètres carrés, avec la cuisine dans le salon, une chambre à coucher et une salle de bains sans baignoire. « Ne t'inquiète pas, maman, Anna et moi on arrange un peu les choses et tu viens chez nous ! » Trois ans s'étaient écoulés. Trois ans de rénovation de la maison, pire que le palais de Venise. Vittoria connaissait la vérité, mais c'était de ces vérités qu'on ne peut pas dire en famille. À sa belle-fille Anna, la reine des cent quatre-vingts mètres carrés, il ne passait même pas par l'antichambre du cerveau d'héberger sa belle-mère. Cette maison avait été à elle et à Raffaele, à sa mère et à sa grand-mère avant elle. Elle y avait grandi, Vittoria, et y avait élevé ses enfants. Et maintenant... ? Anna, qui venait d'un trou à rats, un entresol derrière viale Somalia. Quand, trente ans plus tôt, Vittoria avait pour la première fois rendu visite aux beaux-parents de son fils, son cœur s'était serré. Anna habitait avec ses parents, ses grands-parents, trois frères et une tante. Dans trois pièces. Les murs sales de suie, le papier peint gras. Maintenant, elle lui avait pris son fils et la vieille maison de la via Urbino, qu'elle rénouvait depuis trois ans. « On fait une maison domotique », avait annoncé Guido. À Noël dernier, elle avait mis trois soirs de suite à comprendre cette histoire de maison domotique. Le chauffage, les lumières, les persiennes, l'alarme, tout était contrôlé par un robot, un cerveau électronique. Anna avait mis un sol en ciment industriel, alors que les vieux marbres des années 1920 étaient tellement beaux. Vittoria connaissait le moindre carreau de ces dalles. Celui qui était ébréché, celui où son frère s'était ouvert le genou, celle qui bougeait et qu'elle pouvait soulever pour y cacher les quelques sous qu'elle parvenait à économiser avec ses menus travaux. Plus rien ! Anna voulait du ciment industriel. Une coulée grise sur plus de cent ans de pieds, de chaussures en cuir rafistolées avec de la corde,

de semelles cloutées allemandes, de pantoufles de Raffaele, de pantoufles des enfants. La salle de bains avec sa baignoire de zinc où trois générations de sa famille s'étaient lavées, disparue elle aussi ! Jetée à la benne. À la place, un truc en vitrorésine qui faisait des hydromassages. Elle ne reconnaissait plus la maison de son enfance, les rares fois où Anna l'admettait au palais. Ils avaient abattu des murs, cassé des portes, balaféré des fenêtres. Tout ça pour quoi ? Pour avoir un appartement « domotique » qui ressemblait davantage à une concession automobile qu'à une maison. Mais c'était la maison d'Anna, ce n'était plus celle des Livolsi.

Connasse.

Crevarde.

Et moche, avec ça.

Mieux valait garder ce genre d'opinions sur la famille pour elle, elle le savait. Pourtant, Vittoria en avait assez, elle s'était à nouveau promis de tout dire. Jusqu'à la dernière syllabe. Peut-être sur son lit de mort, avant de pousser son dernier souffle, de cracher son âme pour toujours. Elle voulait regarder dans les yeux cette petite femme qui avait abruti son fils et lui dire : « Tu sais, quoi, ma chère ? Tu es une sale petite bonne femme à deux sous, aride, basse et inutile, et ne compte pas sur moi pour que je te fasse mettre dans la chapelle de famille quand tu casseras ta pipe. Tu sais pourquoi ? Parce que c'est dans mes dernières volontés chez le notaire ! Crevarde ! » Voilà ce qu'elle lui dirait, puis elle fermerait les yeux et rejoindrait Raffaele, qui patientait depuis longtemps.

Elle se leva. Prit les clés de chez elle et sortit, fatiguée d'attendre son petit-fils Matteo qui de toute manière ne viendrait pas.

Il faisait chaud. Pas encore irrespirable, mais on sentait que l'été avançait et que, d'ici à une ou deux semaines, Rome deviendrait un véritable four. La pluie tombée pendant la nuit n'avait fait qu'empirer la situation. Elle salua le concierge, qui se tenait comme toujours sur le trottoir, adossé au coffre d'un véhicule, à fumer et à discuter avec le gardien du numéro 25. Motos et voitures avaient déjà commencé leur carrousel sans fin. Elle observa la via Aosta. Elle était en plein soleil. Elle décida de couper par la via Fidenza, plus ombragée, quitte à rallonger un peu. Vittoria n'était pas pressée, de toute manière la queue l'attendait déjà au bureau de poste.

Il semblait allongé sur le trottoir, occupé à réparer un scooter,

comme font les mécaniciens quand ils se glissent sous une voiture pour bricoler. Elle voyait le jean, les tennis. Elle regarda autour d'elle. Personne. Doucement, Vittoria s'approcha de ce qui devait être un garçon, qui portait un pantalon déchiré comme son petit-fils. Il ne réparait pas le deux-roues. Il avait l'air endormi. Il portait une casquette et avait la tête posée sur les bras. Elle ne distinguait pas son visage. « Hé... hé ! appela-t-elle. Hé ! » Un homme vêtu d'un T-shirt blanc immaculé sortit d'un bar.

— Monsieur ! lança Vittoria. Monsieur, venez, s'il vous plaît.

L'autre leva les yeux au ciel.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a quelqu'un ici. Par terre.

— Par terre ?

L'homme s'approcha. Lui aussi aperçut le garçon étendu sur le bitume au milieu des scooters garés. « Oh ! » l'appela-t-il.

Puis il se pencha et le secoua. Mais l'autre ne faisait pas mine de se réveiller. « Oh ! » cria-t-il à nouveau.

Il le prit par les épaules et le retourna. Le garçon avait les yeux mi-clos, éteints. De sa bouche coulait un filet de sang sombre. Vittoria mit quelques secondes à le reconnaître. Ce tas de chiffons jeté à terre au milieu des scooters était Matteo, son petit-fils. Elle s'affaissa au sol sans un cri, sans un gémissement. Son cœur avait cessé de l'accompagner.

Le soleil tapait à présent sur via la Fidenza. Le corps du garçon était couvert d'un drap blanc. On avait transporté la grand-mère à l'hôpital San Giovanni, en vain. Rocco descendit de voiture avec l'agent Simone Zuccari, un blond bouclé vif, avec des taches de rousseur sur le nez et un regard bleu qui paraissait toujours à la recherche de quelque chose d'intéressant. Non loin, Parrillo se gara avec un autre agent. Les policiers s'approchèrent, franchissant le ruban qui délimitait la scène de crime.

— Salut, Uccio, fit Rocco à mi-voix.

Spartaco Pichi, le médecin légiste, enfilait ses gants de latex.

— Salut, Rocco. Comme on se retrouve.

— Eh oui. Qui c'est ?

— Matteo Livolsi. Vingt ans...

Spartaco souleva le drap. Le visage du garçon apparut. Il paraissait

sourire. Le sang qui avait coulé de sa bouche avait séché. La peau était livide. Pichi souleva le T-shirt. Aucune trace sur le torse. Il retourna légèrement le cadavre et examina le cou.

— Je le savais. Regarde ici !

Rocco se pencha pour observer. Derrière la nuque, une plaie de la taille d'une pièce de cinq centimes.

— Lui aussi, un coup sec à la base du crâne. Il est parti sans même s'en rendre compte.

— Pourquoi est-ce qu'il n'y a pas de sang par terre ? Je veux dire, il n'y en a pas assez, si ?

— Non, fit Uccio en balayant le bitume du regard. Il n'y a presque rien.

— Qu'est-ce qu'on peut en déduire ?

— Qu'ils ne l'ont pas tué ici. Mais pas loin. Apparemment, sa grand-mère l'attendait chez elle pour aller à la poste retirer sa retraite.

Rocco acquiesça.

— Aide-moi à comprendre, Uccio. Pourquoi il n'a pas de sang sur son T-shirt ? Et presque pas sur le cou ? Pourtant ils lui ont fait un trou à la base du crâne, bordel. Il devrait y en avoir, du sang.

— Ils l'ont nettoyé ? hasarda le médecin.

— Non. Quoi d'autre ?

— Ils l'ont poignardé la tête en bas ?

— Et quoi, c'est un cochon qu'on égorge ? Non, cette histoire, je dois méditer dessus...

Il se leva et s'alluma une cigarette. Il maudit cette ville de merde qui venait de lui offrir le deuxième garçon de vingt ans tué de la même manière. Rocco regarda les immeubles qui étouffaient la rue.

— Parrillo !

L'agent frisé s'approcha au pas de course.

— Je vous écoute, monsieur.

— Même si je n'y crois pas trop, ton collègue et toi, vous allez faire le tour du quartier. Commerçants, voisins, tous ceux qui ont une fenêtre sur la rue. Tâchez de savoir si quelqu'un a vu quelque chose.

— Je me fais aider par ceux de l'Appia ?

— Fais-toi aider par qui tu veux. Interrogez le plus de gens possible. On verra si la chance est avec nous !

— Reçu !

Parrillo s'éloigna rapidement.

— Je jette un coup d’œil et je l’emmène à l’hôpital, fit Uccio en retirant ses gants en latex. J’espère pouvoir te dire quelque chose dans l’après-midi. Je te fiche mon treizième mois qu’il s’agit de la même arme blanche que l’autre jour. Un poinçon d’une dizaine de centimètres.

— Ah, donc c’est un poinçon, c’est officiel. Pourquoi tu ne me l’as pas dit ?

Uccio ne répondit pas. Rocco se gratta la tête.

— Qui l’a trouvé ?

— Sa grand-mère. Elle a été foudroyée par une crise cardiaque. Le pauvre habitait juste à côté, via Urbino.

Rocco se tourna vers Zuccari :

— Quelqu’un est allé chez lui ?

— De Silvestri et l’inspecteur Munifici, répondit l’agent.

Guido et Anna Livolsi, les parents de Matteo, étaient au salon, assis sur l’accoudoir d’un fauteuil en cuir, cramponnés tels deux naufragés à un rocher dans l’océan, en pleine tempête. Anna regardait le sol, son mari la serrait contre lui, craignant qu’elle ne se perde. À côté de la porte d’entrée, De Silvestri salua d’un geste le sous-préfet. L’inspecteur Carlo Munifici se tenait debout devant le couple. Rocco s’approcha. Ses pas résonnèrent sur le sol en ciment et résine. Pas un tableau aux murs. Aucune trace de livres. Seul un immense téléviseur reposait éteint dans un coin.

— Schiavone, de la mobile...

Il ne tendit pas la main. Il savait qu’ils ne la lui serreraient pas. Ils étaient coincés, enlacés, sans aucune intention d’abandonner cette position, comme si cette étreinte était la seule lueur qui restait pour se protéger de la douleur. Guido leva à peine les yeux pour croiser ceux de Rocco. Ils étaient rouges, cernés. La morve lui coulait du nez. Il battit des paupières.

— Je ne veux pas vous poser de questions... seulement vous présenter mes sincères condoléances. » Puis le sous-préfet regarda l’inspecteur : « Tu as informé monsieur et madame de la procédure ?

L’autre acquiesça.

— Je peux jeter un coup d’œil à sa chambre ?

Il se garda bien de prononcer le nom de Matteo.

Le père fit oui et désigna du regard la porte du couloir. Rocco

hochà légèrement la tête et quitta le rocher des deux naufragés.

Ce n'était pas la chambre d'un garçon de vingt ans. Murs nus, un lit double, une armoire aux portes vitrées. Une petite bibliothèque contenant des textes de droit, des manuels de première année. Un téléviseur et une PlayStation, unique concession du mobilier à la jeunesse. Sur le bureau au dessus de verre, un ordinateur portable éteint. Il ouvrit les tiroirs. Il n'y trouva que quelques briquets, des feuilles de notes prises d'une graphie hâtive, désordonnée. Des pièces de monnaie, des stylos, des crayons, des gommes, une photo représentant Matteo couvert de boutons avec une fille blonde. Dans l'armoire, quelques vêtements, beaucoup de T-shirts. Rien d'autre. Un chargeur était branché dans la prise à côté de la porte. Rocco retourna au salon. La scène n'avait pas changé, à part qu'Anna avait posé la tête sur la poitrine de son mari, qui paraissait avoir reçu une dizaine de baffes dont il ignorait la provenance.

— Votre fils a un portable ? demanda doucement Rocco, rompant ce silence huileux.

— Comment ?

— Un téléphone portable. Il en a un ?

— Oui. Oui, il en a un, répondit Guido. Il l'a toujours sur lui. Il est sorti tôt ce matin. Avant d'aller chez sa grand-mère, il devait retrouver un copain au bar, c'est ce qu'il m'a dit. Quand il est sorti, il avait son portable sur lui, c'est sûr. » Puis il fondit en larmes. « Il l'emporte... toujours...

Les pleurs du mari contaminèrent aussitôt la femme, qui ferma les yeux, trembla, ouvrit la bouche et laissa sortir un hurlement accompagné d'un filet de bave. Sec, pointu, comme celui d'un animal blessé, le cri se répercuta dans l'appartement pour pénétrer jusque dans les os de Rocco. Ils la laissèrent crier, se consumer les poumons, les cordes vocales, se rougir la gorge. Puis son mari lui couvrit la tête avec les bras, comme pour la cacher, et le cri s'éteignit peu à peu. Il devint d'abord un râle, puis un gémissement, et enfin un hoquet silencieux. Rocco s'approcha de l'inspecteur Munifici.

— Dans la chambre du garçon, il y a un ordinateur portable. Il faut qu'on le prenne.

Le policier acquiesça.

— Avec De Silvestri, faites un tour via Fidenza, vous aussi. Maisons, magasins, tâchez de savoir si quelqu'un a vu quelque chose.

Parrillo y travaille, mais je vous fais plus confiance.

Sans rien ajouter il se retourna et, faisant signe à Zuccari de le suivre, quitta l'appartement.

Quand les deux policiers sortirent dans la rue, Rocco prit une profonde inspiration. L'agent l'observa de ses yeux clairs et vifs.

— Qu'est-ce qu'il y a, monsieur ?

— Il y a que j'en ai plein le cul. J'aimerais être comme Pichi, qui regarde les cadavres comme des outils de travail. Ou comme un chirurgien qui ouvre les ventres comme on découpe une entrecôte.

— Ça vous met mal à l'aise, les cadavres ?

— Non. Eux non. C'est tout ce qu'il y a autour qui me met mal à l'aise.

— La famille, c'est ça ?

— Surtout le connard qui m'a offert un cadavre en pleine rue. Allez, viens, on rentre au commissariat.

Ils s'approchaient de la voiture, quand le portable de Rocco sonna.

— Ici Gizzi.

— Salut.

— Dis... » La voix du substitut de la scientifique était ralentie, comme si chaque mot lui coûtait : « Il faut que je te parle. Je suis sur le lieu où on a trouvé le cadavre ce matin. Tu es dans le quartier ?

— Je suis juste à côté, via Urbino, chez les parents.

— Il y a un bar, juste devant. Retrouvons-nous là, il y a la clim.

Rocco ne monta pas en voiture.

— Je retourne via Fidenza, à pied. Prends ton temps pour me rejoindre, Zuccari.

L'autre acquiesça et éteignit le moteur.

— Alors j'en profite pour appeler à la maison.

— Comme tu veux.

Et le sous-préfet revint sur le lieu du crime.

Dès qu'il eut tourné le coin de la via Urbino, il se mit à réfléchir au trajet que le jeune homme aurait pu emprunter pour passer via Fidenza, à supposer que telle était son intention et qu'on ne l'y avait pas emmené. Dans quel bar voulait-il prendre son petit déjeuner ? Où avait-il retrouvé son ami, à supposer qu'il l'ait retrouvé ? Pourquoi était-il sorti tôt de chez lui, qui devait-il voir ? Toutes ces questions lui

noyaient l'esprit. Il était presque sûr que, s'il avait rendez-vous, c'était avec son assassin. Il scrutait attentivement les magasins et les immeubles qu'il dépassait. Quelqu'un l'avait-il tué sur ce trajet avant de le déposer via Fidenza ? Mais comment peut-on attraper quelqu'un, l'emmener dans un endroit à l'écart et le tuer en plein San Giovanni ? L'un des quartiers les plus peuplés de Rome. Ce portail ouvert pouvait-il être la tanière de l'araignée assassine qui avait massacré le garçon en le poussant à l'intérieur ? Ou bien le garage au bout de la rue ? Une camionnette garée en double file ?

Une foule de curieux et de badauds estivaux s'était attroupée pour observer les opérations de la brigade mortuaire. Les agents de la scientifique, avec leur combinaison et leur capuche blanche, s'étaient mis au travail. Rocco songea à la chaleur que ces malheureux devaient supporter, enfermés dans ces scaphandres immaculés. Un inspecteur parlait avec deux journalistes qui prenaient des notes dans leur calepin. Il reconnut le photographe qui accompagnait le pauvre Alberto Ferri deux jours plus tôt, à la carrière. Ils se saluèrent d'un léger hochement de tête. Puis l'autre se mit à prendre des photos. Rocco se dirigea vers le bar. Sous ses pieds, il sentit une bouffée d'air chaud, mêlée à une odeur d'urine et de moisissure. Il regarda vers le bas. Il passait au-dessus d'une grille sur le trottoir. Au fond de ce puits citadin gisaient des mégots, des papiers gras et sûrement, à en juger par la puanteur qui remontait, une ou deux souris mortes. Il en profita pour y jeter son mégot.

L'air conditionné poussé à fond avait transformé le bar en congélateur. Le froid lui heurta la poitrine tel un coup de poing. « Putain... », marmonna-t-il en s'approchant du comptoir où Gizzi était accoudé, en train de siroter un café.

— On peut faire monter un peu la température ? Passer de Mumbai à Saint-Pétersbourg, c'est pas possible.

Gizzi ne répondit pas. Il se contenta de boire son café.

— Trop froid, monsieur ? lança le garçon derrière le comptoir.

— Plutôt. Ce soir, ça va te faire un choc en sortant.

— Je vous sers un café ?

— Allez, sers-m'en un.

— Avant que vous me posiez la question, je le connaissais pas, celui-là... Le pauvre.

Le garçon se retourna vers la machine et trafiqua avec les filtres. Le bar était désert. Une machine de vidéopoker clignotait dans un coin. Rocco étudia le frigo des glaces et fit la moue. Même pas de Miko.

— Bon..., dit-il.

Gizzi était en train de déballer un chocolat Bacio Perugina.

— Parlons un peu de l'homicide de la carrière, commença-t-il. Celui de la pompe à essence. On a trouvé des empreintes intéressantes sur un des boutons.

— Vous travaillez dessus ?

— Oui. Il nous faut un peu de temps, mais l'empreinte est bien nette. Je me suis fait communiquer les noms des trois qui ont utilisé le distributeur, espérons qu'elle n'appartient à aucun d'entre eux. » L'air sérieux, il mit le chocolat dans sa bouche. « J'ai fait comme tu m'as demandé. On a trouvé du sang sur le trajet de la pompe jusqu'au grillage de la carrière. Et on a repéré l'endroit d'où doit être tombé Giovanni Ferri.

Le serveur posa la tasse de café devant Rocco.

— Voilà pour vous, monsieur.

— Merci. » Rocco saisit la tasse et regarda son collègue : « Pourquoi tu es triste ?

— Parce que je déteste te donner raison.

— Donc le garçon s'échappe, ils le poursuivent, il arrive au bord du précipice, ils le tuent et il tombe en bas.

— Oui, acquiesça Gizzi, ça doit s'être passé plus ou moins comme ça.

— On peut donc en déduire qu'il était probablement en voiture avec ses assassins. Où est-ce qu'ils l'emmenaient ?

— Boh.

Rocco termina son café.

— Pourquoi n'ont-ils pas cherché à cacher son cadavre ? Le lac n'était qu'à vingt mètres.

— Ça, j'en sais rien.

— Eh ben, Gizzi, tu m'es d'une aide précieuse.

— Ça peut t'aider de savoir quelque chose ?

— Ça dépend.

— Le préservatif dans l'Ape.

Rocco faillit éclater de rire.

— Ne me dis pas que tu l’as examiné !

Gizzi le foudroya du regard.

— Je t’ai dit, on est pointilleux et très, très professionnels.

— Et qu’est-ce que tu as découvert ? Il était plein ?

— Si par plein tu entends utilisé, oui, il l’était.

— Tu sais par qui ?

Gizzi se mit à lire le petit mot qu’il avait trouvé dans son Bacio Perugina.

— Pas besoin d’une analyse ADN. Il appartient à Luigi Cuticchio, dit Gigi Bouche-d’égout.

— Ah, le vieux gardien.

— Oui, il me l’a avoué. La nuit, il va voir les Nigérianes.

— Ben tiens, Gigi Bouche-d’égout... va voir les Nigérianes !

— Avec son Ape ! s’écria Gizzi, une grimace d’horreur sur le visage.

— Nous, on le faisait dans la 500, lui dans l’Ape. Quand tu y réfléchis, il y a le caisson derrière. Si ça se trouve, c’est même confortable !

— Va savoir.

Le substitut de la scientifique chiffonna le message du Bacio Perugina et le jeta à terre, agacé.

— Qu’est-ce qu’il y avait d’écrit ?

Gizzi ne répondit pas.

— C’est toi qui paies ! fit-il.

Et il quitta le bar.

Rocco récupéra le billet. « La courbe des cornes est la plus légère au monde, bien que tant infamante pour l’homme : presque tous les autres la voient ; mais celui qui la porte sur la tête ne la sent jamais. Ludovico Ariosto. » Rocco éclata de rire. L’idée que la femme de Gizzi rende la pareille à son mari le remplissait d’aise.

— Dieu existe, tu sais ? lança-t-il au barman en posant deux euros sur le comptoir.

— Si vous le dites...

La carrière s’était remise au travail. Le bruit des chaînes qui sciaient la pierre était encore plus insupportable que la blancheur du marbre, qui coulait comme la farce d’un gâteau du flanc des collines tranchées. Un ouvrier le reconnut et le salua en levant la main. Rocco

lui rendit son geste et se dirigea vers la cabane de Luigi Cuticchio, dit Gigi Bouche-d'égout. Mario Mastini, le chef, sortit du bureau de la direction avec des gants de protection.

— Monsieur ! hurla-t-il pour couvrir le bruit. Je peux vous aider ?

— Je dois poser quelques questions à Gigi Bouche-d'égout. Il est là ?

— Il doit être par là. Je ne l'ai pas vu aujourd'hui. Si vous avez besoin, je suis à votre disposition.

Rocco se dirigea droit vers la baraque du gardien. Il frappa. Rien. Il frappa à nouveau. Appuya sur la poignée et ouvrit lentement.

— Je peux ?

À l'intérieur, il faisait sombre. Une pièce crasseuse, tout en bois, au sol de linoléum. La lame de soleil entrant par la porte éclaira le visage du gardien. Il était allongé sur le lit de camp, les yeux fermés et les mains croisées sur le ventre. Soit il dormait, soit il était prêt pour le cercueil. Des centaines d'étiquettes de bière collées aux murs faisaient office de papier peint. Sur une table, une plaque électrique, quelques petites casseroles et une vieille machine à café. Des bocaux de verre tellement crasseux qu'on n'en voyait pas le contenu. Une puanteur de vin, de pieds et de moisissure. Rocco ne referma pas la porte pour avoir un peu de lumière et pouvoir respirer. L'unique fenêtre de ce taudis était condamnée avec des planches. Il resta là, à la porte, à contempler cette caverne de solitude.

— Gigi ? appela-t-il. Gigi !

Le vieux trembla.

— Qui c'est ? Qu'ess qu'y a ? » Lentement, il tourna la tête vers la porte. Il mit une main devant son œil valide pour se protéger de la lumière du soleil. « J'y vois rien... Qui c'est ?

— Je suis le sous-préfet Schiavone. Tu te rappelles ?

L'homme bougea un peu le visage pour tenter de scruter cette silhouette à contre-jour.

— Je dors, qu'ess qu'y a ?

— J'ai une question à te poser.

— Tu peux pas fermer la porte ? Tu m'aveugles !

— De toute façon, t'es déjà à mi-chemin !

Rocco rabattit les poutres qui faisaient office de porte, prenant garde à maintenir un interstice pour laisser passer l'air. La pièce replongea dans l'obscurité. Le soleil pénétrait entre les planches

disjointes des murs, mais pas suffisamment. Gigi alluma une ampoule. Un petit abat-jour rose taché, orné d'une dentelle qui tentait de conférer un air gracieux à cet objet ramassé dans une décharge. La chaleur était insupportable.

— Mais comment tu fais pour dormir ? On se croirait dans un four.

— T'sais, à mon âge, les températures sont différentes. » Il s'assit sur le lit : « Qu'ess qu'y a ? Qu'ess tu veux savoir ?

— La nuit de l'homicide.

— Eh ben ?

— Dis-moi la vérité. Tu n'étais pas là.

— Si, j'étais là.

— Moi, je dis que non. Écoute, il va rien t'arriver. Mais tu m'aides si tu me dis la vérité.

Le vieux haussa les épaules.

— Et pourquoi je devrais t'aider ?

Il se racla la gorge et mollarda au sol, sur le linoléum. Rocco réprima un haut-le-cœur.

— Parce que tu m'as dit que la mort de ce gamin te dégoûtait.

— C'est vrai. Je l'ai dit et je le répète. Je le répète ?

— Pas la peine. Alors, dis-moi : tu étais là ?

— Non.

Il se gratta la tête.

— T'étais où ?

Un sourire innocent révéla ses quelques dents multicolores. Elles allaient du jaune tendre au noir encre de seiche en passant par la terre de Sienne.

— J'étais allé voir mes copines.

— C'est qui ?

— Elles sont nigérianes, elles travaillent sur la Tiburtina... Elles ont de ces culs, mon poulet, que t'imagines même pas.

— J'ai pas envie d'imaginer, Gigi ! » Il aurait préféré voir n'importe quoi plutôt que l'étreinte entre Gigi Bouche-d'égout et sa copine nigériane. « Elles veulent de toi, Gigi ?

— Si je paie...

— Les pauvres. » Là-dessus, Rocco ne changerait jamais d'idée. C'était le métier le plus dur au monde, le plus difficile, pire que la mine. Le premier qui viendrait lui dire qu'elles faisaient ça par choix, il le collerait au mur pour lui casser le nez. « J'espère qu'elles te

prennent cher.

— Vingt euros la pipe, trente l'amour, cinquante dans le cul.

Satisfait de ces tarifs, il mollarda à nouveau par terre.

— Si tu craches encore une fois, je te mets un coup de pied dans la bouche, Gigi, comme ça tu cracheras du sang au lieu de ta morve. Bon, tu es allé aux putes. Tu me dis à quelle heure tu es rentré ?

— Et qu'ess j'en sais ? Il devait être... boh ? Minuit, minuit et demi.

— Plus tôt ?

— Non, pas plus tôt. Pas plus tard non plus, parce que le chef m'a appelé à 1 heure.

— Le chef t'a téléphoné ?

— Oui. Il m'appelle tous les soirs, à 1 heure, pour voir si tout va bien. T'façon, moi, chuis insomniaque. Le problème, c'est que lui aussi ! » Il éclata de rire, puis son rire se changea en une toux qui se conclut par l'habituel mollard sur le linoléum : « Excuse-moi, mais je me sentais mal...

Rocco rouvrit la porte.

— Merci, Gigi. Dis, tu peux m'ôter un doute ?

— Pourquoi pas...

— Tu le fais quand même pas dans l'Ape.

— Non. Dans le caisson.

— Ah, ouais... Porte-toi bien.

Il sortit pour retrouver le ciel, les nuages et le soleil.

L'inspecteur Munifici, cheveux noirs, frisés, du genre à se raser le matin jusque sous les paupières et à devoir recommencer à l'heure du déjeuner, tenait son calepin dans la main gauche et son stylo dans la droite. Debout devant son bureau, Rocco griffonnait dans les marges d'un quotidien. Il dessinait une moustache, une barbe et une dent noires à une célèbre animatrice télé. Face à lui trônait l'ordinateur portable de Matteo Livolsi.

— Donc, monsieur... Matteo Livolsi n'avait pas de petite amie, il était inscrit en droit, mais n'avait pas passé un seul examen, d'après son père il voulait prendre une sorte d'année sabbatique, mais le père était sceptique...

— Comment il passait ses journées ? demanda Rocco en regardant Alfredo De Silvestri, qui jouait avec les boutons dorés de sa veste.

— Il voyait ses amis, sortait, traînait sur Internet, jouait au foot.

— Bref, il en foutait pas une.

— Exact. Il s'était mis en tête, toujours d'après son père, de partir à l'étranger pendant six mois. Au Costa Rica. Son rêve était d'ouvrir un...

— Bar sur la plage, etc., etc., l'interrompt Schiavone. Le rêve habituel de l'Italien frustré par son pays. Il part, il s'aperçoit que son *chiringuito* marche mal, que le Costa Rica n'est pas le paradis qu'il croyait, qu'il n'a plus droit à la santé, que la mer tous les jours c'est chiant, et que le cul des filles s'éloigne proportionnellement aux sous dans son portefeuille. Il rentre en Italie à quarante-cinq ans et monte une boîte de débarras de caves.

De Silvestri et Munifici sourirent.

— Merci, Munifici. Autre chose ?

Le policier secoua la tête, salua d'un geste et quitta la pièce.

— Alfre', la première chose dont on doit s'assurer, c'est s'il existe un rapport quelconque entre Matteo Livolsi et le cadavre de l'autre jour. Ce...

— Giovanni Ferri, compléta De Silvestri.

— Voilà. Occupe-toi des vérifications. Deux gamins de vingt ans tués de la même manière à deux jours d'écart doivent avoir des points de contact. Récupère toutes les données des agents qui ont interrogé les voisins et les passants. C'est un travail long et chiant, mais tu peux le faire.

De Silvestri sourit.

— J'y vais.

Lui aussi quitta la pièce, croisant Parrillo qui avait passé sa grosse tête frisée à la porte du bureau de Rocco.

— Salut, Alfre'... Monsieur ?

— Qu'est-ce que tu veux, Parrillo ?

— Aucune trace du portable de Matteo Livolsi. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Qu'ess tu veux qu'on fasse ? Que dalle ! répondit Rocco.

D'un geste, il congédia l'agent, qui disparut en refermant la porte derrière lui. Il s'assit à son bureau, ouvrit le tiroir et, enfin seul, sortit le premier joint de la journée. Il était presque l'heure du déjeuner, et il n'avait pas encore fumé. Il posa les pieds sur son bureau et observa la fumée qui s'étirait jusqu'au plafond, où l'air agité par la climatisation

l'éparpillait. Par la fenêtre, il voyait la Cristoforo Colombo, la grande artère romaine qui reliait la ville à Ostie, encombrée de voitures qui luisaient sous le soleil de plomb. Un curieux été s'annonçait. Les jours de chaleur insupportable alternaient avec de soudaines averses tropicales. Un été fou. Un été inutile. Il éteignit son mégot et alluma l'ordinateur de Matteo. Il se mit à fouiller dans l'historique de son navigateur. Il trouva des sites pour regarder gratuitement les matchs en streaming. Deux sites porno, où Rocco ne put s'empêcher de passer une dizaine de minutes, après quoi une adresse attira l'attention du sous-préfet.

Les anciens d'Ascanio Sobrero.

Il ne s'agissait pas d'un site officiel, mais d'un blog tenu par d'anciens élèves de ce lycée. Le nom d'utilisateur et le mot de passe étaient mémorisés sur la page d'accueil. Matteo Livolsi se faisait appeler Mat 87. Il parcourut quelques messages. Fêtes, soirées, « Qu'est-ce qu'elle me plaît, Sveva », « Vous avez vu D'Amico sur Sky ? », « Les gars, dimanche tout le monde au stade ! ».

Rien d'intéressant. Un forum pour discuter avec ses anciens camarades de classe, peut-être pour rendre moins traumatisante la séparation avec les copains et copines qu'ils avaient fréquentés pendant cinq ans. Chose que Rocco n'avait jamais connue. Une fois passé son bac, il avait balancé son dictionnaire en l'air et juré de ne plus jamais revoir aucun des vingt-huit camarades de classe qu'il avait détestés depuis le premier jour. Un pseudo avec lequel Mat 87 discutait souvent attira son attention : Sammy 87. Il lut quelques messages.

« Salut Sammy... Donc même bar même heure ? » avait écrit Mat 87 quelques jours plus tôt. Les messages suivants glacèrent le sang de Schiavone :

« OK Mat... même bar même heure. Et Skin ?

— Non Sammy. Pas Skin. D'ailleurs...

— Quoi... ?

— On ne parle plus avec Skin !

— Pourquoi ?

— Don't trust Skin, Gio'... » et puis trois têtes de mort noires avec deux os croisés en dessous.

Un coup au cœur. Mat 87 s'était laissé aller à appeler son copain Gio'. Gio' avait comme pseudo Sammy. Or Sammy était le surnom de

Giovanni Ferri, celui qui arrivait toujours en dernier avec son scooter 50, aussi lent que la tortue du dessin animé.

Gio' !

Mat parlait avec Giovanni Ferri, l'autre victime : peut-être qu'un premier élément de cette affaire trouvait enfin sa place. Matteo Livolsi et Giovanni Ferri étaient amis. Camarades de lycée.

Restait le problème de Skin. Qui était-ce ? Un copain, une fille, une potentielle troisième victime ou l'auteur des crimes ? À moins qu'il ne s'agisse que d'une blague entre anciens camarades de lycée. En tout cas, Skin ne faisait pas partie de ce groupe d'anciens élèves, autrement, il aurait pu lire ces messages un peu vexants à son égard. Pourquoi ne devaient-ils pas lui faire confiance ? Disputes de post-adolescents, ou ces trois crânes noirs signifiaient-ils autre chose ?

Skin. Peau.

Rocco fonctionnait ainsi. Quelque chose, une odeur, un détail attirait son attention, et il suivait la piste jusqu'au bout, comme un braque. Il devait rendre visite au lycée Sobrero. Fin juin, il espérait trouver le proviseur ; s'il ne se trompait pas, ce devait être la période du bac.

Le cou long et maigre, le nez large, les globes oculaires extrovertis faisaient du proviseur Salvatore Berni une *Giraffa camelopardalis*, et les poses qu'il prenait en mâchonnant son cigare éteint accentuaient sa ressemblance avec l'illustration de sa vieille encyclopédie des animaux. Il suffisait de remplacer le cigare toscan par une branche, et le tour était joué.

— Vous avez de la chance, les oraux se sont terminés aujourd'hui... Mais venez dans mon bureau, nous serons plus à l'aise.

Ils traversèrent un couloir sombre dans lequel s'ouvraient des portes jaunes. Au fond, une porte rouge. Une pancarte annonçait qu'il s'agissait de celle de la direction.

— Je vous en prie.

Le proviseur le fit entrer.

La pièce était vaste, pleine de fenêtres basses aux cadres de fer bleu. L'air empestait le cigare.

— Voyez, commissaire...

— Est-ce que je vous appelle directeur ?

Le proviseur s'arrêta à mi-chemin de son bureau.

— Non, pourquoi ?

— Parce que c'est la deuxième fois que je vous rappelle que je ne suis pas commissaire.

— Sous-préfet, excusez-moi !

— Je vous en prie, monsieur le proviseur.

— Donc, monsieur le sous-préfet... oui. Matteo Livolsi et Giovanni Ferri ont tous les deux fréquenté ce lycée. Ils ont obtenu leur bac l'année dernière, si je ne m'abuse.

— Oui. Je peux ? » Rocco s'assit : « Ils étaient dans la même classe ?

— Attendez, je vais vérifier... » Salvatore Berni plongeait la tête dans un vieux registre. Il tournait les pages tout en mâchonnant son cigare. « Oui, section B.

— Bons élèves ?

— Livolsi a eu tout juste la moyenne.

— Au ras des chaussettes, donc, lâcha Rocco.

— Ferri avec mention bien. » Le proviseur leva le regard sur Rocco : « Mais pourquoi m'interroger sur Ferri et Livolsi ?

— Parce qu'ils ont été assassinés.

Le proviseur ouvrit juste assez la bouche pour faire tomber son cigare sur le bureau. Il le récupéra immédiatement et le posa dans le cendrier.

— Oh, mon Dieu ! On a tué...

— Exact. Que tous deux aient fréquenté la même classe l'année dernière, ça donne à réfléchir.

— Bien sûr !

Le proviseur se mit à observer la lampe verte posée sur sa table, comme si ses pensées s'étaient soudain taries.

— Est-ce qu'il y a un enseignant à qui je pourrais parler ?

— Hein ?

— Je dis, est-ce que je pourrais parler avec un prof des deux garçons ?

La girafe réfléchit un instant.

— Bien sûr, bien sûr. Cruciani, la prof principale, littérature. » Il se leva d'un bond et se tourna vers la fenêtre. « Oui, sa voiture est encore là. Je la fais appeler tout de suite.

Il se précipita dehors, laissant Rocco seul.

Le sous-préfet se leva de sa chaise et commença à fureter alentour.

Il y avait deux bibliothèques remplies de tomes reliés. Il sourit en voyant dépasser des livres trois bouteilles de sambuca. Plusieurs diplômes attestaient que le proviseur avait remporté des concours de poésie à Rho et à Roncobilaccio. L'homme revint dans la pièce accompagné par une femme d'une quarantaine d'années, élégante, bronzée. Un visage quelconque, des cheveux quelconques, un nez quelconque. Seuls ses yeux étaient intenses. On aurait dit deux olives des Pouilles. Aussi précis qu'un bistouri, ils visaient les objets comme pour les étudier à fond. Quand Rocco la regarda, il eut l'impression que c'était lui qui faisait l'objet d'une enquête.

— Bonjour, madame... Je suis le sous-préfet Schiavone.

Il lui serra la main. Elle était sèche et avait la poigne ferme.

— Bonjour. Que s'est-il passé ?

— Deux de vos anciens élèves. Livolsi et Ferri. Malheureusement, ils ont été assassinés.

L'enseignante dévisagea Rocco, haussant légèrement les sourcils. Puis elle se tourna vers le proviseur.

— Salvatore, tu peux nous laisser seuls ?

Celui-ci recula, obséquieux.

— Bien sûr, bien sûr, je vous fais apporter un café ?

— Vous voulez un café, monsieur ?

On aurait dit que les rôles s'étaient inversés. Cruciani était devenue proviseure, le proviseur un professeur. Ou plutôt, à sa manière de baisser le regard face à celui, froid et analytique, de la femme, un élève indiscipliné qui risque de rater son année.

— Non, merci.

D'un sourire, la femme congédia le proviseur, qui ferma délicatement la porte en sortant.

— C'est une terrible nouvelle, fit l'enseignante en allant enfin s'asseoir sur une chaise en bois juste sous la fenêtre.

— C'étaient vos élèves. Doués ?

Cruciani répondit en secouant légèrement la tête :

— Pas vraiment. Ou plutôt si, à sa manière, Ferri était une sorte de génie. Livolsi suivait ses traces, c'est grâce à son ami qu'il a eu son bac. Ils étaient souvent ensemble. Ferri écrivait très bien, vous savez ? Et il lisait. Il lisait beaucoup. Son père est journaliste, vous le connaissez ? Alberto Ferri.

— Oui, je l'ai rencontré.

Il omit de préciser qu'il se trouvait maintenant en soins intensifs. En matière de mauvaises nouvelles, la professeure avait fait le plein pour la journée.

— Il voulait suivre la même carrière. Giovanni avait fondé le journal du lycée, il s'appelait *L'Espion* ! » Elle eut un petit rire et croisa les jambes. Elle avait les chevilles fines. « Je me rappelle encore l'un de ses articles les plus drôles, à propos de ça..., dit-elle, désignant la bibliothèque.

— Quoi donc ?

— Les bouteilles que Salvatore cache derrière. Il s'intitulait « Il est ivre ou je rêve ? ». Très ironique. Il avait une belle plume.

— Il s'attirait des ennuis ?

— Pas que je sache. Quant à Matteo Livolsi, il courait surtout après les filles. Giovanni était plus sérieux. Il avait la fibre de l'enquête. Comme son père. Il s'intéressait aux homicides, aux trafics, aux scandales. Il fouinait dans les affaires de M. Alberto. Dès qu'il pouvait, il le suivait sans se faire remarquer, vous savez ? Au journal, tout le monde le connaissait.

— Et Matteo ?

— Je vous l'ai dit. Il suivait son copain. Sportif, un peu, comment dire... simplet.

— Un branleur ?

— Voilà, exactement. Mais c'était un bon garçon. Pourquoi ont-ils connu cette fin horrible ?

— Si je le savais, je ne serais pas ici, madame Cruciani. Ils avaient des amitiés louches ?

La femme réfléchit.

— Pas ici. Pas au lycée. Ce sont tous des jeunes bien. Il y a quelques pommes pourries, mais tout au plus une bagarre dans la cour. Rien de grave. Rien qui puisse me faire penser à un homicide. Mon Dieu, c'est terrible. » Elle porta une main devant sa bouche : « Comment... comment sont-ils morts ?

— Vous vous occupez de littérature ?

— Oui.

— Continuez à le faire. Dites, par curiosité, le proviseur, il est doué pour les vers ?

L'enseignante haussa les épaules.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Les siens ne me plaisent pas.

Il se cache derrière un style très cryptique, mais en réalité je crois que sa pensée n'est pas claire. Bref, plus qu'un style, c'est un refuge.

— Il vous a déjà dédié un poème ?

Cruciani rougit.

— Non, pourquoi ?

— Parce que si ses vers sont hermétiques, son comportement me paraît clair, frais et doux comme l'eau.

L'enseignante sourit, appréciant la citation. Rocco quitta le bureau du proviseur.

Le bureau de D'Inzeo évoquait un centre de recyclage du papier. Surtout des journaux. Empilés partout. Pas une table, une étagère ou un fauteuil qui n'en accueille une pile. Pour compléter cette installation digne d'un musée d'Art moderne, des dizaines de colonnes de quotidiens vieux de plusieurs années vacillaient à chaque ouverture de la porte, laissant craindre le pire.

— Assieds-toi, Rocco, lança le magistrat, une cigarette allumée à la bouche et occupé à lire des documents derrière son bureau.

Rocco regarda autour de lui.

— Premièrement : où je m'assois ? Deuxièmement : tu ne crois pas que fumer ici ressemble à une tentative de suicide ?

— Fumer dehors aussi, répondit Sasà D'Inzeo sans lever les yeux de ses papiers.

— Je veux dire suicide par autocombustion. Il suffit d'une étincelle pour déclencher l'enfer, ici.

Le magistrat leva enfin le regard. La fumée lui cachait le visage. Il avait l'œil droit mi-clos.

— Reste donc debout. Raconte-moi tout.

— D'abord, dis-moi ce que tu fais de tous ces canards.

D'Inzeo regarda autour de lui, l'air surpris, comme s'il venait de remarquer ces tours de papier branlantes qui l'entouraient, le submergeaient.

— J'en ai besoin.

— Pourquoi ?

— Il y a des articles dont j'ai besoin.

Rocco prit le premier journal sur une étagère à côté de lui.

— 18 janvier 1989... Tu peux me dire à quoi te sert un *Corriere della Sera* d'il y a vingt ans ? Tu ne connais pas les hémérothèques ?

— Bon, tu veux me raconter, ou tu es seulement venu pour me casser les couilles ?

— En fait, c'est toi qui m'as appelé.

— Pour que tu me dises ce qui se passe, pas pour parler de mes journaux !

Il posa enfin ses papiers sur son bureau. Il retira ses lunettes pour mieux voir Rocco. Le sous-préfet s'appuya sur le dossier de l'un des deux fauteuils en cuir.

— Donc, une deuxième victime. Matteo Livolsi. Vingt ans. Il habite à trois rues de chez Giovanni Ferri. Même mode opératoire.

— Putain...

— Eh oui. Voici ce qu'on a. Le premier homicide, celui de la carrière. Giovanni Ferri était probablement suivi par un ou plusieurs hommes, encore plus probablement arrêtés à la station essence en libre-service non loin de la carrière.

— Ils s'étaient arrêtés pour faire le plein ?

— C'est mon hypothèse. Giovanni était avec eux, il en a profité pour s'enfuir et a réussi. En partie. Ils l'ont rattrapé et frappé juste au bord du ravin, et il est tombé.

D'Inzeo posa sa cigarette dans le cendrier rempli de mégots.

— Pourquoi est-ce qu'ils ne sont pas allés jusqu'en bas du ravin ?

— Ça, je ne sais pas. Au self-service, il y a une empreinte nette, mais je n'ai pas beaucoup d'espoir. Une chose est sûre : avant d'être assassiné, Giovanni Ferri a été frappé. Le médecin légiste pourra bientôt le confirmer.

— Venons-en au deuxième, celui de la via Fidenza.

— Matteo Livolsi. Il fréquentait le même lycée que Giovanni Ferri. Les deux étaient très amis. J'ai même trouvé un chat où ils discutaient. Matteo Livolsi n'en foutait pas une du matin au soir, il était inscrit en droit, mais n'allait pas en cours et n'a passé aucun examen...

— Tout le contraire de Giovanni Ferri, intervint le magistrat. J'ai parlé à mon vieux collègue de l'université qui enseigne le droit privé. Giovanni était un étudiant modèle.

— Pas Matteo. Au lycée, il était moyen, il se laissait traîner par son copain, il a eu son bac par miracle. Pas de copine. J'ai envoyé mes hommes pour découvrir si quelque chose s'était produit en plein jour. Mais il y a un truc qui ne tourne pas rond.

— Si tu veux me dire quoi...

Sasà D'Inzeo éteignit sa cigarette parmi les mégots dans le cendrier.

— Il n'y a pas beaucoup de sang sur la blessure. Il n'y en avait pas non plus par terre. Il n'a donc pas été tué là.

— Dans la rue, tu veux dire.

— Exact. Mais, écoute-moi bien, il n'avait pas non plus de sang sur le cou ni sur le T-shirt. Comme s'ils l'avaient tué la tête en bas.

Sasà fit une grimace.

— Eh quoi ? C'est un cochon qu'on égorge ?

— Justement, j'ai pensé qu'il avait la tête couverte. Mais pas avec un chapeau. Ça ne suffirait pas. Ça ne couvre pas la base du crâne.

Rocco marqua une pause pour réfléchir.

— Un casque ? lança le magistrat, une lueur d'excitation dans les yeux.

— Tu es en train de me dire que la victime portait un casque ?

— Pourquoi pas, Rocco ? Ça arrive jusqu'à la base du crâne, peut-être qu'il a absorbé une partie du sang. Ils l'ont poignardé alors qu'il portait le casque, puis ils l'ont posé là. Ils l'avaient mis sur le scooter et...

— Non. Je n'y crois pas. » Rocco s'efforça d'imaginer la scène : « Mettons qu'ils l'aient fait monter sur le scooter avec une excuse quelconque. Puis alors qu'ils sont arrêtés, avant que Matteo retire son casque, quelqu'un arrive par-derrière et le tue ? Non, impossible.

— Mais il était allongé entre les scooters. Peut-être qu'ils l'ont amené là et...

— Non, Sasà. Ils l'auraient allongé et lui auraient retiré le casque ? Ça ne tient pas debout. C'est de la science-fiction.

— Bon, j'ai essayé, répliqua le magistrat, se replongeant dans ses papiers.

— Comment est-ce qu'on peut tuer quelqu'un la tête en bas ? » Rocco se posait surtout la question à lui-même – d'ailleurs, D'Inzeo ne leva même pas les yeux. « La tête en bas...

Il se dirigea vers la fenêtre pour regarder les immeubles en face.

— Ils lui ont peut-être mis la tête dans une passoire après l'avoir tué.

Cette hypothèse paraissait beaucoup amuser Sasà. Il eut presque envie de sourire. Mais cette sottise lancée en l'air commença à tracer un sentier dans les ronces qui avaient envahi l'esprit du sous-préfet. Il

donna un coup de poing sur le bureau, qui fit sursauter le magistrat et trembler une pile de quotidiens.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'écria-t-il.

— Un escalier !

— Un escalier ?

— Un escalier extérieur. Tu vois ? Ils ont les marches grillagées...

— Et alors ?

— Et alors quelqu'un a poussé la victime dans l'escalier, peut-être à la suite d'une lutte. L'autre, l'assassin, l'a frappé à la nuque par en dessous. Le sang a coulé en bas, peut-être sur le tueur, à travers la grille... C'est ça ! affirma Rocco.

Le magistrat acquiesçait, de plus en plus convaincu.

— Un escalier. Et alors ? C'est une aiguille dans une botte de foin, Rocco.

— C'est vrai. Mais c'est une hypothèse, non ?

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Primo, envoyer quelqu'un dans les parages pour voir s'il y a un escalier de ce type à la sortie secondaire d'un magasin, d'un supermarché, et si c'est le lieu du crime.

Le magistrat décrocha son téléphone.

— Qui il y a de la scientifique ? Gizzi ?

— Exact.

— Ici D'Inzeo, dit-il dans le combiné d'une voix ennuyée. Appelez-moi Gizzi. Scientifique. » De la main, il couvrit le micro : « Voyons si on a de la chance. Et ensuite ?

— Secundo, je veux sortir au plus vite de cette pièce. Ça pue le papier mouillé et la fumée, j'ai envie de vomir.

— Bon, à part ça.

— Giovanni m'intéresse. Le fils du journaliste. C'est là que je dois chercher.

— Tu me tiens au courant ?

— Bien sûr. Toi aussi, si Gizzi a du nouveau.

— Gizzi ? Ici D'Inzeo. Écoute-moi bien et me casse pas les couilles.

Sourire aux lèvres, Rocco quitta la pièce.

Le soir tombait, et la circulation était bouchée. Les soudains rétrécissements des berges du Tibre, qui ondulent au gré des caprices du fleuve, enserraient les voitures dans un étau sans issue. Seuls les

scooters, pareils à des insectes vrombissants, parvenaient à se frayer un chemin dans cet entrelacs de tôle. Les nuages glissaient entre les créneaux du Castel Sant'Angelo tandis que des touristes apeurés tentaient de traverser sur le passage piéton tout en restant en vie. Le soleil disparaissait derrière la basilique Saint-Pierre, assise tel un gros bonhomme satisfait au milieu de cette confusion. Le ciel s'était teinté de rouge, comme les murs de la ville. Si cette vision apporte habituellement une sensation de paix et de sérénité dans les cœurs, elle rappelait seulement à Rocco que la nuit approchait, et qu'il la passerait sans doute blanche. Goélands, corneilles, hirondelles et pigeons filaient sans but, Zuccari au volant soupirait en regardant ses voisins de véhicule. Il fixait un couple qui se disputait dans une Smart. Elle hurlait au volant, lui agitait les bras et les mains sur le siège passager.

— Je vous ramène au bureau ? demanda-t-il.

— Non, largo Alessandria. Je dois d'abord vérifier un truc. Tu peux y aller, je me débrouille pour rentrer.

Fatigué de la journée, Zuccari acquiesça.

— À votre avis, ils vont se battre ? fit-il en désignant le couple à Rocco.

— Peut-être. Fais quelque chose, dépasse, monte sur le trottoir, renverse le pompiste, ce que tu veux, mais j'en peux plus d'être bloqué ici.

— Je mets la sirène ?

— N'essaie même pas !

Zuccari enclencha la première, avança vers la station-service, frôla le pompiste, passa à un millimètre des mille voitures immobiles et se faufila vers le pont.

Vingt minutes plus tard, il laissa le sous-préfet largo Alessandria.

— Pas mal, hein ? fit-il.

Rocco sourit, lui donna une tape sur l'épaule et descendit de voiture. À ce moment-là, son portable sonna.

— Qui c'est ?

— Ici D'Inzeo, tu peux pas enregistrer mon numéro ?

— Tu as du neuf ?

— Ils n'ont trouvé aucun escalier dans le quartier. Si tu veux, on peut envoyer Gizzi en chercher dans tout Rome. Il le mériterait, ce casse-couilles.

— Laisse tomber. La vie l'a déjà puni.

— Comment ça ?

— Je crois que sa femme visite d'autres lits. Bon, merci Sasà. Je te tiens au courant.

— Tu es où, toi ?

— Je vais dans un pub.

— Tu ne bosses donc jamais ?

D'Inzeo raccrocha.

Rocco tourna le coin de la rue et se retrouva face à l'Old England, le bar que fréquentait Giovanni Ferri. Une cinquantaine de jeunes assis aux tables ou sur des scooters discutaient et buvaient de la bière dans des gobelets en plastique. Le sous-préfet, transparent aux yeux de cette foule de vingtenaires, entra dans le pub. Le chat de Pallas ou des steppes se tenait toujours à la caisse. Steven travaillait comme un fou. Deux filles l'aidaient pour le service. Rocco s'approcha du comptoir.

— Un jus d'abricot.

Steven se tourna, les yeux écarquillés par l'absurdité de cette commande dans un pub après la tombée de la nuit, et sourit dès qu'il aperçut Rocco.

— Ah, c'est vous ! Je trouvais ça bizarre. Un jus d'abricot ? Je vais voir.

— Ce que tu as.

Le garçon se pencha, ouvrit le frigo, prit une petite bouteille et en frappa le fond.

— Ananas. J'en ai parce qu'on l'utilise pour les cocktails.

Rocco acquiesça. Il regarda le patron du bar qui l'observait. Ils échangèrent un sourire de circonstance.

— Dis-moi un peu, Steven... Tu peux me donner encore un coup de main ?

— Bien sûr, répondit le garçon en versant le liquide jaunâtre dans un verre.

— Tu connais un certain Matteo Livolsi ?

L'autre fit la grimace.

— Les noms, ça me dit pas grand-chose. Vous avez pas une photo ?

Rocco plongea la main dans sa poche. Il en sortit la photocopie de la carte d'identité de Matteo Livolsi.

— Tiens.

Il tendit la feuille à Steven tandis que celui-ci posait le verre sur le

comptoir. Rocco but avidement. Steven sourit.

— Ah, bien sûr. Il était toujours avec l'autre... Giovanni. » Il lui rendit la feuille. « Toujours ensemble. Enfin, souvent. Moi, je le connais comme Mat.

— Pour Matteo. Tu peux me dire quelque chose sur lui ?

— Attendez, je sers une bière à ces trois casse-couilles et je vous rejoins.

Il s'éloigna un instant pour remplir trois verres de blonde à la pression. Rocco observa les lieux. À l'intérieur, les tables étaient désertes. Trop chaud. Juste quelques jeunes qui discutaient en grignotant des chips ou du pop-corn. L'action était dehors. Il y avait des filles d'une beauté déconcertante. Les dents blanches, parfaites, les cheveux longs. Face à elles, les garçons semblaient empotés, gauches. Il ne se souvenait pas de filles aussi belles, à son époque.

L'espèce évoluée, songea-t-il. L'espace d'un instant, aussi fugitif qu'un reflet de lumière sur une voiture en mouvement, il eut envie d'avoir vingt ans lui aussi.

— Me voilà. Dites, j'aime bien parler avec vous, enchaîna Steven. Mais il faut me dire la vérité. Vous n'êtes pas de la brigade financière, pas vrai ?

— Non.

— Vous êtes un vrai flic.

— De la pointe des cheveux au bout des chaussures.

— Je le savais ! » Il frappa du plat de la main sur le comptoir. « Maintenant Davide me doit vingt euros.

— Qui est Davide ?

— Le rouquin boutonneux, mon collègue.

— Ah, c'est vrai. Il n'est pas là ?

— Pas venu aujourd'hui. Il prétend qu'il a de la fièvre. Mais qui a la fièvre l'été ?

— Ça arrive, tu sais. Et lui, il disait que j'étais qui ?

— Le père de ce Giovanni. Peut-être qu'il avait fait une connerie et qu'il le cherchait.

— Non, Steven, c'est toi qui as raison. Je suis de la mobile. Bon, tu me dis quelque chose sur ce Matteo ?

— La vérité ? Moi, il ne m'a jamais plu. Il faisait toujours chier, il avait une théorie sur la chance : selon lui, il suffisait d'un seul coup de bol pour s'en sortir à jamais. À mon avis, c'est pas vrai.

— Qu'est-ce que tu crois ?

— Qu'il faut bosser, trimer, et si tu as un peu de pot tu t'en sors pas trop mal. Moi, les coups de chance, ça ne me convainc pas. C'est pour les feignants et les désespérés.

Le patron du pub se leva de la caisse. Et s'avança vers Rocco et le jeune homme.

— Et toi, Steven, tu n'es ni feignant ni désespéré.

— Je ne peux pas me le permettre, affirma-t-il, en décochant un sourire à Rocco.

— Bonsoir. Encore un contrôle ? lança le chat de Pallas.

— Oui. On a reçu plusieurs dénonciations anonymes, répondit Rocco. Matteo Livolsi, vous le connaissiez ? » Le sous-préfet tendit la feuille au patron du bar : « Celui-là.

L'autre regarda un moment. Étira les lèvres.

— Oui. Il me semble qu'il était toujours avec l'autre, là...

— Giovanni Ferri.

— Exact, celui que vous cherchiez hier. Mais pourquoi ? Une question d'impôts ?

— Vous voulez la vérité ? Je suis sous-préfet, de la mobile.

Le patron du bar écarquilla les yeux.

— Et pourquoi un sous...

— Matteo et Giovanni ont été assassinés. À deux jours d'écart.

Il observa l'effet de la nouvelle sur les visages de Steven et du gros chat. Steven resta bouche bée. L'autre plissa les yeux et se passa la langue sur les lèvres.

— Oh, mon Dieu..., lâcha-t-il.

— Eh oui. Voilà pourquoi j'ai besoin d'informations. Maintenant dites-moi : il y avait quelqu'un qu'ils retrouvaient souvent ici, au bar ?

Tous deux firent non de la tête, pareils aux chiens que l'on mettait autrefois sur la plage arrière des voitures.

— Non... Je ne crois pas. Enfin si. Les jeunes que vous voyez dehors.

— Il y en avait un en particulier ?

— Je dois réfléchir. Comme ça, à chaud... non. Personne.

— Si vous repensez à quelque chose qui peut aider l'enquête, vous m'appellez ?

— Oui...

Rocco claqua des doigts et Steven s'empessa de prendre une

serviette en papier. Le sous-préfet se pencha pour saisir un stylo sur le plan de travail et écrivit son numéro de portable.

— Je compte sur vous. Votre aide peut être cruciale.

Il remit la serviette au chat de Pallas et quitta le pub, fendant la foule de jeunes qui empestait la bière, les aisselles et la marijuana.

Il tenta à nouveau d'appeler sa femme. Mais la réponse était toujours la même : le correspondant que vous désirez n'est pas joignable actuellement.

Le correspondant que vous désirez. La voix enregistrée ne pouvait pas savoir à quel point cela était vrai pour Rocco. Il ouvrit le frigo et opta pour deux œufs au plat. Il n'avait pas de pain et dut saucer le jaune avec des crackers complets. Il alluma la télévision pour chercher un film. Le programme était un désastre. Il passa la soirée à regarder une partie de billard entre deux Écossais en surpoids. Il espérait que suivre les billes qui rebondissaient pour finir dans les trous aurait un effet hypnotique. Il s'endormit à la troisième partie de snooker. À 3 heures, il se réveilla devant le téléviseur allumé. La partie était terminée. Ils étaient passés au cricket. Il éteignit, se leva et sortit sur la terrasse. L'air était frais, Rome dormait, pas lui. Il s'alluma une cigarette et se mit à contempler la ville. Ils avaient un jeu, avec Marina. Il indiquait les toits et elle devinait les églises, les monuments et les immeubles. Elle était très forte.

Il attendait l'aube, même si elle apporterait la chaleur et le chaos. Au moins, il pourrait aller travailler sans trop ruminer à propos de sa femme. Il essaya de penser à l'affaire. Mais ses pensées migraient comme des oiseaux. Une ambulance hurlait au loin. Il songeait que plus le temps passait, plus les nuits devenaient longues. Quand il allait au lycée, il s'était à peine mis au lit qu'il était déjà l'heure de se lever. Pareil à l'université ou quand il fréquentait l'école de police. Si le destin lui accordait la retraite et la vieillesse, il se les imaginait comme un monde éternellement plongé dans l'obscurité, comme au cercle polaire arctique, où, l'hiver, le soleil ne parvient pas même à caresser le paysage à midi. À 4 heures, il rentra. Se mit au lit. Il tenta d'ouvrir un livre. Mais il ne comprenait pas ce qu'il lisait. Les noms des personnages se confondaient avec les lignes, jouaient à cache-cache avec les pages. Il posa le livre sur sa table de chevet. Regarda le coussin du côté de Marina. Soupira. Il ferma les yeux et resta ainsi

jusqu'à ce que le soleil pénètre dans la chambre, tout d'abord une simple bave rose. Rocco se leva et alla préparer le café en jurant. Il ne lui restait qu'une seule capsule. Il devait se rappeler d'en racheter. Le bruit des clés dans la serrure le fit bondir en direction de la porte. Quelqu'un était entré dans la maison. Il entendait ses pas. C'était Inna.

— Bonjour, déjà réveillé ?

— Non. D'habitude je dors debout à la cuisine en préparant du café, répondit-il.

Inna posa les clés sur la table, sa veste en coton sur le canapé et entra dans la cuisine en se frottant les mains.

— Madame ? Toujours à Florence ? demanda-t-elle avec un petit sourire.

— Non. Maintenant elle est à Catanzaro. Ensuite, elle va à Abbiategrosso et puis à Salsomaggiore Terme. Vous voulez l'itinéraire précis de ses déplacements ?

Inna ouvrit le placard en souriant.

— Aujourd'hui, je lave les vitres.

— Ça me fait une belle jambe.

Il enfonça le bouton rouge et retira sa tasse de sous la machine.

— Vous êtes toujours nerveux le matin.

— L'après-midi aussi. Pareil le soir. Et la nuit. Et à chaque fois qu'on me casse les couilles. » Il posa les lèvres et huma l'arôme du café. « Vous en voulez un aussi, Inna ?

L'Ukrainienne le regarda d'un air surpris.

— Non merci. Je viens d'en prendre un.

— De toute façon, j'avais plus de capsules.

Il laissa la tasse sur la table et fit mine de sortir.

— Aujourd'hui c'est jour de paie, monsieur.

— Ah oui ?

— Ah non ? C'est comme ça chaque semaine, fit la femme en saisissant flacons et serpillères dans le placard de la cuisine.

— Bien. Je te la laisse sur la commode de l'entrée. C'est combien ?

— Vous ne savez pas ?

— Non, c'est ma femme qui sait.

— Appelez-la et demandez-lui.

— À sept heures et demie ?

— Pourquoi ? C'est trop tôt ? D'habitude, Mme Marina se réveille bien avant.

— Pourquoi vous ne me le dites pas, vous, Inna ?

— Et vous me faites confiance ?

— Bien sûr. Je suis policier. Si vous m'arnaquez, je vous fais retirer votre permis de séjour et je vous renvoie menottée au bord de la Volga.

— Je ne viens pas de la Volga.

— Là d'où vous venez, alors.

— Deux cent cinquante euros, fit Inna, sérieuse.

— Parfait, répondit Rocco, qui quitta enfin la cuisine.

Si elle avait pu, Inna l'aurait aspergé de lave-vitre. Il n'était pas exclu qu'elle le fasse un jour ou l'autre.

Il n'avait pas envie de passer au bureau. Il alluma son joint directement sur son scooter, mais l'absence de pare-brise en fit fumer la moitié au vent, et une étincelle brûla la manche de sa veste en lin. Il tentait de se concentrer, en vain. Même le casque accroché sous son menton ne semblait pas pouvoir retenir les pensées qui voletaient et s'amoncelaient l'une sur l'autre. Marina, les deux gamins morts, Gizzi, Sasà D'Inzeo, Isabella et son avocat. Arrêté à un feu rouge, il entendit que son portable sonnait. Il plongea rapidement la main dans la poche de sa veste et répondit en coinçant le téléphone contre sa joue.

— Qui me les brise ?

— Ici Uccio, ça fait deux heures que je t'appelle ! T'entends pas la sonnerie ?

— Attends, je suis en scooter. » Il se gara. « Dis-moi tout, Uccio.

— Bon, j'ai plusieurs trucs pour toi. Pour commencer, la première victime, Giovanni Ferri, a été frappée. J'ai relevé une fracture de la pommette et deux côtes fêlées. Ensuite, l'arme du crime est la même pour les deux homicides : même lacération, même incidence, bref, tout pareil. Il s'agit d'une arme blanche, pointue, comme un gros clou ou un poinçon. Elle a pénétré de plusieurs centimètres à la base du crâne. Une mort rapide. Indolore ? Je ne sais pas, je devrais essayer, et sincèrement je n'y tiens pas.

— Je comprends.

— Je continue : sous les ongles de Giovanni Ferri, j'ai découvert des traces de fibre de coton. Il doit avoir lutté avec ses agresseurs. Je dis « ses », car il s'agit de différents cotons. Autre chose, il est mort entre minuit et 1 heure. Ni plus tôt ni plus tard.

— Bien. Minuit... C'est intéressant. Aucun de ceux qui ont utilisé la pompe à essence en libre-service sur la Tiburtina ne l'a fait après 23 heures.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que, si à minuit et demi Giovanni et ses assassins étaient à la pompe, ce sont peut-être les derniers à l'avoir utilisée, et dans ce cas l'empreinte qu'a trouvée Gizzi est la bonne. Tu as autre chose ?

— Tiens-toi bien, c'est le plus intéressant. Tu es prêt ?

— Je t'écoute.

— Dans les poches des jeans de Giovanni Ferri et de Matteo Livolsi, j'ai relevé de la cocaïne. De la poudre, pas grand-chose.

— Des traces dans le sang ?

— Aucun des deux.

Rocco prit une profonde inspiration.

— Ça ne suggère pas un usage personnel.

— À moins qu'ils ne l'aient sniffée il y a cinq jours, dans ce cas je n'aurais pas trouvé de traces dans le sang. Mais si ça peut t'être utile, le jean de Giovanni était flambant neuf.

— Je vois. Il faut que je retourne voir sa mère. Excellent travail, Uccio. Tu m'as été d'une aide précieuse. Si c'est ce à quoi on pense...

— C'est moche.

— Plutôt.

Sur la ligne d'horizon du sous-préfet, la cause de ces homicides commençait à prendre tournure. Tout juste évoquée, une ombre, une poudre pareille à celle retrouvée dans les poches des victimes, un spectre qu'il fallait poursuivre. Il fit demi-tour sur le viale Trastevere et se dirigea vers San Giovanni, décidé.

Il attendit Clara Caputo, la mère du pauvre Giovanni, en bas de chez elle pendant trois quarts d'heure. Il l'aperçut de loin. Elle marchait d'un pas traînant, sans prendre garde aux gens ni à la ville qui bourdonnaient autour d'elle. De temps à autre, elle s'arrêtait, remuait les lèvres puis se remettait à marcher. Le sous-préfet savait que la question qu'il était venu lui poser raviverait sa souffrance. Elle concernait un détail de la vie quotidienne, ce qui serait douloureux, car ce quotidien n'existait plus. Quand elle atteignit la porte de l'immeuble, la femme leva les yeux. Elle vit Rocco, ne sourit pas, dit

seulement :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai besoin d'une information, madame.

— C'est long ? Vous voulez monter ?

— Non. C'est une information toute simple. J'ai besoin de vos lumières. Croyez-moi, c'est très important.

Clara se mit en position d'écoute.

— Giovanni portait un jean neuf. Pouvez-vous me dire quand il l'a acheté ?

Lentement, Clara se tourna vers la rue. D'un signe de tête, elle indiqua le trottoir d'en face.

— Vous voyez ce magasin ? Il l'a acheté là.

— Vous vous rappelez quand ?

— Bien sûr que je me rappelle, monsieur. Il y a quelques jours. En faisant une machine à laver, j'ai fait tomber l'eau de Javel. J'ai abîmé son pantalon. Vous savez combien ça coûte, un Levi's neuf ?

La question prit Rocco au dépourvu.

— Non. Je n'en mets pas. Cher ?

— Cent euros.

— Hé ben.

— C'est moi qui l'ai payé, vous savez. Mon fils ne travaillait pas. Et puis c'était normal. C'est moi qui l'ai abîmé, je paie mon erreur. C'est comme ça la vie, non ? Il faut payer pour ses erreurs. Maintenant, expliquez-moi quelle erreur avait commise Giovanni. Où s'est-il trompé ?

Elle planta ses yeux tristes sur le visage du sous-préfet.

— Je ne sais pas, madame.

— Exactement. Moi, j'aimerais savoir pourquoi un garçon de vingt ans se fait massacrer dans une carrière de marbre et jeter dans un ravin comme un déchet. Un garçon... mon fils, monsieur. Que j'ai mis au monde, allaité, élevé, embrassé. Petit, il était tout potelé, vous savez ?

Et elle s'en fut, engloutie par l'obscurité de la cage d'escalier, sans se retourner.

L'hôpital Sant'Eugenio se dresse, sordide et blafard, dans une belle rue résidentielle du quartier de l'EUR, habitée de pins et bordée de villas, non loin de ce que la génération de Rocco appelait le Palasport

ou Palaeur, et qui avait été rebaptisé PalaLottomatica à l'âge des corporations et des sponsors². Un déclin dont on ne voyait pas le bout. Quelques jours plus tôt, la coupole de la basilique des Saints-Pierre-et-Paul avait été recouverte d'une immense publicité pour une marque de sacs qui finançait, peut-être, la restauration de l'église. On pouvait donc s'attendre à ce que le Circo Massimo soit rebaptisé « Fiat 500 », dont le lancement était pour bientôt, la fontaine de Trevi « Eau Ferrarelle », et les portiques de Saint-Pierre « Abbracci del Mulino Bianco ». Cette sponsorisation sauvage n'épargnerait rien, pas même la robe du pape.

Le service de soins intensifs était silencieux. Les familles attendaient derrière la porte en verre. Les horaires de visite ne leur permettaient d'entrer qu'une heure l'après-midi. Rocco sonna. Plus de cinq minutes s'écoulèrent avant qu'une infirmière vêtue de vert ne vienne ouvrir. Sa peau ambrée trahissait ses origines maghrébines.

— Vous désirez ?

— Sous-préfet Schiavone. Police nationale.

La fille sortit du service, refermant la porte derrière elle.

— J'imagine que vous venez pour le journaliste qui a perdu son fils, pas vrai ?

— Exact. J'aimerais savoir s'il est possible de discuter avec lui.

— Il est intubé et inconscient. Désolée... Si vous voulez, je peux aller chercher le médecin qui s'occupe de lui.

— Non, non, je vous remercie. J'avais besoin de lui parler. Quelqu'un est venu lui rendre visite ?

L'infirmière tendit le menton. Rocco se retourna. Sur un banc en formica, la tête penchée en arrière, le regard perdu dans le vague, se tenait une femme.

— Elle. Elle n'a pas bougé d'ici. Je crois que c'est sa compagne.

— Merci, vous êtes très aimable.

L'infirmière retourna à sa tâche et Rocco s'approcha de la femme aux jambes croisées sous le banc.

— Bonjour. Je suis...

— Je sais. Je suis Monica Beltrami, journaliste. » Elle ne sourit pas. Ses yeux d'un bleu éteint, soulignés de cernes, étaient rougis. Monica Beltrami avait les cheveux en désordre, et deux boucles d'oreilles en or pendaient de ses lobes. « Vous vouliez parler avec Alberto ?

— Oui. Je voulais avoir des informations sur son travail.

— Il s'occupe d'affaires criminelles. On travaillait côte à côte, je suis de la rédaction internationale. Vous avez besoin de détails ?

— Exact.

— Je ne peux pas beaucoup vous aider. Alberto et moi, on ne parle pas trop de boulot. Il court après ses affaires, moi après Bruxelles et le ministère des Affaires étrangères. Mais je vais vous donner un conseil. Allez à la rédaction. Demandez Fabio, le photographe, ils bossent ensemble depuis sept ans. Il pourra sûrement vous dire quelque chose.

Rocco n'avait jamais vu de rédactions de journaux ailleurs que dans les films. Il les imaginait peuplées d'hommes aux manches de chemise retroussées, cigarette à la bouche, qui passaient d'un bureau à l'autre, des feuilles ou une tasse de café fumante à la main. De femmes qui, d'un pas vif, saisissaient des dossiers, ouvraient un classeur, d'autres assises à leur bureau, à taper à l'ordinateur. De photographes avachis, l'appareil autour du cou, un cigare éteint au bec. D'énergumènes en bretelles qui jaillissaient de leur bureau séparé de la rédaction par un mur de verre en lançant des ordres ou en proférant des injures. Des ventilateurs paresseux, des corbeilles à papier et des cendriers pleins à ras bord, de la moquette, des fenêtres donnant sur la ville. Et dans l'air, une odeur d'encre et de cigarette. Mais quand il pénétra dans l'agence AGSI, il ne trouva qu'un vieil homme assis à manger une pizza devant la télévision. Celle-ci diffusait des infos en anglais. Il y avait des journaux partout, les murs étaient couverts de photos découpées. L'homme cessa de mâcher son repas et le regarda.

— Oui, c'est à quel sujet ?

— Je cherche un photographe. Celui qui travaillait avec Alberto Ferri.

L'homme hocha plusieurs fois la tête.

— Fabio Rocchetti ?

— Oui, Fabio. Je ne connais pas son nom de famille.

— Mais vous savez, il ne s'occupe plus de mariages.

— Schiavone, brigade mobile.

— Ah. » Il enfourna un nouveau morceau de pizza et reprit la bouche pleine : « Vous venez pour l'histoire du fils d'Alberto, pas vrai ?

— Oui.

— Quelle horreur. » L'homme se leva enfin, posa son repas sur une

étagère, s'essuya les mains sur son pantalon et s'approcha de Rocco : « Nello De Santis... Affaires internationales, dit-il en lui serrant la main. Venez, je vous accompagne. Fabio doit déjà être au réfectoire. » Du pouce, il désigna la télévision derrière lui : « Ils ont élu Socrates président du Conseil de l'Union européenne.

— C'est grave ?

— Boh, je sais pas, mais le nom ne me plaît pas. Vous vous rappelez le joueur de foot qui nous a mis un but au mondial en Espagne ?

— Et alors ?

— Justement...

— Ça vaut toujours mieux que l'Allemande qui s'en va, non ?

Ils quittèrent la pièce.

— Comment va Alberto ? demanda De Santis.

— Sous calmants en soins intensifs.

— Ils l'ont repêché de justesse. Quelle histoire de merde, hein ?

— Comment ça ?

Le journaliste glissa une cigarette entre ses lèvres.

— Une vraie histoire de merde. Je réfléchissais à ça, ce matin. En grec, *eskatos* veut dire la fin ultime. Donc l'eschatologie est la réflexion sur la fin ultime de l'homme, de l'univers. Mais en grec ancien, *skatos* veut dire caca, et la scatologie consiste à traiter et analyser la merde. Vous ne trouvez pas que le parallèle est amer et cynique comme seuls les Grecs anciens savaient l'être ?

— Oui. Après tout, on parle toujours de fin ultime.

— Qu'il s'agisse de l'homme ou de ses déjections... Pour les Grecs, la différence tenait à un epsilon.

Rocco sourit.

— Je n'y avais jamais pensé.

— Epsilon... Une apostrophe rose entre le mot destin et le mot merde. Pour les Grecs anciens, un destin de merde était presque une tautologie.

Ils entrèrent en riant dans une salle contenant un petit bar sur la gauche et une dizaine de tables en plastique au centre. Le long du mur du fond, un self proposait des plats de pâtes et des salades. Le photographe était assis à côté de la fenêtre et feuilletait un journal. Dès qu'il vit entrer Rocco, il retira ses lunettes et posa le quotidien.

— Fabio ! lança le journaliste. Le sous-préfet Schiavone te cherche !

L'autre se leva. Il portait un T-shirt gris déchiré et un pantalon court avec des poches latérales laissait apparaître ses jambes nues, blanchâtres et couvertes de poils. Ses cheveux blancs et sa barbe de plusieurs jours lui donnaient l'allure d'un naufragé. Il avait les yeux tristes.

— Bonjour... On se connaît.

— Oui, de vue. » Rocco lui serra la main : « On se croise de temps à autre dans ces lieux charmants où l'humanité donne le pire d'elle-même.

— Je vous laisse, je retourne écouter CNN.

De Santis salua le barman et quitta la salle.

— Je vous en prie, monsieur Schiavone, asseyez-vous. Vous voulez quelque chose ?

Rocco s'assit.

— Non, merci. Il faut que je vous parle.

Fabio Rocchetti but une gorgée d'eau dans son gobelet en plastique.

— Si je peux vous être utile.

— Giovanni Ferri, le fils d'Alberto...

— Le pauvre. Je ne veux pas y penser.

— Il venait souvent ici, pas vrai ?

Le photographe acquiesça :

— On aurait dit que le garçon avait hérité de la passion de son père.

— Il fouinait ?

— Tout le temps ! » Il écrasa son gobelet. « Son père me le confiait souvent. Il venait en voiture avec moi. Parfois, il arrivait en scooter. Je vous l'ai dit, une vraie passion.

— Vous pourriez me dire sur quoi travaillait Alberto Ferri ?

— Sur un tas de choses. L'homicide de Tor Pagnotta, le carabinier qui a assassiné sa femme et sa fille. Ensuite, il y a le braquage à la poste de Casal Bertone... Attendez que je réfléchisse... On va plutôt monter à la rédaction. Il y a ses notes. Vous pourrez y jeter un coup d'œil.

Nello De Santis n'était plus là. Il avait laissé le téléviseur allumé.

Fabio le mena jusqu'à un bureau envahi de journaux et de périodiques, adossé à un mur. À côté trônait un classeur en fer.

— On l'utilise seulement pour les aliments », fit Alberto en sortant du premier tiroir un paquet de gaufrettes. Il l'ouvrit et se mit à en grignoter. « Regardez, ce sont les affaires d'Alberto. Ces trois cahiers, ces dossiers roses et le calepin. Moi, je me mets au bureau, ici, pour travailler sur Photoshop. Faites comme chez vous.

Il s'éloigna en mâchant un biscuit.

Rocco se mit à examiner les notes du journaliste. Il avait une écriture terrifiante. Il fallait de grands efforts d'imagination pour la déchiffrer. Mais le sous-préfet avançait rapidement. Il suivait une idée fixe, aussi ténue qu'une luciole, mais il s'y raccrochait comme à une planche de salut. Il était prêt à intercepter le premier mot qui ferait résonner une cloche dans sa tête : héroïne, cocaïne, amphétamine, kétamine, speed, crack, superpill, shabu, kobret. Dans le troisième dossier rose, il trouva enfin ce qu'il cherchait. Une simple feuille A4, pleine de flèches et de symboles. En haut, le nom de deux quartiers : Pigneto/Quadraro. Une flèche partait pour rejoindre un cercle à l'intérieur duquel étaient inscrites des initiales : L.B. et S.S. Une autre flèche rouge à côté de laquelle était écrit « coca » partait du cercle avec les initiales vers un carré à l'intérieur duquel était écrit Nomentano/Salario. Un énorme point d'interrogation fermait une spirale rose. Au verso de la feuille, un sigle : SLR U 971197-8.

Pire que des mots croisés de Bartezzaghi.

Rocco prit le papier, se leva et s'approcha du photographe assis à un bureau, où il travaillait à l'ordinateur.

— Excusez-moi, cette feuille vous dit quelque chose ?

Fabio la saisit. La regarda. Fit une grimace.

— Non. Rien. Où est-ce que vous l'avez trouvée ?

— Dans un dossier rose.

— Ah. Si. C'est celui des affaires sur lesquelles travaillait Alberto. À première vue, on dirait des notes sur un trafic de stupéfiants. Mais ça ne m'évoque rien d'autre.

— Vous pourrez y réfléchir ?

— Bien sûr. Pigneto, Quadraro. C'est les Furino qui commandent là-bas. Ils sont à moitié napolitains et à moitié romains.

— C'étaient les Furino qui commandaient, le corrigea Rocco. On a mis la moitié de la famille au trou.

— Vous avez raison. Le trafic de rue est aux mains des Nigériens.

— Oui. Mais d'où arrive la came ?

— Ça, je ne sais pas. Vous allez mettre le nez dans un guêpier, monsieur ?

— C'est mon travail. Je peux garder ça ? demanda-t-il en désignant la feuille.

— Bien sûr. De mon côté, je réfléchis. Si quelque chose me vient à l'esprit...

— Vous me trouverez aux horaires de bureau.

— Dites-moi un truc. La mort de Giovanni... » Le photographe avait marqué une légère hésitation avant le mot *mort*, comme s'il avait peur de le prononcer accolé au nom du fils de son collègue : « Elle a quelque chose à voir avec tout ça ?

— Je crois que oui.

— Oh putain...

Il l'avait dit à Sasà D'Inzeo à la carrière, dès qu'il avait vu le cadavre de Giovanni : ce sont des choses qui arrivent quand les garçons de bonne famille rencontrent des ogres. Giovanni avait rencontré un ogre. Affreux, effrayant, sans pitié. Pareil pour Matteo Livolsi. Assis à son bureau avec l'intention de se préparer le deuxième joint de la journée, il fixait l'écran de son ordinateur. Il avait rouvert le chat des deux garçons, sur le forum des anciens du lycée Ascanio Sobrero.

« OK Mat... même bar même heure. Et Skin ?

— Non Sammy. Pas Skin. D'ailleurs...

— Quoi... ?

— On ne parle plus avec Skin !

— Pourquoi ?

— Don't trust Skin, Gio'... »

Ne fais pas confiance à Skin.

Qui était Skin ? Et le bar ? Pouvait-il s'agir de l'Old England ? Des questions sans réponse, l'obscurité totale, un fourmillement aux jambes et à l'aine, l'envie de quitter le bureau, de rentrer chez lui et de tirer un bon coup avec Marina pour remettre sa vie sur les rails. Il prit la boîte de cigares posée sur sa table. Elle ne contenait pas des Cohiba, mais des cigarettes légères qu'il utilisait pour rouler ses joints. Il commençait à en émietter une quand De Silvestri passa la tête à la

porte, fatigué de sa journée. Il avait les épaules basses, les joues tombantes. On pouvait régler sa montre sur les joues de De Silvestri, Rocco l'avait remarqué depuis longtemps. À les regarder en ce moment, après un calcul approximatif et sans tenir compte de la position du soleil, il devait être au moins sept heures et demie.

— Qu'est-ce que tu fais encore au bureau, Alfre' ?

Puis il regarda l'heure sur son PC. Sept heures et quart.

— Je rentre chez moi. Mais avant, je voulais vous donner le nom du propriétaire de la plaque que vous m'avez demandé de vérifier.

L'Audi qui avait raccompagné Marina chez elle deux jours plus tôt.

— Qu'est-ce qu'on sait de lui ?

— C'est un antiquaire. Il a une boutique via dei Coronari. Il habite via Gian Giacomo Porro, dans le quartier des Parioli.

— Un antiquaire, hein ? Merci, Alfredo.

L'agent fit mine de partir. Rocco le rappela.

— Tu as aussi le numéro de la boutique ?

De Silvestri consulta ses notes.

— Bien sûr... Via dei Coronari... 12A.

— Et moi, j'ai un truc pas mal à te dire. Tu sais quoi ? Giovanni Ferri est mort entre minuit et 1 heure, Pichi dit minuit et demi. Les trois qui ont utilisé le distributeur automatique sont passés avant les assassins...

— Donc il se peut que l'empreinte de Gizzi soit la bonne ?

— Avec un peu de bol.

— Vous savez quoi, monsieur ? Après toutes ces années dans la police, moi je ne l'ai jamais vu, ce bol.

— Il ne faut jamais désespérer, Alfre' !

Le vieil agent fit la moue :

— L'espoir est l'arme des faibles, déclara-t-il, avant de sortir.

Domiziano Varisco, 12A via dei Coronari. Il y ferait un saut le lendemain. Il finit d'émietter sa cigarette, puis mélangea l'herbe au tabac. Il prit une feuille dans le tiroir, roula le joint, le lécha et le glissa dans la poche de sa veste de lin. Il attrapa les clés de son scooter et se traîna hors du bureau. Dans le couloir, Zuccari vint à sa rencontre. Contrairement à De Silvestri, il avait le visage reposé et souriant.

— Qu'ess t'as à te marrer, Zuccari ?

— Je suis en vacances dans deux semaines, monsieur. Je pars à

Palinuro. Vous y êtes déjà allé ?

— Oui, magnifique.

— Dites, j'ai le rapport des interrogatoires des voisins et des passants pour l'homicide de Matteo Livolsi.

— Donne-moi une bonne nouvelle. Un témoin oculaire, comme ça je m'épargne l'enquête.

Zuccari se rattrista soudain.

— Rien à faire, monsieur. Personne n'a rien vu. Personne dans les magasins, à la fenêtre, personne dans la rue.

Rocco souffla.

— De Silvestri a raison, jamais un coup de bol. Personne ne s'occupe de ses affaires dans ce pays, mais quand il y a besoin, personne pour t'aider.

— Exactement ! renchérit l'agent.

— J'imagine qu'il n'y avait pas de caméras.

— Rien.

— Celle d'une pharmacie, d'un garage...

— Rien de rien. Le noir complet.

— Fait chier ! » lâcha-t-il. La chance était allée se faire cuire un œuf. « Allez, bonne soirée, Zuccari. Ne rentre pas trop tard.

— Ah, monsieur, vous auriez une cigarette ?

— Va la prendre. Dans la boîte à cigares Cohiba. Referme-la ensuite.

Il quitta enfin le commissariat. Le soleil s'était un peu calmé. L'air avait un peu fraîchi. Sur la Colombo, les voitures filaient toujours comme des folles. Il eut envie de manger du poisson, au Circeo, face au coucher de soleil. Il s'imagina seul à table, à casser des gressins entouré de couples et d'amis qui riaient et profitaient de ce paradis. Il alluma son joint, enfourcha son scooter et rentra chez lui.

Il ne mangea pas de poisson. À nouveau des œufs au plat qui, d'après la boîte, étaient périmés depuis deux jours. Il savait qu'il prenait un risque, mais l'horreur de ressortir s'acheter quelque chose dépassait la peur de la salmonellose. Il jeta son assiette dans l'évier, bien décidé à regarder un peu la télévision. Les DVD étaient rangés dans une petite bibliothèque à l'entrée, il eut envie de voir la première partie du *Parrain*. Il prit la boîte et se dirigea vers le salon. Il n'eut pas le temps de glisser le disque dans le lecteur que l'interphone sonnait.

— Putain, qui c'est... », dit-il en retournant vers l'entrée. Il réitéra dans le combiné : « Putain, qui c'est ? »

— Seba et Furio, répondit la grosse voix de son ami.

Pas d'hésitation à avoir. Il devait les faire monter. Il ouvrit et dit adieu à Francis Ford Coppola.

Frais et dispos, ses amis avaient apporté des bières artisanales de Tuscia.

— C'est du sérieux, Rocco, lança Sebastiano. C'est un ami de mon cousin qui les fait. Elles sont fraîches, mais il vaut mieux les boire glacées, je les mets au frigo.

Il disparut dans la cuisine.

Rocco jeta un regard interrogateur à Furio, mais celui-ci s'éclipsa vers le salon en souriant.

— T'as des chips ? hurla Sebastiano.

— Non. J'ai déjà dîné, répondit Rocco.

— Ben quoi, t'es à l'hospice ? Il est huit heures et demie !

— Je sais, Furio, mais je suis fatigué.

— Alors tu viens pas dîner avec nous. » Sebastiano était revenu au salon. Il tenait à la main un sachet de croûtons à mettre dans la soupe.
« Je peux ? »

Il en grignota une poignée.

— Non, je crois pas que je viens.

— Qu'est-ce que t'as mangé ? lui demanda Furio.

— Deux œufs périmés.

— Tu vas nous clamser entre les doigts avec mal au bide !

— Je crois pas, Seba.

Ils s'assirent sur le canapé. Sebastiano regarda l'horloge.

— Encore quelques minutes, j'ai mouillé les bouteilles, elles risquent d'exploser au congélateur.

— Vous êtes venus parce que je vous fais de la peine ?

— Un peu, répondit Furio. Seul ici sans Marina, tu me fais pitié.

— Vu que vous êtes venus me casser les couilles, donnez-moi au moins un coup de main. » Le sous-préfet se leva. Il prit la veste qu'il avait jetée sur le dossier d'une chaise et en tira la feuille qu'il avait récupérée à la rédaction du journal. « Ça vous dit quelque chose ? »

Furio la saisit.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Les notes d'un journaliste. Normalement, elles concernent un

trafic de stupéfiants.

— Fais voir ?

Sebastiano s'approcha de son ami.

— Attends, Seba... Bon, c'est clair. C'est les zones. » Furio passa les notes à Seba. « Les quartiers du Pigneto et du Quadraro ont pour chefs L.B. et S.S.

Sebastiano sourit.

— Et on dirait qu'ils tentent la zone Nomentano Salario.

Il sortit récupérer les bières à la cuisine.

— Jusque-là, je vous suis. Qu'est-ce que vous savez ?

Furio se réappuya contre le dossier du canapé.

— Au Pigneto, c'est les Nigériens qui tiennent la rue.

— Ça aussi, je le sais, fit Rocco en s'asseyant. Mais les Nigériens, ils dealent. Maintenant que les Furino ne sont plus là, qui a pris leur place ? Qui les fournit ?

— S.S..., ruminait Furio. Qui ça peut être ? Silvano Saracchi ?

— Non, il est mort il y a deux ans, fit Rocco. Accident de voiture. Moi, j'avais pensé à Sergio Stigliano. Tu te souviens de lui ? Il tenait les tripots.

Furio réfléchit.

— Sergio, le frère d'Edoardo ?

Rocco acquiesça.

— Mais qu'est-ce que tu vas t'imaginer ? Sergio, il fait concierge à Morena ! s'écria Sebastiano en rentrant au salon avec les bières. Ça fait un bail qu'il s'est rangé. Laisse-moi réfléchir un peu.

Il tendit une bouteille à Rocco et une à Furio.

— Et ce sigle incompréhensible derrière la feuille ? » Rocco le lut : « SLR U 971197-8. Qu'est-ce que c'est ?

Ses amis contemplèrent cette suite de chiffres et de lettres.

— Boh... Ça pourrait être un mot de passe..., hasarda Furio.

— Jamais rien vu de pareil, fit Sebastiano. Dis, t'as pas des pâtes ? Je les fais à l'huile et à l'ail.

Sebastiano et Furio étaient partis à minuit, laissant derrière eux la cuisine sale et une odeur d'ail frit qui empestait la maison. Rocco avait sauté en voiture et, moins d'un quart d'heure plus tard, était largo Alessandria. Il voulait observer, tenter de comprendre ce qui se passait la nuit à l'Old England. Il se gara à une vingtaine de mètres du bar,

s'alluma une cigarette et se mit en planque.

Les tables étaient occupées par une foule de jeunes. Ils parlaient, fumaient, riaient, conscients d'avoir toute la vie devant eux. Certains arrivaient en scooter et allaient s'asseoir avec leurs amis, d'autres enfilaient leur casque, faisaient monter leur copine et disparaissaient vers corso Italia. Tout était normal. Un ennui terrifiant. Pendant que les filles parlaient, fumaient, souriaient et rajustaient leurs cheveux, les garçons riaient fort, buvaient de grandes rasades, occupaient l'espace. Les filles observaient, les garçons se montraient. Isabella arriva sur un scooter blanc couvert de fleurs autocollantes et d'inscriptions au marqueur, de toute évidence hérité de l'époque du lycée. Dès qu'elles la virent, deux filles se levèrent d'une table à la droite du pub pour venir à sa rencontre. Elles la prirent dans leurs bras et l'embrassèrent, puis le trio s'approcha du reste du groupe, deux garçons aux cheveux longs qui s'étaient faits sérieux et posés. Eux aussi prirent Isabella dans leurs bras, l'affection due au veuvage. Raide, Isabella s'assit, porta une cigarette à sa bouche. Steven sortit du bar avec deux bières sur un plateau. Il les posa sur une table puis se dirigea vers elle. Lui aussi l'étreignit et l'embrassa sur les joues, puis il lui alluma sa cigarette. Isabella secouait la tête et se forçait à rire. Rocco eut l'impression d'assister à une scène répétée devant le miroir. Son copain était mort, c'était la bonne attitude. Mais elle avait vingt ans, pas la peine de s'immoler dans le brasier avec son fiancé. Sortir, voir des amis et recommencer à vivre était la chose la plus naturelle à faire. Ce visage émacié, cette fausse douleur dans les yeux servaient à se protéger du jugement de la meute, à respecter le code moral du groupe. Parce qu'on fait comme ça. Autrement, un concept naturel serait mis à nu : personne n'est essentiel, nous sommes tous remplaçables. Une idée terrible. Qui ne ferait qu'accroître l'angoisse et la peur de finir dans le noir de la mort et de disparaître à jamais de la mémoire et du cœur de ses amis. Steven rentra dans le pub et Rocco sourit à l'idée que ce garçon s'était bien foutu de lui. Il connaissait très bien Giovanni Ferri et Matteo Livolsi. Autrement, comment expliquer son intimité avec Isabella ? Steven en savait bien plus qu'il ne le laissait paraître. C'est alors qu'une ampoule s'alluma en Rocco : Skin. Peau. Était-ce le petit nom un peu raciste que les deux victimes avaient donné à Steven ? Et s'il avait vu juste, pourquoi Matteo disait-il qu'il ne fallait pas lui faire confiance ?

L'air de la nuit le caressait et le soulageait un peu. Le scooter filait comme le vent, Taiwo était doué comme mécanicien. Via Santa Croce in Gerusalemme, à soixante à l'heure, il n'y avait pas un chat. Steven était fatigué, ses oreilles sifflaient. Il fallait que Davide se décide à retourner au pub. Il ne tiendrait pas longtemps à faire le service du soir et du matin. Il avait dormi seulement six heures en deux jours, et si ce connard boutonneux ne se présentait pas au travail le lendemain il parlerait au chef.

« Personne vous a dit que l'esclavage, c'est terminé ? » hurlait-il contre le vent, imaginant le dialogue avec le gros. « Je peux pas travailler pour deux. Ah si ? Vous croyez ? Vous me licenciez ? Et qui vous allez trouver pour faire le boulot de trois personnes pour huit cents euros par mois ? Comment ? Les renforts ? Mais qu'est-ce que j'en fais, des renforts du soir ? Trois greluches qui savent à peine distinguer une bière d'un gin tonic. Elles ne comprennent rien, et je travaille pour trois ! »

Un bus qui rentrait au dépôt grilla un stop, tous feux éteints. « Connard ! » lui hurla Steven en enfonçant le bouton du klaxon, qui resta muet. Taiwo était fort avec les moteurs, mais nul en électricité. Il devait changer son vieux Scarabeo. Mais avec quel argent ? Il dépensait près de trois cents euros par an rien qu'en assurance. Qui sait combien d'années il resterait encore dormir chez ses parents. Dormir, pas vivre, parce qu'il ne passait à la maison que le temps de s'allonger sur le lit, de fermer les yeux quelques heures puis de les rouvrir. Il ne pouvait pas appeler ça vivre. Il appuya son scooter à un poteau, il n'avait pas de béquille, et s'engagea dans la via del Pigneto. Il les vit aussitôt, un groupe de vingt Noirs, presque tous nigériens et quelques Sénégalais, assis à boire de la bière et à attendre. Steven s'avança, cherchant le visage de Chuwku. Quelques-uns le saluèrent. Beaucoup ne le regardèrent même pas. Deux membres du groupe d'Africains donnaient des sachets à un jeune, la boule à zéro, vêtu d'un T-shirt déchiré. Aussi jaune qu'une mozzarella caillée, il vacillait, défoncé. Adossé au mur, Chuwku buvait de la bière directement à la bouteille. Steven s'approcha.

— Chuwku !

L'autre le regarda, sourit.

— *Ndewe kedu* ? lança Steven, la seule chose qu'il savait dire dans

la langue de son père.

— *Odinma ! Ma gi ?* répondit l'autre.

— Pas mal, reprit Steven en italien. Tu as quelque chose pour moi ?

— Oui. » Chuwku regarda autour de lui et fit signe à Steven de le suivre : « Combien ?

— Donne-moi vingt euros.

Il le dévisagea. Les yeux pareils à des tisons, le blanc rougi.

— Pour vingt euros tu me casses les couilles ?

— Aò, Chuwku, j'ai que ça.

Chuwku tendit la main et prit l'argent.

— Attends, dit-il en se dirigeant vers le coin de la rue.

Il allait à la cachette où il gardait sa came. Steven observa les alentours. À cette heure, il ne restait que des étudiants, des écrivains et de jeunes réalisateurs. Steven les enviait, ils avaient du temps, ils pouvaient rester à la fenêtre à regarder le ciel en attendant l'inspiration. Et surtout, ils avaient peut-être une famille qui les soutenait. Il s'imagina assis face à son père qui prenait son petit déjeuner à l'aube. « Salut papa, je crois que je vais me mettre à peindre. — Bravo. Commence par les murs de la chambre de tes frères, ils sont sales, c'est dégueulasse ! » Voilà ce que lui aurait répondu son père, qui parvenait à peine à payer six cents euros par mois pour ce trois-pièces de merde où ils habitaient. Chuwku revint, l'air circonspect. Puis il lui tendit rapidement un sachet. Il grogna un mot que Steven ne comprit pas, mais il ne devait pas s'agir d'une salutation, reprit sa bière et retourna à son mur pour attendre son prochain client.

Steven renfila son casque et rejoignit son scooter. Il le détacha du poteau et le fit démarrer au bout de trois tentatives. Il quitta le Pigneto en direction de la via Casilina, à la hauteur du périphérique, chez lui. Il n'avait pas remarqué qu'une Toyota hybride et silencieuse le suivait à cent mètres de distance depuis l'Old England.

Il laissait la chaîne et le cadenas accrochés à la grille du local de la chaufferie. Une solution pratique pour toujours trouver une place en bas de chez lui et ne pas se trimballer cette ferraille lourde et bruyante. Non que son scooter fasse envie à quiconque mais, si on le lui volait, adieu le travail au pub et adieu l'argent qu'il rapportait à la

maison. Avec trois frères au collège et une sœur encore en primaire, il ne pouvait pas se le permettre. Il se dirigea vers la porte de l'immeuble. Il avait une sensation bizarre, quelqu'un l'observait. Pourtant, il n'y avait pas âme qui vive dans la rue, et toutes les fenêtres des logements étaient sombres. Trois lampadaires éclairaient à peine la rue. Dans l'ombre entre les voitures, il vit seulement un chat. Il accéléra. Ses pas rapides, atténués par sa semelle de caoutchouc, ne faisaient pas de bruit. L'immeuble n'était plus qu'à une vingtaine de mètres. Il faisait sombre, le néon de l'escalier devait encore être cassé. Cette sale sensation ne le quittait pas. Il avait le souffle court, il avait du mal à respirer et le cœur commençait à lui battre dans les oreilles. Il accéléra encore.

Je me chie dessus, pensa-t-il.

La porte de l'immeuble n'arrivait jamais. Cette bouche sombre en aluminium anodisé, un refuge contre l'obscurité et la nuit, paraissait s'éloigner toujours plus. Il plongea la main dans sa poche pour attraper ses clés. Il ne voulait pas perdre de temps une fois devant la serrure, il voulait être prêt à ouvrir et se faufiler à l'intérieur. Une caresse froide lui fit dresser les poils de la nuque. Il se retourna, personne ne le suivait. Les clés glissèrent de ses doigts transpirants et tombèrent au sol. Il se pencha pour les ramasser. Quand il se redressa, l'ombre d'un homme se tenait devant lui, apparue de nulle part.

— Qu'est-ce que... ?

— Tu ne me reconnais pas ?

Il souffla le peu d'air qui restait dans ses poumons et parvint à prendre une profonde inspiration.

— Le flic ! Bonsoir, ou bonjour, comme vous voulez.

— Il faut qu'on parle, toi et moi, lui dit Rocco. Je n'aime pas qu'on se foute de moi.

— Maintenant ?

— Efface-moi ce sourire débile et monte en voiture ! lança-t-il en désignant la Toyota garée non loin.

— Ne me raconte pas de conneries, Steven, tu les connaissais très bien, Giovanni et Matteo.

Rocco s'alluma une cigarette. Steven fit oui de la tête, les yeux baissés sur le tableau de bord.

— Alors maintenant, tu vas m'expliquer un peu.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Ils dealaient, tous les deux ?

Steven soupira.

— Écoutez, commissaire...

— Commissaire, mon cul. Je suis sous-préfet. C'est la première et la dernière fois que je te le dis.

— Reçu. Écoutez, monsieur le sous-préfet, ce qu'ils faisaient, ces deux-là, je n'en sais rien. Ou plutôt..., s'empressa-t-il de dire pour réprimer un geste d'agacement de Rocco, ou plutôt je le savais, mais je ne m'en mêlais pas. En gros, ils étaient rentrés dans un trafic sérieux.

— Quel trafic ?

Steven regarda par la fenêtre. Qu'est-ce qu'il aurait aimé être dans la chambre de merde qu'il partageait avec ses frères et entendre son père ronfler.

— Je sais pas. En tout cas, ils vendaient de la coke.

— Tes copains du Pigneto n'ont rien à voir là-dedans ?

Le garçon observa le policier qui jetait sa cigarette par la fenêtre.

— C'est pas mes copains.

— Mais tu leur parles.

— J'achète.

— Quoi ?

— De l'herbe.

— Fais voir...

Steven plongea la main dans sa poche en soufflant. Il en ressortit un petit sachet en plastique transparent. À l'intérieur, un peu de marijuana. Rocco le prit. L'ouvrit. Renifla.

— C'est pas de l'herbe...

— Bien sûr que si !

— C'est de la pure merde, cultivée dans un garage ou au bord du périph...

Il la lui rendit.

— Vous vous y connaissez ? demanda Steven, ironique.

— Plus que tu crois. Combien tu leur as donné ?

— Vingt euros.

— Bon, au moins ça t'a pas coûté cher. Revenons à nos affaires. Donc ceux qui dealent au Pigneto, tu les connais pas ?

— Seulement Chuwku, il me vend de l'herbe de temps en temps. Vous voulez m'arrêter ?

— Ne change pas de sujet, Steven. Pour qui dealaient Matteo et Giovanni ?

— Je vous ai dit, je ne sais pas. Ils venaient de temps en temps, je les voyais distribuer des sachets à des jeunes. Ce sont des gosses de riches qui fréquentent ce pub, vous avez bien vu. Ils viennent des Parioli, de corso Trieste... Ils ont tous une Ligier ou une Smart...

— Depuis combien de temps ?

— Je m'en suis seulement aperçu il y a environ deux semaines. Je vous jure !

— Donc ce n'étaient pas tes copains ?

— Non, monsieur le sous-préfet.

— Et tu n'étais pas en affaires avec eux ?

— Moi ? Mais vous êtes fou ? Si j'étais en affaires avec eux, je n'habiterais plus ici, j'aurais un studio à Trastevere.

— Pas à Trastevere, à mon avis. Plutôt au Pigneto ou à San Giovanni.

— Vous dites que les prix sont trop élevés ?

— Laisse tomber Trastevere. Tu devrais plutôt regarder Rome est. Monteverde...

— Peut-être... Vous habitez où ?

— On s'égare, tu ne trouves pas ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— On a perdu le fil. Qui leur donnait la came ?

— Encore ? Je sais pas ! Je vous ai dit, ce n'étaient pas mes amis.

— Si c'étaient pas tes amis, pourquoi est-ce qu'ils t'appelaient Skin ?

Steven éclata de rire.

— Skin ? C'est pas moi, Skin ! Vous avez cru que c'était moi parce

que je suis noir ? Non, vous vous plantez. Skin, c'est Davide, ce merdeux qui a de la fièvre depuis deux jours et dont je dois me taper le boulot.

— Skin, c'est Davide ?

— Oui, le rouquin qui travaille au pub avec moi. Ils l'appellent comme ça à cause de ses boutons. Vous avez vu combien il en a ? On dirait qu'un seau de pop-corn lui a explosé au visage !

Rocco, lui, aurait voulu se donner un coup de poing au visage. Un courant froid remonta de ses jambes jusqu'à sa nuque. Il serra les mains sur le volant et y posa le front.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda Steven.

— Il habite où ?

— Qui ? Skin ?

— Davide, où il habite ?

Un quart d'heure plus tard, Rocco Schiavone laissa sa voiture devant une sortie de garage tandis que le soleil commençait à éclairer le squelette du gazomètre de la via Ostiense. Une sombre pensée l'obsédait depuis qu'il avait abandonné Steven dans le Casilino. Il avait désormais écarté l'hypothèse que Davide Mariotti, Skin pour les intimes, soit au lit avec quelques degrés de fièvre. Si le garçon était impliqué de près ou de loin dans le double homicide, le trouver en vie relèverait du miracle. Il sonna à l'interphone pendant au moins trente secondes. Il imaginait les habitants de l'appartement encore plongés dans leurs rêves sursautant dans leur lit, le cœur battant, le souffle court. Vingt secondes plus tard, une voix d'homme ouateuse répondit :

— Allô ?

Au point où il en était, autant donner le coup de grâce et faire déborder le vase de l'angoisse.

— Police. Ouvrez !

L'autre ouvrit sans un mot. Il avait oublié de demander l'étage. C'était l'appartement numéro 5. Quatre appartements par étage. En écartant celui du gardien, ce devait être au premier.

Arrivé sur le palier, il trouva la porte ouverte. Un homme en boxer et T-shirt, les cheveux blancs et frisés, l'attendait appuyé au chambranle. Il avait une barbe de plusieurs jours, grise.

— Monsieur Mariotti ?

— Que... Que se passe-t-il ?

— Schiavone, de la mobile.

— Mon... montrez-moi votre carte, répliqua l'homme en tendant la main devant son corps comme pour arrêter ce gêneur matinal.

Il avait peur, ça se voyait. Rocco montra sa carte à M. Mariotti et eut la sensation que celui-ci poussait un soupir de soulagement.

— Vous voulez entrer ?

Il lui céda le passage.

L'entrée était éclairée par un lustre fumé années 1970. Une commode Ikea supportait un miroir et une dizaine de chiens en céramique.

— Je cherche votre fils, dit Rocco.

À la porte apparut une petite femme, les cheveux jaune paille, vêtue d'une robe de chambre légère, qui se frottait les mains. Tous deux avaient la peau chiffonnée, des cernes et les cheveux coiffés avec un pétard. Une odeur de cannelle flottait dans l'air.

— Mon fils n'est pas là, fit l'homme à voix basse.

— Où est-il ?

Le mari regarda sa femme, qui baissa les yeux.

— Le problème, c'est qu'on ne sait pas.

— Vous ne savez pas ?

— On ne sait pas.

La femme n'arrêtait pas de se frotter les mains. L'homme transpirait. Deux auréoles humides sous les manches de son T-shirt le prouvaient.

— Depuis combien de temps vous ne savez pas ?

— Depuis deux jours, fit l'homme.

— Je vous en prie, entrez. Je viens de faire du café, l'invita la femme d'une voix fluette.

La cuisine aussi était Ikea. Elle était propre, ordonnée et sentait encore plus la cannelle. Sur le plan de travail, sous un torchon blanc et bleu, reposait un quatre-quarts. Ils s'assirent à table et, tandis que la femme versait le café dans les tasses, Rocco remarqua que la paupière du mari battait à un rythme syncopé, hypnotique, trois coups toutes les cinq secondes.

— Claudia et moi avons peur, dit-il. Ça fait deux jours que nous n'avons pas de nouvelles de Davide. Son portable est toujours éteint, nous avons appelé ses amis, mais personne n'est au courant de rien.

La femme apporta deux tasses. L'homme s'apprêtait à ajouter du

sucré, mais Rocco refusa d'un geste.

— Nous savons seulement ceci », et Claudia glissa la main dans la poche de sa robe de chambre. Elle en sortit une feuille à carreaux froissée, qu'elle tendit au sous-préfet : « Je l'ai trouvée sur le lit de Davide, avant-hier.

Rocco lut. D'une main empressée était écrit : « Ne me cherchez pas. Je pars quelques jours. Je rentre bientôt. Ne vous inquiétez pas. Davide. »

— C'est tout ?

— C'est tout, répondit Mme Mariotti.

— Il a déjà fait ça ? Je veux dire, disparaître comme ça pendant plusieurs jours sans vous dire où il allait ?

Les Mariotti firent non de la tête. Rocco sirota son café.

— Il a emporté quelque chose ? Des vêtements ? De l'argent ?

— Quelques T-shirts. Je le sais parce que je venais de les repasser.

— Et son ordinateur portable, ajouta le mari.

Rocco posa sa tasse.

— Je peux jeter un œil à la chambre de Davide ?

Tous deux acquiescèrent et Claudia l'y emmena. Ils traversèrent un petit couloir, lui aussi éclairé par deux lampes marron fumées. Aux murs, des bas-reliefs en métal représentaient une nativité et une crucifixion. La femme ouvrit la porte et alluma la lumière. Rocco entra.

Le lit était en ordre, comme le reste de la pièce. Une armoire blanche, une table de chevet sur laquelle étaient posés des comics Marvel. Aux murs, Shakira regardait Fabio Grosso qui exultait après le dernier penalty contre la France. Le policier ouvrit l'armoire. Quelques chemises, des pantalons, des T-shirts. Dans les tiroirs, des maillots de corps, des slips et une boîte de préservatifs intacte. Davide espérait, il se tenait prêt. Sous la fenêtre, un bureau. Un paquet de cigarettes vide, trois briquets, une boîte en fer contenant des trombones, deux chargeurs de portable, un cahier ouvert, quelques stylos.

— Davide a un scooter ? Une voiture ?

— Oui, un scooter.

— Quelle cylindrée ?

— Cinquante. » Le mari regarda Claudia. « Cinquante, non ?

La femme confirma d'un hochement de tête.

— Vous avez vérifié s'il est là ?

— Oui, c'est la première chose que j'ai faite. Il le gare en bas.

— Et ? demanda Rocco qui commençait à s'énerver.

— Il est en bas.

— Il a un compte en banque, à votre connaissance ? Il utilise une carte de crédit ? De débit rechargeable ?

À chaque question, ils faisaient non de la tête.

— Putain quelle fatigue, j'ai l'impression de charrier du gravier à la brouette, marmonna le sous-préfet. Vous avez essayé la famille ? Des oncles, les grands-parents, des cousins ?

— Rien, monsieur. J'ai une sœur à Ancône et un frère à Narni, mais il n'y est pas. Personne ne l'a vu.

— Il a une copine ?

— Non.

— Mais putain ! explosa le policier en se levant d'un bond. Il doit bien être allé quelque part, non ? Il a bien un copain qui sait où il est !

Les époux Mariotti restèrent silencieux.

— Écoutez-moi bien. Si votre fils donnait signe de vie, dites-lui de venir me voir immédiatement, sous-préfet Schiavone, commissariat de l'EUR. Vous m'avez compris ? » Puis il prit un stylo sur le bureau de Davide et nota son numéro de portable. « Voici mon numéro. J'insiste, pas de blagues. Davide s'est mis dans une sale histoire. Une très sale histoire.

Le jour s'était levé à présent, plus question de dormir. Il reprit sa voiture et décida de rentrer chez lui le temps d'une douche. Il ne put même pas faire de café, il n'avait plus de capsules. Il enfourcha son scooter, direction piazza del Fico pour prendre son petit déjeuner. Les magasins étaient ouverts, et l'été donnait le meilleur de lui-même dès neuf heures et demie. Il quitta la table et se dirigea vers la via dei Coronari. Le soleil ne tapait pas dans les ruelles du centre, où l'ombre et l'humidité rendaient tout plus supportable. Il s'attarda un peu à regarder les vitrines où des meubles anciens restaurés et des télévisions aux cadres dorés puaient le faux. Il se demanda s'ils auraient plu à Marina. En contemplant une nativité, il décida d'aller la voir avant midi. Ne plus entendre sa voix était devenu insupportable. Il s'arrêta devant le numéro 12A. Une boutique magnifique avec trois vitrines donnant sur la rue. Une table en marqueterie éclairée par des spots valait à elle seule autant que tout le magasin. Un tableau, que

Marina aurait su dater avec précision et que Rocco estimait être de la fin du XVII^e, était paresseusement posé sur une étagère de plâtre doré. Il représentait la fuite en Égypte, la lune, les palmiers, le pauvre mulet surchargé, et les ombres de la Sainte Famille qui se fondaient dans le noir de la nuit. Le visage de Joseph était tendu et nerveux, ses yeux à peine visibles scrutaient anxieusement le danger, ses grandes mains de charpentier serraient fort les rênes du mulet, prêtes à défendre sa femme et son fils des soldats d'Hérode. Il semblait marcher sur la pointe des pieds, bien qu'il soit chaussé d'énormes sandales déformées. La Vierge, au contraire, était sereine. Son visage illuminé regardait le petit emmailloté dans un drap de laine avec l'amour que seule une mère a dans les yeux. Le petit lui souriait. Rocco repensa aux derniers mots que la mère de Giovanni avait dits à propos de son fils. Qu'il était petit, gras, qu'elle l'avait allaité et que maintenant il n'était plus là. La Vierge, elle, savait qu'il n'arriverait rien à son enfant. Pas cette nuit-là, pas dans le Sinaï, ce ne seraient pas les gardiens d'Hérode qui ôteraient la vie à son amour qui lui rendait son regard en esquissant un sourire. Mais Joseph ne savait pas. Joseph avait la trouille. C'était un homme, le visage sombre, couleur terre, le ciel était loin de ses yeux et de ses pensées. Il n'était que peur, sang et nerfs, chair de poule et battements de cœur à crever la poitrine.

Beau tableau, songea-t-il.

Il entra.

Un homme d'une quarantaine d'années vint à sa rencontre tandis qu'une fille d'environ vingt ans avec une queue-de-cheval, le visage rouge, s'enfuyait derrière une porte en bois pleine d'ornements colorés, comme offensée par l'irruption de ce client. Ils étaient probablement en train de se disputer, mais l'antiquaire, calme et posé, n'en laissait rien paraître.

— Bonjour... J'ai vu que vous observiez le tableau en vitrine.

— Oui.

— Astolfo Petrazzi, vous connaissez ?

— Fin XVII^e ?

— Compliments... » Un bruit provenant du bureau attira l'attention de l'antiquaire. « Excusez-moi... Prenez le temps de regarder ce qui vous intéresse, je reviens tout de suite.

D'un pas rapide, l'homme disparut derrière la porte aux ornements en rajustant sa cravate. Rocco resta seul dans le magasin, bien gardé

par plusieurs caméras de surveillance. L'air conditionné ne donnait pas envie de sortir, il s'attarda donc sur une crédence, un miroir et deux candélabres posés sur un plan de marbre, qui auraient plu à Marina. De même que la cheminée en pierre. Il se jura que, si Marina revenait bientôt à la maison, il mettrait aussi une cheminée chez eux, même si trouver du bois de chauffage à Rome tenait du délire et que percer le conduit signifierait avoir des ouvriers pendant des semaines. Mais ça plairait à sa femme. Va savoir si l'été, le prix des cheminées, même anciennes, baissait par rapport à l'hiver. Il eut presque honte de cette idée aussi stupide qu'inutile, une cheminée dans un appartement avec le chauffage central. Le propriétaire de la boutique ne revenait pas. Rocco se perdit à observer une marina napolitaine de Gigante. En réalité, il ne savait pas quoi dire à Varisco, il était entré dans la boutique pour le regarder dans les yeux et comprendre, si possible, si cet homme pouvait constituer une menace pour son mariage. Ses cheveux blonds bouclés, ses yeux marron et intelligents, mais surtout son élégance et son physique mince le faisaient pencher pour le oui. Domiziano Varisco était très dangereux. Il s'approcha de la porte ornementée. Elle était entrouverte. Elle donnait sur une deuxième salle d'exposition aux murs tendus d'un tissu damassé rouge. De nombreux tableaux, deux bureaux et d'autres miroirs. La vitrine donnait sur une ruelle latérale. Deux voix provenaient de derrière un rideau de velours. Rocco s'approcha. Il posa l'oreille contre le tissu et écouta. L'une était masculine, celle de Varisco, l'autre appartenait probablement à la fille qui s'était enfuie à son entrée dans le magasin.

— Je peux savoir ce que je dois faire ? Voilà plusieurs jours que vous tirez la tête ! C'est insupportable, dit-il.

— C'était mon anniversaire, monsieur Varisco, comment avez-vous pu ne pas y penser ?

— Oui, j'ai oublié. C'est si grave, mademoiselle Stefania ?

— Je travaille ici depuis un an, et je m'attendais...

— Si vous travaillez ici depuis un an, vous auriez dû remarquer que je ne souhaite pas joyeux Noël, ni joyeuses Pâques, ni bonne année.

— Je sais. J'ai remarqué.

La voix de la femme était rancunière, agressive.

— Alors dites-moi, mademoiselle Stefania, pour quelle raison j'aurais dû vous souhaiter joyeux anniversaire ?

— Pour montrer que vous tenez à moi, non ?

— Votre salaire ne vous convient pas ?

— Si, parfaitement.

— Vous ai-je jamais maltraitée ?

— Jamais.

— Je me suis toujours montré correct et, à chaque fois que vous avez bien fait votre travail, il me semble vous avoir fait des compliments et avoir chanté vos louanges en plus d'une occasion, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur Varisco, c'est vrai. Mais j'attendais autre chose.

— Et qu'attendiez-vous, mademoiselle Stefania ? Je vous ai même accordé une prime trimestrielle pour chaque vente accomplie !

— C'est vrai.

— Je me suis toujours comporté de manière correcte, gentille, polie, et je ne vous ai jamais refusé de vacances ni un seul jour de congé.

— Ce n'est pas ça.

— Quoi alors ?

Varisco commençait à hausser le ton.

— Je me sens transparente.

— Transparente ?

— Si c'était moi ou une autre, pour vous ce serait pareil !

— Oh, bon sang, mais qu'est-ce que je devrais faire alors ?

— Me regarder !

— Mais je vous regarde !

— Pas me regarder comme si j'étais votre secrétaire, il faut vous faire un dessin ? Me regarder comme une femme.

— Qu'est-ce que vous cherchez à me dire, Stefania ?

— Vous ne vous êtes donc aperçu de rien ? Je suis amoureuse de vous !

Il y eut un court silence. Rocco souriait. Cette visite s'était transformée en vaudeville.

— Vous..., bégaya Varisco.

— Oui. Depuis des mois ! Et vous ne vous en êtes jamais aperçu !

— Ah, je serais distrait ? Bon, Stefania, je vais vous expliquer, écoutez-moi attentivement ! Mes amis qui entrent dans la boutique avec leurs vêtements colorés, leurs poignets souples, qui rient fort et émettent de petits cris d'excitation, que croyez-vous que ce soit ? Des

excentriques ? Non ! Ils sont gays ! Comme moi, mademoiselle Stefania ! Je suis gay ! Homosexuel ! Pédé ! Vous le comprenez, oui ou non ?

Rocco entendit des pas nerveux s'approcher du rideau. Il s'éloigna rapidement, feignant un grand intérêt pour un vase chinois. Stefania, le visage rouge et le regard bas, quitta la pièce et traversa le magasin sans remarquer le sous-préfet. Peu après, Varisco reparut aussi. Il regarda Rocco.

— Malheureusement, j'ai entendu, avoua le policier.

— Désolé. C'est extrêmement désagréable.

— Vous ne me connaissez pas, moi si. Je suis Rocco Schiavone.

Un sourire serein s'ouvrit sur le beau visage de Domiziano.

— Le mari de Marina ?

— Je vous avoue que je vous ai vu raccompagner ma femme, je ne venais pas pour le tableau.

— J'imagine que vous avez trouvé une réponse plus que satisfaisante. On va prendre un café ?

— Je ne demande pas mieux.

Sur le trajet jusqu'au bar ils étaient passés au tutoiement, et après avoir commandé Rocco et Domiziano semblaient deux amis de longue date.

— Mais je dois te dire que je me suis tordu de rire, fit Rocco en mettant une pointe de sucre dans sa tasse.

— Oui, hein. Mais elle est folle, celle-là. Ça fait des semaines qu'elle tire une tête d'enterrement.

— Elle est tombée amoureuse.

Rocco but son café.

— Mais comment elle fait ? Tu m'as vu ?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise. Tu es un bel homme.

— Tu connais combien d'hétéros qui mettent une chemise à rayures colorée avec une veste à carreaux et une cravate en laine ?

— Pas beaucoup.

— Précisément. D'ailleurs excuse-moi, mais il fait trop chaud ici. » Il retira sa veste, qu'il posa sur un tabouret. Ses biceps se dessinaient sous sa chemise en coton. « Et toi, comment tu vas ? demanda-t-il.

— Mal. Marina ne me répond pas. Tu es au courant de tout ?

— Tout, répondit Domiziano avec sérieux.

Il but son café, les yeux pointés sur le sous-préfet.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Je ne sais pas. Elle réfléchit. Tu l'as sacrément déçue.

— Je m'en mangerais les couilles.

— Laisse tomber. Tu peux faire quelque chose de plus constructif.

— C'est-à-dire ? demanda Rocco, plein d'espoir, pendu aux lèvres de l'antiquaire.

— Va la voir. Juste pour une glace ou un apéritif. Fais-la rire. Elle doit sentir à nouveau ton parfum. Et puis, je ne devrais pas te le dire parce que je suis son ami, mais tu lui manques. Énormément.

— Elle garde tout le temps son portable éteint !

— Mais merde, Rocco ! Vas-y en personne, non ? Elle a besoin de te voir. Ne respecte pas ses consignes. Ne te tiens pas à ses règles. Enfreins-les. Tu t'en fous. Toi qui n'as jamais su ce qu'étaient les règles, tu te crées des problèmes maintenant ? Avec Marina ?

— Je sais pas. Je me sens bloqué.

— Tu sais où elle est. Va la voir au travail, mais pas avec une excuse du style « Je passais par là » ! Va la voir, dis-lui la vérité. Au moins, tu fais avancer la situation. Fais-le aussi pour moi. Sincèrement, je ne supporterai pas un autre dîner avec Marina en larmes qui me parle de toi.

Rocco sourit.

— Ça te fait marrer ? Ça te fait plaisir que ta femme parle de toi en pleurant ?

— Ben ça laisse un espoir.

— Tu ne comprends rien aux femmes, monsieur le sous-préfet, permets-moi de te le dire. Bon, il faut que je retourne au magasin. Au cas où quelqu'un s'intéresserait au tableau de Petrazzi.

— Par curiosité, il coûte combien ?

— Quand tu es entré et que j'ai vu comment tu étais habillé, je ne t'aurais jamais donné le prix. Tu n'as pas l'air de quelqu'un qui a de l'argent. Mais à présent, sachant qui tu es, je peux te le dire. Il coûte soixante-cinq mille.

— Tu me ferais un rabais ?

— Non. Je ne te le vendrai pas.

— Et pourquoi ?

— Mais t'es con ? Comment tu l'expliqueras à ta femme ?

Le sous-préfet baissa le regard.

— Tu as raison. Merci, Domiziano.

— Pas de quoi. Et va reprendre Marina. Le soir, j'ai d'autres projets. C'est l'été et, si je ne profite pas maintenant de l'hiver que j'ai passé à la salle de sport, tu peux me dire à quoi ça sert d'avoir fait des régimes et porté des poids pour avoir la tablette de chocolat et des biceps de plage ?

Il avait convoqué De Silvestri, Zuccari et l'inspecteur Munifici, les meilleurs du commissariat, pour faire le point. Ses hommes l'écoutaient.

— Bon, qu'est-ce qu'on a ? Deux gamins assassinés, probablement par des trafiquants de drogue. Un troisième ami à eux, Davide Mariotti, a disparu de la circulation. La séance est ouverte. Allez, balancez ce que vous trouvez bizarre.

Munifici leva la main. À 11 heures, sa barbe avait déjà amorcé sa repousse.

— Le premier homicide à la carrière. Je ne comprends pas pourquoi le cadavre a été abandonné en pleine vue alors qu'à quelques mètres il y avait un lac où le cacher.

— On a des nouvelles de la santé de notre journaliste ? interrogea Rocco.

Les agents se tournèrent vers De Silvestri.

— Il s'est rétabli ? On peut lui poser des questions ?

— D'après ce que je sais, il est toujours dans le coma, répondit le vieux policier. Il ne parle pas, il n'entend pas, bref, il ne donne pas signe de vie, monsieur.

Rocco eut une moue désapprobatrice.

— On sait quelque chose de cette empreinte digitale ?

— Toujours rien, fit Munifici. Mais si vous voulez, je rappelle Gizzi de la scientifique.

— Ça me paraît une bonne chose. Et toi, Zuccari ? Une idée ?

— Comment je vois les choses ?

— Comment tu vois les choses.

— On a trois fils à papa...

— Deux. Le troisième, Davide, n'en est pas un. Mais continue.

— Bon, les trois se mettent à dealer, ça ne plaît pas à quelqu'un, qui les élimine.

— Certes. Mais qui ? demanda Rocco.

— Ceux qui contrôlent le territoire.

— C'est bien le problème. En ce moment, Rome est divisée. Je le sais, les Stups le savent, et les journalistes aussi. Mais eux, ils dealaient occasionnellement, ils n'occupaient pas un coin de rue. À mon avis, il ne s'agit pas d'une invasion de territoire.

— Vous avez raison, monsieur, intervint Munifici. À mon avis, soit ils devaient de l'argent à quelqu'un...

— Soit celui qui leur fournissait la drogue a décidé de se débarrasser d'eux pour une raison ou une autre, hasarda De Silvestri.

Rocco joignit les mains devant la bouche et se mit à parler en regardant la table :

— Il y a quelque chose qui nous échappe, un truc auquel je n'ai pas pensé. Bon, l'homicide à la carrière. Le gamin meurt vers minuit, minuit et demi. À cette heure-là, Gigi Bouche-d'égout rentre avec son Ape, il était aux putes sur la Tiburtina.

— Avec son Ape ?

Zuccari écarquilla les yeux.

— Oui, il consomme dans le caisson, précisa Rocco. Ça explique peut-être pourquoi ils n'ont pas jeté le cadavre dans le lac.

— Peut-être. Le gardien rentre, et ils s'enfuient pour qu'il ne les voie pas.

— Ensuite, il y a le deuxième cadavre. Tué on ne sait pas où, amené via Fidenza, près de chez lui. Personne n'a rien vu, ils agissent vite, avec précision. Maintenant, je me demande, suivez-moi bien... » Rocco se leva, se dirigea vers la fenêtre : « Ils ont tué ce malheureux à la carrière. C'est la nuit. Le gardien est à moitié aveugle. Quelle probabilité y a-t-il qu'il les voie suffisamment bien pour les reconnaître par la suite ? Dans le noir ?

— Peu de chances. Presque zéro. Et alors ?

— Alors je dis qu'ils ont une trouille bleue d'être vus. Seulement vus. Comme si un regard suffisait à les identifier.

Les trois policiers réfléchissaient au raisonnement de leur supérieur.

— Pas vrai ? Qui a peur d'être reconnu, même de loin ?

— Un acteur célèbre ? lança Zuccari.

— Quelqu'un de très grand ?

— Non, Alfredo, il y a beaucoup de gens grands. Ça ne suffit pas. Quelqu'un qui a une particularité qui le distingue de la majorité,

même à une distance de vingt, trente mètres. » Rocco considéra ses collègues un par un : « Quelqu'un qui se différencie par son aspect, vous comprenez ? Pas un défaut physique, mais quelque chose que peu de gens ont en Italie. La couleur de peau !

Une lueur s'alluma dans les yeux des agents et de l'inspecteur.

— Ils sont... noirs ? hésita Munifici.

— Je pense que oui. Les Nigériens contrôlent une partie du trafic de la ville. Qui les fournit, je l'ignore, mais tout Rome sait qu'ils dealent.

— Les Nigériens... » Alfredo s'assit : « C'est une hypothèse valable. Mais pour l'homicide de San Giovanni ? Pourquoi laisser un garçon en pleine rue ? Ils ne pouvaient pas l'abandonner ailleurs ?

— Non, parce qu'ils l'ont tué pas loin, en plein jour, et ils ne pouvaient pas le transporter.

— Pourquoi ne pas attendre la nuit ? demanda l'inspecteur.

Rocco se mordit les lèvres.

— Peut-être parce que Matteo avait la puce à l'oreille. Ils avaient éliminé Giovanni, maintenant c'était son tour. Ils devaient agir sans perdre de temps. Reste à découvrir où ils l'ont tué. » Il se recula dans son fauteuil : « Moi, je pense que ça peut avoir eu lieu sur un escalier, un escalier extérieur.

Ses collègues le regardaient sans comprendre.

— Oui. La victime a été agressée, elle est allongée sur une marche et l'assassin frappe par en dessous. Voilà pourquoi il n'y a pas de sang sur le cou et les vêtements du pauvre Matteo Livolsi.

— Monsieur, j'ai besoin d'une cigarette, sinon je n'arrive pas à réfléchir, lança Zuccari.

Rocco lui tendit la boîte en bois qu'il gardait sur son bureau. Zuccari l'ouvrit.

— Je peux ? » Il prit une cigarette. « Quel parfum... Je me suis toujours demandé quel tabac c'était.

— Rien, ce sont des légères. Mais avant, il y avait des Cohiba dedans.

— Voilà pourquoi on sent l'arôme ! s'exclama Zuccari.

— Répète ! fit Rocco en fixant l'agent.

— Quoi ?

— Ce que tu viens de dire !

Zuccari regarda Munifici et De Silvestri sans comprendre.

— On sent encore l'arôme, pourquoi ?

Rocco sourit.

— Pourquoi ? Parce que la boîte est fermée. Voilà pourquoi on sent. Parce que le couvercle est en bois, il retient les odeurs.

Les policiers ne le suivaient pas. Le sous-préfet venait d'énoncer une évidence, ils ne comprenaient pas où il voulait en venir.

— Si le couvercle avait été une grille, une cage, quelque chose d'ouvert, l'odeur serait sortie, pas vrai ? » Rocco se leva d'un bond : « Zuccari, on a du boulot !

— Oui, mais je n'ai pas compris..., fit Munifici.

— C'est pour ça que tu resteras toujours inspecteur !

Munifici l'envoya se faire foutre, mais seulement en pensée.

Rocco et Zuccari traversèrent le parking précédés par Nino, qui haletait à cause de son ventre et de son âge. Les murs et les piliers étaient peints en rouge, une lettre sur chaque pilier pour que le propriétaire retrouve facilement son véhicule.

— Dites-moi, Nino, par simple curiosité, ça coûte combien, une place de parking ?

— Ça dépend. Simple 250, double 400, 150 pour une moto.

— Eh ben..., lâcha Zuccari. Pour ce prix, tu as une maison à Viterbe !

— Avec terrasse, ajouta Rocco.

— Je sais, reconnut le gardien en écartant les bras, mais à Rome, surtout ici à San Giovanni, il n'y a pas de garages.

Leurs pas se répercutaient sur le plafond de ciment bas sillonné de dizaines de tubes mystérieux.

— Et il y a combien de voitures ici ?

— Qu'ess qu'y a, vous voulez mes comptes ? fit le gardien en riant. De toute façon, c'est pas à moi, ça appartient à une banque. En tout cas, il y a environ cent cinquante voitures. Faites le calcul !

— Mazette, siffla le sous-préfet.

— Eh. Dites-vous qu'il y a une file d'attente d'au moins trente clients encore.

Zuccari secoua la tête.

— Des gens prêts à payer quatre cents euros pour se garer ?

— Pas seulement pour ça. Mettons que vous achetez, je sais pas, une Lexus, une Mercedes ou une Jaguar, qu'est-ce que vous faites ?

Vous la garez dans la rue ? Dans le meilleur des cas, vous la retrouvez rayée.

— Ouais. Au pire, tu la retrouves à Tirana, fit Rocco.

Le gardien éclata de rire.

— Exactement, monsieur, exactement.

— Dites-moi un peu, parmi vos clients, vous avez la famille Livolsi par hasard ?

— Il faut me dire la voiture. J'ai déjà entendu le nom.

— Zuccari, tu sais quelle voiture ont les Livolsi ?

L'agent sortit son bloc-notes de sa poche et se mit à le feuilleter.

— Alors... Voilà. Une Subaru Legacy rouge.

— Ah oui, bien sûr. Ça fait même pas un mois qu'il l'a achetée. Je le sais parce que c'est la seule. Pourquoi vous me demandez ?

— J'ai besoin de savoir, répondit Rocco.

— Alors... » Nino s'arrêta entre deux piliers. « Vous me disiez la grille qui donne sur la via Fidenza ?

— Exact.

L'homme regarda autour de lui pour s'orienter.

— Alors, alors, alors... ça devrait être... par là.

Il indiqua un endroit plongé dans la pénombre.

— Qui peut entrer ici ?

— Dans le parking ? Seulement ceux qui ont les clés. Mais je vais vous dire la vérité.

— Dites-la-moi.

Peut-être encouragé par l'obscurité dans laquelle ils avançaient, le gardien avoua :

— Ça arrive que je sois pas à la guérite. J'ai un certain âge. Je dois pisser douze fois par jour. Et puis c'est pas qu'il y a beaucoup de travail. En tout cas, personne ne laisse rien de valeur dans les voitures.

Ils arrivèrent enfin devant une porte en fer grise.

— Ça doit être ici.

Nino ouvrit. Ils se retrouvèrent dans un boyau où l'on ne pouvait avancer qu'en file indienne. Des murs en ciment de chaque côté et un bruit bas et continu d'air qui passait dans les tuyaux. De temps à autre, quelque chose gargouillait à l'intérieur des murs.

— Vous savez, il y a un fleuve qui passe en dessous. Rome est pleine de fleuves souterrains.

— Nino, pourvu qu'il ne se décide pas à sortir maintenant, ça me

suffit ! répondit Rocco.

Le boyau était long. Après un coude, il continuait encore sur trente mètres. Ça sentait la moisissure et les champignons pourris.

— À quoi ça sert, ce vide sanitaire ?

— Pour l'humidité, je crois, et pour les tuyaux du chauffage. Ceux de l'eau aussi, bref, c'est un local technique. Il y en a trois ici. Ils se terminent tous par une grille. Une sorte de sortie de secours, vous voyez ? On sait jamais, s'il y avait un incendie...

Plus ils avançaient, plus la puanteur devenait insupportable. Aux champignons et à la moisissure s'ajoutait une odeur douceâtre de corps en décomposition. Une souris, songea Rocco. Ils arrivèrent enfin à l'entrée d'une pièce souterraine. Un escalier de fer montait vers la grille, et en levant le regard on pouvait voir le ciel.

— Voilà, on y est. Là-haut, c'est via Fidenza.

Rocco écarta les bras pour arrêter Nino et Zuccari.

— N'entrez pas ! J'y vais seul.

Nino recula d'un pas, un peu effrayé par la réaction du policier. Rocco examina le sol. La poussière avait été remuée. Quelqu'un avait marché récemment dans cette pièce. Tendant la jambe la plus qu'il put, il enjamba le sol sans le toucher et parvint à mettre un pied sur l'escalier. Il se pencha pour observer. À la cinquième marche, il la vit : une petite tache de sang. Il jeta un œil à travers les mailles de fer de la marche et sur le sol, moins d'un mètre et demi plus bas, la tache sombre était beaucoup plus grande.

— Zuccari ! Appelle Gizzi. C'est ici qu'ils ont tué le gamin.

Zuccari acquiesça et sortit son portable.

— Je remonte, ça ne capte pas ici.

Il rebroussa chemin. Nino était choqué.

— Qu... quoi ?

— C'est ici qu'ils ont poignardé le garçon. Il était allongé sur l'escalier, peut-être qu'un des deux l'immobilisait pendant qu'un autre fils de pute le plantait par en dessous. Maintenant, il faut que je comprenne un truc. » Il monta trois marches et atteignit la grille qui donnait sur la rue. Il la poussa légèrement avec le dos, et elle s'ouvrit. Il déboucha sur le trottoir, caché par une poubelle, à cinquante centimètres des scooters où avait été retrouvé le corps du garçon. « Ils l'ont fait rouler ici..., dit-il pour lui-même, avant de se pencher pour regarder le gardien qui l'attendait en bas de l'escalier : Nino, faites le

tour et rejoignez-moi dehors. N'entrez pas.

L'homme acquiesça et disparut dans le boyau, telle une vieille souris qui se réfugie dans son terrier. Un passant regarda Rocco, le buste à moitié dehors.

— Eh ben, vous faites des travaux ? demanda-t-il.

Mais Rocco ne répondit pas. Il réfléchissait.

Qu'est-ce que tu faisais là-dessous, Matteo ?

Il dut attendre l'arrivée des hommes de la scientifique, qui se mettraient à l'œuvre sur les traces de pas dans la poussière de la pièce, sur les taches de sang, et à relever des empreintes sur l'escalier, autant d'opérations qui demandaient des heures de travail. Du temps perdu pour Rocco, qui n'avait aucune envie de rester via Fidenza à fumer des cigarettes et boire du café. Adossé au capot de la voiture garée à l'ombre, Zuccari parlait dans son portable. Le sous-préfet regarda l'heure. Il prit une décision soudaine. Il s'approcha de l'agent.

— Emmène-moi à Saint-Jean-de-Latran, lui dit-il.

L'autre couvrit le combiné.

— Où ça ?

— À la basilique San Clemente.

— Je sais pas laquelle c'est, moi !

— Ignorant. Active, je vais te dire la route !

Ils montèrent en voiture. Zuccari souffla et salua rapidement son interlocuteur.

Moins de cinq minutes plus tard, Rocco descendit de voiture, traversa la rue et franchit le portail de bois noir, le cloître et entra dans l'église, où il se dirigea vers l'escalier qui menait à la basilique inférieure.

Ses jambes tremblaient. C'est peut-être pour cela qu'il avait agi sur une impulsion, pour ne pas trop y penser. Il le savait, dans la vie, trop penser peut mener à l'immobilisme. Domiziano avait été clair et direct, il devait enfreindre les consignes, surmonter les obstacles que sa femme avait dressés devant lui et la regarder dans les yeux, lui parler et comprendre, ne serait-ce que par un souffle, un sourire, s'il pouvait encore espérer la revoir à la maison, à ses côtés, et dormir dans le même lit. C'était comme marcher sur une corde tendue entre deux gratte-ciel. Un coup de vent, un faux pas, un vertige soudain, et il était foutu.

Il descendit les marches.

Dans la nef centrale, face au mur de gauche, un échafaudage était recouvert d'un drap blanc. Derrière, une lampe répandait une clarté uniforme. Dans le silence, on entendait seulement le grincement du bois et le raclement intermittent d'une spatule contre le mur. Marina était là, au travail. Que devait-il faire ? Tousser ? L'appeler ? Il s'approcha, le regard baissé sur le sol millénaire, respira l'odeur de renfermé, de bois, d'encens et de térébenthine. Il fit le tour de l'échafaudage et passa la tête. Sur une estrade, Marina se tenait collée au mur, elle portait ses lunettes et travaillait sur la fresque. Il se perdit à l'observer. Elle était belle. Le regard concentré, ses dents qui mordaient légèrement sa lèvre inférieure, les cheveux ramassés en chignon tenus par un crayon, à moins que ce ne soit une baguette chinoise. Belle, avec sa blouse blanche immaculée qui reflétait la lumière de la lampe et créait une auréole autour d'elle. Ses cheveux semblaient plus blonds et les grains de poussière qui dansaient autour de son visage paraissaient des étoiles et des comètes. Rocco ne sentit plus ni la chaleur ni l'humidité, il n'avait pas faim, il n'avait pas soif, il n'avait plus de corps. Il observait en silence, respirait doucement et souriait comme un imbécile.

— Tu vas rester là toute la journée ? demanda Marina sans détourner les yeux de la fresque.

Rocco se réveilla.

— Allez, monte... » Elle retira ses lunettes : « Comment tu vas ?

Rocco haussa légèrement les épaules. Marina tenait une sorte de spatule, au bout de laquelle se trouvait une matière blanche collante, du plâtre ou peut-être de la couleur. Elle désigna la fresque avec.

— Elle est belle, hein ?

Rocco acquiesça :

— Je la connais. Elle est où, cette inscription célèbre... C'est la première bande dessinée de l'histoire, si tu y penses.

— J'étais sûre que tu la connaissais. Mais ça, c'est l'histoire du miracle de saint Clément. Un jour, le préfet Sisinnio s'aperçut que sa femme s'était mise à adorer le Christ. Il voulut la récupérer avec ses soldats, juste au moment où saint Clément disait la messe. Tu vois ? Celui-là, avec les bras écartés, c'est saint Clément. Mais Dieu ne permit pas la chose. Il aveugla Sisinnio et les soldats qui, à la place de la femme, emportèrent une colonne de marbre. Sisinnio resta aveugle

jusqu'à ce qu'il rentre chez lui. » Elle regarda Rocco dans les yeux :
« Belle histoire, tu ne trouves pas ?

— Et chez lui, il a recouvré la vue ?

— Je ne sais pas. Peut-être que oui.

— Et il a compris ?

— À présent, Teodora était chrétienne.

Rocco effleura sa barbe de deux jours.

— Teodora s'était mise à adorer un dieu que son mari ne connaissait pas, et il a voulu la punir.

— Exact.

Elle glissa la spatule de côté dans une minuscule fissure, juste à côté du saint.

Rocco se gratta la tête.

— C'est une belle métaphore. Le mari était aveugle parce qu'il ne voyait pas la vérité.

— Plus ou moins. Reste à savoir quel dieu était le bon. Ceux de Sisinnio, ou celui de Teodora ?

Rocco s'approcha de la fresque. Elle faisait un certain effet. À les regarder d'aussi près, la peinture et les personnages changeaient de dimensions et de couleurs.

— Je sais pas trop. D'habitude, c'est le dieu qui gagne qui a raison. Marina sourit.

— Historiquement parlant, oui. Mais est-ce que c'est vrai ?

— Tu me poses une question difficile. Je ne crois pas qu'un dieu ait raison et un autre tort. D'une certaine manière, ils sont tous dans le même bateau.

— Ils parlent des langues différentes, mais ils disent la même chose. Ce qui nous permet de dire que ce sont nos actions qui sont justes ou fausses. » Elle jeta un regard à Rocco puis posa la petite spatule dans une caisse en bois et saisit un pinceau enduit d'une substance huileuse. « Je ne crois pas en Dieu, mais je pense qu'il a servi à nous donner une morale.

— En effet...

Marina appuya le pinceau sur le mur, juste à côté d'une silhouette tenant un bâton.

— Maintenant, je te demande une chose, Rocco : est-ce que la justice existe dans la nature ?

— Non. La justice est une chose humaine.

— Et elle se trompe ?

— Comme toutes les choses humaines.

— Et entre nous, qui se trompe ? » Marina saisit une petite éponge pour absorber délicatement une tache d'huile infinitésimale sur la couleur : « Ça fait presque mille ans que cette fresque est ici. C'est beaucoup, mille ans. On pourrait l'oublier et passer une couche de blanc dessus, ou bien la réparer et tenter de la faire durer encore mille ans. Pour que deux cons comme toi et moi puissent la regarder un jour et penser à leur vie, à ce qui est juste, à ce qui ne l'est pas. » Elle posa l'éponge et mit les mains sur ses genoux : « Si c'est le mari qui est aveugle, si c'est la femme qui n'a pas compris. Je crois qu'on n'en viendra jamais à bout, Rocco, parce que l'amour nous perd.

— Moi, je n'y comprends rien.

— Moi non plus, Rocco.

— J'ai envie de faire l'amour.

— Pas moi.

— Quand est-ce que tu rentres à la maison ?

— Quand j'aurai compris.

— Tu me manques beaucoup.

— Toi aussi, Rocco. Toi aussi. » Elle lui mit les bras autour du cou. Elle sentait le shampooining et la térébenthine. « Je t'ai déjà dit que tu as des yeux inexpressifs et éteints ?

— Tu parles.

— Tu es fatigué. Pourquoi tu ne rentres pas à la maison ?

— Je peux pas. J'ai un sacré problème. » Il n'ajouta rien. Il ne parlait jamais de son travail avec Marina. « Combien de temps je dois attendre ?

Marina prit une profonde inspiration.

— Je ne sais pas, Rocco. Ne crois pas que j'arrive à dormir la nuit. Je reste réveillée et je réfléchis. Un matin je me dis : laisse-toi aller, Marina. Ferme les yeux, rentre à la maison et vis à côté de cet homme. Tu l'as choisi, non ? Il doit bien avoir du bon.

Elle sourit. Les genoux du sous-préfet tremblèrent.

— Je t'ai déjà dit que tu as les plus beaux yeux du monde ?

— Oui, mais ce n'est pas vrai.

— Qui le dit ?

— Moi.

— Tu n'y connais rien. Chaque minute que je passe sans toi est une

minute inutile.

— Maintenant pars, Rocco. Je te promets que je t'appelle bientôt.

Rocco l'embrassa. Il se sentit stupide, mais son cœur s'était emballé et semblait remonter dans sa gorge.

— Tu trouves pas ça dingue que j'aie des frissons comme il y a six ans ?

— C'est l'humidité. On est sous terre. Ça pénètre dans les os.

Ils éclatèrent de rire.

— Allez, va-t'en. Je dois travailler, et toi aussi. Et si le prêtre arrive, ça fait trop de choses à lui expliquer.

— Ah oui ?

— Tu es le quatrième homme que j'embrasse aujourd'hui sur cette estrade. Un peu excessif, même pour un dominicain irlandais.

Ils rirent.

— Bon, maintenant j'ai trois hommes à tuer. Je peux avoir leurs noms ?

— Non, parce que tu serais vraiment capable de le faire.

Un nuage noir passa dans les yeux du sous-préfet. Peut-être que Marina plaisantait. Ou peut-être qu'elle était sérieuse. On ne savait jamais vraiment, avec elle.

— Tu n'as pas une haute opinion de moi, dit-il en descendant de l'estrade.

Dès qu'il toucha le sol, Marina le rappela.

— Rocco ?

— Oui ?

— Je plaisantais.

— Tu es sûre ?

Les hommes de la scientifique avaient examiné les lieux et s'étaient éloignés. Rocco pouvait enfin entrer. Il descendit le vieil escalier noir de crasse. Au sol, les techniciens avaient mis en évidence une trace de chaussure de sport, et des taches de sang sous l'escalier. L'avaient-ils suivi jusqu'ici ? Pourquoi Matteo aurait-il cherché le salut dans ce boyau ? Il aurait été plus facile de courir vers l'entrée du parking en criant, peut-être que Nino le gardien l'aurait entendu. Se glisser là-dedans signifiait se livrer aux assassins. Il était évident que la présence du garçon ici était liée à autre chose. Il se mit à observer les murs, à la lumière qui tombait perpendiculairement par la grille au niveau du

sol. Il les toucha. Des murs de ciment brut, d'où dépassaient des clous et quelques fers. Il alluma son briquet et se glissa sous l'escalier, dans la partie la plus obscure de cette caverne urbaine. Le sol était encore plus noir et la puanteur encore plus forte. Un égouttement persistant se faisait toujours plus présent à mesure qu'il avançait dans cet espace sombre. Il dut éteindre son briquet avant que son pouce et son index ne prennent feu. Il souffla dessus et attendit quelques secondes. Puis il le ralluma. Le plafond descendait toujours plus bas, il dut se baisser pour passer. Il pensait que cette espèce de niche s'arrêtait là, mais elle continuait. Une lumière ténue luisait derrière un coin. Il y avait quelque chose là-bas. Rocco sentit ses pulsations cardiaques augmenter. Il tendit l'oreille, mais n'entendit rien. Il décida d'avancer. Il dut se courber et mettre les genoux à terre. Adieu, pantalon en coton kaki, songea-t-il. Il progressa à quatre pattes sur quelques mètres et tourna au coin. Il passa la tête et se trouva devant la combinaison blanche d'un policier penché vers le sol, sa torche posée par terre. L'autre se retourna.

— C'est vous, monsieur ? Finzi, de la scientifique. Venez voir ce que j'ai trouvé...

— Tu pouvais pas faire un peu de bruit, Finzi ? J'ai frôlé l'infarctus !

Il rejoignit l'homme accroupi.

— J'ai remarqué qu'à cet endroit le sol était propre. Regardez un peu...

L'agent avait retiré quelques vieilles dalles, découvrant un trou assez grand.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une cachette..., répondit Finzi.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Ça ! » Il brandit au bout de ses pincettes un sachet en plastique vide : « Il était coincé sous un tuyau qui passe là-dessous.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je vais le faire examiner, mais je peux vous dire qu'il y a de la came dedans. Coke ou héroïne, je ne sais pas...

À la lueur de la torche, le sourire de satisfaction des deux policiers prit une tournure spectrale.

— Bravo, Finzi !

— De toute façon, vous l'auriez trouvé.

— Avec un briquet ? Finzi, il faut qu'on arrête de se voir comme ça...

— Vous avez raison, monsieur.

Le policier se remit à travailler tandis que Rocco reculait.

— À ton avis, je dois prendre un antitétanique ?

— Je ne sais pas, mais à votre place je me désinfecterais les mains.

Il marchait au rythme des coups de rame que deux jeunes donnaient à l'unisson, rompant la surface immobile et sombre du petit lac de l'EUR. Sur les pelouses, une dizaine d'enfants jouaient en hurlant. Le temps des vacances de trois mois était révolu pour les familles avec des enfants si petits. Bien que ce lac soit le repaire nocturne des toxicos, chacun cherchait un endroit qui rappelle vaguement la mer, la montagne, n'importe quoi qui ne soit pas un immeuble avec des antennes et la puanteur de l'asphalte brûlant mêlée à celle de la pisse. L'eau, miroir putride où flottaient des restes alimentaires et des algues mortes, reflétait la tour ENI et ressemblait à une tache de pétrole. Le vert de la pelouse virait au jaune et les arbres souffraient de la canicule et du manque de soins. Il s'assit sur un banc. Un couple passa avec un cocker en laisse. Le chien, écrasé par la chaleur de la fin d'après-midi, avait la langue qui pendait jusqu'à terre. Rocco s'alluma une cigarette.

À qui les garçons avaient-ils pris la coke ? Qui utilisait les Nigériens pour vendre dans la rue ? Les assassins de Matteo et Giovanni étaient-ils vraiment nigériens ? Le chaînon manquant était Davide, Skin, à supposer qu'il soit encore vivant. À moins que lui aussi n'ait fini avec un coup de poinçon à la base du crâne dans un fossé par-delà le périphérique ? Il ressortit le bout de papier, les notes du journaliste. Ces deux initiales, S.S. et L.B. Il devait trouver à quoi elles correspondaient, et vite. Ce détail essentiel changerait le cours de cette histoire de merde une fois pour toutes. Et ce sigle, derrière : SLR U 971197-8 Que signifiait-il ? Pourquoi Alberto Ferri ne se rendait-il pas service à lui-même ainsi qu'à tout le corps de police en sortant du coma ? Pourquoi les assassins connaissaient-ils la cachette de Matteo dans le parking ? Où emmenaient-ils Giovanni quand il avait réussi à s'enfuir de la voiture, certainement arrêtée à la station-service ? Un rat énorme, noir, aux poils hirsutes, passa rapidement derrière la petite barrière et disparut dans un trou sous terre. Rocco

éteignit sa cigarette en la frottant sous sa chaussure et la mit dans sa poche. Il se leva. La tête lui tourna un peu. Il y avait un excellent glacier pas loin, il pourrait prendre un cornet pour fêter la discussion avec Marina. Est-ce qu'il y avait même quelque chose à fêter ? Rocco ne l'avait pas compris. Mais il avait envie d'une glace, sans crème, une privation qui soulageait sa conscience en lui laissant croire qu'il ne prenait pas trop de calories. Jour après jour, une bouée se gonflait autour de sa taille, qui ne l'aiderait pas s'il devait miser sur l'aspect physique pour convaincre Marina de revenir. La sonnerie de son portable lui évita l'absorption de sucres superflus.

— Qui me les brise ?

— Monsieur, ici Parrillo.

— Qu'ess tu veux ?

— Il faudrait que vous rentriez au bureau.

— Je peux savoir quelle est l'urgence ?

— Il y a quelqu'un qui vous cherche.

— Qui ça ?

— Un certain Davide Mariotti.

Skin !

Davide était dans la salle des dépôts de plainte. Quand Rocco entra, il le trouva en compagnie de Zuccari, qui lui avait offert un café du distributeur. Le garçon était pâle, même les boutons qui ornaient ses joues étaient presque blancs. Il tenait son gobelet à deux mains, posé sur les genoux. Il paraissait avoir froid, bien que dans cette pièce l'air conditionné soit en panne depuis 1998.

— Davide ! lança Rocco. Où t'étais passé ?

Le garçon regarda d'abord Zuccari, puis le sous-préfet.

— J'étais allé chez un copain... à Casal Palocco.

— Tu te cachais là-bas ?

Davide acquiesça.

— Raconte-moi ce qui se passe.

Davide prit une profonde inspiration, baissa le regard et commença :

— Giovanni et Matteo s'étaient mis dans la merde. Je le leur ai toujours dit. Mais ils ne m'écoutaient pas. Ils me traitaient de trouillard, disaient que si on veut s'en sortir dans la vie il ne faut pas avoir peur. L'autre soir, quand...

— Stop ! l'interrompit Rocco. Procédons par ordre. À qui est la came ?

— Ça, je sais pas. Tout ce que je sais, c'est qu'ils l'ont eue parce que Giovanni ne se mêlait pas de ses affaires. Un soir au pub, à la fermeture, je baissais le rideau, Matteo et lui étaient dehors avec la copine de Giovanni...

— Isabella ? demanda Rocco.

— Exact. Oui, je crois que c'est ça. Bref, Giovanni est sérieux. Il était sérieux, se corrigea-t-il en déglutissant. Il s'est mis à dire qu'il avait trouvé une piste grâce au travail de son père. Un truc important. Il y avait du fric à se faire. J'ai écouté par hasard, je pensais qu'il s'agissait d'un truc simple, et j'ai participé. Je croyais à un truc d'investissement, d'argent, monter une boîte, je sais pas. Mais Giovanni m'a regardé dans les yeux et m'a dit : Davide ! ou plutôt Skin ! Matteo et lui m'appelaient comme ça à cause de ces boutons qui partent pas.

— Tu as essayé le savon au soufre ? intervint Zuccari.

— Simone, on s'en fout de ses problèmes de peau ! cria Rocco. Continue, Davide.

— Skin, il me dit, si t'es avec nous t'es avec nous, sinon casse-toi !

— Pourquoi t'es pas parti ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? Parce que je suis con, parce que j'imaginai tout sauf qu'ils se mettraient à dealer. C'étaient des garçons bien, Giovanni fumait même pas de joints. Donc je reste. Et j'écoute. Giovanni savait où en trouver beaucoup. Il voulait la prendre et se mettre à vendre. Il parlait de kilos de came, pure, qu'il apprendrait à couper avec Matteo.

— Elle était où, la came ?

— Je sais pas, monsieur. Le soir où ils sont allés la prendre, j'étais pas avec eux. Je les attendais au pub, on a partagé et chacun a trouvé une cachette.

— Il y avait combien de drogue ?

— Beaucoup. À moi, ils m'ont laissé plus de trois cents grammes.

Rocco regarda Zuccari.

— Où tu l'as cachée ?

— Je l'ai pas rapportée chez moi. J'allais pas mettre mes parents là-dedans. Je l'ai laissée au pub. À l'étagé, dans les toilettes, derrière la chasse d'eau.

— Elle est encore là ?

— Non. Vous vous rappelez le jour où j'ai appris ce qui était arrivé à Giovanni ? Vous êtes venu au pub. J'ai eu peur et je l'ai jetée dans les toilettes.

— Bravo, fit Zuccari.

— Tu sais qui a tué Giovanni et Matteo ?

— Non. Je sais pas. Je ne sais ni à qui ils l'ont volée, ni qui les a tués. J'ai seulement peur, monsieur. Peut-être qu'ils savent qui je suis. Le prochain, ça pourrait être moi ! Voilà pourquoi je me suis enfui.

Rocco retourna à la fenêtre.

— Tu ne vas pas rentrer chez toi, tu restes ici. Zuccari, on a une chambre pour Davide ?

— Il y a deux trans en ce moment. On peut demander au juge qu'il nous aide.

— Non, fit Rocco. Personne ne doit savoir qu'on a Davide, à part toi et moi. » Rocco se tourna vers le garçon : « Tu viens chez moi et tu n'en sors pas tant que cette affaire n'est pas terminée.

Davide acquiesça.

— Il a un bel appart, le sous-préfet, déclara Zuccari.

Rocco le fusilla du regard.

— Vous prévenez mes parents ? Vous leur dites que je vais bien ?

— Pourquoi, t'as pas de portable ?

— Bien sûr. Je peux l'utiliser ?

— Il suffit que tu leur dises de garder le secret, expliqua Rocco en haussant les épaules.

Davide plongeait la main dans sa poche et composa le numéro de chez lui.

Le soleil avait disparu, les lampadaires des berges du Tibre s'étaient allumés à la place. Rocco avait laissé Davide après lui avoir montré la chambre d'amis. Il lui avait même offert un slip et un pantalon en coton. Le garçon s'était mis à regarder un film à la télé, Rocco était ressorti et filait sur son scooter en direction de viale Parioli, chez les Massari. Quand il arriva, il ne trouva pas le gardien. Il sonna.

— Oui ? répondit un homme.

— Sous-préfet Rocco Schiavone. Ouvrez ! dit-il.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi à cette heure-ci ?

— Ne posez pas de questions et ouvrez ! rétorqua-t-il d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Mais l'autre répondit :

— Je n'ouvre pas. J'attends mon avocat.

Rocco frappa de la paume contre le mur.

— Très bien, attendons-le ensemble. Vous me faites monter, ou je reviens avec un papier du juge ?

L'homme réfléchit. Puis déverrouilla la porte.

Il trouva Enrico, le père, avec sa barbiche à la Cavour et une chemise bleue au col ouvert, qui l'attendait à la porte.

— Vous ne pouvez pas vous présenter comme ça...

— Monsieur Massari, vous pouvez remercier le ciel que je me présente chez vous seul, croyez-moi !

L'homme s'écarta et le fit entrer.

— Quand arrive l'avocat ?

— Je viens de l'appeler. Il arrive dans dix minutes. Je peux savoir de quoi il s'agit ?

— Bien sûr. Votre fille est la clé du double homicide de Giovanni Ferri et Matteo Livolsi, répondit-il calmement, dans l'intention d'effrayer l'impeccable M. Massari.

Avec succès, car l'autre pâlit.

— Co... comment ?

— Votre fille sait pourquoi son fiancé a été assassiné. Elle ne vous l'a pas dit ?

— Non... Isabella m'a seulement dit que Giovanni s'était attiré des ennuis qui...

— Giovanni a volé de la cocaïne à quelqu'un, qui le lui a fait payer. Et non seulement votre fille connaissait les projets de Giovanni et Matteo, mais selon moi elle sait aussi qui est le fils de pute à qui ils ont piqué la came !

— Je ne crois vraiment pas..., tenta de se défendre Enrico Massari en se frottant la barbiche. Vraiment pas. Isabella ne sait pas ce genre de choses. Elle m'a dit...

— Un tas de conneries !

À ce moment-là, la double porte en bois qui donnait sur le salon s'ouvrit et Isabella apparut, vêtue d'un T-shirt déchiré et d'un short.

— Isabella ! s'écria son père.

La fille se mordit les lèvres, croisa ses longues jambes et fixa les lattes du parquet.

— Je ne sais pas à qui ils l'ont prise, monsieur, je vous jure !

— Isa, attends l'avocat !

Mais elle poursuivit :

— Giovanni s'était mis ce truc en tête avec Matteo. Mais je ne sais pas à qui ils l'ont prise. » Elle fondit en larmes. « Je vous en prie, croyez-moi. C'est vrai. J'avais peur. Très peur. Il voulait la cacher ici, chez moi...

— Chez moi ? hurla Enrico. Mais vous êtes devenus fous ?

— Je lui ai dit non, papa. Il l'a rapportée chez sa mère. C'est là qu'il l'a cachée.

— Et si on s'asseyait ? intervint Rocco.

Enrico paraissait congelé. Il ne parvenait pas à bouger. Il regardait sa fille, le souffle court, comme s'il ne la reconnaissait pas, qu'il ne comprenait pas ce que fichait cette fille pieds nus dans son entrée.

— Isabella, tu cours le même risque que Giovanni et Matteo, tu sais ? renchérit Rocco.

Maintenant que la muraille dressée par M. Massari s'était lamentablement effondrée, il était temps de faire entrer les troupes dans le château.

— Moi ? P... pourquoi ?

— Parce que tu sais qui c'est, ils te connaissent, et ils pourraient t'éliminer comme ils ont éliminé tes amis. Ce sont des bandits, ils font partie d'une sale organisation. Tu penses qu'ils te croiront quand tu leur diras que tu ne sais pas où est la coke ? Tu crois qu'ils sont comme moi ? Tu crois qu'il s'agit de gens calmes et posés ? Ils ont tué tes copains d'un coup de couteau à la base du crâne, comme des bêtes d'abattoir ! Ils vont te violer, te découper en morceaux et te jeter dans les champs, voilà ce qu'ils vont faire !

Enrico Massari tremblait. Il s'appuya à un meuble ancien en noyer, l'objet le plus solide qu'il trouva à portée de main.

— Et moi, je devrai venir avec la scientifique constater le massacre ! Ils ne te croiront pas, Isabella, poursuivit Rocco d'une voix grave, scandant chaque mot. Ils ne te croiront pas parce que, même s'ils ont récupéré la came de Giovanni et de Matteo, il leur en manque une partie. Celle que vous avez donnée à Davide, à Skin. Lui, il l'a jetée !

— Je n'ai rien donné à personne ! cria Isabella. Papa, je t'en prie, crois-moi ! Ils m'ont impliquée, mais je ne voulais rien faire. Je m'en fous, de ces conneries. Papa... » Elle s'éloigna de la porte et courut dans les bras de son père. « Aide-moi, papa. Je ne veux pas... Je ne veux pas... » Elle enfouit son visage contre la poitrine de M. Massari, qui se mit à lui caresser les cheveux, son regard halluciné fixé sur le mur. « Crois-moi, papa... Je n'ai rien à voir là-dedans...

— Oui, ma chérie. Je te crois.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? lança une voix.

Ils avaient laissé la porte ouverte. M^e Sorrentino, échevelé, vêtu d'une chemise rose, venait d'entrer.

— Enrico ! » lança-t-il. Puis il regarda Rocco : « Vous ? Dois-je vous rappeler que...

— Laisse tomber, Federico, fit M. Massari. La situation n'est pas celle qu'on croyait. Je pense, enfin j'espère, que M. Schiavone est ici pour nous aider, et non pour nous pourrir la vie.

— Je suis là pour vous la sauver, la vie.

L'avocat considéra le policier sans comprendre.

— Allons nous asseoir, fit Massari.

Serrant sa fille, il emmena tout le monde vers le salon.

Autour de la table, tandis qu'une femme de chambre en tablier à rayures roses et blanches préparait le dîner, Rocco, Enrico, l'avocat et Isabella se regardaient dans les yeux.

— Je suggère de rester à la maison, Isabella court trop de risques à se montrer, dit l'avocat.

— Je pourrais dire à ses amis qu'elle est malade, une colique néphrétique, la fièvre ?

— Je ne crois pas, monsieur Massari, intervint Rocco. Ça sent l'excuse, ça ne tient pas. J'imagine que vous avez une résidence secondaire quelque part.

— Oui. À l'Argentario. Ma femme y est en ce moment.

— Bien. Il serait bon qu'Isabella rejoigne sa mère, conseilla Schiavone.

— Avec ce connard de Roberto ? s'écria la fille, la voix froide comme une lame.

— Isa, ce n'est pas le moment de créer des problèmes. Il me semble qu'on en a assez, non ? s'emporta Enrico.

— Ton père a raison, intervint l’avocat. C’est ce qu’il y a de mieux à faire. Partir en vacances maintenant n’éveillera les soupçons de personne. C’est l’été, non ?

— Et si je supporte Roberto, moi qui étais le mari de ta mère, je pense que tu peux y arriver aussi.

— Ce con bronzé, avec ses régates et ses clubs de golf de merde !

— Isabella ! la reprit son père. Je n’aime pas quand tu parles comme ça.

— Bien, fit Rocco pour tenter de reprendre la situation en main. Maintenant, Isabella, je veux bien croire que tu ignores qui était le propriétaire de la cocaïne. Et je veux bien croire que Giovanni ne t’a jamais révélé le moindre détail, même involontairement, sur l’endroit où il est allé chercher la drogue. Ni sur quoi travaillait son père.

Isabella fit non de la tête. Rocco poursuivit :

— Même si j’ai du mal à te croire, espérons que tout le monde sera d’accord là-dessus ! Surtout après notre première rencontre ici même, dans ce salon.

— Les choses étaient différentes, monsieur Schiavone, objecta Enrico. Tout ce que je savais, c’était qu’Isabella et ses amis s’étaient retrouvés dans un affrontement entre bandes rivales pour le vol de quelques iPhone. C’est du moins ce qu’on m’a raconté, dit-il en jetant un regard à sa fille.

— Réfléchis bien, Isabella. Il n’y a rien qui te vient à l’esprit ? Par exemple, si je te donne des initiales », et il lui répéta les quatre lettres trouvées dans les notes du journaliste, S.S. et L.B. : « Ça te dit quelque chose ?

Isabella sembla réfléchir quelques secondes.

— Non, monsieur. Rien.

— Si je te parle de Nigériens, non plus ?

Isabella tressaillit.

— Des Nigériens ?

— Oui. Ils dealent dans la rue dans les quartiers sur lesquels enquêtait Alberto Ferri, le papa de Giovanni.

Isabella se mit à jouer avec une bague qu’elle venait d’enfiler.

— Il y avait un type... un Noir. Grand, avec des dreadlocks, un jour il est venu au pub pour demander où était Giovanni. Je me rappelle parce qu’il avait une énorme voiture noire, peut-être une Alfa, je n’y connais pas grand-chose. Il était en colère, alors je n’ai rien

dit. Quand j'ai vu Giovanni, je lui ai raconté...

— Et lui ?

— Comme d'habitude. Il a haussé les épaules et n'y a pas accordé d'importance. Mais moi, je me souviens de ce type. Il était terrible. Il avait une entaille sur le visage, juste ici... » Elle se montra la pommette droite. « On ne voyait pas trop si c'était une coupure ou un tatouage. Je me rappelle que j'en ai parlé avec Steven... Il travaille au pub, il est nigérian. Enfin il est né à Rome, mais ses parents viennent de là-bas.

— Je sais, je le connais, dit Rocco.

— Il ne savait pas qui c'était, mais il m'a conseillé d'éviter ces gens-là. Il l'a conseillé aussi à Giovanni.

— Et il a haussé les épaules ?

— Exact.

— Bordel de merde, je vois le tableau, marmonna l'avocat. Ils contrôlent le trafic dans plusieurs quartiers de Rome. Ce sont des bandes fortes et sans pitié.

— Moi, ce que je pense, enfin ce que j'espère, c'est qu'il ne s'agit que de petites mains. Je veux arriver à ceux qui sont derrière. Les familles qui se répartissent le territoire appartiennent à la 'Ndrangheta, à la Camorra, et puis il y a les gitans. Me glisser là-dedans sera difficile et dangereux, mais c'est là que je dois aller. Pour eux, Giovanni, Matteo et leur copain représentent à peine plus qu'une piqure de moustique.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Vous voyez, monsieur Massari, ce sont des gens qui brassent de grosses quantités. Ici, j'ai l'impression qu'on a affaire à autre chose, une bande de fils de pute, peut-être tolérée par les grandes familles mafieuses, qui deale allègrement dans quelques quartiers. Je dis ça parce que, si on avait affaire à la 'Ndrangheta ou la Camorra, on n'aurait jamais retrouvé les cadavres des garçons. Ils ont été tués par des gens de la rue, qui agissent pour quelques milliers d'euros. Je ne les sous-estime pas, mais je sens que c'est ça.

— Il faudrait peut-être impliquer les Stups ? suggéra l'avocat.

— Ça, c'est à moi d'en décider, répondit Rocco. Maintenant, ce que je voudrais que vous fassiez, c'est protéger Isabella, la faire disparaître un moment et continuer à vivre comme si de rien n'était. Je ne suis jamais venu ici et vous, maître, vous êtes venu ici pour une plainte

contre qui bon vous semble.

Enrico et Sorrentino acquiescèrent.

— Bien. J'en ai terminé. Quand j'aurai du nouveau, je vous recontacterai.

— Vous ne restez pas dîner avec nous ?

— Je vous remercie, mais j'ai encore du travail.

C'était un mensonge, sa journée s'achevait sur cette visite. Il ne voulait pas laisser Davide seul chez lui trop longtemps. En entrant dans l'appartement, il fut agressé par une odeur de nourriture dans l'air. La table était mise pour cinq. Davide avait placé un torchon devant son pantalon et s'avança vers lui en souriant.

— Ce soir, on mange des spaghettis aux *vongole*, et comme plat principal j'ai fait une tranche de thon aux herbes, ça vous va ?

— Attends, que je comprenne. Où est-ce que tu as trouvé toutes ces choses à manger ? Tu es sorti ? Pourquoi pour cinq ?

Davide indiqua la terrasse. La porte-fenêtre était ouverte. Le sous-préfet s'approcha et vit ses amis avachis dans les fauteuils et sur la chaise longue. Sebastiano, Furio et Brizio le repérèrent et levèrent leur bière pour le saluer.

— Ave ! lancèrent-ils en chœur.

— Expliquez-moi.

— Qu'est-ce que tu veux qu'on t'explique ? » Brizio but une gorgée puis s'essuya la bouche : « On a fait les courses parce que, ton frigo, il y a des toiles d'araignée dedans, et puis le gamin s'est proposé pour cuisiner...

— Il dit qu'il a fait l'école hôtelière et qu'il rêve de devenir cuistot, fit Furio en s'allumant une cigarette.

— Alors on en profite. Tu sens cette bonne odeur ? À mon avis, le rouquin, il assure !

Rocco écarta les bras.

— Qui vous dit que j'avais envie de dîner avec vous ?

Sebastiano s'avança sur sa chaise.

— Parce que autrement tu aurais passé une soirée sordide avec tes remords, à regarder les filles sur Internet. Dis-moi un truc, Rocco. » Il baissa la voix : « C'est qui, celui-là ?

Rocco rentra sans répondre. Davide était aux fourneaux.

— Comment ils sont entrés ? lui demanda-t-il.

— Ils ont sonné.

— Et tu as ouvert ?

— Oui.

— Mais putain, Davide ! Tu savais pas qui c'était !

Le garçon touillait l'eau des spaghettis avec la cuiller en bois.

— Ils m'inspiraient confiance.

— Ces trois-là t'inspirent confiance ? Eux ? Mais tu les as bien regardés ?

— Oui, par le judas.

— Et t'as pas eu peur ?

— Non. Pourquoi ?

— Tu as idée de quel genre de personnes c'est ?

— C'est vos amis, non ?

Il n'avait pas tort. Ces trois brigands affalés dans ses fauteuils et sur ses chaises longues étaient ses amis. Depuis toujours. Depuis tout petits, quand ils jouaient au foot piazza San Cosimato, à Trastevere, ou qu'ils se branlaient en épiant les toilettes des femmes du restaurant par la fenêtre qui donnait sur le vicolo del Cinque. Ils avaient tout partagé. La pauvreté, le deuil et la joie, les joints et les cigarettes, les filles et le mariage. Sebastiano était l'ours, lent, colérique, rancunier et poilu. Furio était le guépard, rapide, alerte, vigilant, généreux. Brizio était le lévrier afghan, beau, avec tous ses cheveux là où il faut, loyal, fidèle et con comme pas un. Ils faisaient partie de sa famille, que Marina avait acceptée à contrecœur. Peu à peu, elle avait appris à les aimer, à fermer un œil sur leurs activités, puis un autre sur le fait qu'un sous-préfet de la police nationale ait comme meilleurs amis trois gibiers de potence. Elle devait les détester à présent, persuadée qu'ils étaient à l'origine des magouilles de son mari. Marina n'avait pas compris que Rocco était ainsi, même sans eux. Qu'il ne savait pas vivre autrement, que toutes ses tentatives de changement avaient été vaines et qu'avec le temps il avait seulement tenté de faire cohabiter deux âmes aussi différentes. Jamais il n'aurait voulu se trouver à ce carrefour, devoir choisir entre Marina et ces trois-là. Mais sa femme, si elle l'était encore, ne lui poserait jamais un tel ultimatum.

— Tu as fait dégorger les *vongole*, au moins ?

Davide ne lui répondit même pas.

— Occupez-vous plutôt du vin. J'ai mis deux chardonnays au frigo. Les pâtes sont prêtes dans deux minutes. » Puis Davide regarda Rocco

de travers : « Je n'aime pas qu'on m'observe pendant que je cuisine !
Rocco acquiesça et alla chercher le blanc au frigo.

Le dîner était vraiment bon. Que Davide reste derrière le comptoir d'un pub représentait un vrai gâchis. Il avait la touche, selon l'expression de Sebastiano après avoir avalé la première fourchette de pâtes aux palourdes, lesquelles lui rappelaient celles de La Cambusa à Positano. Ils éclusèrent quatre bouteilles de vin, et pour le dessert ils mangèrent les cornets Miko que Rocco achetait par boîtes de six et gardait au congélateur. Pendant ces jours sans Marina, ils avaient plus d'une fois constitué son dîner, son déjeuner et son petit déjeuner.

— Maintenant, tu dois te demander pourquoi on s'est invités à dîner ! fit Sebastiano en léchant sa glace.

— Non, je me le demande plus, répondit Rocco.

— C'est pas parce que tu nous fais de la peine. Ici, tout seul, sans Marina... non ! renchérit Brizio.

— Ni parce qu'on avait rien à faire, ajouta Furio.

— Non, il y a une autre raison. Mais le cuistot... » Sebastiano se tourna vers Davide : « ... doit sortir sur la terrasse, fermer la fenêtre, mettre des écouteurs, chanter à voix haute...

Tout le monde fixait le garçon désormais, qui se leva en souriant.

— Je n'ai pas de musique.

— N'écoute pas, c'est tout. Si tu le fais, on te coupe les couilles, dit doucement Furio.

— Reçu !

Davide sortit sur la terrasse en rabattant la porte, que Brizio ferma en tournant la poignée, pour être sûr. Puis il frappa au double vitrage et salua de la main Davide, qui s'était allumé une cigarette.

— Bon, nous y voilà.

— Ça m'est brusquement venu à l'esprit, Rocco, commença Brizio en revenant à table. Quand Sebastiano m'a parlé de ces initiales... S.S. Sandro Silvestrelli !

— Sandro Silvestrelli ? répéta Rocco. J'ai déjà entendu ce nom-là.

— Sandro Silvestrelli est une ordure à qui Sebastiano et moi avons eu affaire il y a quelque temps. Il se faisait les tabacs en Émilie avec des Slaves. Un loser.

— Quand il est arrivé à Rome, personne ne le calculait, poursuivit Sebastiano. Brizio et moi, on lui a refourgué des bijoux. Et il a cherché

à nous arnaquer.

— Ouais. C'est une belle ordure, ajouta Furio pour enfoncer le clou.

— Pourquoi êtes-vous sûrs que c'est lui ?

Rocco s'alluma une Camel.

— C'est une possibilité, répondit Furio. Il est brusquement devenu riche. Il se balade en Porsche, il fait le con dans les boîtes, il baise des Biélorusses à mille euros la nuit.

— Peut-être qu'il a fait un gros coup et qu'il en profite, non ?

— C'est ce qu'on pensait avant, Rocco, intervint Brizio. Mais on s'est rappelé que l'année dernière Silvestrelli fournissait la came pour les soirées du Sénat.

— Ah ! » Rocco clappa de la langue : « Il est monté en gamme.

— Eh oui. Coke et putes. Dans les endroits habituels. Il se faisait même pas payer.

— Et depuis quand les sénateurs paient ? pontifia Sebastiano.

— Il ne me connaît pas ?

— Je crois pas, Rocco. Fais un effort, rappelle-toi si tu l'as déjà rencontré ces dernières années.

Rocco faisait non de la tête tandis qu'il fouillait dans les tiroirs de sa mémoire.

— Décrivez-le-moi, ça m'aidera peut-être.

— Quand on le fréquentait, il était brun, les cheveux longs, genre cheyenne, il était toujours bronzé.

— C'est vrai. » Brizio se lissa les cheveux. « D'ailleurs, on l'appelait Cochise. Mais c'était un loser.

— Maintenant, il s'est peut-être coupé les cheveux. Mais tu sais, ajouta Furio en se versant le fond de la bouteille, je me rappelle qu'il avait une cicatrice juste ici. » Il indiqua la base de son cou. « Comme si on l'avait opéré de la gorge.

— C'est vrai. Il a le nez écrasé, genre boxeur, mais il sait pas se battre !

Sebastiano sourit.

— Pourquoi tu souris ? lui demanda Rocco.

— Parce que le nez, c'est un cadeau que je lui ai fait quand j'ai découvert qu'il m'arnaquait dans l'histoire des bijoux !

— Il se l'est peut-être fait refaire, si vous dites qu'il a plein de fric.

— Peut-être. Et peut-être que tu as des photos de lui dans les

archives.

— Un autre truc important. » Brizio donna une chiquenaude sur son verre, comme pour attirer l'attention : « Je sais qu'il a une couverture, un magasin de meubles sur la Tiburtina, où il fait tout sauf vendre des meubles...

— Sur la Tiburtina..., répéta Rocco. Intéressant. C'est là qu'on a trouvé le cadavre de Giovanni.

Les trois amis acquiescèrent. Rocco réfléchit quelques secondes. Ils savaient que, quand le flic réfléchissait, il fallait se taire.

— Sandro Silvestrelli... » Puis il leva la tête : « Pourquoi est-ce qu'on donnerait pas ce nom à Davide ?

— À qui ?

— Ce pauvre gamin qui doit avoir fumé un paquet sur la terrasse.

Les trois amis se tournèrent vers la fenêtre. Davide était appuyé à la rambarde, à regarder Rome.

— On peut lui faire confiance ?

— Seba, il risque d'y laisser la peau. À ton avis, pourquoi je le garde ici ? Peut-être que le nom lui dit quelque chose.

Brizio alla le rappeler. Davide rentra, toujours avec le sourire.

— Eh ben, quelle vue, monsieur... Si j'avais su que ça gagnait autant, un flic, moi aussi je serais entré dans les forces de l'ordre.

— Laisse tomber, Davide, tu peux pas comprendre, fit Sebastiano. Écoute, maintenant on va te donner un nom. Toi, tu nous dis si ça te parle.

— Dites-moi...

— Par contre, assieds-toi, sinon je vais attraper un torticolis, fit Rocco.

Davide obéit.

— Sandro Silvestrelli, scanda Rocco.

Davide resta impassible.

— Non, ça me dit rien.

— Et si je te dis Cochise ? essaya Sebastiano.

— Cochise ? Non plus. C'est qui, un Indien ?

Les quatre amis se regardèrent.

— Écoute, Davide, cet homme a une cicatrice juste ici, à la base du cou. Il se promène avec des putes dans des baignoires de luxe, fit Furio.

— Toujours bronzé, ajouta Brizio.

— Il a aussi le nez écrasé, genre boxeur.

Davide fixait la table. Il réfléchissait. Il bougeait les lèvres, comme s'il répétait les détails qu'il venait d'entendre.

— Non. Ça ne me dit rien, désolé.

— Il a un magasin de meubles sur la Tiburtina, précisa Rocco.

Mais Davide secouait la tête.

— Qu'est-ce que ça devrait me dire ?

— Mais à part cuisiner les pâtes, à quoi tu sers ? lâcha Sebastiano, sérieux.

— Moi, je dis que si tu vas là-bas avec les uniformes, tu trouveras rien, suggéra Furio.

— Tu as raison, Furio. Je vais réfléchir.

— On peut organiser quelque chose, non ? proposa Sebastiano. Moi, je sais où il est, Silvestrelli. Mais toi, Rocco, tu ne dois pas te montrer, parce qu'ils savent peut-être qui tu es.

— Ils sauront aussi qu'on est amis.

— Quel rapport ? Les affaires sont les affaires, trancha Sebastiano. Toi et moi, on est amis depuis quarante ans. Pourtant, il me semble que moi, Furio et Brizio, on continue à faire nos affaires, non ?

— Là-dessus, tu as raison. Moins tu m'en dis, mieux ça vaut. » Rocco se leva. Alla à la fenêtre. « Je sais pas... C'est pas votre problème, ces deux gamins assassinés par un fils de pute.

— À mon avis, il y a trois problèmes, pontifia Furio. Le premier, c'est qu'il n'y a plus de vin, donc rien ne sert de rester ici. Le deuxième, c'est que les gens qui étripent les gamins dans la rue, ça nous plaît pas du tout. Le troisième, le plus important, c'est qu'on a une visite à faire. Parce que dans ce cas, la règle de Chitarrella s'applique comme jamais.

Davide semblait s'amuser.

— C'est quoi, cette règle ?

— Comme quand on joue aux cartes. Un coup d'œil vaut mieux que penser cent fois. Allons voir ce magasin de meubles.

— Mais... maintenant ? fit Brizio.

— Maintenant, répondirent en chœur Sebastiano et Furio.

Rocco les regarda, il aurait voulu les embrasser. Mais il évita.

Brizio au volant, Sebastiano à côté de lui, Rocco et Furio à l'arrière. La soirée était chaude, ils avaient la climatisation à fond, les fenêtres fermées. Dès qu'ils quittèrent le périphérique, la circulation

disparut et ils filèrent sur la Tiburtina.

— Si ça pouvait être tout le temps comme ça, murmura Brizio, concentré sur la conduite. Vous imaginez la Tiburtina aussi déserte, je sais pas, le lundi matin ?

Mais personne ne répondit. La Mercedes noire et silencieuse sentait le cuir neuf. Les arbres plantés le long de la route défilaient comme des soldats au garde-à-vous.

— Quand j'étais petit, à cette hauteur, on voyait déjà des lucioles, déclara Furio en regardant par la fenêtre.

Personne ne réagit.

— Je peux fumer ? demanda Sebastiano.

Brizio fit non de la tête.

— Stella déteste l'odeur de fumée dans la voiture. Et puis je l'ai achetée il y a trois mois, tu veux déjà me l'empester ?

Ils passèrent devant la carrière. Deux néons placés sur des poteaux éclairaient la grille.

— Voilà. C'est là qu'on a trouvé Giovanni, dit Rocco.

Les autres se contentèrent de jeter un regard.

Ils laissèrent la tache de lumière bleue derrière eux, avalée par la nuit. Après un virage et une ligne droite, ils dépassèrent la station-service qui donnait sur l'arrière de la carrière.

— C'est encore loin, Seba ?

— Non. Si je me rappelle bien, il manque encore deux kilomètres.

— C'est quoi, le plan ? demanda Brizio.

Sebastiano commença à organiser.

— Bon, je dirais que toi, Brizio, tu restes dans la voiture et tu nous attends, le moteur allumé. Furio, Rocco et moi, on entre. Furio reste à la porte du magasin, le flic et moi on se balade.

— D'accord, fit Brizio.

— Pourquoi moi à la porte ?

— Parce qu'on sait pas s'il y a un gardien. Au cas où, il faut quelqu'un qui surveille les mouvements.

— Pourquoi c'est pas toi qui restes, Seba ? protesta Furio.

— Parce que je suis gros et qu'on me voit.

— Je vais m'emmerder, dehors. Bon. La prochaine fois, c'est moi qui entre et tu restes à la porte.

— La prochaine fois ? interrogea Rocco.

— Eh ! Parce que tu crois que c'est la dernière connerie qu'on

fait ?

— Voilà, c'est ici ! lança Sebastiano en tendant le doigt devant lui.

Il devait s'agir d'une ancienne usine. Deux bâtiments identiques au toit plat. Sur le côté, une cheminée en briques était entourée d'une clôture en fer et en ciment. Ils la dépassèrent et regardèrent dans la cour. De puissants phares halogènes l'éclairaient comme en plein jour. Trois verrières sombres laissaient entrevoir les meubles à l'intérieur. À côté de l'entrée principale, une petite fenêtre était illuminée. Devant, deux camionnettes portant l'inscription « Meubles Silvestrelli » étaient garées. Brizio ralentit pour permettre à Rocco d'observer la grille.

— Caméras de surveillance à l'entrée.

— Eh ouais, fit Sebastiano. Si vous regardez bien sur les côtés de la grille, vous voyez ces petits parallépipèdes avec des petites loupiotes ?

— Eh ben ?

— Des capteurs. Je passerais plutôt par-derrière...

Ils parcoururent encore cent mètres, et après un virage Brizio se gara.

— Bon, je fais demi-tour et j'attends ici. Portables allumés.

Furio et Sebastiano ouvrirent les portières.

— T'as une torche, Bri' ?

Brizio ouvrit la boîte à gants et tendit une petite torche à Sebastiano. Il l'essaya. Elle fonctionnait.

— Je l'ai achetée chez les Chinois, dit-il. T'y fie pas trop.

— Des pinces ?

— Derrière.

Il ouvrit le coffre. Sebastiano inspecta la boîte à outils, saisit la pince coupante, l'essaya et rabattit le coffre.

— On y va ! lança-t-il.

Les trois amis s'élancèrent. Ils traversèrent la Tiburtina, enjambèrent la glissière de sécurité et disparurent. Brizio manœuvra tous feux éteints pour préparer la voiture.

Loin des lumières de la ville, les étoiles explosaient tel un feu d'artifice. Rocco les observait tandis qu'ils traversaient le champ vers l'arrière de l'entrepôt de meubles. Il s'était souvent promis de les étudier pour être capable de nommer ces lucioles, mais chaque fois il avait abandonné l'entreprise. Il se rappela un soir, sur une colline à

Montelibretti, où un astronome pointait son laser vers le ciel étoilé, nommait les astres un par un et parlait de leur histoire, des constellations qu'ils formaient. Rocco et Marina s'étaient perdus à penser aux distances, au silence et à ces points qui avaient guidé armées, marins et amoureux. Yeux lointains, témoins depuis toujours des faits et gestes des hommes, ils avaient assisté à leurs moments les plus glorieux comme à leurs pires horreurs. Ces étoiles étaient toujours là. Sauf quelques-unes, qui étaient peut-être déjà mortes.

— Tu vas tomber si tu regardes en l'air, lui lança Sebastiano.

Rocco sourit. Il y avait peu de lumière, seul un quartier de lune vacillait dans le ciel, mais c'était mieux ainsi. Après avoir franchi buissons, ordures, fossés et un petit ruisseau, ils arrivèrent à l'arrière. Furio testa les poteaux du grillage. Durs, immobiles.

— Ils les ont plantés il y a pas longtemps. Ils sont neufs...

— Le grillage aussi, ajouta Sebastiano.

— Au moins, de ce côté, il n'y a ni caméras ni capteurs, fit Rocco.

— On dirait que non, répondit Furio en regardant autour de la barrière en métal. Pas d'alarme, on peut y aller alors, non ?

— Par contre, il y a ceux-là, Furio.

Rocco désigna deux ombres noires couchées sous le toit du hangar.

— C'est quoi ? demanda Furio.

— À première vue, je dirais des rottweilers. Ils m'ont l'air un peu mélangés. Celui de droite, par exemple, il est croisé avec un berger. Je sais pas si...

— Il suffisait de dire des chiens, Rocco ! On s'en fout, de leur pedigree.

Furio n'aimait pas les chiens. Il les respectait, mais il n'avait jamais réussi à leur faire confiance. Son père avait un cocker qui s'appelait Andrea. Il était fou, passait du calme à l'agressivité sans raison apparente. On pouvait lui caresser le ventre pendant une demi-heure, il agissait joyeusement la queue, puis il attaquait soudain, les crocs dégainés comme des sabres, dans une apothéose de bave, d'aboiements et de grognements. Personne n'avait jamais compris cet animal. Il ne respectait personne, mais aimait tout le monde. Furio avait été mordu trois fois au visage et deux à la main droite, après quoi il avait décidé qu'il ne voulait plus entendre parler d'Andrea. Quand son père lui demandait de le sortir, il se contentait de le lâcher dans Trastevere. Tout se passa bien jusqu'à la veille de Noël 1976,

quand Andrea, libre et heureux, poursuivant un pigeon, finit écrasé par le 23. Il ne resta du cocker psychotique qu'une touffe de poils blonds coincée dans le garde-boue du bus.

— Je déteste les clébard.

— Je vois pas pourquoi, Furio !

— J'ai été mordu petit.

— Quel rapport, moi aussi, fit Rocco en s'agrippant au grillage. Pourtant je les aime.

— Alors fais un peu voir comment on résout le problème des chiens de garde.

— Il faut leur faire comprendre que c'est toi le plus fort.

— Et comment ? On leur fait un dessin ?

— Regarde et apprends, abruti. » Rocco prit un bâton. « Seba, donne-moi la pince !

Celui-ci la lui tendit. Le sous-préfet se mit alors à escalader le grillage, glissant ses Clarks dans les trous du métal. Les chiens restaient couchés dans le noir, sans bouger. Sebastiano et Furio observaient leur ami policier dans son ascension vers le suicide.

— Gaffe à tes couilles, suggéra Sebastiano.

— Tu me laisses ta photo originale de Cordova signée ? demanda Furio.

— Moi, je veux ta collection de briquets Ronson. Allez, tu me l'avais promise.

— Allez vous faire foutre tous les deux !

Il avait atteint le sommet du grillage. Maintenant, il devait éviter les barbelés. Il saisit la pince et s'apprêtait à les couper quand les phares d'une voiture transpercèrent la nuit.

— Bouge pas ! cria Sebastiano d'une voix étranglée.

Rocco s'immobilisa. Tous trois regardèrent vers l'entrée. Une camionnette pénétrait dans l'enceinte de l'entrepôt de meubles. Un homme vêtu de noir ouvrait la grille. Le sous-préfet était trop visible, il s'empressa de redescendre pour rejoindre le groupe.

— Qui c'est ?

Plié en deux, Sebastiano s'avavançait vers l'entrée. Furio et Rocco le suivirent. Les deux chiens étaient restés couchés dans la pénombre. Les trois amis coururent sur une vingtaine de mètres. La camionnette s'était garée. Un homme en était descendu, il fumait. Grand, dégarni, avec une moustache noire. Sebastiano plissa les yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda Rocco.

— Rien... J'ai cru... Non, rien.

L'homme jeta sa cigarette et donna une tape dans le dos du gardien, qui le mena à l'intérieur du bâtiment.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Furio.

— Pour l'instant, rien. On attend.

Aucune lumière ne s'alluma à l'intérieur. Ils restaient accroupis, le regard fixé sur l'entrepôt.

— Celui-là, je le connais..., murmura Sebastiano. Celui qui est arrivé avec la camionnette.

Rocco et Furio se tournèrent vers lui.

— Sauf que je me rappelle pas...

Une chouette ulula quelque part dans la nuit. La lune était toujours là, muette et solitaire au milieu du drap noir du ciel.

— J'ai des fourmis dans les jambes, lâcha Furio.

— Étire-les, lui conseilla Rocco, sinon quand tu te lèveras tu arriveras pas à marcher.

Furio s'exécuta. Une porte latérale s'ouvrit. L'homme moustachu sortit, suivi par le gardien. Il portait deux cartons, qu'il chargea dans la camionnette. Rocco attrapa son portable.

— Grouillez-vous !

Il se précipita vers la route.

Sebastiano et Furio le suivirent tandis que le sous-préfet, portable en main, bondissait par-dessus les haies et les fossés.

— Brizio, tu m'entends ? C'est Rocco.

— Qu'ess vous foutez ?

— Y a une camionnette qui sort du hangar. On arrive, allume le moteur, éteins les phares.

— Reçu.

La camionnette repartait, elle avait déjà atteint la grille d'entrée. Rocco, Sebastiano et Furio franchirent la glissière au moment où le véhicule tournait en direction de Rome. Brizio avait démarré, il les attendait. Tous trois montèrent dans la Mercedes noire, qui partit, tous phares éteints, une cinquantaine de mètres derrière la fourgonnette.

— Alors ? demanda Brizio.

— Alors on le suit un peu.

— Un coup dans l'eau ! lança Sebastiano.

— Pas vraiment, Seba, corrigea Rocco tandis que Brizio allumait

enfin ses feux. Des chiens dressés, un gardien, des capteurs, des caméras...

— Qu'est-ce que tu veux dire, Rocco ?

— En plus un grillage neuf, installé récemment. Ça vous paraît pas un peu trop pour un magasin de meubles ?

— Effectivement, acquiesça Furio. C'est un peu trop.

— Tu veux dire qu'on a vu juste ? demanda Brizio.

— Je sais pas. En tout cas, ça pue...

La camionnette filait vers Rome.

— Garde tes distances, Brizio, dit Furio, qui surveillait les feux arrière du véhicule depuis le siège passager.

— Pourquoi vous en avez après cette camionnette ? demanda Brizio.

— Parce que je trouve ça bizarre de charger des marchandises en pleine nuit, non ? fit Rocco tout en notant la plaque d'immatriculation derrière un ticket de caisse.

— Luigi Baiocchi ! hurla soudain Sebastiano, faisant ralentir Brizio.

— Qu'ess tu racontes ?

— Le mec dans la camionnette, avec la moustache, je viens de me rappeler. Je le connais. C'est Luigi Baiocchi.

— Oh putain..., lâcha Brizio.

— T'as raison, c'est vrai. Moi aussi, il me disait quelque chose. » Furio se tourna vers Rocco et Sebastiano : « Luigi Baiocchi...

— Il était dans les pièces de bagnole, cracha Sebastiano.

— Avant. Et puis il s'est mis dans une organisation de recel. Du gros. Stéréo, électroménager, ordinateurs, énuméra Furio tandis que Rocco s'allumait une cigarette.

— Putain, Rocco, je t'ai dit qu'elle est neuve ! protesta Brizio.

Mais Schiavone se contenta d'entrouvrir la vitre et de souffler la fumée dehors.

— Luigi Baiocchi est un lâche, poursuivit Furio. Du genre à te tirer dans le dos.

— Explique-moi, quel genre de recel ? demanda Rocco.

Sebastiano intervint :

— Avec un copain à lui, Corrado Pizzuti, le rat, le petit avec sa tête de cul, ils connaissaient des gens à Civitavecchia, au port. Ils se faisaient les containers en provenance du Japon.

Rocco jeta sa cigarette et referma la fenêtre.

— Vous avez compris ? demanda-t-il à ses amis.

Les autres firent non de la tête.

— Luigi Baiocchi. L.B. Et Sandro Silvestrelli. S.S.

— Putain, c'est vrai !

— Ça peut aussi être une coïncidence, Seba, mais moi, les coïncidences, j'y crois pas trop.

— Reste à savoir ce que veut dire cette drôle de formule dans les notes du journaliste, fit Furio. Tu t'en souviens ?

— Je la connais par cœur à force de la lire : SLR U 971197 tiret 8.

— Joue-la au loto. Avec un peu de bol..., plaisanta Brizio.

Ils dépassèrent la prison de Rebibbia, devant laquelle Furio, Brizio et Sebastiano se touchèrent les testicules pour conjurer le mauvais sort. Puis Ponte Mammolo et via di Pietralata. Quelques voitures s'étaient mises entre eux et la camionnette, mais Furio avait l'œil aux aguets.

— Il tourne via dei Monti Tiburtini.

— Et nous aussi, fit Brizio.

La camionnette emprunta rapidement via Meda. La Mercedes de Brizio lui collait au train. Arrivée via Bardellini, la camionnette entama une série de virages brusques.

— À mon avis, ils nous a vus, fit Brizio.

— Le lâche pas !

Le Ducato tournait à droite et à gauche dans le dédale de rues. Il prit une rue à contresens et accéléra. Clairement, Luigi Baiocchi s'était aperçu qu'on le suivait.

— Qu'est-ce qu'on fait, on l'arrête ?

— Non, Brizio. Reste derrière lui. Il sait pas qui on est.

Puis via Yambo.

— Où il est ? fit Sebastiano.

Ils le virent passer trois rues plus loin, toujours à contresens, à toute vitesse, les phares éteints.

— Là ! s'écria Furio.

Brizio fit demi-tour et tenta de le rattraper, mais un scooter sans plaque d'immatriculation avec un homme à bord surgit de l'obscurité et fonça dans la direction opposée, vers via Facchinetti. Sur la selle, il avait les deux cartons ramassés au magasin de meubles.

— Putain ! cria Brizio. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On le suit pas, répondit Rocco. En scooter, il nous sème quand il veut.

Brizio freina.

— On suit la camionnette ?

— Non. On s'arrête. On rentre à la maison, moi j'en ai assez vu. On a un avantage, gardons-le.

Brizio acquiesça et retourna vers la Tiburtina.

— Pardon, mais quel avantage ?

Rocco ne répondit pas immédiatement. Il suivait ses pensées.

— C'était organisé, dit-il.

Ses amis attendaient la suite en silence.

— Un type qui arrive en pleine nuit avec une camionnette, qui prend deux cartons au magasin de meubles et les échange avec un mec en scooter avant de nous semer, c'est pas improvisé.

— Là-dessus, je suis d'accord, répondit Sebastiano. Comme si Luigi Baiocchi était au courant.

— Effectivement, c'est pas une coïncidence. Ils sont sur le qui-vive.

Brizio rétrograda pour affronter le virage du Verano.

— Ils doivent nous avoir vus arriver avec les caméras de surveillance. Le gardien de nuit doit avoir donné l'alerte et ils ont emporté ces deux paquets pour ne pas prendre de risques.

— Je sais pas, Furio. Peut-être.

— Pourquoi est-ce qu'ils avaient peur qu'on découvre quelque chose ? demanda Sebastiano.

Mais Rocco ne répondit pas. Le voyage se poursuivait en silence jusqu'à la maison.

Quand il rentra chez lui via Poerio, il trouva l'appartement en ordre. Davide avait débarrassé et fait la vaisselle. Il était assis dans le fauteuil, devant la télévision.

— Pardon, je regardais...

— T'inquiète pas, Davide. Tu as tout rangé. Merci mais, tu sais, j'ai une femme de ménage.

Davide sourit.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

— Un vieux western.

— C'est comment ? demanda Rocco.

À l'écran, une diligence était poursuivie par un groupe d'Indiens

enragés.

— Je sais pas. Un peu lent. Il se passe pas grand-chose. Et puis moi, j'aime pas le noir et blanc. Je sais pas, ça fait faux. Et vous, comment ça s'est passé ?

— Rien de spécial, un coup dans l'eau... » Il alla prendre un verre d'eau à la cuisine, pensif. « Je vais me coucher. Éteins quand tu auras terminé.

— Oui m'sieur. Et merci, fit Davide.

Rocco passa à la salle de bains, se déshabilla et se mit au lit. Il fixait le plafond et écoutait sa propre respiration. Depuis le salon, la télévision lui tenait compagnie. Soudain, le son se tut. Signe que Davide avait éteint. Il l'entendit se déplacer au salon puis entrer dans sa chambre et refermer la porte. Rocco regarda l'heure. 2 heures. Il décida d'attendre au moins une heure, de laisser Davide sombrer dans un sommeil niveau 4 pour agir. Il faisait chaud et la fenêtre ouverte n'aidait pas. L'air était immobile. Il entendait le léger goutte-à-goutte de l'arrosage automatique de la terrasse. Un goéland solitaire lança deux cris dans la nuit. Il tourna le visage sur le coussin et regarda par la fenêtre. Poussière et fumée s'étaient amoncelées dans le ciel gris, couvrant les étoiles. Il aurait pu lire, mais ça n'aurait servi à rien. Ses pensées ne lui auraient jamais permis de trouver l'attention nécessaire pour se plonger dans le roman qu'il avait commencé depuis maintenant un mois, à l'insistance de Marina, et dont il n'avait pas dépassé la page 63. Il vérifia l'heure. Deux heures et demie. Encore trente minutes à se retourner dans le lit. Et Marina, elle dormait ? Ou bien était-elle éveillée, comme lui ? Peut-être qu'elle repensait aux paroles qu'ils avaient échangées dans la basilique inférieure de San Clemente. Elle était belle, l'histoire de Teodora et du préfet Sisinnio. Lui et ses soldats aveuglés par le saint, qui ne rapportent à la maison qu'une colonne, à la place de l'épouse. Était-ce une métaphore ? Cette parabole s'adressait-elle à lui ? Est-ce ça qu'il rapporterait chez lui, un bloc de marbre ? Impossible. C'était sa femme qui devait revenir, si elle le voulait, en fermant les yeux et en lui pardonnant. En devenant aveugle, en somme. Comme les soldats du préfet romain. La situation retournée. Elle qui découvre que son mari a une autre foi, et qui s'enfuit. Et pour rentrer, elle doit devenir aveugle, et peut-être un peu sourde. C'est là que le saint accomplit le miracle, la magie de l'aveuglement. Mais pas ici. Personne ne les aiderait, ni lui ni sa

femme. Ils devaient tout faire tout seuls. Il repensa aux paroles d'une chanson. « *È un mondo adulto. Si sbaglia da professionisti.* » Dans un monde d'adultes, on se trompe en professionnels. Les choix, c'est nous qui les faisons, nous ne sommes pas des enfants, nous n'avons pas besoin d'un père à qui donner la faute ou à qui nous en remettre pour notre salut. Pas de San Clemente, pas de Dieu non plus. Il n'y avait que lui et sa femme, nus l'un en face de l'autre à se regarder pour essayer de décider s'ils continuaient ou non leur route ensemble.

Enfin 3 heures. Il se leva doucement. Le sol, au moins, était frais. Il quitta la chambre. La maison était sombre, mais suffisamment de lumière filtrait par les fenêtres. Il tourna dans le couloir et arriva à la porte de la chambre d'amis. Il tendit l'oreille. Perçut la respiration profonde du garçon. Il ouvrit la porte, abaissant délicatement la poignée. Davide était au lit. Allongé sur le côté, il dormait un bras sur la tête. Il avait fermé les volets. Son portable était posé à côté de la bouteille d'eau sur la table de nuit de gauche. Un pas après l'autre, posant d'abord le talon puis la plante, Rocco l'atteignit. Le prit. Il recula sans détourner son regard du garçon, qui continuait à dormir tranquillement. Il referma la porte et se retrouva dans le couloir, puis au salon. Il ouvrit la mémoire du Nokia pour remonter aux dernières activités. À 23 h 05, Davide avait téléphoné à un numéro enregistré sous le nom d'Emeka, et à 1 h 35 il avait reçu un appel de ce même numéro. Il le nota sur une feuille. Il retourna auprès de son hôte, remplaça le téléphone sur la table de nuit et, léger comme les ailes d'un papillon, quitta la pièce.

Il avait dormi les quelques heures restantes. Un sommeil agité, chaud, transpirant et poisseux. Il avait laissé un mot à Davide et était sorti de chez lui.

Il salua l'agent de garde à la guérite et emprunta le couloir qui menait à son bureau. De Silvestri vint à sa rencontre.

— Bonjour, monsieur. J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle.

— Bon sang, Alfre', je viens juste d'arriver !

— Je commence par la mauvaise, qui est très mauvaise !

Rocco se prépara en prenant une grande inspiration.

— Vas-y.

— Alberto Ferri, le journaliste. Il n'a pas passé la nuit.

— Putain ! » Il donna un coup dans la porte. « C'était le seul qui

pouvait nous éclairer. Jamais un coup de bol. Jamais ! » Puis il regarda l'agent : « Putain, je suis désolé.

— Comment va Davide ?

— Il dort, il a bien de la chance. Et il cuisine super bien.

— Vous, par contre, vous avez des cernes.

— Laisse tomber. Oh, Alfre', j'attends toujours la bonne nouvelle !

— Gizzi a téléphoné.

Rocco secoua la tête.

— Et c'est quoi, la bonne nouvelle ?

— Ce qu'il a à vous dire.

Rocco fit la grimace.

— Je vais l'appeler. » Après deux pas en direction de son bureau, il s'arrêta pour rappeler le vieil agent : « Alfredo !

— Dites-moi, fit celui-ci en revenant sur ses pas.

Rocco plongea la main dans sa poche.

— J'aimerais savoir à qui appartient ce numéro de portable. Il était enregistré sous Emeka. Il te faut longtemps ?

— Les télécommunications feront ça tout de suite. Autre chose ?

— Raconte-moi tout, Gizzi.

— T'as eu un sacré bol, Schiavone !

— Écoutons voir...

— L'empreinte sur la pompe près de la carrière... On l'a identifiée. Luigi Baiocchi. De nombreux antécédents judiciaires. En 2002 par exemple...

— Je le connais, Gizzi, pas la peine de me sortir son CV. Tu es sûr que c'est lui ?

— La comparaison dactyloscopique fait apparaître dix-sept points communs entre les deux empreintes. Donc oui. Le soir du crime, Luigi Baiocchi a fait de l'essence à cette pompe. Ça sonne comment à tes oreilles ?

— Comme l'*Ave Maria* de Schubert, Gizzi. Très bonne nouvelle, merci.

— Le devoir...

Sur ce, il raccrocha.

Rocco posa les mains sur le bureau. Le moment du joint était arrivé, ensuite appeler Sasà D'Inzeo. Tandis qu'il allumait son joint, il se demanda s'il devait aller rendre une visite discrète à l'entrepôt de

meubles. Il était persuadé que Silvestrelli avait tout compris. La réponse se trouvait dans le portable de Davide. À qui appartenait le numéro avec lequel le garçon avait communiqué la veille au soir, pendant qu'il était seul ? Il devait tenter le coup. Ne serait-ce que pour renifler, observer, sentir la puanteur qui régnait de ce côté-là. Il jeta le joint à moitié fumé par la fenêtre juste avant que quelqu'un ne frappe. Rocco ne cria pas « Entrez ! ». L'odeur de marijuana était trop forte. Laissant la fenêtre ouverte malgré l'air conditionné, il alla ouvrir. L'agent Parrillo se tenait devant lui.

— Je peux ?

— Non. Qu'est-ce qu'y a ?

— De Silvestri n'a trouvé aucun nom pour le numéro de portable. » Il déplia la feuille qu'il avait à la main : « Celui enregistré au nom d'Emeka.

— Ben voyons. Emeka, c'est quoi, ce nom ?

— Je sais pas. Ça m'a pas l'air italien.

— Bravo Parrillo, tu fais honneur à ton étoffe de détective, qui t'a mené jusque dans les forces de police. De quel pays ça vient ? se demanda-t-il en se dirigeant vers son ordinateur pour une rapide recherche sur Internet.

— Boh !

— Ah, ici, par exemple, il y a un joueur de foot qui s'appelle Emeka, il est né à Lagos.

Parrillo s'illumina.

— Ah, Lagos, genre le Vietnam ?

— Mais putain, Parrillo ! Lagos, pas le Laos. Lagos est l'ancienne capitale du Nigeria.

— Il est africain !

— Va te faire foutre, Parrillo. Merci en tout cas !

Il lui donna une tape sur l'épaule et quitta la pièce.

— Mais je n'ai rien fait !

— Justement ! lui cria Rocco en traversant le couloir du commissariat d'un pas rapide.

— Alfredo, trouve-moi une agente éveillée pour qu'elle m'accompagne.

— Où ça ?

— Quelque part. On a ça ?

— Éveillée ?

— Exact.

— Luisella ?

— Alfre', j'ai dit éveillée. Luisella ne rentre pas dans cette catégorie.

— Attendez, laissez-moi réfléchir...

Il mit la main au menton.

— Et mignonne, si possible. Ce qui exclut Luisella.

— Pourquoi mignonne ?

— Elle doit pouvoir passer pour ma femme.

— Vous avez une haute opinion de vous-même !

— Regarde Marina et dis-moi si je me trompe. Bon, c'est vrai que ce matin je vaux pas un clou, mais sache, Alfredo, que je plais, moi. Je sais pas pourquoi, mais je plais.

Il lui adressa un clin d'œil.

— J'ai trouvé ! Arrivée il y a même pas un mois.

Rocco le regarda de travers.

— Une agente mignonne et intelligente est arrivée depuis un mois, et je suis le dernier au courant ? Qu'est-ce qui se passe, Alfredo ?

— Trop de travail, monsieur. Je la fais venir dans votre bureau ?

— En civil.

— Bonjour.

Rocco la regarda. Ses dents éclatantes tranchaient avec son teint bronzé et ses cheveux frisés châains, et des taches de rousseur constellaient son nez et ses pommettes. Le sous-préfet se leva.

— Schiavone. Bienvenue.

— Agent Elena Dobbrilla.

Ils se serrèrent la main. Celle d'Elena était gelée.

— Nous devons aller quelque part. Je te demande le sacrifice de te faire passer pour ma femme. Tu es d'accord ?

— Tant qu'on fait seulement semblant..., répondit l'agente.

Rocco sourit. Ils quittèrent le bureau. Des nuages noirs s'étaient amoncelés dans le ciel de Rome. Un coup de tonnerre les avertit que bientôt tomberait une averse tropicale.

Trempés par la pluie qui les avait surpris sur le parking, Elena et Rocco entrèrent dans le magasin. L'air était glacial, Elena frissonna.

— Un parapluie, non ? fit l'agente en s'essuyant les mains sur son jean gris.

Ses tenns étaient toutes mouillées, de même que ses cheveux, qui avaient perdu leurs boucles et qui, plaqués en arrière, faisaient encore plus ressortir ses yeux.

— On est en juillet, qui penserait qu'il peut pleuvoir ?

— Je sais, monsieur, mais c'est comme ça depuis plusieurs jours...

— Bon, on se met au boulot, ou on continue à parler du temps ?

Il régnait une forte odeur de cire mêlée à de l'huile à bois. Le magasin de meubles consistait en une immense pièce d'environ mille mètres carrés, remplie d'ameublement ethnique. Les clients, vêtus de quelques centimètres de tissu, observaient attentivement tiroirs, portes et serrures. Les rayons étaient divisés par provenance. Thaïlande, Chine, Inde, Mexique. Ces couleurs criardes et les décorations florales auraient plu à Marina, songea Rocco.

— Expliquez-moi, ils vous connaissent ?

— C'est probable, Elena.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda l'agente à voix basse.

— On regarde ! Tu dois pas meubler chez toi ?

— Monsieur, même un clou ne rentrerait pas dans mon studio.

Ils se promenaient parmi les meubles, de temps à autre la fille ouvrait un tiroir pour examiner l'intérieur.

— Qu'est-ce que tu espères trouver ? lui demanda Rocco.

— Boh... Je fais comme vous m'avez dit. Je fais semblant de m'intéresser. Mais ça coûte un prix fou !

— C'est ethnique, répondit Rocco avec un clin d'œil.

Un homme s'avança vers eux. Vêtu d'une belle chemise blanche, il regarda les policiers droit dans les yeux en souriant. Il avait les cheveux longs et gras, sa barbiche ressemblait à une broderie sur son menton.

— Je peux vous aider ?

— On jetait un coup d'œil. Ils sont anciens ? demanda le sous-préfet.

— Certains oui. D'autres non. Ça explique les importantes différences de prix. Par exemple, dit-il en s'approchant d'une armoire chinoise noire, celle-ci est une antiquité. Elle coûte six mille euros. Elle date de la fin du XIX^e. Celle-ci, la bleue à côté, seulement mille deux cents. Elle vient de chez nos artisans...

— Vos artisans ?

— Oui, nous travaillons avec des artisans du monde entier. Qu'est-ce qui vous intéresse ?

Elena se tourna vers Rocco, puis dégaina son meilleur sourire.

— Les buffets et les bahuts. On aimerait voir les meubles mexicains. Mon père et moi avons un hôtel à meubler... notre hôtel à Bracciano.

Rocco la fusilla du regard.

— Qu'est-ce qu'il y a, papa ?

— Rien..., fit le sous-préfet.

— Alors par ici ! lança le vendeur, les yeux luisants, flairant déjà une affaire d'un certain niveau.

Puis d'un geste énergique, il indiqua l'autre côté de la salle. Les meubles d'Amérique centrale étaient disposés contre le mur le plus éloigné du bâtiment, près de fenêtres intérieures donnant sur des bureaux.

Bien joué, Elena, songea Rocco.

Elle avait demandé à voir les meubles américains car, de ce coin-là, on pouvait mieux observer l'exposition et les pièces intérieures.

— On n'était pas mari et femme ? souffla Rocco.

— C'est bien plus plausible comme ça, croyez-moi.

— Connasse.

Elena rit en serrant les dents.

— Voilà... Ici, nous avons des bahuts en provenance du Chiapas. Je peux vous faire une ristourne de trente pour cent, annonça le vendeur en souriant. Si la commande atteint un certain montant, on peut réduire le prix de quinze pour cent supplémentaires.

Il tendit sa carte de visite à Rocco : Fabio Inchignolo, responsable des ventes. Suivaient son numéro de portable et son mail. Le sous-préfet glissa la carte dans sa poche.

— Excellent, dit-il.

— Papa, regarde ce buffet, quelle merveille. Il plairait beaucoup à

maman !

— Tu crois ?

— Il ferait bien à la réception.

— Votre fille a raison, intervint Fabio Inchignolo en rajustant sa longue tignasse gélatineuse. Ça en mettrait plein les yeux aux clients, dès leur arrivée...

— Ma fille n'y connaît rien, fit Rocco. La réception est minimaliste, combien de fois je dois te le répéter, Elena ? Dites-vous qu'on n'aura même pas les clés suspendues. Seulement un concierge qui accompagnera les clients avec les cartes. Donc, ma chère Elena, laisse parler ton père et tais-toi !

Gêné, le vendeur se gratta la barbiche.

— Je vois. Je vous laisse tranquilles.

Il disparut derrière un énorme buffet jaune et bleu.

— Bien joué, chef.

— J'ai besoin de jeter un coup d'œil. Tu peux occuper Cheveux Longs pendant une dizaine de minutes ?

— Bien sûr... papa !

Rocco se mordit les lèvres.

— Ne crois pas que tu vas t'en tirer comme ça, agent Dobbrilla. Tôt ou tard, on rentrera au commissariat.

La fille se retourna brusquement et se dirigea vers le vendeur, qui attendait à côté d'une table pour douze personnes en bois bleu, décorée de marguerites blanches et jaunes.

— On peut discuter de la livraison ? lui dit-elle. Il y a plusieurs pièces qui nous intéressent. Surtout pour les chambres. Indonésien.

L'autre sourit et désigna une autre partie du magasin.

— Allons-y. Et votre père ?

— Oubliez-le... C'est moi qui m'en occupe. Est-ce que vous auriez une serviette, par hasard ?

Rocco attendit qu'ils disparaissent derrière les buffets, puis il s'approcha du bureau. Il scruta l'intérieur. Une fille était plongée dans des factures. Une seule table et deux classeurs constituaient tout le mobilier. Le sous-préfet regarda la salle d'exposition. Fabio Inchignolo et Elena étaient arrivés aux meubles indonésiens et discutaient. Il sortit son portable, la carte de visite du vendeur et composa le numéro du magasin de meubles. Il vit la fille décrocher.

— Meubles Damai, j'écoute...

— Bonjour, ici Restelli... J'ai un problème avec une livraison, je peux parler à Fabio Inchignolo ?

— Un instant, je l'appelle.

Il vit la secrétaire enfoncer un bouton et patienter. Au même moment, le téléphone sonna dans le bureau du responsable des ventes. Mais Fabio était encore occupé à regarder un lit à baldaquin avec Elena.

— Excusez-moi, il ne répond pas... Il doit être avec un client.

— C'est une urgence. Je suis en double file avec le camion... allez le chercher, s'il vous plaît.

La fille leva les yeux au ciel, recula son fauteuil d'une poussée et, le sans-fil à la main, sortit du bureau. Derrière elle, le sous-préfet se glissa rapidement dans la pièce. Il se jeta sur les bordereaux de livraison et fouilla dans les documents. Il s'agissait seulement d'arrivages de meubles de Chine et d'Inde. Chaque bordereau indiquait le transporteur, des chiffres, des monnaies étrangères. Il jeta un œil à la fenêtre intérieure qui donnait sur la salle et vit que la femme était arrivée aux meubles indonésiens et tendait le téléphone à Fabio Inchignolo. « Allô ? » entendit-il dans son portable, mais il ne répondit pas. Il se jeta sur le premier classeur. L'ouvrit. Des factures de la comptabilité de 2006, l'année précédente. Noms de fournisseurs, de clients, rien d'intéressant.

— Allô ? Qui c'est ?

— *Fratte sequerle in farbens ?* marmonna Rocco en ouvrant le deuxième classeur.

— Comment ? Je ne vous entends pas !

— Passez-moi...

Mais il n'ajouta rien.

Le deuxième meuble de classement était vide. À part deux dossiers étiquetés « Transporteurs ». Il vit la fille qui revenait d'un pas pressé vers le bureau. Il était pris au piège. Elle le verrait sortir. Il saisit l'un des deux dossiers, ouvrit la fenêtre et l'enjamba rapidement, juste au moment où la secrétaire reprenait sa place en soufflant.

Dehors, accroupi sous la fenêtre, Rocco inspecta les lieux. La pluie avait cessé. Il se retrouvait à l'arrière du magasin de meubles, non loin du grillage où ses amis et lui avaient espionné les mouvements de Luigi Baiocchi la veille au soir. Il s'éloigna discrètement pour ne pas être vu, puis se leva et se dirigea vers l'entrée. Il tenait le dossier sous

le bras. Il sentait les caméras de surveillance pointées sur lui. Faussement détaché, il poursuivit son chemin.

C'est alors qu'il les trouva devant lui.

Il avait tapé dans le mille. Deux rottweilers, même si celui de droite n'était pas pur. Ils lui barraient la route et le fixaient avec le regard vide de l'assassin, les babines retroussées, un filet de bave au coin de la gueule. Silencieux, les muscles tendus, le poil luisant d'eau, les dents blanches, tels deux fusils chargés.

N'aie pas peur, n'aie pas peur, n'aie pas peur, songea Rocco en serrant légèrement les poings. S'il baissait le regard, cela signifierait-il qu'il se soumettait ? Comment réagiraient-ils ? Continuer à les regarder dans les yeux ? Et s'ils interprétaient ça comme du défi ?

Reculer en les regardant dans les yeux, leur faire comprendre que tu n'es pas dangereux, que tu t'en vas de leur territoire. Ne jamais leur tourner le dos ! se disait-il. Tourner le dos serait une erreur fatale, une invitation à l'attaquer.

Ou bien je vais vers eux ?

« Fais-toi respecter, fais-toi craindre ! » Les mots de Rossetini, son collègue de la brigade cynophile, qui passait davantage de temps avec des chiens fous qu'avec des humains, lui revinrent à l'esprit. « Fais-toi respecter ! »

Ce n'est qu'un mot, pensait Rocco. Au sens propre du terme. Un mot, voilà ce dont il avait besoin, celui qu'utilisait toujours Rossetini. Il le cria, plus par désespoir que par conviction : « Platz ! »

Ça fonctionna.

Les bêtes s'assirent, refermèrent la gueule et agitèrent leur moignon de queue en se léchant les babines, gênées. Il s'approcha lentement tout en fixant les deux rottweilers, leurs têtes gigantesques, la bave mousseuse au coin de leur bouche. Il ne dit rien. Doucement, un pied devant l'autre, il se trouvait à un mètre des deux gardiens. Qui continuaient à agiter la queue sans émettre de grognements d'alarme. « Platz ! » répéta-t-il plus doucement. Le plus gros tendit la tête. Rocco le caressa légèrement. L'animal s'était soumis. Le plus dur était fait. À présent, il devait gagner la double porte en métal et quitter l'arrière de l'entrepôt. Il dépassa les chiens et, sans les quitter des yeux, s'approcha de la porte. Tous deux restaient assis et tournaient la tête pour ne pas le perdre de vue. Ils attendaient l'ordre, mais Rocco ne se le rappelait pas. C'était déjà un miracle qu'il ait dit « Platz ! ». Sa main

droite rencontra le fer. Il était arrivé. Il y avait seulement un petit loquet à tirer. Il le fit, ouvrit le battant et se retrouva enfin en sécurité derrière le grillage. Il siffla, et les deux chiens se levèrent puis regagnèrent leur niche à l'ombre, leur refuge.

Transpirant, il s'épongea le front et retourna vers le magasin de meubles en glissant le dossier dans son pantalon derrière son dos, le couvrant avec son T-shirt.

L'air conditionné glacial fut un coup de couteau sur sa peau trempée. Il frissonna et vit Elena qui parlait encore avec le vendeur. Il s'approcha rapidement.

— Papa !

— Monsieur ?

— Tu... Tu es tout pâle...

— Oui, je ne me sens pas très bien. Mal au ventre.

— Papa mange des beignets frits à la crème !

— Normal que vous ne vous sentiez pas bien ! déclara le vendeur.

— On y va, Elena ?

— Bien sûr, répondit l'agente.

Ils serrèrent la main de Fabio Inchignolo.

— J'attends de vos nouvelles alors.

— Bien sûr, après-demain au plus tard, lança Elena en suivant Rocco, qui se dirigeait vers l'entrée d'un pas décidé.

— Vous voulez les dépliants ?

— J'ai tout mis là ! » Elle se tapota le front : « Dans ma mémoire ! Merci encore !

Dès qu'ils remontèrent en voiture, tandis qu'elle attachait sa ceinture de sécurité, Elena renifla plusieurs fois.

— Monsieur, excusez-moi, mais vos aisselles...

— Laisse tomber, Elena. De l'adrénaline pure. Tu peux pas imaginer ce qui m'est arrivé. On rentre au bureau.

Il sortit le dossier.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je sais pas encore. Peut-être rien. » Il se mit à parcourir les pages. « Voilà l'entreprise de transport. Les numéros de factures... les taxes...

Il feuilletait les documents, concentré.

— Vous avez l'air d'avoir peur. Vous m'expliquez ?

— Je viens d'affronter deux énormes chiens de garde. Je l'ai échappé belle, ma fille. À ce propos...

— Je sais, c'était une blague. Vous êtes vexé ?

— Pourquoi ? J'aimerais bien avoir une fille comme toi !

Ils éclatèrent de rire.

Puis, sur une facture, pareil à une lumière clignotante, il le vit. Le détail essentiel, celui qui pouvait tout changer. À côté du nom du transporteur, une série de chiffres : SLR U 8001117-8.

— Putain ! s'écria-t-il.

— Qu'est-ce qui se passe ? Vous avez découvert quelque chose d'intéressant ?

— Tu parles ! répondit Rocco en sortant son portable : De Silvestri, ici Rocco. Passe-moi quelqu'un de la brigade ferroviaire. Non, attends... » Rocco réfléchit un instant. « J'ai changé d'idée. Passe-moi la capitainerie du port de Civitavecchia... je reste en ligne...

— Pourquoi la capitainerie de Civitavecchia ? lui demanda Elena, concentrée sur la route.

Rocco lui fit signe de garder le silence.

— Allô ? Schiavone, police nationale...

— Adjudant Gardini, je vous écoute, monsieur...

— Dites, si je vous lis un sigle, vous pouvez m'expliquer ce que ça signifie ?

— À votre disposition, répondit l'officier.

Rocco récita de mémoire la séquence qu'il avait trouvée sur la page du journaliste.

— SLR U 971197-8.

— Facile. C'est un code alphanumérique appelé BIC. Il figure sur les containers de marchandises. Je vous explique. Le premier est le préfixe alpha, le code du propriétaire. SLR. Le U qui suit indique le container. 971197 est l'immatriculation du container et le dernier, le 8, est la clé de contrôle.

— Et on peut remonter au propriétaire de ce container ?

— Bien sûr. C'est un jeu d'enfant. Tous les containers figurent sur une liste. Si vous me donnez une minute, je vous le dis.

— J'attends alors.

Il entendit le cliquètement d'un clavier, signe que l'adjudant Gardini avait commencé ses recherches. La circulation se faisait plus dense et ils étaient tombés sur l'habituel bouchon à la hauteur de San

Lorenzo.

— On va rester coincés une petite demi-heure, annonça Elena.

— D'autres solutions ?

— L'hélicoptère.

La voix du sous-officier résonna dans le portable.

— Voilà, monsieur Schiavone. Le propriétaire est Silvestrelli.

De joie, Rocco donna un coup de poing sur le tableau de bord.

— D'après les informations que je vois, le container devrait arriver... après-demain, ici, au port. Il vous faut autre chose ?

— Vous savez d'où il vient ?

— Bien sûr. Mexique.

— Merci, Gardini, vous m'avez été d'une aide précieuse. Ce coup de fil n'a jamais eu lieu.

— Cela va sans dire. Quelque chose me dit qu'on se rencontrera bientôt.

— Je crois bien. » Rocco raccrocha. « Aujourd'hui est un jour merveilleux, Elena. Cette promenade avec toi au magasin de meubles, ces nouvelles par téléphone. Il manque un seul détail pour faire de moi un homme heureux.

— Je peux savoir lequel ?

— Que ma femme rentre à la maison.

— Vous parlez d'un détail.

Les longues recherches de Zuccari et De Silvestri n'avaient servi à rien. Aucune trace du mystérieux Emeka. Ils n'étaient pas parvenus à l'identifier.

— Quand est-ce qu'on va le trouver, celui-là ? demanda Zuccari en retournant les papiers entre ses mains.

Rocco souffla.

— Il faut toujours se taper l'histoire de Mahomet et la montagne, fait chier !

L'argent le regardait sans comprendre.

— Simone, tu as une tenue de ville ?

— Jean et T-shirt.

— Parfait. Prends mon scooter et viens avec moi. Et préviens chez toi que tu rentres tard.

L'agent Zuccari se leva en secouant la tête.

— Pas besoin de prendre votre vieille guimbarde, j'ai le mien.

Vous pouvez me dire où on va ?

— Grande nouvelle, Davide, lança Rocco en rentrant chez lui.

Il retira la guenille de lin qui avait été une veste avant l'averse, la roula en boule et la jeta dans la salle de bains, en plein dans le bidet. Le garçon lisait le journal, assis à table.

— Quoi ?

— Qui t'a donné le journal ?

— C'est Inna qui me l'a apporté. La femme de ménage. Vous ne l'aviez pas prévenue que j'étais là, elle a failli avoir un infarctus.

— Bien fait pour elle, comme ça on en serait débarrassés. Donc, mon cher Davide, excellente nouvelle !

— Dites-moi !

— On les a attrapés.

Une lueur de terreur passa dans ses yeux.

— Qui est-ce que vous avez attrapé ?

— Les assassins de Matteo et Giovanni. Ils ont avoué. Tu veux savoir qui c'est ?

— Qui c'est ? demanda Davide, qui tentait de masquer son angoisse.

— Deux Chinois à la con. Tes copains s'étaient fourrés dans le pétrin dans un tripot clandestin place Vittorio Emanuele. Une histoire de fous. Rien à voir avec la drogue et tout ce que tu m'as raconté. Ils s'étaient seulement mis à jouer gros. Ils devaient plein d'argent à ce Tchou-en-lai, ou quel que soit son nom, qui les a plantés. » Rocco s'assit à table : « C'est triste, hein ?

— Oui, c'est triste. Mais alors...

— Alors mon ami, tu es libre d'aller où bon te semble. Ils n'en ont pas après toi. Tu ne cours aucun danger, lui assura-t-il en souriant. Je suis content que cette histoire se termine comme ça, Davide. Bien sûr, je suis désolé pour tes copains, mais je suis content pour toi. Maintenant retourne à l'Old England, parce que Steven bosse tout seul, il devient fou !

Il lui donna une tape sur l'épaule. Davide se leva, il semblait incertain, titubant.

— Comment je fais, pour les vêtements ?

Il indiqua le pantalon que lui avait prêté Rocco.

— Garde-le. Je te l'offre. Je te laisse aussi un peu de sous pour

prendre un taxi. Allez, Davide. Tes parents t'attendent.

L'agent Simone Zuccari attendait les bras croisés à l'ombre d'un magnolia en fleurs quand son portable sonna.

— Bon, il y a un taxi qui arrive. Davide va y monter. Ne lâche pas le garçon d'une semelle, compris ?

— Compris. Par contre, j'ai plus beaucoup d'essence dans mon scooter.

— Eh ben, va en faire !

— C'est moi qui dois payer ?

— Bon sang, Zuccari, je te rendrai l'argent ! Si on la joue comme ça, comment on la gagne, cette guerre ?

— Quelle guerre, monsieur ?

— Je te croyais plus malin que ça, Simone.

— On peut sortir pour discuter ? demanda Rocco, entouré de piles de journaux, tandis que Sasà D'Inzeo fumait face à la fenêtre.

— Tu te rends compte, cette misère ? Des immeubles moches, des voitures, des panneaux rouillés. Moi, je suis né à la campagne au milieu des vaches. Ce truc, ça ne me va plus. Dès que je pars à la retraite, je prends Clara et je retourne au village. » Il se tourna vers Rocco et heurta une pile de journaux, qui tombèrent par terre. Il ne se baissa pas pour les ramasser. « À Gualdo Tadino, en Ombrie. Tu y es déjà allé ?

— Non. C'est beau ?

— Bien sûr, c'est l'Ombrie, ça ne te suffit pas ? répondit le magistrat en haussant les épaules. Et toi ?

— Avec ma femme, on voudrait aller en Provence.

Sasà fit claquer ses lèvres.

— Magnifique ! Vous avez choisi où ?

— Pour l'instant Saint-Paul-de-Vence et Grasse sont en tête du classement, mais Ramatuelle fait une remontée.

— C'est là qu'est enterré Gérard Philipe. J'y suis allé. Magnifique, mais trop près de Saint-Tropez, que je déteste franchement.

— Moi aussi. Pour finir, c'est Aix qui gagnera. Maintenant on peut sortir de ce bureau ? J'ai des trucs urgents à te dire.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec ce bureau ?

— Il pue. Et tous ces journaux me dégoûtent.

Sasà soupira.

— Fait chier. Bon, on va au bar. Ça te dit, un *tramezzino* ?

— Ils les ont sous cellophane ou sous un torchon ?

D’Inzeo lui jeta un regard dur.

— D’après toi, je fréquente un bar où le *tramezzino* est sous cellophane ? Je prends ça comme une offense personnelle, Schiavone !

Ils sortirent en refermant la porte derrière eux. Le déplacement du battant provoqua la chute de trois colonnes de quotidiens, qui volèrent à terre comme des feuilles mortes.

— Je connais le nom de l’un des assassins des deux gamins, mais bientôt j’en saurai beaucoup plus sur lui, commença le sous-préfet en mâchant sa première bouchée de *tramezzino*.

— Comment il s’appelle ?

— Emeka. Il est nigérian.

— Thon-artichauts, c’est une valeur sûre. » Le magistrat aussi mordit dans son sandwich. « Comment tu es arrivé à lui ?

— Il y avait chez moi Davide Mariotti, le troisième garçon impliqué dans cette affaire. Maintenant écoute. L’autre soir, avec mes amis...

— Du beau monde...

— C’est précisément grâce à eux, mon cher Sasà, et aux notes de feu Alberto Ferri, le journaliste, que nous avons compris qui pouvait être le fournisseur officiel de la came des gamins. Nous avons identifié Sandro Silvestrelli comme coupable potentiel. Il possède un magasin de meubles sur la Tiburtina.

Sasà le regardait avec attention tout en mâchant lentement, méthodiquement.

— Donc, le soir même, nous décidons d’aller visiter le magasin de meubles. Où nous trouvons une connaissance de taule, Luigi Baiocchi, qui emporte bientôt des cartons suspects. Ah, et pour la petite histoire, son empreinte digitale apparaît bien nette sur le distributeur d’essence près de la carrière, où je pense que la voiture transportant les assassins et le pauvre Ferri s’est arrêtée pour faire le plein.

— Ces coïncidences sont déjà étranges. Surtout, qu’il aille prendre de mystérieux paquets au magasin de meubles le soir où tu y vas.

— Exact. » Rocco s’essuya les mains l’une contre l’autre tout en avalant la dernière bouchée de *tramezzino*. « On essaie de le suivre

mais lui, soupçonneux, peut-être parce qu'il savait déjà, nous échappe et laisse le colis à un type sur un scooter sans plaque, qui prend la fuite dans un dédale de ruelles.

Sasà aussi avait terminé. Il leva la main pour attirer l'attention du serveur. Dehors, le soleil tapait sans pitié et la circulation semblait s'être calmée.

— Continue, Rocco. J'en prends un autre, et toi ?

— Moi aussi. De plus, l'entrepôt de meubles disposait d'un système d'alarme flambant neuf avec gardien de nuit. Maintenant la première question, mais je connais déjà la réponse...

— Alors épargne-la-moi.

— La première question, reprit Rocco agacé, est celle-ci : comment pouvaient-ils savoir ? La réponse : Davide. Qui était chez moi et avec lequel nous avons discuté de ce Silvestrelli. En rentrant chez moi, je fouille dans son portable et je découvre qu'il a passé et reçu un appel du même numéro. Celui d'un certain Emeka, qui est sans doute un complice de Davide, dit Skin à cause de ses boutons, lequel me mène en bateau depuis le début. Clairement, il a prévenu le Nigérian, qui à son tour a prévenu Luigi Baiocchi. Vous suivez l'enchaînement ?

Le serveur en gilet rouge s'était approché de leur table.

— Vous désirez ?

— Apportez-moi un autre thon-artichauts. Et toi, Rocco ?

— Moi je veux un œuf-tomate.

Le garçon s'en alla.

— Je récapitule : la première victime, Giovanni, a été frappée. Peut-être qu'il parle, peut-être pas, il s'échappe tandis qu'ils l'emmènent au magasin de meubles. Ils le tuent. Comment remontent-ils à Giovanni ? À mon avis, grâce à l'enquête que menait son père. Et puis Davide prend peur, il crache le morceau. Alors ils tuent Matteo. Puis ils obligent Davide à tenter de découvrir ce qu'on savait. Le voilà qui m'espionne chez moi. C'est lui qui s'est présenté au commissariat de son propre chef. Davide était bizarre depuis le début. J'ai découvert dans un chat que les deux garçons ne lui faisaient pas confiance.

— Donc ce Davide n'est pas un innocent qui se retrouve entre Livolsi et Ferri, il connaît probablement tout le trafic.

— Ou bien ils l'ont chopé, il s'est fait dessus et il a changé de bord, dit Rocco.

— Oui, c'est possible. Comment agissons-nous ?

— C'est là que les choses deviennent intéressantes. » Rocco plongea la main dans sa poche et en sortit les notes du journaliste : « Ce sont les papiers d'Alberto Ferri, qui travaillait sur un trafic d'héro et de coke dans ces quartiers. Tu vois ce qui est écrit ?

Il passa la feuille au magistrat.

— Je comprends que dalle.

— Le détail important, c'est ce sigle en bas.

D'Inzeo lut :

— SLR U 971197-8.

— C'est le numéro d'un container. Il désigne le propriétaire, à savoir Silvestrelli, les autres chiffres permettent d'identifier le chargement et son trajet. Ce container, rempli de meubles, arrive à destination après-demain dans le port de Civitavecchia.

Le magistrat rendit la feuille à Rocco tandis que le barman arrivait avec les *tramezzini*.

— Le thon-artichauts, et voici l'œuf-tomate.

Il posa les assiettes et laissa les deux clients.

— On va aller faire un tour à Civitavecchia.

— Je crois bien, Sasà. Discrètement, sans se faire remarquer, histoire de voir ce que contient cette cargaison. Moi, je ne veux pas arrêter le Nigérian, pas avant l'arrivée de la marchandise. Je veux savoir où il est et où je peux aller le choper ensuite.

— Excellent travail, dit-il en mordant le thon-artichauts. Presque autant que ce *tramezzino*.

— Oui, bon, j'en ai mangé de meilleurs.

— Qu'est-ce que ça veut dire, moi aussi, mais c'est déjà un miracle qu'on en trouve près du tribunal, tu ne crois pas ? Ensuite on en partage un aux épinards ?

— Évidemment.

Assis sur le canapé en similicuir dans son bureau, Rocco tuait le temps en se roulant un joint. Il l'avait fait bien gonflé, riche et savoureux. De toute manière, la journée était terminée, et tant qu'il n'avait pas de nouvelles de Zuccari il n'avait rien à faire. Il avait renvoyé De Silvestri et Parrillo chez eux, et avait mis Elena au dépôt de plaintes. Elle ne pouvait pas s'en tirer comme ça, elle méritait un peu de paperasse. Comme à chaque fois qu'il détournait ses pensées du travail, celles-ci, pareilles à des oiseaux prêts à migrer, se posaient

toutes sur le même arbre : Marina. Il avait renoncé à l'appeler, préférant attendre le verdict d'absolution ou de culpabilité tout en pataugeant dans son marigot quotidien. Ç'avaient été des jours étranges. Des jours de chaleur et d'orages soudains, d'angoisse mais surtout de puanteur. Puanteur de sous-sols, puanteur de morts violentes, de gens répugnants, aux aguets dans les égouts, prêts à frapper, et même la marijuana ne parvenait pas à effacer la sensation de saleté qu'il éprouvait. La carrière, le parking, le fils de pute qui poignarde deux gamins de vingt ans à la base du crâne pour quelques milliers d'euros. Et ces deux crétins qui étaient allés mettre les pieds dans un égout à ciel ouvert sans même s'en rendre compte. Il jeta son mégot par la fenêtre. L'envie de glace lui revint. Il avait le choix : marcher jusqu'au lac pour prendre un chocolat-pistache ou bien passer au bar d'à côté pour s'acheter l'habituel cornet Miko. Il prit les clés de chez lui et de son scooter et quitta le bureau. Le couloir était désert, seul le cliquètement du clavier dans la salle des dépôts de plainte lui confirmait qu'Elena travaillait. Il sourit.

Pareils à des serpents silencieux, des nuages noirs avaient brusquement obscurci le ciel. Il n'avait pas traversé la rue que le tonnerre résonna entre les tours de bureaux et les échafaudages couverts de toile qui masquaient un projet architectural qui ne verrait jamais le jour et qu'on n'appelait pas le Nuage pour rien. Rocco leva les yeux vers le ciel. Une goutte atterrit en plein dans son œil. « Mais putain... » Comme sous les tropiques, l'eau se déversa sans laisser la moindre possibilité de s'abriter à ceux qui, quelques secondes plus tôt, se promenaient tranquillement sur le trottoir. Une averse équatoriale s'abattit sur les hommes et les animaux. Rocco parvint à se réfugier sous l'un des pins qui bordaient la Cristoforo Colombo. Il songea à la dangerosité de son choix, si un éclair frappait l'arbre. Mais il s'en foutait. Il décida que mourir foudroyé pendant un orage d'été, c'était une belle manière de s'en aller. Adossé à l'écorce, il regardait les quelques gouttes qui filtraient entre les aiguilles. Son T-shirt était trempé, de même que son pantalon et ses cheveux. Le bitume était un lac plein d'écume, et les voitures soulevaient des gerbes d'eau, laissant derrière elles un sillage, comme des hors-bord. Un léger vent se leva, soufflant l'averse en tous sens et donnant la chair de poule au sous-préfet. Un autre grondement de tonnerre, plus puissant, signala

l'arrivée d'une nouvelle bourrasque. Deux jeunes en scooter s'étaient abrités sous un abribus de l'autre côté de la rue. Cigarette à la bouche, ils riaient. Ils avaient retiré leur casque et, les yeux fermés, laissaient les gouttes leur laver la tête. Rocco eut envie de les imiter. Il s'écarta un peu du tronc, ferma les yeux et attendit les gouttes sur son visage. Elles étaient glacées. Il les sentait pénétrer dans le col de son polo, rebondir dans les plis de son nez, sur ses paupières closes, sur son front. Puis sa peau s'habitua à ces doigts glacés qui couraient derrière son dos, entre les poils dressés de son cou. La sonnerie de son téléphone le réveilla de cette douche. Il recula de deux pas et le sortit de sa main trempée. Il regarda l'écran. Marina.

— Allô ?

— Mon amour... Où tu es ?

— Sous l'eau. J'allais prendre une glace.

Marina rit.

— Rocco...

— Oui ?

— Je suis à la maison.

Il n'attendit pas que l'orage se calme. Il enfourcha son scooter et fonça via Poerio. Il risqua sa vie au feu de via Marmorata, puis lorsqu'il dérapa sur les rails du tram via Girolamo Induno, à nouveau en grillant un feu rouge viale Trastevere et enfin, non content, il risqua la vie d'Ugomaria, le propriétaire de la trattoria Ar Buco de via Garibaldi, qui traversait la rue en courant pour ne pas se mouiller.

— *Mortacci tua !* lui lança-t-il.

— Excuse-moi, Ugo ! répondit le sous-préfet en levant la main.

— Excuse-moi, mes couilles ! répliqua le vieux cuistot en montant sur le trottoir, trempé d'eau et de boue.

Il laissa son scooter en bas de chez lui et se précipita dans l'immeuble. Quand Ines, la concierge, le vit passer en courant devant la loge, elle joignit les mains devant la poitrine.

— Monsieur, mais z'êtes tout trempé !

Rocco ne répondit pas et, sans attendre l'ascenseur qui mettrait trop longtemps, affronta les cinq étages à pied. Il s'arrêta au deuxième. Les cigarettes et la vie sédentaire l'empêchèrent de poursuivre à ce rythme. Le cœur battant, le souffle haletant et la langue pâteuse, il s'appuya contre le mur et appela l'ascenseur,

soulagé que sa mauvaise condition physique lui évite de se rendre encore plus pitoyable qu'il ne l'était déjà aux yeux de sa femme.

La première chose qu'il chercha en entrant dans l'appartement fut sa valise. Aucune trace dans l'entrée. Mauvais signe. Il ferma la porte et se rua au salon. Marina était là, les bras croisés, à contempler l'orage estival qui inondait la ville. Le ciel était gris, mais des griffures bleues laissaient déjà espérer le retour du soleil. Sa femme se retourna et le regarda.

— Marina...

Elle éclata de rire.

— Pourquoi tu ne te sèches pas quand tu vas à la piscine ?

Rocco retira son T-shirt.

— Je vais me changer. Tu m'attends ?

Marina acquiesça.

Une minute plus tard, il revint au salon en s'essuyant les cheveux avec une serviette de plage qu'il avait trouvée dans l'armoire.

— Comment vont tes parents ? lui demanda-t-il.

Il essayait de gagner du temps. Il avait peur d'entendre ce que sa femme était venue lui dire.

— Laisse tomber.

La pluie avait cessé. Marina s'écarta de la fenêtre. Le regarda.

— Je t'en prie, donne ta sentence, je n'en peux plus.

— Quelle sentence ?

— La vie ou la mort ? demanda Rocco en posant la serviette sur le canapé.

Marina écarta les bras.

— Viens là.

Rocco s'élança vers sa femme. Sans prendre garde au boukhara qui était certes un beau tapis, mais dont le vice était que le coin droit se détachait toujours un peu du sol. Son pied s'y glissa, il trébucha et tomba la tête la première aux pieds de sa femme. Marina se pencha pour le prendre dans ses bras en riant.

— Bon sang, Rocco, tu n'arriveras donc jamais à faire les choses comme on s'y attend ?

— Non.

Elle le serra fort. Rocco sentit son sang s'emballer en même temps que son cœur. Ses poumons se remplirent d'air, tout son corps chargé d'oxygène sembla se réveiller d'une torpeur, comme quand on se

déshabille face à la mer le premier jour de l'été et que notre peau fanée respire l'air et le soleil. Marina le regardait dans les yeux. Il s'y perdit. Avec l'orage, ils étaient devenus gris, les paillettes de l'iris argentées. Rocco ouvrit la bouche, mais Marina la lui referma d'un doigt.

— Ne dis rien.

Il essaya à nouveau, mais sa femme le fit taire à nouveau.

— Je ne peux pas vivre sans toi, murmura Marina.

Elle serra sa tête contre sa poitrine. Le contact des seins de Marina lui troubla la vision. Ses souffrances, son angoisse disparurent pour laisser place à un désir sourd et aveugle. Il se mit à l'embrasser dans le cou.

— Non, non. Attends. Attends, Rocco.

Mais le sous-préfet n'écoutait pas. Le deuxième cerveau que possèdent les mâles, situé dans l'appareil reproductif, avait pris le dessus sur l'autre.

— Attends, tu m'écoutes ?

Il lui mordit le lobe, puis lui chatouilla l'oreille avec la langue.

— Non, attends, arrête. Il faut qu'on parle. On parle d'abord.

— Et de quoi ? murmura Rocco.

— Mais bon sang, ça fait des jours que je réfléchis, tu ne veux pas entendre ce que j'ai à te dire ?

— Tout ce que tu veux, la réponse est oui. Tu as raison, je le ferai ! Il s'était mis à lui mordre le cou.

— Non, je suis sérieuse.

Elle tenta d'arrêter ses mains qui s'étaient changées en tentacules de pieuvre. La gauche était passée sous le T-shirt, heureuse de ne pas rencontrer de soutien-gorge. L'autre remontait le long de la cuisse et plongeait sous sa jupe. Plus elle approchait de son but, plus la main percevait la chaleur, plus le deuxième cerveau prenait le pouvoir.

— Soyons sérieux.

— Ça ne nous a jamais réussi, mon amour... regarde-nous, lui disait-il en l'embrassant sur le visage, sur les yeux, sur les pommettes. Je viens de trébucher, j'ai failli me fracasser une cheville, on est par terre comme deux gamins avec leurs Lego, j'ai mal aux genoux à force de les frotter sur ce tapis de merde, je suis encore trempé et je comprends plus rien. Comment tu peux être sérieuse ?

Il lui mordit les lèvres.

— T'es vraiment... Si tu me fais saigner, c'est le bouquet...

Il l'embrassa en mettant toute la langue qu'il pouvait.

— Non ! » Marina s'éloigna, se levant d'un bond. « Maintenant tu viens sur le canapé et tu m'écoutes.

— Je peux rester sur le tapis ?

— Pourquoi ?

— Crois-moi. Il vaut mieux que je reste sur le tapis.

Marina sourit et alla s'installer confortablement. Dehors, le ciel s'éclaircissait.

— Tu ouvres la fenêtre ? lui demanda-t-il.

— Pourquoi ?

— Parce que après la pluie ça sent très bon.

— Ouvre-la toi-même, lança-t-elle d'un ton de défi.

Rocco pinça les lèvres.

— D'accord. Tu veux voir un homme esclave de ses sens ? Soit !

Il se leva, plié en deux pour réduire l'effet comique de son érection. Sans succès. Sa femme le regarda traverser le salon, ouvrir la fenêtre et retourner s'asseoir.

— Pardon mais, au point où on en est, pourquoi est-ce que tu retournes sur le tapis ? On l'a tous vue, la canadienne.

Elle avait raison. Il s'assit à côté de sa femme. À distance de sécurité. Il reprit la serviette et se remit à se sécher les cheveux. Marina retira ses chaussures et posa les pieds sur le coussin.

— Je ne sais pas être sans toi, commença-t-elle en jouant avec l'ourlet de sa jupe verte. Alors j'ai réfléchi. J'ai beaucoup réfléchi, ces derniers jours. À ce que tu m'as dit de ton enfance, de tes amis. La semaine dernière, ça me paraissait des excuses. Des excuses dignes d'un enfant pris la main dans le paquet de biscuits. Mais tu n'es pas un gamin. Et tu n'as jamais aimé les biscuits. Ce n'est pas ma faute si tu as eu une enfance difficile. Je le comprends. Il n'y a aucune beauté dans la pauvreté, pas ici, chez nous ça se transforme en misère. Et c'est insupportable. Je t'ai écouté, j'ai pensé à toi. J'ai toujours su qui sont tes amis. J'ai toujours su d'où tu venais. Que la vie, tu l'as apprise dans la rue. Et que certains vices ne se perdent jamais. Mais maintenant je te demande, les yeux dans les yeux, de les perdre. De les abandonner, pour toujours. Parce que moi, je ne peux pas. Je ne te considère pas comme un héros, un chevalier sans faute et sans reproche, mais je ne supporte pas non plus de t'imaginer prendre ce

qui n'est pas à toi. Ce n'est pas parce que tu portes un uniforme, parce que tu es policier, on le sait tous les deux. C'est parce que comme ça, tu ne me plais pas. Même si tu voles aux riches ou aux malhonnêtes. Ça ne me plaît pas en général. Je ne le supporte pas. Tu dois me jurer que tu ne le feras plus.

Rocco acquiesça en silence.

— Et cette maison... L'argent que tu as utilisé pour l'acheter...

— Non, attends, fit Rocco. Ton père en a mis une partie.

— Mais la plus grosse part, d'où vient-elle ? Ne me raconte pas de conneries, Rocco. Pas maintenant.

L'avertissement de Marina sonna comme une menace.

— Une partie venait vraiment de la boutique à Trastevere.

— Et le reste ?

— Un peu d'ici, un peu d'ailleurs...

— Voilà.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? Si tu veux, je la vends. Je la vends demain si tu n'arrives pas à y habiter. Qu'est-ce que ça peut me faire, une maison ? Demain, j'appelle l'agence, on rend l'argent à ton père et...

— Ce n'est pas ça. Je te demande combien de gens pleurent à cause de notre attique.

— À part ton père ?

— Sois sérieux.

— Alors, il y a sûrement deux bijoutiers qui recelaient des bijoux volés, les faisaient fondre et les revendaient. Et un mafieux d'Ostie qui collectait la taxe de protection.

— Tu l'as arrêté ?

— Oui.

— Et tu t'es mis la taxe dans la poche ?

— Non. Techniquement, ça s'est passé différemment.

Marina s'installa plus confortablement.

— Je suis tout ouïe.

Rocco soupira.

— Je suis allé parler avec le chef, je lui ai dit d'arrêter de menacer les commerçants. Il m'a promis qu'il le ferait. Mais ils ont continué. On les a chopés, le chef et le collecteur, et disons que chez le boss il y avait pas mal de trucs intéressants. Surtout des sculptures anciennes en jade et une belle tapisserie du XVI^e siècle. Qu'on a revendues à des

copains de Seba en Suisse.

Marina secoua la tête.

— Voilà qui a pleuré. Mais crois-moi, c'étaient des larmes de crocodile.

— Et les commerçants d'Ostie ?

— Ils ont arrêté de payer la protection. Ou bien ils ont recommencé, je sais pas.

— Et les propriétaires des bijoux ?

— C'est bon, Mari', je suis pas Robin des Bois, non plus !

— Plus jamais.

— D'accord.

— Jure-le-moi !

— Je te le jure. Maintenant qu'on en a fini avec les trucs chiants, on peut passer à quelque chose de plus amusant ?

Marina éclata de rire et Rocco bondit sur sa proie. Marina était rentrée à la maison, le ciel était turquoise et l'odeur de terre mouillée des pots de fleurs et du citronnier avait envahi la pièce.

— Mais où est ta valise ? lui demanda-t-il tandis qu'il lui léchait les seins.

— J'ai déjà rangé mes vêtements, murmura sa femme.

— Mais alors je pouvais te dire... que je n'arrêtais pas...

— Tais-toi !

Elle lui ferma la bouche avec la sienne.

— Où tu es ? » Il écarquilla les yeux. La place à côté de lui était vide. « Marina ?

Il l'entendit parler au téléphone, au salon. Le réveil indiquait 8 h 30. Avec un soupir, il écarta les draps et posa les pieds au sol. La température était déjà au-dessus de la moyenne. Il s'étira le cou, saisit des bribes de phrases de sa femme – « ... quel connard... Hmm... Hmm... Non mais c'est dingue ! » – et le vrombissement lointain de la ville déjà éveillée depuis plusieurs heures. Il se mit enfin debout.

Quand Rocco entra à la cuisine, il trouva Marina, le sans-fil à la main, devant une énorme tasse de café, occupée à grignoter un biscuit.

— Lucia, pourquoi est-ce que tu continues à lui pardonner ? Qu'est-ce que tu attends de Stefano ?

— Bonjour, mon amour...

Rocco arriva derrière elle et lui embrassa le cou. Marina sourit et ferma les yeux telle une chatte heureuse. Un rayon de soleil touchait son décolleté. Rocco eut aussitôt envie de faire l'amour. Il se mit à lui mordiller le lobe gauche. Marina se retira tout en continuant à discuter au téléphone :

— Parce que tu crois que ta fille n'a pas remarqué comment... vont... » Elle couvrit le combiné : « Rocco, s'il te plaît, je suis en train de parler avec Lucia ! » Puis elle reprit : « ... n'a pas remarqué comment vont les choses entre toi et Stefano ? »

Mais Rocco n'abandonnait pas. Il attaquait le cou, tandis que sa main droite s'était déjà emparée de ses seins. Marina lui donna une tape sur le dos de la main, mais le sous-préfet continuait.

— Écoute-moi bien, Lucia, il faut qu'on se voie. Je prends ma pause à 1 heure... Oui, on se retrouve chez Chiara. À tout à l'heure... D'accord...

— Dis-lui d'aller se faire foutre, lui murmura Rocco à l'oreille.

Marina souriait.

— D'accord, Lu... À tout à l'heure !

Elle raccrocha. Exactement ce qu'attendait Rocco. Il s'enroula autour d'elle, ses mains rapides cherchaient à se glisser sous sa nuisette de soie.

— Non, s'il te plaît, Rocco... En plus, tu t'es même pas lavé les dents.

— Et alors ?

— Tu fumes et tu as une haleine pestilentielle. Allez, je te prépare le café. » Marina tenta de se lever, mais Rocco l'avait déjà saisie par la taille. « Il n'y a plus de capsules.

Il la retourna sur la chaise et posa le front contre le sien.

— Je t'aime.

— D'aussi près, on dirait un hibou...

— Et moi je t'aime quand même.

— Qui louche.

— Et moi je t'aime toujours.

— C'est magnifique et ça me rend heureuse, mais il est huit heures et demie, je dois apporter les analyses chez maman, ensuite je dois aller au travail, et toi aussi. Et rappelle-toi que ce soir on a mes collègues à dîner.

— Fait chier, à peine rentrée, tu organises déjà des dîners.

— Je l'avais déjà organisé avant que...

— Mais tu sais à quel niveau d'emmerdement se situe le dîner avec les collègues ?

— Je retourne chez ma mère ?

— Non ! On fait un truc rapide.

— Oh, allez...

Le sous-préfet avala le café en poudre de sa femme, puis l'embrassa.

— Maintenant je sens le café, ça va mieux ?

Elle capitula. Rocco jeta biscottes, sucrier, serviettes et deux pêches par terre, posa Marina à leur place.

— On a un lit... qui est bien plus confortable.

— On s'en fout du lit. Ici et maintenant, voilà ma devise ! On n'a qu'une vie !

Il marchait d'un pas léger dans le couloir, souriant, ce qui mit immédiatement la puce à l'oreille de Parrillo et De Silvestri. Quand ils le voyaient ainsi, il y avait du souci à se faire. Tous deux répondirent à peine à ses salutations et s'enfuirent dans la salle des passeports. Le seul qui ne pouvait éviter le sous-préfet était Zuccari, qui avait des nouvelles pour lui. Il l'attendait au bout du couloir, à côté de la porte de son bureau.

— Bonjour, monsieur.

— Zuccari ! *Bello...* Quoi de neuf ?

Il entra, l'agent sur les talons.

— J'ai suivi Davide Mariotti depuis qu'il a pris le taxi en bas de chez vous.

— Raconte-moi ça.

Rocco s'enfonça dans son fauteuil.

— Il est rentré chez lui. Pour y rester deux heures. Ensuite, il s'est mis à pleuvoir et je me suis mis à l'abri dans un bar en face. J'ai pris deux cafés, un croissant et...

— T'es pas obligé de tout me raconter, hein. Viens-en au fait.

— Non, c'est important. Parce que au troisième croissant le barman me fait : « Trois croissants de suite, il y a que Davide pour manger autant. » Je lui réponds en souriant : « Davide Mariotti ? — Eh oui. Avec le négro, ils en bouffent dix quand ils viennent ici. »

— C'est ce qu'il a dit ? Lui et le négro ? demanda Rocco.

— Oui, monsieur. C'est raciste. On dit Noir ou Africain.

— Je sais. Continue.

— Donc de fil en aiguille, j'ai appris qu'ils prennent souvent le petit déjeuner ensemble dans ce bar. Tôt le matin, avant d'aller travailler. Pour Davide, parce que le Noir, je ne sais pas quel travail il fait.

— Attends, que je comprenne. Toi, ce matin...

— À 6 heures, j'étais au bar, j'ai attendu. Davide s'est pointé, il s'est assis, il a mangé deux croissants et puis l'autre est arrivé. » Zuccari prit son portable, s'affaira un instant puis le tendit à Rocco : « Voilà, je l'ai pris en photo.

Assis face à face, Davide et le Noir se regardaient. Le Noir était grand et musclé, il portait des dreadlocks et on apercevait une entaille sur sa pommette droite.

— Bien joué, Zuccari.

— Ensuite, Davide est parti et j'ai suivi l'autre.

— Si tu es ici, ça veut dire qu'il t'a semé.

— Au contraire, monsieur. Je sais où il habite. Il partage un appartement avec trois autres Nigériens à l'Alberone.

— Tu peux m'imprimer la photo que tu as prise avec ton portable ?

— Bien sûr. Autre chose ?

— Prends ta journée. Tu t'en es sorti comme un chef.

— Vous êtes sérieux ?

— J'ai l'air de plaisanter ? Mais avant, un dernier effort. D'ici une heure, rassemble les agents dans la salle des passeports.

— Qu'est-ce qu'on doit faire ?

L'inspecteur Munifici, les agents Zuccari, Parrillo et De Silvestri avaient été convoqués dans la salle des passeports. Rocco avait distribué un dossier à chacun. Dans le silence et la tension, les policiers se regardaient sans comprendre. Puis le sous-préfet commença :

— Maintenant écoutez-moi bien. Demain matin, on mène une opération difficile. On va tous à la mer. Plus précisément au port de Civitavecchia pour attendre une cargaison du Mexique, vous trouverez les détails dans le dossier que je vous ai remis.

Les policiers consultèrent les notes.

— Ces chiffres mystérieux sur la première page sont la référence du container qui nous intéresse. Il appartient à Silvestrelli, propriétaire du magasin de meubles sur la Tiburtina...

À cet instant, Elena entra sans frapper.

— Excusez-moi...

— On est en réunion. Tu ne peux pas frapper ? la réprimanda l'inspecteur Munifici.

— Je croyais qu'il n'y avait personne.

Rocco regarda la fille.

— Non, viens, Elena. Ça sera ton baptême. Je t'en prie, ma fille, assieds-toi.

L'agente referma la porte en souriant.

— Qu'est-ce qu'on doit faire ?

Munifici lui fit un rapide résumé en soupirant. Puis Rocco reprit la parole.

— Donc, je disais, Silvestrelli est celui qui possède le magasin et attend le chargement. Moi, je suis convaincu qu'il ne contient pas que des meubles.

— Qu'est-ce qu'il y a ? De la drogue ? demanda l'inspecteur.

— Exact, Munifici. Et nous, on doit la trouver et arrêter ces gens.

Zuccari leva la main.

— Oui, Simone ?

— Dites, qui attendra le chargement ?

— Ça, je ne sais pas. Silvestrelli, sûrement. Si vous regardez dans le dossier que je vous ai donné, il y a une photo de lui à une fête du Shabby Chic à Rome, où il rigole avec une prostituée d'un certain âge.

Elena consulta le dossier et éclata de rire.

— Celle que vous appelez une prostituée, c'est la femme d'un député.

— Et alors ? Vous verrez que la photo date d'un an. Silvestrelli est un loser qu'on appelait Cochise, mais maintenant il s'est coupé les cheveux et il a le nez écrasé, grâce à l'intervention d'un ami à moi.

— Il y aura qui d'autre ?

— Peut-être Luigi Baiocchi, probablement Emeka, la deuxième photo du dossier, pour laquelle on remercie Zuccari, sa perspicacité et les croissants du bar.

— Merci..., fit l'agent.

— On ne sera pas seuls. Avec le juge, on organise un beau coup de

filet avec les Stups. D'autres questions ?

— À quelle heure ? demanda Parrillo, qui avait gardé le silence jusque-là.

— À 5 heures au port. On part d'ici à 4 heures. Tu avais quelque chose à faire, Parrillo ?

L'agent n'osa pas répondre. Il gratta ses cheveux frisés puis regarda les autres.

— Alors on va se coucher tôt ?

Personne ne lui répondit. Chacun se contenta de le fixer d'un regard vide.

— Bien, à présent que Parrillo est aussi des nôtres, tout le monde est libre. Rentrez chez vous. Sauf toi, Alfredo. Tu es exempté.

Le vieil agent secoua la tête.

— Vous avez peur que l'humidité du port ne me fasse mal aux articulations ?

— Non. J'ai peur que, s'il ne reste personne qui a la tête sur les épaules ici, il se produise une catastrophe.

— J'apprécie beaucoup, monsieur le sous-préfet.

— Maintenant, le chef, c'est-à-dire moi, doit faire deux choses très ennuyeuses. Premièrement, un saut au port pour jeter un coup d'œil et organiser la fête.

— Ensuite ?

— Aller boire un coup au pub. Elena ?

— D'accord...

L'Old England était désert. À midi, sous un soleil de plomb, il ne venait à l'esprit de personne de sortir, surtout pour boire de l'alcool. Rocco avait garé son scooter au coin.

— À l'intérieur, il y a un garçon noir, Steven. Tu le prends à part et tu le fais sortir.

— Je lui dis que vous l'attendez ?

— Oui. Dis-lui seulement le flic. Ne te fais pas remarquer par l'autre, Davide, un rouquin boutonneux qui devrait travailler à côté de lui.

— D'accord.

Elena lui tendit son casque et traversa la rue.

— Attention, hein. Que l'autre ne comprenne pas.

— Pas besoin de le répéter.

À l'ombre de l'immeuble, la température était presque supportable. De nombreux volets étaient fermés, signe que de nombreux habitants avaient quitté la capitale pour des lieux de villégiature. Dans cette ruelle sans circulation, on n'entendait que le bruit des climatiseurs. La sueur plaquait son T-shirt contre son dos et le reflet du soleil sur les voitures garées et sur les vitrines obligeait Rocco à plisser les yeux comme s'il venait de mordre dans un citron. Il avait soif et préféra ne pas allumer de cigarette. Au bout de quelques minutes, Elena et Steven sortirent du pub. L'air amusé, le garçon pointa aussitôt les yeux vers le sous-préfet. D'un pas rapide, ils passèrent du soleil qui tapait sur la rue à l'ombre de l'immeuble.

— Monsieur, comment ça va ? Davide m'a tout raconté ! Vous les avez chopés ! C'étaient des Chinois ? demanda-t-il.

Rocco ne répondit pas. Il plongea la main dans sa poche.

— Apparemment, on est condamnés à regarder des photos ensemble. » Il lui tendit une feuille : « Dis-moi si tu le connais.

Steven examina la photo d'Emeka. Puis il regarda les deux policiers.

— C'est une blague ?

— Non. Tu le connais ?

Steven rendit la photo au sous-préfet. Sa main tremblait.

— Écoutez, commissaire...

— Sous-préfet.

— Pardon... sous-préfet... Je ne sais pas comment il s'appelle, mais il vient parfois au Pigneto. Avec un autre...

— Il deale ?

— Non. On le voit jamais dealer dans la rue. Lui, il est un échelon au-dessus. Je ne veux pas m'en mêler. C'est des gens dangereux.

Steven transpirait. Et pas à cause de la chaleur.

— Personne ne saura rien, Steven. Dis-moi seulement qui c'est.

— C'est un chef. Quand il arrive au Pigneto, les autres se chient dessus. Je l'ai vu menacer Chuwku plus d'une fois.

— C'est qui, Chuwku ?

— Celui qui me vend de l'herbe.

— Je te l'ai déjà dit, Steven, ce que tu achètes, c'est pas de l'herbe. C'est de la merde.

— Comme vous voulez, sous-préfet, mais le balafre, c'est le genre de mec qu'il vaut mieux pas regarder dans les yeux.

Rocco glissa à nouveau la photo dans sa poche.

— Avec qui il se balade ?

— Avec un type aussi grand que lui. Une armoire à glace. Chauve.

— Nigérian ?

— Je crois, même si personne l'a jamais entendu parler. Il est muet. Muet comme j'aurais mieux fait de l'être aujourd'hui. Ne m'attirez pas d'ennuis.

— Le balafre s'appelle Emeka.

Steven rentra la tête dans les épaules.

— Emeka. Et maintenant que je connais son nom ?

— Ça te dit rien ?

— Non. Il doit être nigérian, comme moi.

Rocco le regarda dans les yeux.

— À mon avis, tu sais. Mais tu ne me dis pas...

Steven se gratta le cou.

— Je vous jure.

— Comment tu sais que celui qui l'accompagne est muet ?

Le garçon ne répondit pas.

— Écoute-moi bien. Davide, ton collègue, est ami avec celui-là. Soit tu me dis tout, soit je rentre, je prends Davide et je lui raconte que c'est toi qui m'as donné le nom du Nigérian. Que tu le connais, etc.

Steven se mit à trembler.

— S'il vous plaît, pourquoi vous me faites ça ?

Le regard d'Elena s'était attendri. Pas celui de Schiavone.

— Parce qu'il faut que tu parles, Steven. Ça restera entre toi et moi. Tu as ma parole.

Steven fondit en larmes. Il enfouit son visage dans ses mains. Quand les sanglots se calmèrent, il s'essuya la figure avec son avant-bras.

— Je... Le soir où vous êtes venu, la première fois.

— Oui ?

— Davide et moi, on était en train de fermer. Ils sont apparus d'un coup, de nulle part.

— Qui ça ?

— Les deux Noirs. Je sais pas ce qu'ils voulaient. Ils ont pris Davide à part. Il a rouvert le bar et m'a dit de rester dehors. Je me suis retrouvé avec le chauve, le muet. Je souriais, je parlais, mais lui il

disait rien. Il me regardait avec ses yeux rouges. Au bout d'un moment, Davide est ressorti avec le balafré, qui mettait quelque chose dans sa poche. Puis ils ont disparu comme ils étaient venus. J'ai demandé à Davide qui c'était, mais il m'a dit de m'occuper de mes affaires, que je n'avais rien vu si je tenais à ma peau.

Rocco soupira. Il sortit son paquet de cigarettes. En offrit une à Steven. Puis il la lui alluma, avant de faire de même avec la sienne.

— À ton avis, qu'est-ce qu'ils ont pris ?

— Je sais pas. Un paquet. Sûrement pas de l'argent, parce qu'il n'y a pas un centime dans la caisse à la fermeture.

— Tu sais ce qui s'est passé, ce soir-là ? Davide s'est seulement sauvé la vie. » Rocco se tourna vers sa collègue. « Tu piges ?

— En gros.

— Bien, Steven. Maintenant, retourne au travail. Toi et moi, on ne s'est jamais vus. Et on n'a jamais parlé de tout ça. En tout cas jusqu'à demain matin. Je te promets que demain tout sera terminé.

Steven acquiesça, jeta sa cigarette, fit volte-face et retourna travailler.

— En fait, je n'ai pas compris, fit Elena.

— Davide avait caché la coke derrière une chasse d'eau, ici, au pub. Il l'a rendue et il s'en est tiré.

— Oui, ça j'ai compris, répondit Elena. Mais comment les deux Noirs ont-ils fait pour découvrir le vol ?

— J'ai l'impression que Davide a craché le morceau et a condamné à mort ses deux copains, qui avaient raison de ne pas lui faire confiance. À moins qu'ils ne l'aient découvert par hasard, ou en suivant le journaliste. Mais en tout cas, ils l'ont découvert. Allez, en route. On n'a plus rien à faire ici.

Au premier feu, il entendit son portable sonner. Il le sortit rapidement et le glissa dans son casque.

— Qui me les brise ?

— Qui me les brise, tu dis ça à ta sœur. C'est moi.

— Mon amour.

— N'oublie pas le dîner ce soir.

— Non... bien sûr, à 9 heures ?

— Et puis quoi, tu te prends pour un invité ? Fais-moi le plaisir d'être ici à 8 heures au plus tard. Non, sept heures et demie. Il faut mettre la table, s'occuper du vin...

— Mon amour, je dois d'abord aller à Civitavecchia. Et j'arrive. Je fais au plus vite.

— Bon, je m'occupe du vin. Mais ne tarde pas trop.

Rocco soupira.

— Dis, j'appelle aussi Sebastiano, Furio et Brizio ?

— Non.

— Pourquoi non ?

— Oh, Rocco, on ne va pas recommencer. Il y a des soirées avec mes amis et des soirées avec les tiens. On ne peut pas les mélanger, tu le sais bien.

— Pourquoi ? Seba, Furio et Brizio sont des gens de la ligue B ?

— Sebastiano, Furio et Brizio font peur à mes amis.

— Vraiment ?

— Et puis tu imagines Sebastiano discuter avec le professeur Ardenzi du coup de pinceau de Sassetta ? Ou de la dernière installation de Viola avec Mezzalupi ?

— Non, tu as raison. Mais moi ?

— Toi quoi, Rocco ?

— Et moi, de quoi je parle avec tes amis ? Du ménisque de Totti ?

— Eh ben ? Pourquoi pas ? Tu sais que, quand il était jeune, Ardenzi jouait à la SPAL ?

— Tu sais quoi, j'ai tous les albums Panini des années 1970, et Ardenzi n'a jamais fait partie de la SPAL.

— Je le savais. Moi aussi, je me suis toujours doutée que c'était du flan.

— Bien sûr. Et tu sais pourquoi, Marina ? Parce que ça fait des années qu'Ardenzi te court après !

— Rocco, tu n'as pas une haute opinion de moi si tu penses qu'il suffit d'avoir joué à la SPAL pour me faire tomber.

— Pourtant tu es tombée amoureuse de moi qui jouais à la Romulea, et pas si bien que ça.

— Quel rapport ? Toi, tu es super en short.

Rocco éclata de rire.

— Toi aussi.

— Tu trouves ? On se voit à la maison. Blanc ou rouge ?

— Laisse choisir Ardenzi.

En riant, il reprit son téléphone et le glissa dans sa poche.

— Alors elle est rentrée ! lança Elena.

— Eh oui.

— Je suis contente.

— À qui le dis-tu. Maintenant, je te laisse au commissariat, je prends De Silvestri et je pars à Civitavecchia. En forme pour demain.

— Vous voulez que je vienne sur le terrain ?

— Il faut bien faire son baptême un jour ou l'autre, non ?

Sur sa terrasse, au frais, avec les lanternes chinoises allumées et l'odeur de la citronnelle qui éloignait les moustiques, Rocco profitait du *ponentino* qui soufflait à point nommé pour réjouir la ville. Marina était magnifique. Une robe vert et jaune avec les épaules nues, un trait de maquillage, son léger bronzage qui faisait ressortir ses yeux lumineux et ses dents parfaites, elle apportait un énorme plat contenant l'entrée.

— Et voilà ! Rouleaux de feuilles de vigne et sushi.

— Bravo !

Ardenzi battit des mains en écartant une mèche de cheveux blancs d'un mouvement du cou.

— Tu parles, ce n'est pas moi qui les ai faits. Je les ai achetés. Ah, d'ailleurs, tout ce que nous mangeons a été acheté, que ce soit clair !

Marina posa le plat tandis que Rocco versait le vin dans les verres. Mezzalupi et sa femme, qui avaient dépassé la soixantaine, étaient encore en train de fumer. Ils se dépêchèrent d'écraser leur cigarette. Alba, lente et méthodique, mâchait les *taralli* des Pouilles. Tous les collègues et les chefs de Marina étaient assis autour de la table. Rocco y faisait aussi bonne figure que du piment sur la carbonara.

— J'ai jamais compris cette histoire. » Alba était restée bloquée sur la question du Nouvel An. « Si je passe le Nouvel An à Tokyo, que je prends un avion et que je remonte les fuseaux horaires, combien de fois je peux fêter le premier de l'An, à supposer que les avions soient à l'heure.

— Tu dois calculer les fuseaux horaires et les temps de vol. Mais tu vas plus lentement, expliqua Gino Mezzalupi en mordant dans sa première feuille de vigne. Parce que tu voyages d'est en ouest, dans le sens contraire de la rotation terrestre. Si tu voyageais d'ouest en est, tu serais plus rapide.

— D'accord, intervint Ardenzi. Mais tu fêterais moins de jours de l'An. Parce que le soleil se lève à l'est. Non, pour faire le plus de

réveillons possible, tu pars de Tokyo, tu voles vers la Chine, puis au Moyen-Orient, puis en Europe, et tu devrais trouver quelque chose à mi-chemin avant l'Amérique.

— Genre un Autogrill ? lança Marina.

— Pour prendre au moins un Positano, ajouta Rocco.

Mais Ardenzi les ignora.

— Et ensuite, les États-Unis. Avec de la chance et de l'organisation, tu devrais pouvoir fêter six fois le Nouvel An.

— Quel cauchemar, lança Silvana Mezzalupi en récupérant le saumon qui avait glissé de son sushi.

— Tu finis par tous les passer dans l'avion, conclut Alba. Et par manger des saloperies surgelées.

— À propos, Marina, le premier plat ?

— À propos de quoi, Rocco ?

— De trucs surgelés...

Sa femme engloutit un rouleau de feuille de vigne sans relever tandis que Mezzalupi remplissait à nouveau son verre.

— Je me rappelle une fois, j'ai passé le Nouvel An à Londres, en 1984, j'avais une trentaine d'années... Avec mes amis, on s'était donné rendez-vous à l'Hyppodrome, une discothèque à la mode. Sauf que j'ai perdu mes amis et que je ne me rappelais pas si on allait à l'Hyppodrome ou au Camden. Bref, je me suis mis à me balader d'une boîte à l'autre en taxi et je ne les voyais pas dans la queue... tu te souviens ? demanda-t-il à sa femme.

— Oui, et je crois que les autres s'en souviennent aussi, répliqua celle-ci.

— Sans vouloir t'offenser, tu me l'as raconté sept fois, fit Marina.

— Oui, et ensuite tu es descendu, tu portais une cape, tu as rencontré des skins qui t'ont frappé..., poursuivit Alba en mâchant le dernier sushi, l'air ennuyé.

— Ah, bon, excusez-moi. » Gino leva les mains. « Bon, maintenant, Alba, raconte-nous ton Nouvel An à Nairobi !

Tout le monde éclata de rire. Cette histoire aussi, ils l'avaient entendue un nombre incalculable de fois.

— Pour une fois qu'elle avait trouvé un copain, fit Gino Mezzalupi en levant son verre.

— Oui, qui m'a larguée dans l'avion du retour vers Rome, répondit Alba en trinquant.

Le portable de Rocco se mit à sonner.

— Excusez-moi... » Le sous-préfet se leva et alla répondre dans la chambre d'amis : « Oui ?

— Ici Sasà, je te dérange ?

— Tu parles, je suis en plein dîner à la maison avec les chefs et les collègues de ma femme.

— Ah ! Elle est rentrée ?

— Ça t'étonne ?

— Oui. Bon, Rocco, écoute-moi bien pour demain.

Marina passa à côté de lui.

— Excuse-moi, mon amour. Je te jure que tu ne les verras plus pendant au moins six mois.

Elle alla chercher le premier plat à la cuisine. Rocco lui sourit.

— Pour demain, Sasà, je suis allé au port. J'ai parlé avec la capitainerie...

— Tu es sûr que tu ne veux personne d'autre ?

— Oui. J'ai changé d'avis. On s'en occupe seuls. Il m'en faut juste deux de la brigade cynophile. Et si tu veux m'aider, préviens la brigade financière. Si ça se trouve, ils pourront nous être utiles. Mais je veux être seul à mettre mon nez dans ce container.

— Bon, la société qui s'occupe du déchargement s'appelle Stockmar, elle a son siège au port.

— Bien. Tu les as prévenus ?

— Non, Rocco. C'est une information que je te transmets pour ta gouverne. Et parce que tu sais qui j'ai trouvé au conseil d'administration ?

— Je suis tout ouïe.

— Silvestrelli.

— Ben voyons. Merci, Sasà.

— Je t'en prie, c'est mon devoir. En tout cas, je serai sur place avec vous. Je ne veux pas rater ça. Qu'est-ce que vous mangez ?

À ce moment-là, Marina passa avec un plat sous le nez de Rocco.

— On dirait... » Puis il s'adressa à sa femme : « Qu'est-ce qu'on mange ?

— Du couscous.

— Du couscous, transmit-il au magistrat.

— C'est ta femme qui l'a fait ?

— Tu plaisantes ? Elle l'a commandé au restaurant via dei Quattro

Venti. Pourquoi ?

— Parce que le couscous, ça a l'air facile, mais ça ne l'est pas.

— Sasà, ça va refroidir. T'as autre chose à me dire ?

— Tu veux savoir ce que je mange, moi ?

— Ben dis-moi.

— De la sole. Nature. Sans mayonnaise, sans vin et sans pain, avec deux, je dis bien deux, patates bouillies.

— Tu te refuses rien. Pourquoi, t'as fait des analyses ?

— Oui... j'ai un taux de triglycérides défaillant.

— Bon appétit.

— Va te faire foutre.

Ils raccrochèrent.

Il retourna sur la terrasse, où Marina servait ses amis.

— Bon, donc au musée on reçoit ce bouddha konagamana en bois, magnifique, une statue polychrome du ^{XVI}^e siècle à couper le souffle. J'avais déjà perdu la tête. » Tandis que les autres mâchaient, Ardenzi parlait, fourchette à la main : « Un mètre dix de haut. Il paraît qu'il venait d'un temple de la province de Nan. Imaginez la scène, il y avait le conservateur, le consul, bref tous les costume-cravate alignés devant la statue. Moi, je m'approche et je sens que quelque chose ne colle pas.

— Quoi ? demanda Alba en avalant une bouchée.

— Je ne sais pas. Tu sais, quand tu te sens mal à l'aise sans comprendre pourquoi ?

— Par exemple quand on est à table avec toi ? fit Rocco.

— Voilà, par exemple. Non, sérieusement. Quelque chose ne tournait pas rond. Bref, la cérémonie se termine, on remballa la statue, etc., mais j'appelle Floridi et je lui demande, de ma poche bien entendu, de faire une spectroscopie moléculaire.

— Et que s'est-il passé ?

— Le pire, Marina. Résultat, la statue date du ^{XX}^e siècle !

— Oh, punaise ! lâcha Gino Mezzalupi.

— Eh. Alors qu'est-ce que je fais ? Je vais voir le conservateur. Il y avait des gouvernements impliqués, des ambassades, tout un bordel.

— Oui, bon, mais la statue était fausse, intervint Rocco. Elle était peut-être magnifique, mais elle ne datait pas du ^{XVI}^e siècle.

— Donc je signale la chose. Vous n'imaginez pas ce qui s'est passé.

Déluge de fax, d'e-mails, le téléphone qui explose. Moi, j'apporte les résultats des analyses et on me demande pourquoi je les ai faites. Non mais vous vous rendez compte ? Je découvre cette chose, et ça les énerve que je l'aie découverte !

Ardenzi attaqua enfin son plat. Les autres étaient suspendus à ses lèvres.

— Et alors ?

— Alors rien. Le bouddha reste à la réserve à prendre la poussière, et dans quatre cents ans ce sera enfin une pièce archéologique.

— C'est dingue, fit Alba. En tout cas, le couscous est délicieux. Bravo.

Rocco se tourna vers Marina, qui répondit en souriant :

— Je transmettrai au cuisinier du restaurant.

— Ah, fit Silvana Mezzalupi avec une pointe d'amertume. Il est beau ?

— Il a soixante ans.

Alba baissa la tête, déconfite.

— Bon, mais tu t'es bien débrouillée en allant l'acheter, fit Rocco.

Marina lui répondit par une grimace.

— Les statues... » Ardenzi avait repris le fil de sa pensée. « ... Déjà, l'année dernière, tout le conseil du musée avait failli sauter à cause de cette copie romaine. Mais enfin, la Vénus avait une balèvre sous l'aisselle... Plus clair que ça !

Rocco ne comprenait pas.

— C'est quoi une balèvre ?

— Rien, mon amour, laisse tomber, mange, ce sont des choses qui te dépassent.

Rocco obéit à sa femme.

— Et ça ne suffit pas ? demanda Gino.

— Apparemment non ! Tu sais quoi ? Plus tôt je partirai à la retraite, mieux ce sera.

— En tout cas, si c'était une copie romaine, c'était quand même une statue importante, non ? demanda Rocco.

Ardenzi le regarda.

— Bien sûr. Mais bordel, il faut l'écrire. Tu ne peux pas mettre Praxitèle si elle a été sculptée par, je sais pas, Marco Tullio Decurione.

— Qui c'est ?

— Justement.

— À propos de fausses statues, Ardenzi, tu nous dis la vérité une fois pour toutes ?

— À quel propos, Rocco ?

— C'est vrai ou non que tu as joué à la SPAL dans les années 1970 ?

Tous les regards se tournèrent vers Ardenzi, qui prit son temps.

— Je suis entré dans la société polysportive Ars et Labor, d'où l'acronyme SPAL, en 1972, directement depuis les juniors de Tarente. C'est le nouvel entraîneur, Mario Caciagli, qui m'a réclamé. On a ramené la SPAL en ligue B. Il y avait... » Il leva les yeux au ciel : « Laissez-moi réfléchir... Vecchiè, Marconcini dans les buts, Cariolato, Ragonesi...

— Il manque ton nom...

— J'étais sur le banc, répondit-il.

— Pourquoi est-ce que je t'ai jamais vu sur les cartes ?

— Parce que j'étais sur le banc. À l'arrivée de Guido Capello, j'étais déjà parti.

Rocco le regarda. Il savait trop de choses, c'était peut-être vrai.

— Pourquoi parti ?

— Accident d'entraînement. J'avais vingt et un ans, je me suis cassé le tibia et le péroné. Fin de ma carrière.

— Comment s'est classée la SPAL au championnat 1973-1974 ? insista Mezzalupi.

— Quel emmerdeur. Attends, laisse-moi réfléchir. En 1973, j'avais vingt ans, j'étais à... Ah, je me rappelle. Mauvais. On était en bas du classement. Genre dixièmes, je ne sais plus.

Tout le monde garda le silence. Ça puait la vérité.

— Tu n'es pas comme ta statue de bouddha ? demanda Marina.

— Non, Marina, je suis authentique. Pourquoi est-ce que j'inventerais d'avoir joué dans la SPAL alors qu'en réalité j'ai joué seulement quinze minutes sur le terrain, et pas si bien que ça ?

— Je sais pas. En tout cas ça fait cool, dit Alba, qui commença à regarder Ardenzi d'un autre œil. Tu jouais dans la SPAL, diplômé en lettres classiques... Si tu n'étais pas mon supérieur...

— Tu porterais plainte pour harcèlement à la moindre tentative de ma part.

— Essaie, pour voir.

Elle lui sourit.

— Vous me donnez la nausée. Qu'est-ce que tu as acheté, après le couscous ? demanda Silvana Mezzalupi.

— Une *parmigiana* d'aubergines. Mais ça, c'est moi qui l'ai faite.

— On passe au dessert ? proposa Rocco.

Marina lui jeta sa serviette à la tête.

Ils regardaient le plafond dans le silence de la nuit. Ils avaient laissé les couverts sur la table de la terrasse, Inna s'en occuperait le lendemain. La cuisine semblait avoir été secouée par un tremblement de terre de niveau neuf sur l'échelle de Richter, mais elle s'en chargerait aussi, de même que de vider les cendriers, de débarrasser les verres sur la table basse du salon et de raccrocher les deux tableaux de l'école vénitienne que Mezzalupi avait voulu observer de près sous une bonne lumière en touchant la toile. Ils avaient pris une douche, avaient fait l'amour puis s'étaient allongés pour regarder le plafond.

— Tu as sommeil ? lui demanda-t-il.

— Non. Et toi ?

— Pas du tout. Et je dois me lever dans une heure.

— Désolée. Si j'avais su, je n'aurais pas organisé le dîner. Mais c'était prévu depuis longtemps.

— Alors tu es revenue parce que c'était organisé depuis longtemps ?

— Andouille. Tu as acheté des capsules de café ?

— Non.

Marina inspira.

— Tu te rappelles l'histoire de saint Clément et de la colonne ?

— Bien sûr que je me rappelle.

— Je voulais te dire que c'est moi qui suis rentrée à la maison, pas la colonne.

— Je sais, Marina. Mais moi, je suis pas venu te chercher avec les prétoriens.

— Si, tu es venu me chercher avec les prétoriens. Sauf que c'est moi qui ferme les yeux.

— Tu vois, ces endroits abandonnés depuis longtemps ? Je sais pas, une maison, un vieux train, une voiture ?

— Non. Pourquoi ?

— Parce que les objets que tu y vois sont inanimés, ils sont morts,

comme s'ils avaient perdu la chaleur que leur donne la proximité avec les humains. Quand tu n'étais pas là, la maison était comme ça.

— Aujourd'hui, pendant que tu mangeais, je t'observais.

— Je sais. Moi aussi.

— Et tu sais à quoi je pensais ?

— Si c'est agréable dis-le, sinon tais-toi.

— Que je t'aime. » Elle se tourna de côté et se mit à observer le profil de son mari : « Tu ne trouves pas ça incroyable ?

— Absolument pas. Comment pourrais-tu ne pas m'aimer ? Bon, je n'ai pas joué à la SPAL, mais...

— Laisse tomber la SPAL. On a des principes qu'on fait tout pour respecter, puis arrive l'amour, et on justifie un tas de choses, peut-être trop.

— Non, il y a une limite. Par exemple Hitler, tu ne peux pas l'aimer.

— Et pourtant, il y a une femme qui l'a aimé.

— Dans ce cas, c'est votre faute, pas la nôtre. Je veux dire vous, les femmes.

— Quand vos cerveaux, car vous en avez deux, comprendront la moitié des choses dont s'occupe le cerveau d'une seule femme, vous serez des êtres meilleurs.

— Peut-être, mais je ne suis pas Hitler.

— Non. Vraiment pas. Tu es plus grand, plus beau, tu n'as pas de moustache...

— C'est tout ?

Marina lui caressa la poitrine.

— Vraiment, tu as dû fermer les yeux pour revenir à la maison ?

— Un peu. Mais maintenant, ils sont grands ouverts et je vois à côté de moi l'homme que j'aime et que selon toute probabilité j'aimerai toujours.

— J'ai une érection.

— Tu pourrais penser à autre chose, pour une fois.

— Par exemple ?

— On fait une trêve de trois jours ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Un pari.

— Je n'aime pas ça.

— Allez... Moi je dis que tu ne tiens pas trois jours.

— Tu me défies, Mari' ?

— Oui.

— J'accepte. Qu'est-ce qu'on parie ?

— Une glace chez Romoli via Eritrea, avec de la crème.

— D'accord, mais il y a trois règles : premièrement, tu ne me provoques pas.

Marina s'approcha, posa le menton sur la poitrine de Rocco.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu ne te promènes pas à moitié nue dans la maison.

— Je mets une burka ?

— Presque. Pas de vêtements courts, de décolletés, de talons hauts, pas de crème sur les jambes devant la télévision.

— Bon, et ensuite ?

— Ensuite, on dort dans des lits séparés.

— Mais t'es débile ?

— Sinon, je dois dormir sur les talons.

— Moi, je dors dans mon lit. C'est toi qui te déplaces.

— C'est moi qui me déplace.

— Troisième règle ?

— Le matin, on s'embrasse sur les joues. Quatrième règle...

— Tu avais dit trois.

— J'ai menti. Quatrième règle, tu ne mets pas tes lunettes pour lire et tu ne sucés pas les crayons.

— Tu es vraiment un goujat.

— Je viens de Trastevere.

— Et comment je fais ? Sans lunettes, je n'y vois rien, Rocco.

— Pas de lunettes en ma présence.

— Depuis quand ça t'excite que je porte des lunettes ?

— Depuis toujours. Si tu veux parier, tu dois accepter ces quatre règles.

Marina réfléchit.

— D'accord. Mais si tu tiens à pinailler, on augmente les enchères. On joue plus qu'une glace.

— Si je résiste trois jours, tu me paies une glace. Si je cède...

— Si tu cèdes, on passe Noël chez mes parents.

Rocco passa la main devant ses yeux.

— Oh, mon Dieu...

— Alors ?

— Noël chez tes parents ?

— Avec cadeaux et tout le tintouin. Et en plus...

— Comment ça, en plus !

— Tu as ajouté une quatrième règle ? J'ajoute une deuxième pénalité. De toute manière tu es fort, tu vas gagner.

— Écoutons cette deuxième pénalité.

— Du début du championnat disons jusqu'à la poule aller, je ne veux pas entendre parler de la Roma ou la Lazio, ni entendre de « allez allez » ou de « hors jeu ». Compris ?

Le sous-préfet soupira.

— Jusqu'en novembre ?

— Oui. Donc pas de matchs en ma présence. Ça te va ?

Rocco réfléchit.

— Bien sûr que ça me va. J'ai peur de personne ! D'accord. À partir de demain ?

— À partir de demain, pour trois jours.

— Serrons-nous la main.

Marina tendit la main et le sous-préfet en profita pour tirer sa femme vers sa moitié du lit.

— Allez, Rocco, il est plus de 3 heures. Tu dois te lever dans une heure.

— La réponse est je m'en fous.

Et il l'embrassa. Marina le laissa faire, sans s'apercevoir que Rocco pleurait. Ce n'est que quand une larme salée atterrit sur ses lèvres qu'elle regarda son mari et vit ses yeux humides.

— Tu pleures, mon amour ?

— Oui.

— Il ne faut pas... Il faut sourire.

— C'est ce que je fais. Quelque part, je ris même.

— Je t'aime.

— Moi aussi, ma vie, mais maintenant silence, j'ai du travail...

Il lui embrassa d'abord le menton, puis il lui caressa les seins avec les lèvres et descendit encore. Marina le laissa faire en lui serrant les cheveux. Elle souriait, car elle savait que cet animal irréfléchi ne la quitterait jamais, et qu'elle non plus ne l'abandonnerait jamais. Ils resteraient ensemble pendant les années à venir, ils avanceraient doucement, main dans la main, avec le sourire qui vient de la certitude qu'on ne peut s'opposer à la vie. Puis ses pensées se

délitèrent comme du papier sous la pluie et ils firent l'amour, n'écoulant que les battements de leur cœur, les nerfs et les muscles. Ils le firent longtemps, transpirants, haletants et amoureux comme si c'était la dernière fois.

Le soleil éclaircissait à peine le ciel à l'est. La mer était une tache d'encre. La brise donnait la chair de poule. Les lumières nocturnes du port, encore allumées, illuminaient les véhicules et les hommes déjà en activité. Les premiers touristes commençaient à faire la queue pour embarquer vers la Sardaigne. Dans les locaux de la capitainerie, Rocco buvait un café dans un gobelet en plastique. Sasà D'Inzeo sortit du bureau accompagné du capitaine Nunzi, un petit homme aux cheveux poivre et sel et doté d'une belle barbe blanche.

— Le container a été débarqué. Maintenant, il doit passer le contrôle douanier, indiqua-t-il.

— Quel est le plan ? demanda Sasà.

— On l'isole et on l'inspecte de fond en comble, répondit le militaire. Vous avez combien d'hommes ?

— Pas beaucoup, répondit le magistrat.

— Vous avez idée de ce que peut contenir un container ?

— Je peux imaginer, répondit le sous-préfet. Mais ce que nous voulons, c'est faire décharger les pièces une par une pour les vérifier. Le propriétaire viendra sûrement. Ce que je vous demande, à la capitainerie, c'est de le retenir le plus longtemps possible.

— À tout hasard, j'ai envoyé Gardini et deux sous-chefs pour vous donner un coup de main. Des gens de confiance. Il y a tout de même un truc bizarre.

— Dites-nous, capitaine.

— Les contrôles ne sont jamais aussi poussés. Ça sera un peu suspect.

— C'est pour cette raison que j'ai besoin que vous inventiez une excuse, une circulaire des autorités portuaires, de la brigade des finances...

— J'essaierai.

L'officier quitta la pièce en écartant les bras. Rocco écrasa son gobelet en plastique et le jeta à la corbeille.

— Bon, Sasà, on s'active ?

Les hommes de la capitainerie avaient déposé le container sur le

quaï. Il était rouge. Par la fenêtre du petit bureau, Rocco regardait l'inspecteur Munifici qui tournait nerveusement en attendant l'arrivée du douanier. Adossée à la paroi de métal, Elena était à l'ombre. Sasà avait disparu aux toilettes depuis dix minutes. Le soleil tapait à présent et la température montait de minute en minute malgré la proximité de la mer. Les goélands criaient et un bateau mugit au loin. L'homme de la capitainerie arriva et ouvrit la double porte en métal. Un chariot élévateur conduit par un ouvrier s'approcha pour décharger. Munifici se prépara. Rocco saisit sa radio.

— Ici Schiavone, tu m'entends, Simone ?

— Cinq sur cinq...

Il avait placé les agents Zuccari et Parrillo sur la route qui menait à la plateforme.

— On a ouvert le container. Ça commence...

— Moi aussi j'ai du nouveau. Une BMW noire. Suivie par un camion, un semi-remorque.

— Bien, à partir de maintenant, tends l'oreille.

Ils avaient déjà sorti plusieurs paquets. Aidés des deux hommes de la capitainerie, Munifici et Elena les ouvraient. La BMW noir luisant se gara enfin à une vingtaine de mètres du container. Silvestrelli en descendit. Rocco le reconnut aussitôt. Tenue sportive et lunettes de soleil, il avait les cheveux humides, une cigarette à la bouche. Il était accompagné par un homme qui avait vu trop de films de gangsters. T-shirt noir, lunettes de soleil et muscles en évidence. Silvestrelli se mit sans délai à parler avec l'adjudant Gardini, qui, dossier en main, secouait la tête et écartait les bras. Moins d'une minute plus tard arriva le semi-remorque annoncé par Zuccari. Le gros camion où était inscrit Stockmar freina dans un bruit d'air comprimé et de grincements métalliques. Le ronflement du moteur au point mort remplissait le quai. Rocco eut un coup au cœur en voyant descendre du camion Emeka, dreadlocks au vent, accompagné d'un Noir chauve. Il était gigantesque.

— Putain... Il y a aussi Bob Marley et la Ligne verte, lâcha-t-il à voix haute.

Sasà D'Inzeo, tout juste sorti des toilettes, s'approcha de la fenêtre.

— Ces deux-là ?

— Eh oui... » Rocco reprit sa radio : « Ici Schiavone. Les deux Nigériens sont là. Zuccari et Parrillo, approchez-vous sans vous faire

remarquer.

— Reçu, répondit Zuccari.

— Tout va bien, Rocco ?

— Je sais pas, Sasà. On se tient prêts.

Pendant ce temps, Silvestrelli continuait à argumenter avec l'adjudant, jusqu'à ce que le capitaine Nunzi vienne aider le sous-officier. Il serra la main de Silvestrelli et ils se mirent à discuter. Silvestrelli hochait la tête et reculait, visiblement déstabilisé par les mensonges et les faux documents qu'avançait l'homme de la capitainerie. C'était le moment de faire entrer la brigade cynophile en action.

— Sasà, j'envoie les chiens. Dès qu'ils les verront, ils comprendront. À partir de maintenant, cartes sur table.

Le magistrat acquiesça. Rocco se déplaça vers le fond du bureau, radio à la main.

— Ici Schiavone... On y est, ouvrez les yeux et les oreilles. » Il aperçut les deux policiers de la brigade canine : « Agents D'Andrea et Battistini, vous pouvez y aller.

Il coupa la communication.

Munifici et Elena, les deux seuls à ne pas avoir de radio, examinaient les emballages en carton tandis que le chariot élévateur continuait à en décharger d'autres pour les poser sur le quai.

Silvestrelli, les bras croisés, observait la scène en secouant la tête. Son garde du corps avait retiré ses lunettes de soleil et s'était allumé une cigarette. Deux autres ouvriers, peut-être de la société d'expédition, les avaient rejoints pour aider à débarquer les caisses. Devant cette scène inattendue, ils s'arrêtèrent pour attendre près de la remorque du camion. Les agents D'Andrea et Battistini apparurent depuis l'arrière des bureaux, les chiens en laisse. À vingt mètres de distance, Rocco vit Silvestrelli pâlir et se retourner d'un bond vers les deux Nigériens, qui, eux, ne bougèrent pas un muscle. Munifici et Elena n'ouvraient plus les paquets, ils avaient mis la main sur le pistolet qu'ils portaient dans leur pantalon. Mais personne ne fit rien. Ils restèrent là à regarder approcher les bergers allemands en laisse. Rocco décida que le moment était venu de sortir du bureau. Il traversa l'esplanade de béton sous le soleil sans jamais détourner le regard de Silvestrelli, qui ne semblait pas avoir remarqué sa présence. Il s'approcha du container. Finalement, Silvestrelli le vit. Il sourit. Rocco

lui rendit la pareille et jeta un coup d'œil à l'intérieur du container rouge aux portes grandes ouvertes. Il n'était pas plein. De nombreuses boîtes en carton empilées étaient assurées avec des cordes contre les parois. Entre une rangée et l'autre, on passait assez facilement. Rocco hocha la tête à l'intention des agents avec les chiens. Les animaux reniflèrent les cartons, hystériques, agitant la queue, les oreilles dressées, attentifs aux ordres que leurs maîtres leur donnaient à voix basse.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

Une voix derrière Rocco le fit se retourner. Silvestrelli avait retiré ses lunettes. Il avait l'air tout frais sorti de sa douche. Rocco le toisa.

— Vous êtes qui, vous ?

— Sandro Silvestrelli, le propriétaire de ces meubles.

Il désigna les caisses que le chariot élévateur continuait à décharger et que Munifici et Elena, aidés des deux hommes de la capitainerie, vérifiaient.

— Je ne sais pas s'il y a un problème, à vous de me le dire, répondit Rocco.

Silvestrelli se frotta le nez avec la paume de la main.

— Un tel contrôle ne vous paraît pas déplacé ? Ça retarde le chargement et l'arrivée au magasin.

— Et si je m'en foutais ?

Avec une moue de déception, l'autre recula vers les deux Nigériens transformés en statues. Son garde du corps avait jeté sa cigarette et ouvert la portière de la voiture.

— Monsieur, toujours rien..., fit l'un des agents avec les bergers allemands.

— Continuez. Toutes les caisses, n'en sautez aucune.

— Reçu.

L'adjudant Gardini rejoignit le sous-préfet.

— Mais vous êtes sûr qu'il y a quelque chose ? Parce qu'un contrôle de ce genre...

— Écoutez Gardini, je n'ai pas le soupçon, j'ai la certitude qu'il y a quelque chose ici. » Puis se tournant vers ses agents : « Continuez à ouvrir les cartons !

— Ça suffit ! C'en est trop ! hurla Silvestrelli. Je veux voir...

Rocco ne le laissa pas terminer. Il plongeait la main dans sa poche et tendit une feuille au propriétaire des meubles.

— Tenez. Il y a la signature du tribunal. Ça vous suffit ?

L'autre se mit à lire.

— J'appelle mon avocat.

— Mais appelle qui tu veux ! répliqua Rocco.

— Vous ne savez pas dans quel pétrin vous vous êtes mis, Schiavone !

— Et vous, comment vous connaissez mon nom ? Je ne vous l'ai pas donné. On était amis ? On a dîné ensemble ? On fréquentait le même lycée ?

L'autre ne répondit pas. Il sortit brusquement son portable de sa poche comme s'il s'agissait d'un cran d'arrêt, puis il se retourna pour téléphoner. Il regagna le semi-remorque qui attendait son chargement, il parlait à voix basse en agitant les mains, il transpirait. Son T-shirt collait à sa peau. Il raccrocha et revint à grands pas vers le sous-préfet.

— J'exige que tous les emballages soient ensuite remis comme ils étaient !

— Mais bien sûr, on vous fera même un ruban, n'est-ce pas, inspecteur ?

Elena observait le contenu d'un carton. Une table à fleurs.

— Elle est identique à celle qu'on a vue en exposition !

— Eh oui. Apparemment, elle marche bien. » Il se tourna vers Silvestrelli : « Elle marche bien ?

— Quoi ?

— Je disais, cette table, elle marche bien ?

— Mon avocat est en route.

D'un signe de tête, Rocco désigna le bureau dont il était sorti dix minutes plus tôt.

— Le magistrat est ici. Il pourra s'installer confortablement, ils prendront un café et discuteront pendant que, nous, on continue à travailler.

Un chien se mit à aboyer. Un frisson secoua les Nigériens et le garde du corps sorti d'un film. Rocco et Munifici coururent vers le container. Le chien indiquait un carton. La provenance était inscrite sur le bordereau.

— Celui-là ne vient pas du Mexique. Il vient du Honduras.

— Sortez-le.

L'homme au chariot élévateur le saisit et le posa au sol. Munifici l'ouvrit. Il contenait des statuettes. Rocco en avait vu des similaires

dans les musées.

— Si vous croyez qu'elles sont précolombiennes, vous vous trompez, ce sont des copies que je vends comme telles, expliqua calmement Silvestrelli. C'est précisé sur le bordereau. » Il claqua des doigts et Emeka, le Nigérian à la coiffure rasta, se précipita vers le camion. Silvestrelli poursuivit : « Je vais vous montrer le bon de commande et...

Rocco l'arrêta d'un geste de la main.

— Elles sont bien faites. Combien vous les vendez ?

La question déstabilisa Silvestrelli.

— Trente euros. Plus ou moins. On peut s'en servir comme presse-papiers, serre-livres ou comme ça... pour décorer.

Il en retourna une. Elle avait un bouchon de céramique presque invisible. Silvestrelli l'ouvrit. La statuette était creuse. Il la rendit à Rocco, qui sourit et posa une main sur son épaule transpirante. Ils s'éloignèrent, pareils à deux amis enclins aux confessions.

— Silvestrelli, je vais vous dire la vérité, vous m'avez l'air d'un homme bien. C'est vrai, il y a eu une dénonciation... mais, soit dit entre nous, je préférerais être à la plage, comme vous.

Le marchand de meubles s'était soudain détendu.

— Regardez, vous avez vu ? Elles sont fausses. Si vous voulez, je vous montre les photos des artisans qui les fabriquent dans l'Ocotepeque.

— J'ai compris, qu'est-ce que vous croyez ? » Puis le sous-préfet ajouta sur le ton de la confidence : « Voici ce qu'on va faire, il fait une chaleur hallucinante, j'ai ce casse-couilles de magistrat sur le dos, collaborez sans protester et, dans moins d'une heure, vous chargez vos meubles et vous partez. Je dois montrer que je vais jusqu'au bout, vous comprenez, sinon ils me transfèrent dans la Barbagia. Moi aussi, j'ai une famille...

Silvestrelli acquiesça en souriant, le visage serein.

— D'accord, continuez. Mais je vous en prie, ne faites pas de dégâts.

— Absolument, je remettrai tout en place, croyez-moi. Vous verrez, après ça, vous n'aurez plus d'ennuis ni avec moi ni avec la brigade financière. Je vous le garantis.

Il tendit la main. Silvestrelli la lui serra. Elle était humide et glissante.

L'esplanade semblait sous l'effet d'un léger narcotique. Les chiens qui avaient vérifié les cartons étaient à l'ombre des colonnes de fer, la langue pendante. Les deux agents leur avaient apporté une grande gamelle d'eau et ne semblaient plus rien avoir à faire, ils tentaient de sécher leur sueur, adossés à la balustrade. À terre, des mètres de cellophane et d'emballages déchirés battaient dans la brise chaude de la fin de matinée. La mer toute proche était calme et exhalait une puanteur d'égout et d'algues putrides. Seuls les goélands se poursuivaient pour fondre telles des fusées sur le miroir de l'eau. Assis sur une bitte d'amarrage, Rocco observait ses collègues et les gardes-côtes qui faisaient une pause. Bientôt, ils commenceraient à tout ranger.

Silvestrelli et son avocat s'étaient dirigés vers le bureau et argumentaient avec Sasà D'Inzeo, qui, toutes les cinq secondes, jetait un regard inquiet à Rocco.

Où elle est ? songeait celui-ci. Et si Alberto Ferri s'était planté ? Dans ce cas, pourquoi cette note si précise sur le container, qui s'avérerait exister réellement ? Il restait à peine une dizaine de cartons, mais aucune trace de la drogue. Les Nigériens semblaient imperméables à la chaleur du soleil. Ils demeuraient là, immobiles et silencieux, à observer, impassibles. Assis dans la voiture, le garde du corps s'était allumé sa troisième cigarette. Rocco examinait tables, chaises, commodes et armoires qui dépassaient des caisses éventrées.

Putain, mais où tu l'as planquée ?

Les astuces étaient sans fin. La drogue pouvait être cachée dans le double fond d'une commode, aplatie dans le papier d'emballage, ou barbouillée de Vicks VapoRub pour éviter que les chiens ne la sentent.

Tu l'as transformée, se disait-il. En quoi est-ce que tu l'as transformée, Silvestrelli ? C'était un truc que les forces de l'ordre connaissaient bien. Un collègue des Stups était tombé sur un trafiquant qui envoyait par la poste des T-shirts en coton qui se trouvaient être saupoudrés de cocaïne.

Se pouvait-il qu'ils l'aient mélangée aux couleurs qui ornaient tables et huches ? À moins que le bois lui-même ne soit imprégné de drogue ?

« Bon, donc au musée on reçoit ce bouddha konagamana en bois, magnifique, une statue polychrome du ^{xvi}e siècle. » Les mots d'Ardenzi

la veille au soir lui revinrent à l'esprit. « Moi, je m'approche et je sens que quelque chose ne colle pas. »

Rocco se leva de la bitte, les mots du directeur du musée dans les oreilles, qui le guidaient presque.

« On remballe la statue, mais j'appelle Floridi et lui demande, de ma poche bien entendu, de faire une spectroscopie moléculaire... »

Le sous-préfet se dirigea vers les fausses statuettes précolombiennes. Il en prit une. L'observa. Inspecta le trou à la base. Il leva la statuette pour la montrer à Silvestrelli et lui sourit. L'autre sourit à son tour. Rocco regarda Munifici et Dobbrilla, transpirants, leurs cutters à la main. Quelque chose avait changé dans les yeux de leur chef. Une lueur d'alarme. Il semblait leur donner des ordres silencieux. Debout au milieu des cartons vides, une statuette rose et gris à la main, Rocco voulait leur attention. Les policiers rangèrent leurs lames. Un courant passa dans leurs regards, un silence chargé de mots qu'il n'y avait pas besoin de prononcer. Comme s'il avait compris, l'inspecteur hocha la tête. Ils s'éloignèrent des derniers cartons qu'ils vérifiaient. Rocco plongea la main dans sa poche. Il prit son briquet et l'alluma. L'approcha de la statuette. Silvestrelli avait retiré ses lunettes. Les deux Nigériens respiraient en gonflant démesurément leur cage thoracique. Le garde du corps était descendu de la voiture. La matière dont était faite la statuette se mit à frétiller, comme de la farine qui bout. Une bouillie liquide et blanchâtre était restée sur les doigts de Rocco. Il s'approcha des chiens. Il baissa la main vers celui qui lui semblait le plus âgé.

— Dis-moi, mon chien, à ton avis qu'est-ce que c'est ?

Le chien aboya, et ce fut comme un coup de starter. Emeka bondit vers la mer, le géant chauve dégaina une lame pointue de la manche de sa chemise. Elena courut après le rasta, les deux agents de la brigade cynophile tentaient de retenir leurs animaux qui aboyaient, les babines retroussées. Munifici se jeta sur le Nigérian chauve, qui, avec une rapidité impensable pour sa masse, plia le bras de l'inspecteur et lui donna un coup de couteau dans le dos. Le policier hurla et tomba à terre. Le Nigérian essaya de s'échapper. Deux coups de pistolet. Le Noir s'immobilisa, écarquilla les yeux, ses genoux ployèrent puis il s'affala à côté de Munifici. Rocco le rejoignit, d'un coup de pied il éloigna la lame qu'il venait d'utiliser sur les vertèbres de l'inspecteur. Le Noir muet, dos au sol, tremblait tandis que du sang

et des bulles d'air sortaient de sa bouche. Zuccari se tenait à vingt mètres, pétrifié, son Beretta encore pointé tandis que les deux ouvriers à côté du camion avaient levé les mains, effrayés. Parrillo avait rattrapé le garde du corps, qui s'était rendu comme un enfant apeuré dans un film de Disney. Silvestrelli regardait autour de lui, égaré. Les chiens avaient cessé d'aboyer. Le seul à tenter de fuir était Emeka, qui nageait lentement vers le large. Elena l'observait sans savoir que faire. L'adjudant Gardini avait déjà saisi la radio et donnait des ordres. Rocco s'approcha de Munifici. L'inspecteur se touchait le dos avec une grimace de douleur.

— Putain, ça fait mal... Putain, ça fait mal...

Rocco le retourna à peine. La lame avait pénétré juste à côté de la colonne vertébrale, à quelques centimètres du cou.

— Tu arrives à bouger ? lui demanda-t-il, haletant.

— Quoi ? Putain, quelle douleur !

— Je t'ai demandé si tu arrives à bouger les bras et les jambes.

— Oui, oui, j'y arrive... J'ai mal !

Rocco fit signe à Zuccari que tout allait bien. Le policier regarda autour de lui, il vit les ouvriers les bras en l'air, il vit Parrillo qui passait les menottes à Silvestrelli et à son garde du corps. Il épongea sa sueur et rejoignit son collègue en rangeant son pistolet dans son caleçon.

Les deux agents de la brigade cynophile, qui avaient calmé leurs bêtes, se joignirent à Zuccari et Parrillo pour procéder aux arrestations. Avec un style discutable, Emeka se dirigeait vers le quai de départ des ferrys.

— Mais où croit-il aller ? demanda Elena en indiquant le bateau de la capitainerie qui s'approchait du Nigérian.

Dès qu'il vit l'embarcation, il inspira et plongea, disparaissant sous l'eau.

Le magistrat avait appelé une ambulance, tandis que Zuccari et Parrillo poussaient Silvestrelli, les deux ouvriers et le gorille menottés vers le bureau.

— Tenez bon, Munifici, l'ambulance arrive, fit D'Inzeo en s'approchant du policier à terre.

— Mais qu'est-ce que c'était ? demanda celui-ci.

— Un coup de couteau... mais t'as eu du pot. Ça fait mal, mais ça va passer, lui répondit Rocco.

— Ça fait un mal de chien. Combien je vais prendre ?

— À mon avis, tu peux partir en vacances, affirma le magistrat.

Munifici se mit à rire, mais un élancement éteignit son sourire.

— On les a chopés ?

— Oui... Il manque seulement Baiocchi, mais de toute façon où peut-il aller ?

— Et l'autre ?

— L'autre s'est enfui dans l'eau, répondit le magistrat en indiquant la mer.

Elena ne perdait pas de vue l'opération. Rocco tendit le cou et vit la vedette de la capitainerie qui tournait autour d'un point. Le Nigérian avait disparu. Les hommes à bord de l'embarcation scrutaient attentivement la mer. Tôt ou tard, le fugitif referait surface. Elena se tourna vers le sous-préfet en écartant les bras. « Boh ! » hurla-t-elle. Soudain, la tête pleine de cheveux reparut quelques centimètres devant le bateau.

— Il est juste devant ! Attention ! cria Rocco, mais trop tard.

Les hommes de la capitainerie ne l'entendirent pas. Le bateau passa sur Emeka Orizo, laissant derrière lui une traînée rouge mêlée à l'écume blanche de la mer. Elena mit les mains devant sa bouche. Sasà baissa les yeux. Rocco regarda l'adjudant Gardini.

— Je crois qu'ils l'ont tranché, chef, dit-il.

Le vieux sous-officier était resté la radio à la main.

— Ils ne l'ont pas vu, murmura-t-il.

— Tant pis pour lui », fit Rocco. L'ambulance arriva enfin. « Allez Munifici, tu pars à l'hôpital ! T'es un héros !

Ils ne rentrèrent au commissariat Cristoforo Colombo que tard dans l'après-midi. Zuccari n'avait pas prononcé un mot. Il regardait ses mains. Elena était bouleversée, Parrillo avait tenu à rester avec Munifici à l'hôpital. La femme de l'inspecteur n'avait pas pu venir à temps de Turin pour lui tenir compagnie, mais heureusement son pronostic vital n'était pas engagé. En entrant dans la pièce, Rocco donna une tape amicale dans le dos d'Elena.

— Ça a été un baptême mouvementé...

La fille acquiesça.

— Je... Je sais pas, monsieur. Je ne me sens pas.

— De faire quoi ?

— De faire quoi que ce soit. Je ne sens plus mes bras, mes jambes, comme si j'avais le corps en polenta.

— Ça arrive. Mais en attendant, tu parles. Moi, quand ça m'est arrivé pour la première fois, je suis resté chez moi dans le noir pendant trois jours. Tu t'habitueras, même si ce n'est pas bien de s'habituer à cette merde.

Elena sourit.

— Je... Je peux rentrer chez moi ?

— Bien sûr. Rentre chez toi, ce soir sors, appelle une copine, un copain, va boire un coup et étourdis-toi jusqu'à l'aube. Tu verras, demain il te restera seulement un gros mal de crâne.

Elena sourit à peine, se passa une main sur le menton.

— J'en rêverai toutes les nuits...

Soudain, elle fondit en larmes.

— Non, non, non... » Rocco la prit dans ses bras : « Ne pleure pas, Elena, ne fais pas ça...

Mais la fille avait rompu les digues, elle se mit à sangloter, la tête appuyée sur l'épaule du sous-préfet.

— Eh non, agent Dobbrilla, si tu fais ça, qu'est-ce qu'on va penser de toi ? Que tu es une chouineuse ?

Même le vieux De Silvestri s'approcha :

— Allez, Elena, ce n'est rien. Ça aurait pu être pire. Pense à l'inspecteur qui s'est pris un coup de couteau dans le dos, ça lui fait un mal de chien.

— Bon, à mon avis, Munifici se le méritait, fit Rocco.

Comme par magie, Elena passa des larmes au rire.

— Bravo, Elena, écoute ton père.

— Merci... papa !

— Va te faire foutre, Dobbrilla ! riposta Rocco.

Puis il se tourna vers Zuccari. L'agent était assis, le regard vitreux dirigé vers le sol. Les yeux humides. Lui aussi pleurait. Schiavone regarda De Silvestri, qui prit Elena par le bras. Ils quittèrent la pièce ensemble. Rocco s'assit à côté de Simone.

— Eh ben ? Qu'est-ce qui se passe ? Tu t'y mets aussi ?

— J'ai tué un homme, dit-il d'une voix aussi fine que du papier de soie.

— C'est terrible, je sais... Je ne peux rien te dire qui te retire ce poids. Tu devras vivre avec toute ta vie.

— Quelle merde..., fit Zuccari en s'essuyant les yeux. Je sais pas, je l'ai vu poignarder Carlo et... c'est parti tout seul.

— Tu as fait ton devoir. Je sais bien que tout ce que je pourrai te dire aura l'air d'une connerie pleine de rhétorique. Tu t'es comporté comme un policier, Simo'. C'est ce que tu es. Tu es armé, tu as affaire à des gens de merde, et un jour ou l'autre ça pouvait arriver. C'est arrivé aujourd'hui, un jour de juillet de merde.

— Vous savez ce qui me fait peur, monsieur ?

— Non.

— De ne plus être comme avant.

Rocco le regarda. Il prit une profonde inspiration.

— Non, Simone. Tu ne seras plus comme avant.

L'agent renifla.

— Merci pour votre sincérité. C'est dur, mais merci. » Puis il se leva, les jambes faibles, les bras abandonnés le long du corps. « Je le dis à ma mère ?

— À ta place, je laisserais tomber. Mieux vaut qu'elle te voie comme elle t'a toujours vu. Nous, on comprend, les autres un peu moins. Même tes parents.

— Merci.

Il quitta la pièce en hochant la tête. Rocco s'affala sur le canapé. Il avait seulement envie de retourner auprès de Marina et de tirer un trait sur cette journée.

Il rentra à la maison. Marina n'était pas là. Le soleil orange s'en allait dormir et le ciel commençait à s'habiller pour la nuit. Il ouvrit le frigo et sourit en constatant que quelqu'un avait fait les courses. Il y avait même une bouteille de chardonnay frais. Il l'ouvrit et s'en servit un verre. Il sortit sur la terrasse pour regarder Rome. Un vent léger apportait un doux parfum, peut-être celui de leurs citronniers ou du chèvrefeuille du voisin d'en dessous. C'était agréable. Il s'alluma une cigarette. Il n'arrivait pas à détourner ses pensées de l'affaire. Il manquait encore le chaînon le plus important, celui qui servait pour clore à jamais cette histoire, s'il parvenait un jour à la clore. Qui envoyait la drogue à Silvestrelli ? Qui était son contact ? Il savait déjà qu'il était impossible de trouver l'organisateur outre-Atlantique, les fournisseurs, pour peu qu'ils aient d'autres bases en Italie. Ses hommes et lui avaient la tâche la plus ingrate, le balayage, le service de

nettoyage et de débarras. Douze statuettes de coke, quatre cadavres en une semaine. Il s'agissait de corps humains, mais pour la société c'était du rebut. Et comme tous les déchets, ils devaient avoir une destination. La poubelle. Au fond, son métier consistait seulement à faire le tri.

Il jeta sa cigarette et termina son vin avant de rentrer. Il alluma la lumière et se rendit à la salle de bains.

Il étudia son visage dans le miroir. Il était bouffi. Ses cernes étaient noirs et profonds, ses cheveux sales emmêlés avaient blanchi sur les côtés, plus que la veille, lui sembla-t-il. Ses rides, à quarante et un ans, auraient dû être bien moins nombreuses, elles aussi. Elles commençaient à dessiner la carte de sa vie sur son front et sur ses joues. Il se rinça le visage. Derrière ses paupières apparut le géant muet qui crachait du sang, puis le sang dans le dos de Munifici, et celui mêlé à l'eau du Nigérian tranché par l'hélice, et enfin celui des corps des deux garçons trucidés avec un stylet en acier.

— Bordel de merde..., cracha-t-il. C'est pas possible. Vraiment pas !

Le bruit des clés dans la serrure l'avertit que sa femme était de retour. Il se précipita dans l'entrée. Elle le vit.

— Mon amour, tu es rentré. Mon Dieu, comme tu es pâle !

Mais Rocco l'attrapa et l'embrassa sans même lui laisser le temps de fermer la porte.

— Chéri, qu'est-ce que tu fais ? Tu vas perdre le pari !

— La réponse est je m'en fous.

Ils n'avaient pas eu envie de cuisiner. Au restaurant sicilien, ils avaient mangé comme si la terre devait s'arrêter de tourner. Ce n'est qu'au *cannolo* que Marina affronta le problème.

— On fait ça chez nous.

— Quoi ?

— Noël.

— On est en juillet et tu penses à Noël ?

Marina rit, roulant des yeux énormes tandis qu'elle mordait dans le dessert. Un nuage de sucre glace tomba sur son T-shirt. Elle mâchait en essuyant la poudre blanche.

— Je crois que mes oncles et tantes viennent aussi.

— Mais invite qui tu veux. En tout cas, une chose est sûre, ce

n'était pas compris dans le pari. Moi, je ne cuisine pas !

— Je voudrais voir ça.

— Et toi non plus.

— On achètera au restaurant, comme d'habitude.

Rocco détestait Noël. Tout comme il détestait le Nouvel An, Pâques et toutes les fêtes sur commande. Il détestait aussi la sienne de fête, maintenant qu'il y pensait, les saints, les anniversaires, tous ces trucs qui tournaient entre le septième et le huitième niveau des emmerdements. Un hit-parade des ennuis que le sous-préfet avait inventé pour tenter de dompter ses mouvements de colère à chaque fois qu'il en rencontrait un. Il partait du niveau six et s'enrichissait chaque jour. En entrant au restaurant, il avait décidé que l'air conditionné glacé se situait de plein droit au huitième degré, surtout quand il régnait dehors une chaleur démentielle.

— Vous voulez autre chose ? demanda le serveur apparu de nulle part tandis qu'ils mâchaient encore leur *cannolo*.

Tiens, encore un nouveau. Le serveur qui te demande si tu veux quelque chose pendant que tu manges encore. Il opta pour un niveau sept tirant sur le huit.

— Vous nous laissez terminer ce *cannolo*, et ensuite on vous dira, si ça vous embête pas.

Le garçon disparut entre les tables comme il était apparu.

— Toi au moins, tu as passé une bonne journée ? lui demanda-t-il.

— Toujours avec saint Clément, Teodora et Sisinnio. Maintenant parlons plutôt de cet été, dont je ne voudrais pas qu'il reste romain. Quand est-ce que tu prends tes vacances ?

— Comme toujours. À partir du 6 août. Pourquoi ?

Elle sourit.

— Alors j'ai visé juste.

— Visé juste pour quoi ?

— Pour la maison.

— Quelle maison ?

— On part trois semaines à Porquerolles. J'ai pris une demeure magnifique, dix couchages, une merveille, tu veux voir les photos ?

— À Porquerolles ?

— C'est beau...

— Mais on peut pas fumer sur cette putain d'île !

— À domicile et dans les bars, si.

— Pourquoi dix couchages ?

— Parce que tu crois qu'avec une maison dans ce paradis personne ne viendra nous voir ? Il y a la queue, tu sais. Tu veux les noms ?

Rocco écarta les bras.

— Mais moi je veux seulement être avec toi.

— Et tu le seras, ne t'inquiète pas...

Elle s'essuya les mains dans sa serviette.

— Tu veux dire que tu as trouvé une maison à louer à Porquerolles au mois d'août ?

— Exact. J'attends la réponse, mais je crois que oui.

— Mais il y a même pas la place pour planter une tente. Hé, on est en juillet !

— Tu veux parier ?

Rocco la regarda et accepta le défi.

— Tu vas perdre, c'est sûr, fit-il.

— On verra.

— D'accord. Moi je dis que tu ne trouveras pas.

— Moi je dis que si.

— Une glace chez Romoli ?

— Si je trouve, c'est toi qui paies. Si je ne trouve pas...

— Si tu trouves pas, c'est toi qui t'occupes des cadeaux de Noël pour tes parents !

Il tendit la main. Marina la serra :

— Il faut sceller ça avec du rhum et du chocolat.

— J'allais le dire.

Munifici sortit de l'hôpital au bout de deux jours, mais Rocco lui avait ordonné de rester chez lui, d'aller à la mer, de lire un livre, tout sauf le commissariat et le travail. La presse locale avait parlé des arrestations au port de Civitavecchia. Le plus bel article avait été rédigé par Monica Beltrami, la compagne d'Alberto Ferri. Bien qu'elle s'occupe des affaires étrangères, elle s'était senti le devoir de l'écrire pour honorer la mémoire de son homme, pour rendre hommage à l'enquête de ce journaliste qui avait perdu son fils et sa vie à cause de ce trafic. L'article était émouvant ; à la fin, elle remerciait Rocco Schiavone et les hommes de la police nationale d'avoir arrêté Silvestrelli.

Rocco lut et rendit le journal à Sasà, qui le posa au sommet d'une pile de quotidiens au bord de son bureau. Comme tous les articles, celui-ci durerait à peine plus d'une journée, mais au moins pendant ces vingt-quatre heures la vie d'Alberto Ferri avait valu quelque chose.

— On a fait du bon boulot, Rocco.

— Eh oui. Il reste encore quelques trucs qu'on n'a pas réussi à éclaircir. Silvestrelli recevait de la drogue, mais qui la lui expédiait ?

Qui le couvrirait ? Et Luigi Baiocchi, celui qui a emporté les cartons ce soir-là au magasin de meubles, où il est passé ? Disparu.

Sasà écarta les bras.

— Tu veux encore travailler là-dessus ?

— J'aimerais essayer. De toute façon, j'ai pas grand-chose, à part un braquage au supermarché et une tentative d'homicide à Spinaceto.

— Ah... c'est tout ?

— Je me suis fait mon idée. Toute cette came a dû être raffinée. Il doit y avoir un laboratoire quelque part.

— Tu regardes du côté des chimistes ?

— Ceux que je connais sont à Rebibbia. Je dois faire passer le mot. Je pense que Luigi Baiocchi joue les intermédiaires avec le laboratoire.

— D'accord, Rocco. Je te soutiens. Ne t'inquiète pas.

— Et pour ce gamin, Davide ?

— C'est un paumé. Il a eu peur et il a vendu ses copains. Mais il va avoir des ennuis. Il a fait obstruction à l'enquête par omission et en nous envoyant sur une fausse piste.

— Matteo et Giovanni avaient raison. Il ne fallait pas lui faire confiance.

— Non. Mais moi, je déteste les gens comme lui, ajouta le juge. Je suis en train de travailler pour qu'il aille un peu à l'ombre. Peut-être que ça lui fera passer les boutons.

Le portable de Schiavone sonna.

— Fait chier, dit-il. Bon, j'y vais. À bientôt. » Il répondit en ouvrant la porte du bureau : « Qui me les brise ?

— Je suis ta femme, imbécile.

— Excuse-moi, Marina. Je t'écoute.

— J'ai une nouvelle pour toi...

— Noisette, pistache, avec de la crème, merci.

Le garçon derrière le comptoir servit un cône gigantesque à Marina, qui le prit avec des yeux de petite fille heureuse.

— Et pour vous ?

— Chocolat.

— Et ?

— C'est tout. Juste chocolat.

— Je vous mets de la crème ?

— Non, mettez-moi du chocolat. Plein !

Le glacier s'exécuta.

— Restons à l'intérieur pour la manger, dehors on fond, fit Marina, qui avait déjà terminé sa crème. *Mamma mia*, qu'est-ce que c'est bon !

Rocco alla à la caisse.

— Comment tu as fait pour trouver la maison ?

— C'est un secret. Ou plutôt, j'avais un canal. Le propriétaire de la villa est Olivier Boulé.

Le sous-préfet laissa dix euros à la caissière.

— Qui c'est ?

— Le directeur du musée national de la Renaissance à Lyon. J'ai travaillé pour lui l'année dernière.

— Ça vaut pas alors. Tu as triché. Tu avais ta petite mafia et tu en as profité. Le pari est annulé. » Il récupéra sa monnaie. Lécha enfin sa glace. « Mais c'est quoi, ce chocolat ?

Marina était presque arrivée au biscuit.

— Ensuite on va prendre un *cremolato* chez Mario.

— Tu n'exagères pas un peu, Mari' ? Moi, cette clim, ça me donne mal au cou. Viens, on va à Villa Ada s'allonger sur l'herbe et fumer un joint.

— Je ne fume pas. Et je ne m'allonge pas sur les pelouses.

— Moi je fume. Toi tu regardes.

Ils quittèrent le glacier. Dehors, la chaleur était insupportable.

— Elle fond déjà, tu vois ?

Marina avait des moustaches vertes de pistache. Rocco les lécha.

— Beurk ! fit-elle en s'écartant.

— Tu avais de la glace sur la moustache.

— Je n'ai pas de moustache, crétin.

Ils montèrent dans leur voiture garée en double file. Il avait laissé les fenêtres ouvertes, l'air conditionné puait la poussière et la moisissure.

— Je veux m'acheter un masque de plongée pour regarder les fonds à Porquerolles, fit Rocco en mettant la clé dans le contact. J'adore ça. Tu te rappelles à Charm, quelle merveille ?

— Oui, mais là-bas il y a la barrière de corail. Pas à Porquerolles. Tu ne verras pas autant de poissons.

— Je sais, qu'est-ce que tu crois ? Mais il y a sûrement quelque chose à voir. Peut-être quelques poulpes...

— Peut-être...

Une voiture blanche s'approcha lentement. Longea celle de Schiavone. Rocco avait mis la clé dans le contact. Il perçut cette présence et se tourna pour regarder. Il y avait deux hommes. Un au volant, petit, les yeux rusés. L'autre était Luigi Baiocchi. Il tenait un pistolet à la main. Pointé vers lui. Rocco eut juste le temps de se baisser, un réflexe au moment où l'autre appuyait sur la détente. Trois coups de feu en succession rapide. La voiture partit dans un crissement de pneus. Rocco se retourna. Marina était renversée sur le siège. Un trou dans la gorge, un autre à la tempe. Rocco hurla, se jeta sur le corps de sa femme pour tenter de refermer la blessure à la tête, d'empêcher son sang de sortir, de couler le long de son cou, emportant tout. Les hurlements des gens, le sang sur les mains, les yeux de Marina déjà éteints et sans vie. Ces yeux qui l'instant d'avant souriaient s'en étaient allés, les paupières mi-closes, la bouche entrouverte aux dents blanches ne souriait plus. Ne parlait plus. Rocco serrait la tête de sa femme, il l'embrassa fort sur le front, sur les joues, sur les lèvres. Les larmes se mêlèrent au sang et les hurlements aux klaxons des voitures. Les visages des gens qui regardaient, effrayés, étaient des panneaux publicitaires immobiles et grotesques. Mais Marina ne bougeait pas. Elle gardait les bras ballants le long du corps, la glace de Rocco était tombée par terre, aux pieds de Marina, le chocolat avait sali ses chevilles et ses sandales.

Il serrait son corps, mais Marina n'était plus là. Même son odeur semblait s'en être allée avec le sang. Il la regarda dans les yeux, attendant qu'elle parle. Il le lui cria au visage, deux, trois fois, il la supplia. Mais elle resta muette, silencieuse, fermée à jamais à la vie, à son mari et à ce soleil du début d'été.

1. En Italie, on donne souvent le titre de « *dottore* » à quiconque a suivi des études universitaires.

2. Palais omnisports dont le nom original est la contraction de « Palazzo dello Sport », rebaptisé d'après son sponsor, l'entreprise de jeux de hasard Lottomatica. (N.d.T.)

Aoste. Été 2013

Le soir était tombé, une soirée douce. Par la fenêtre ouverte arrivait une odeur de fleurs et de pelouse fraîchement coupée. Les voitures ne passaient plus sur le corso Battaglione Aosta et le préfet avait allumé la lampe sur son bureau et celle à côté du canapé où était assis Rocco.

— Je suis fatigué, dit le sous-préfet. Je voudrais rentrer chez moi.

Costa se tourna vers Baldi. Ils étaient exténués, mais des dizaines de questions s'agitaient, telle une foule en proie à la panique qui tente de fuir un théâtre en flammes.

— Je... je suis désolé, parvint à articuler le préfet.

— C'est une sale histoire, Schiavone, ajouta Baldi. Très moche. Mais il me vient spontanément une question que je ne peux me dispenser de vous poser.

— Je vous en prie, marmonna Rocco.

— Luigi Baiocchi, comment a-t-il fini ensuite ?

Rocco leva les yeux vers le juge.

— Je ne sais pas. Il a disparu. Je crois qu'il s'est enfui en Amérique du Sud.

Il se tut.

— Depuis, vous ne savez plus rien de lui ?

— Plus rien.

Il caressa la tête de la chienne, qui dormait profondément.

— Dans ce cas, pourquoi Enzo Baiocchi, son frère aîné, en a-t-il tant après vous ?

— Parce qu'il me tient pour responsable du malheur de son frère, il pense que c'est ma faute s'il a dû fuir à l'étranger. Peut-être parce que cette merde a trouvé la mort dans le pays où ils se fournissaient en drogue, et que c'est aussi ma faute ! Enzo aura mis ça sur mon compte...

— Possible, fit Baldi. Possible. Vous nous avez tout dit ?

— Il est 21 heures. Je parle sans interruption depuis des heures. Si j'ai sauté quelques détails, croyez-moi, ça se peut, parce que ça remonte à six ans et que je n'ai plus de salive.

Costa et Baldi se regardèrent. Deux chiens en attente du morceau

de choix. Mais le morceau n'arrivait pas.

— Bon. Très bien. Voici ce qu'on va faire. Je vais émettre le mandat d'arrêt contre ce Baiocchi.

— Je vous remercie, monsieur Baldi, comme ça vous me libérerez aussi de Buccellato. » Il se tourna vers Costa : « Eh oui, votre ex-femme n'arrête pas de me torturer dans les pages de son journal, vous savez ?

— Je sais. C'est un pitbull. Quand elle mord, elle ne lâche plus. Je le sais par expérience conjugale.

— Je peux y aller ? L'interrogatoire est terminé ? Non, parce que j'ai les couilles bouillies à cause de ce canapé en similicuir, des *tramezzini* dégueulasses que j'ai mangés et de l'air vicié de cette pièce.

Baldi acquiesça :

— Pour moi, oui. Mais je ne vous promets pas que nous n'en reparlerons pas.

Rocco siffla et Lupa se réveilla en sursaut.

— On y va, ma petite. J'aimerais dire que ce fut un plaisir, mais ce n'est pas vrai.

Avec un sourire bancal, il quitta le bureau de Costa.

Il descendit l'escalier. Passa au bureau pour récupérer les clés de chez lui. Devant la porte, il trouva le tableau, celui qu'Italo Pierron avait accroché il y a longtemps pour plaisanter, et où était reportée la classification des emmerdements, afin que tout le monde soit au courant de ce qui dérangeait le chef. Rocco prit un stylo. Il s'approcha et inscrivit au niveau neuf : les souvenirs. Il glissa le stylo dans sa poche et s'engagea dans le couloir. Son cerveau étourdi avançait lentement, à une autre vitesse que ses pieds qui, en pilote automatique, semblaient vouloir le mener tout droit à Croix de Ville, chez lui. Lupa trottnait derrière lui.

Il ne rencontra personne et remercia silencieusement sa chance. Seul Casella, de garde à la porte, le salua avec un demi-sourire.

— Bonne nuit, monsieur.

— Toi aussi, Casella. Dors bien.

— Je suis de nuit.

— Alors reste bien réveillé.

Il quitta la préfecture. Il n'avait pas faim, seulement envie de s'allonger sur son lit. Sur le parking se trouvait une voiture, la portière

ouverte. Le sous-inspecteur Caterina Rispoli rangeait des documents. Elle l'aperçut et lui sourit :

— Bonsoir, comment ça va ?

— Ça va. Et toi ?

La fille descendit de voiture. Lupa courut la saluer. Elle l'avait gardée si souvent chez elle pour rendre service à Rocco que les deux étaient maintenant plus qu'en confiance.

— Moi aussi, ça va. Salut, Lupette. » Elle la caressa et se laissa mordiller le poignet, puis ferma la portière. « Comment vous sentez... pardon, comment tu te sens ?

— Comme si on m'avait mis dans une bétonnière et qu'on m'avait fait tourner pendant des heures.

— Tu as passé toute la journée dans le bureau de Costa. Mais qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai subi un interrogatoire.

— Je peux t'aider ?

— Non, Cateri', merci. Je rentre chez moi. Passe le bonjour à Italo.

Il avait lancé ça comme ça, il n'était pas si sûr qu'Italo Pierron, son bras droit, soit encore avec Caterina, une histoire qui l'avait tant mis en colère. Parce que cette fille lui plaisait depuis qu'il était arrivé à Aoste en septembre de l'année précédente. Caterina haussa les épaules.

— Je ne le vois pas, dit-elle en baissant le regard.

— Ah. Désolé. Vous vous êtes séparés ?

— Période de réflexion.

— L'euphémisme habituel pour dire que c'est terminé.

— Il était devenu un peu... encombrant.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Je sais, ce n'est pas mes affaires, tu n'es pas obligée de répondre.

Caterina sourit.

— Non, je peux te le dire. Il est obsédé par l'idée d'habiter ensemble, d'avoir un... projet, comme il appelle ça.

— Et pas toi.

— Ça pue la famille.

— C'est quoi le problème, avec une famille ?

Caterina regarda le sol.

— C'est une longue histoire. Je te la raconterai peut-être un jour. Disons que j'ai un mauvais rapport avec cette institution, voilà.

— Tu m'accompagnes ? Je dois acheter à manger pour la bête, qui n'a eu qu'un sandwich aux artichauts rances aujourd'hui.

— D'accord, de toute façon je vais dans ta direction.

Ils se mirent en route. Lupa les suivait, se perdant après des odeurs qu'elle seule pouvait comprendre.

— Tu as eu une mauvaise famille ?

— Ah ! fit Caterina, comme un accès de toux. La qualifier de famille, c'est risqué. J'ai eu un père absent qui aurait mieux fait de le rester quand il était présent, et une mère présente qui aurait mieux fait d'être absente.

— Joli tableau.

— Pas vrai ? Papa était représentant en sucreries. Bonbons, gâteaux, toutes ces saloperies qui tuent et font grossir les enfants. Ma mère nous interdisait d'en manger, à mon frère et à moi. C'est la seule chose bien qu'elle ait faite, maintenant que j'y pense.

— Tu ne l'aimais pas ?

— Non. Je ne l'aimais pas et je ne l'aime pas. Tu veux des adjectifs ?

— Balance.

— Aride, égoïste, immature, connasse.

— Et ton père ?

Elle réfléchit un instant. Puis regarda le ciel.

— Il y en a un seul, mais je ne veux pas te le dire, c'est trop douloureux.

— Comme tu veux. Je n'ai pas beaucoup d'expérience, mais j'en suis convaincu, vivre avec la personne que tu aimes est la plus belle chose au monde.

— Peut-être. Dans ce cas, peut-être que je n'ai pas encore rencontré la personne que j'aime.

Elle se tourna vers Rocco. Le restaurant de via Tillier était encore ouvert.

— Je vais acheter un steak pour Lupa, tu m'attends ici ?

Caterina considéra le chien, puis Rocco.

— Si je t'attends ici, je pourrais commettre une erreur que je regretterais sans doute dès demain matin. Non, je rentre. J'y vais... Salut, Rocco.

— Salut, Caterina. Je t'envoie la facture.

— Pour quoi ?

— On vient de faire une séance d'analyse, tu crois que je fais ce genre de trucs gratuitement ?

Caterina donna un coup de poing sur l'épaule du sous-préfet.

— Je suis content qu'on commence à avoir un minimum de relations, toi et moi. Quand tu penses qu'il y a trois semaines tu n'arrivais même pas à me tutoyer.

— C'est vrai. Ça peut s'expliquer par le fait qu'il n'y a même pas une semaine tu m'as embrassée.

— Je ne t'ai pas embrassée. On s'est embrassés. Question de nuances, mais c'est différent. Bonne nuit, Cateri'.

— Salut, Rocco.

Quand il rentra chez lui, il se jeta sur son lit tout habillé et ferma les yeux. Il sentit à peine le chien sauter sur le matelas. Puis il plongea dans un sommeil sombre et silencieux.

À Rome, en pleine ville, il existe des quartiers qui recèlent des fermes fortifiées. Des coins de paradis à quelques pas du centre, inattendus, qui ne respirent ni la pollution ni le béton, entourés de chênes centenaires et de plantes rares. Via di Novella, juste derrière Villa Pamphilj, il suffit de prendre une impasse pour se retrouver dans les Cotswolds, en pleine campagne anglaise. C'est là que se trouvait la villa de Juan Gonzalez Barrio, trois cents mètres carrés de style victorien, avec un jardin d'un demi-hectare à un crachat du Vatican.

— Monsieur, c'est pour vous, murmura la femme de chambre à Juan, qui s'apprêtait à goûter un vin doux que lui avait conseillé son ami avocat.

Le dîner avait été bon mais lourd, il aurait mieux fait d'éviter la friture.

— Qui c'est ?

— Je ne sais pas, monsieur, il n'a pas donné son nom.

L'ancien diplomate regarda ses invités. Ils écoutaient sa femme Penelope, qui racontait sa blague habituelle sur Fidel et Cuba.

— Ici, à Cuba, c'est une catastrophe, dit Pablo à son copain Xavier. La queue pour le pain, la queue pour l'eau, la queue pour les cigares, la queue pour tout. Et alors, Pablo, lui demande son ami, qu'est-ce que tu veux faire ? Je veux *matate* Fidel. Deux jours plus tard, ils se croisent et Xavier demande à Pablo : alors, Pablo, tu l'as *matado*, Fidel ? Non, Xavier, tu aurais vu la queue qu'il y avait !

Les autres rirent doucement, mais l'avocat exagéra. Il tentait sa chance depuis des années avec Penelope, avec ses matchs en double au cercle, et peut-être qu'il avait même réussi, si Juan Gonzalez Barrio avait dû donner un sens aux regards que les deux échangeaient parfois de part et d'autre de la table.

— Excusez-moi, pardon, ma chère... un emmerdeur, je reviens tout de suite...

Penelope sourit et se remit à discuter avec les six invités, qui avaient terminé le dessert, à part l'avocat qui enfilait les profiteroles comme des pastilles pour la gorge.

Juan traversa le salon et gagna l'entrée.

— Où est-il ?

— Derrière, à la cuisine, répondit la servante.

Il trouva un homme âgé, les cheveux blonds oxygénés, l'air sale et détruit. Juan l'étudia attentivement, mais rien ne lui vint à l'esprit.

— On se connaît ? lui demanda-t-il.

— Tu te rappelles pas de moi ? Je suis Enzo Baiocchi, le frère de Luigi...

À ce nom, Juan pâlit. Il vérifia que la porte de la cuisine était fermée.

— Qu'est-ce que tu fous ici ? Chez moi ? J'ai des invités !

— Juan, il faut que tu m'aides.

Il le prit par le bras et l'entraîna dans le jardin.

L'humidité les enveloppa tel un papier gras. Ils s'éloignèrent rapidement de la villa, jusqu'à atteindre le kiosque de la piscine. Des lumières diffuses éclairaient l'eau turquoise et les palmiers nains. Le ciel était noir, mais on ne voyait pas les étoiles. Ni la lune.

— Tu ne m'as pas encore répondu. Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Ils me cherchent.

— Pourquoi ?

— Je me suis évadé de prison.

Juan leva les yeux au ciel.

— Combien tu veux ?

— Non, c'est pas une question d'argent, Juan. Il y a un problème.

— Lequel ?

— Tu te rappelles Schiavone ? Rocco Schiavone ?

— Oui, il me semble. Il m'a cassé les couilles il y a quelques années. Et alors ?

— Ce flic de merde a buté mon frère, tu te rappelles ?

— Qu'est-ce que ça peut me faire ? Et quel rapport avec toi ?

Enzo s'assit sur le banc de marbre.

— J'ai essayé de le tuer. J'ai pas réussi. Maintenant ils me cherchent.

— Putain ! éclata Juan. Qui te cherche ?

— La police... Rocco Schiavone... ses amis. Tout le monde.

Juan plongea la main dans sa poche. Il en tira un paquet. Il glissa une cigarette dans sa bouche sans en offrir à Enzo. Il l'alluma.

— Qui sait que tu es venu ici ?

— Qui devrait savoir ? Personne.

Juan Gonzalez Barrio inspira profondément et recracha la fumée en l'air. Un grillon caché dans l'herbe chantait.

— Qu'est-ce que tu veux de moi ?

— Fais-moi disparaître. Il me faut un passeport, un avion et je t'emmerde plus.

— Je ne travaille plus à l'ambassade, tu le sais, non ?

— Oui, je sais, mais tu connais plein de monde. Envoie-moi à Trujillo, à Comayagua, où tu veux, mais fais-moi quitter ce pays.

— Explique-moi un peu. Comment est-ce que je t'y envoie, au Honduras ? Ce n'est pas facile. Je ne les ai plus, ces contacts. » Il jeta sa cigarette. « Ça serait déjà bien que je puisse y retourner moi, Enzo.

— S'il te plaît, Juan. Quand tu avais besoin de mon frère...

— Toi et cet abruti de Luigi, vous m'avez attiré que des ennuis. Que des ennuis !

Enzo sentit ses bras trembler. Il aurait voulu se lever et gifler ce gros en chemise blanche, le frapper au sang et lui faire cracher son cerveau, mais il se retint. L'ancien attaché à la culture de l'ambassade du Honduras était son dernier espoir.

— Il me faut du temps, Enzo.

— Combien de temps ?

— Tu as un endroit où dormir ?

Enzo réfléchit. Chez sa fille, mieux valait éviter, pareil à Pitocco, dans ce village perdu près de Frosinone où il s'était planqué.

— Ici, à Rome ?

— Non, à New York ! Bien sûr, à Rome, abruti !

Enzo avala aussi cette vexation.

— Non, j'en ai pas.

Le Sud-Américain fit les cent pas sur la pelouse mouillée en se tenant le menton. Enzo regardait son ventre ballotter par-dessus son pantalon.

— Je vais te donner une adresse. C'est un hôtel, sur la Pontina, au kilomètre 35.

— Kilomètre 35, d'accord...

— Il s'appelle Hotel Bellavista. Tiens. » Il plongea la main dans sa poche et lui tendit un billet de cinquante euros : « Ça devrait suffire pour le taxi.

— Merci.

— Vas-y de ma part, prends une chambre. Reste là jusqu'à ce que je t'appelle, compris, Enzo ?

— Combien de temps je dois y rester ?

— Je sais pas. Deux, trois jours, maximum. Mais tu dois me faire une promesse.

— Si je peux.

— Disparais pour toujours de ma vie et ne te présente plus jamais chez moi, avec ma femme et mes filles. Les déchets comme toi, je ne les donne même pas aux chiens.

— Mais toi tu m'offenses, Juan. Moi, je le fais pas.

— Parce que tu as besoin de moi, connard !

Enzo le fixa, sérieux. Ses yeux plissés étaient deux pointes de flèche.

— Trois jours.

— Qu'est-ce que c'est, une menace ? Tu me poses un ultimatum ?

— Non, je te le rappelle. Trois jours. Ensuite, je me rends.

— Pourquoi est-ce que tu te rends pas tout de suite, pour me débarrasser de ce problème ?

— Juan, si je me rends, tu plonges avec moi. » Il se leva du banc et se dirigea vers la porte arrière du jardin. « Tu me l'appelles, ce taxi, ou je me débrouille ?

Mais Juan Gonzalez Barrio ne répondit pas. D'un pas décidé, il retourna vers ses invités, les blagues de sa femme et les fausses dents de l'avocat. Il ne manquait plus que cette ombre du passé pour lui rendre la vie encore plus insupportable.

« United united united we stand, united we never shall fall ! »

Rocco bondit sur son lit.

— Encore ?

Il se leva et se précipita hors de chez lui tandis que la chanson de Judas Priest résonnait dans la cage d'escalier. Il sonna chez le voisin. La musique était tellement forte qu'on n'entendait pas la sonnette.

« *So keep it up, don't give in...* »

Il frappa avec les poings, de toutes ses forces. Une pluie de plâtre tomba sur le paillason. Finalement, la musique se tut. La porte s'ouvrit sur Gabriele, l'ado de seize ans boutonneux, vêtu d'un T-shirt de Motörhead trop grand de deux tailles.

— Qu'est-ce qu'y a ?

— Encore cette histoire ? Tu m'as réveillé. Tu sais quelle heure il est ?

— Onze heures et quart.

Rocco garda le silence. Il jeta un coup d'œil à la fenêtre de l'escalier. Il y avait du soleil. Il n'y avait pas prêté attention.

— Ah. Onze heures et quart ?

— Oui, répondit Gabriele en réprimant un sourire. Plus quelques secondes, maintenant.

— Tu fais le malin ?

— Non, c'était pour la précision.

Rocco s'éloigna.

— Bon, en tout cas, on n'écoute pas la musique à ce volume, même à onze heures et quart.

— Mais à cette heure il n'y a jamais personne. Je croyais que vous étiez parti travailler.

Le sous-préfet se rendit compte qu'il n'avait pas eu un sommeil normal, mais plutôt un coma de douze heures. Il se passa la main dans les cheveux. Il s'aperçut qu'il était en boxer, pieds nus dans l'escalier, à parler avec un gamin de seize ans.

— Bon... Je vais prendre mon petit déjeuner...

Il se retourna.

— Prenez-le avec moi. J'étais en train de préparer le café.

Rocco songea qu'il n'avait même pas un biscuit dans son placard.

— Pourquoi pas ? Je suis tout seul.

C'était une maison ordonnée, propre, avec des meubles modernes, ascétiques. Les murs étaient blancs, sans tableaux, pas une bibliothèque à part une étagère contenant des ouvrages universitaires. Au sol, un parquet peint en noir. Un téléviseur gigantesque trônait

dans un coin face à deux canapés en cuir blanc. La cheminée était un ovule suspendu dans l'air, on aurait dit le pistil d'une fleur d'acier.

— Venez, on va à la cuisine. Vous aimez les Choco's ?

— Les quoi ?

Il avançait d'un pas incertain dans la cuisine. Il se sentait stupide, en slip, invité par un adolescent.

— Les Choco's. Les céréales au chocolat.

— Non. Je trouve ça dégueulasse, ces trucs. Tu ne devrais pas en manger, toi non plus. Tu as le visage ravagé de boutons !

— C'est vrai, mais j'adore ça. Quand j'aurai votre âge, je me préoccuperais de la nutrition. Pour l'instant bière, Choco's et rock'n'roll !

La cuisine était encore plus propre que le salon. Là aussi dominait le blanc, ainsi qu'une batterie d'appareils électroménagers modernes en aluminium alignés sur le plan de travail.

— Pourquoi, j'ai quel âge à ton avis ?

— Boh... comme ça, je dirais... la soixantaine ?

— C'est ta mère qui a la soixantaine !

— Ma mère a quarante-deux ans.

— Et moi, j'en ai pas encore cinquante.

Le garçon fit la grimace.

— Si tu dis que je les porte mal, je te pète ta stéréo.

Gabriele enfonce le bouton de la machine à café, lequel se versa dans la tasse.

— Tenez. Qu'est-ce que vous voulez manger ?

— Boh... Qu'est-ce que tu as, à part les Choco's ?

Son hôte ouvrit un placard au-dessus du frigo.

— Alors... Peut-être que vous aimerez ce que prend maman ? J'aperçois des trucs aux cinq céréales, des barres diététiques et des biscuits au soja. Ça va ?

— Va pour les biscuits au soja.

Il s'assit à table. Les rideaux étaient brodés, il y avait une vingtaine d'aimants sur le frigo.

— Voilà les biscuits.

Le garçon les posa devant lui. Il prit le lait, le versa dans son bol et y plongea les Choco's. Rocco attrapa un biscuit, sans parvenir à détacher les yeux de Gabriele qui s'était jeté sur son petit déjeuner. Il faisait d'énormes cuillers de céréales qui dégouлинаient de lait et les

enfournait dans sa bouche en mâchant bruyamment.

— T'es dégueulasse, lui dit-il. On dirait un porc.

L'autre sourit comme s'il lui avait fait un compliment. Il avait le menton humide.

— Ils sont comment, les biscuits ?

— Ils ont un goût de polystyrène. » Il but son café. « Mais si ta mère rentre et me trouve en slip chez elle, qu'est-ce qu'elle va penser ?

— Elle ne rentrera pas. Elle est dehors jusqu'à ce soir. Elle travaille tout le temps.

— Et toi, l'école ?

— Ça fait une semaine qu'elle est fermée. Et puis à quoi bon y aller ? De toute façon j'ai foiré mon année.

— T'es en quelle classe ?

— Troisième.

— Et tu as quel âge ?

— Seize ans.

— T'es débile ?

— C'est ce qu'ils disent.

Rocco termina son café.

— T'as une copine ?

— Vous plaisantez ? Vous m'avez vu ? Qui voudrait de moi ?

Il éclata de rire en montrant sa bouche pleine de céréales mâchées.

— Ferme ton égo ! Comment tu t'appelles, que j'ai oublié ?

— Gabriele. Je m'appelle Gabriele.

— Gabriele, il est d'aujourd'hui, celui-là ? demanda le sous-préfet en tendant la main vers la chaise d'à côté, où était posé un journal.

— Oui, on est abonnés, ils nous l'apportent tous les matins.

Rocco se mit à le feuilleter.

— Pourquoi tu écoutes cette chanson de Judas Priest ?

— Elle me donne la chair de poule. Je la chante comme en *live*.

— Judas Priest, c'est des bourrins. Comme Motörhead.

Il désigna son T-shirt.

— Motörhead, c'est une légende ! répliqua Gabriele en se levant pour mettre sa tasse dans l'évier. Mais vu que vous avez un certain âge...

— Je vais te casser la tête...

Il tourna la page.

— Je vais vous mettre un truc qui devrait vous plaire... attendez

ici !

Il disparut de la cuisine.

— Si tu mets Saxon, tu es un gamin gras et mort ! hurla-t-il après lui.

— Non, beaucoup plus soft...

Il la reconnut dès les premiers accords. *Changes* de David Bowie. Il sourit. Il sifflotait déjà quand Gabriele entra dans la cuisine en glissant sur ses genoux, brandissant la brosse des toilettes comme un micro :

— « *I still don't know what I was waiting for, and my time was running wild, a million dead-end streets and...* »

Rocco le regardait. Il chantait à tue-tête, inspiré, les yeux fermés :

— « *Of how the others must see the faker, I'm much too fast to take that test* », allez, chantez !

Rocco ouvrit la bouche et se retrouva à chanter avec ce métalleux fou.

« *Ch-ch-changes, turn and face the stranger, ch-ch-changes, just gonna have to be a different man !* »

— Bon, allez, baisse.

— « *Time may change me !* »

— Baisse, Gabriele !

Toujours inspiré, le garçon gambada jusqu'au salon, baissa le volume et retourna à la cuisine. Il haletait.

— Tu devrais faire un peu d'activité physique, tu es essoufflé après avoir chanté une demi-chanson !

— J'ai aussi fait la glissade.

Rocco se remit à lire le journal.

— Tu te fais toujours ces petits concerts à la maison ?

— De temps en temps...

— Putain ! s'écria Rocco.

L'ASSASSIN DE LA RUE PIAVE A UN NOM

L'assassin qui a tué Adele Talamonti le 13 mai au domicile du sous-préfet Schiavone rue Piave a enfin un nom et un prénom. Il s'agirait d'Enzo Baiocchi, un homme connu des forces de l'ordre, récemment évadé de l'infirmerie de la prison de Velletri. Selon les enquêteurs, on aurait pour l'instant perdu sa trace, mais des recherches nationales sont organisées. Le

mobile du meurtre reste un mystère, sans doute une histoire ancienne entre Schiavone et le bandit, que le sous-préfet avait arrêté en 2003. Il s'agit là d'un résultat important et, selon la préfecture, l'homme sera bientôt remis à la justice. Souhaitons à notre sous-préfet un succès rapide.

Sandra BUCCELLATO

— Salope ! murmura Rocco.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Gabriele.

Mais Rocco suivait ses pensées.

— Maintenant, je suis devenu « notre sous-préfet », elle me souhaite le succès, cette connasse. De toute façon, un jour ou l'autre...

Il jeta le journal. Gabriele le ramassa et lut rapidement l'article.

— Ça parle de vous ?

— Tu sais pas que je suis flic ?

— Bien sûr que je le sais. Et je sais aussi pourquoi vous êtes venu habiter ici, en laissant votre ancienne maison. Ils ont tué une amie à vous, pas vrai ?

— C'est vrai...

— C'est la première fois que je rencontre quelqu'un qui passe dans le journal.

— Tu veux un autographe, Gabri' ?

— Pourquoi pas. Sandra Buccellato ? hurla Gabriele.

— Pourquoi, tu la connais ?

— Maman aussi la traite de salope.

— Ah oui ?

— Tu parles. Elle s'est mise avec mon père.

Rocco éclata de rire.

— J'y crois pas. Le monde est petit.

— Aoste est un trou ! Papa a demandé le divorce depuis deux ans. Buccellato était sa maîtresse, et maintenant ils vont se marier.

— Gabri', je crois qu'on a une ennemie commune.

Gabriele acquiesça.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je sais pas. Je dois réfléchir, mais il faut le lui faire payer.

— Ça me va !

Ils se tapèrent dans la main.

— Moi je vais bosser. Toi, remets Judas Priest à fond la gamelle,

dans une demi-heure maximum je suis sorti. Merci pour le petit déjeuner.

— De rien. Demain matin, si vous voulez, je vous mets Led Zeppelin.

— *Stairway to Heaven*, s'il te plaît. Au réveil, je ne supporte pas plus que cette chanson. Sinon mets Pink Floyd et tu es tranquille.

Il se dirigea vers la porte de la maison.

— J'ai pas Pink Floyd.

— C'est mal. Achète-les.

Il posa la main sur la poignée.

— « *Ch-ch-changes, turn and face the stranger, ch-ch-changes.* »

Rocco se retourna. Gabriele le montrait du doigt, la brosse de nouveau à la main en guise de micro. Ils terminèrent la strophe ensemble :

« *Just gonna have to be a different man !* »

Il ouvrit le tiroir de son bureau. Il s'aperçut avec horreur qu'il n'avait plus d'herbe. Il n'y en avait plus ici non plus. Il lâcha un juron muet et referma le tiroir. Il se leva. Lupa fouillait dans la corbeille à papier.

— Non, dégage de là !

Il ouvrit la porte de la petite bibliothèque qui contenait habituellement les manuels de droit, de criminologie, et prit les croquettes et la gamelle. Il les versa et les donna à Lupa. On frappa à la porte.

— Entrez ! hurla-t-il.

Italo passa la tête.

— Bonjour. Pourquoi si tard ?

— Ça fait combien de temps que je suis ici ? Depuis septembre ?

— Septembre, octobre, novembre...

Italo comptait sur ses doigts.

— Je vais te le dire : dix mois. Et en dix mois, tu n'as pas encore appris une règle fondamentale : occupe-toi de tes fesses !

— Pardon, c'est vrai. Tu as lu le journal ?

— Bien sûr que je l'ai lu. À ton avis, comment elle a eu l'information ?

— C'est toi ?

— Baldi. Maintenant il se passe quelque chose ou on tient salon

jusqu'à l'heure du déjeuner ?

Italo entra dans la pièce. Il tenait une feuille à la main.

— Bon, rien de grave, une maison dévalisée à Courmayeur.

— Une maison de vacances ou une résidence principale ?

— De vacances, je crois. C'est une villa un peu à l'extérieur du village, elle appartient à un certain Adelmo Vaccari, un entrepreneur de Milan. Il possède une dizaine de concessions automobiles et quelques magasins dans le centre.

— Il doit avoir une bonne assurance et tant pis s'il y perd un peu.

— En fait, Costa tient à ce qu'on aille enquêter. Apparemment, des objets d'une certaine valeur ont disparu.

Rocco leva les yeux.

— Explique-moi une chose. Qui laisse des objets d'une certaine valeur dans une maison inhabitée la plupart de l'année ?

— Quelqu'un qui a beaucoup d'argent ?

— Ou quelqu'un qui veut arnaquer son assurance. Dans les deux cas, moi, je ne vais pas à Courmayeur. Je parie que ce sont surtout des bijoux qui ont disparu, pas vrai ?

— Comment tu sais ça ?

— Parce que les tableaux volés ne valent rien, c'est difficile de les vendre. Les bijoux, par contre, tu les démontes, tu gagnes les pierres et en plus tu empoches l'assurance.

— Tu es sûr que c'est une arnaque ?

— On ne laisse pas des bijoux dans une maison de vacances. Tu comprends ça ?

— Oui, je comprends. Alors tu ne viens pas ? Tu sais, Courmayeur, c'est magnifique. Au pied du mont Blanc, il y a des bars...

— Je m'en fous, Italo. Prends quelqu'un et montez, ensuite vous me ferez un rapport.

— Oui, monsieur, j'y vais avec Scipioni !

Il salua en portant la main à sa tempe et quitta le bureau. Rocco s'assit à sa table et se mit à réfléchir. L'absence de substance psychoactive le matin, bien qu'il soit désormais 13 heures passées, ne l'aidait pas. Mais il devait tout de même se mettre à cogiter. Il fit un bref résumé. Enzo Baiocchi avait disparu ; et lui, que savait-il ? D'abord, le pistolet dont il s'était servi pour tirer sur Adele, la compagne de Sebastiano, avait été utilisé pour braquer un bureau de poste des années plus tôt. Sebastiano et Brizio avaient retrouvé la

trace de l'arme. Flavio Buglioni, un délinquant d'envergure moyenne, l'avait vendue à Enzo Baiocchi. Mais Flavio Buglioni, le receleur, avait disparu comme la neige au soleil. Il lui restait deux choses à faire. Et il ne pouvait pas les faire à Aoste. Il devait retourner à Rome, il ne pouvait pas laisser la situation en suspens. En prison ou massacré par Sebastiano, ce serpent venimeux d'Enzo Baiocchi devait être arrêté. Il regarda Lupa, qui s'était endormie sur le canapé.

— Lupa, ma chérie ? Tu vas devoir rester un peu avec Caterina, ça t'embête ?

Elle aboya joyeusement en agitant la queue.

— Quand est-ce que tu rentres ?

— Bientôt. Pare-moi le cul avec Costa.

— Pare-moi le cul, ça veut dire... ? s'enquit Caterina.

— Couvre-moi. Même si apparemment ils sont au courant du moindre de mes mouvements.

— Pourquoi est-ce que tu ne le leur dis pas directement ? Ce n'est pas comme si tu allais en vacances à Rome.

— Parce que, je ne sais pas si tu as remarqué, je travaille ici, à la préfecture centrale d'Aoste, plus à Rome. Et parce que dans cette histoire sont impliqués des gens dont il vaut mieux qu'on ne sache rien.

— Tes amis..., fit la sous-inspectrice en caressant le poil luisant du chien.

— Eh oui. Mes amis. Un en particulier...

— Sebastiano, non ? Le compagnon d'Adele.

— Voilà. Je voudrais trouver Enzo Baiocchi avant lui. Tu peux comprendre pourquoi.

Rocco arriva dans sa maison via Poerio alors que le soleil se couchait déjà. Les meubles étaient couverts de draps et de plastique. Il eut seulement le temps de poser son sac, qui contenait quelques guenilles, et de changer de chemise, puis son téléphone sonna.

— Tu es arrivé ? lui demanda Sebastiano.

— À l'instant, répondit Rocco.

— On passe te prendre dans cinq minutes. On mange en route.

Il ne dit rien d'autre. Froide et distante, sa voix était chargée de rancune, comme si c'était la faute de Rocco si Enzo Baiocchi était

introuvable, comme si c'était lui qui le cachait. Il comprenait, ce type avait tué la femme de sa vie, même si Adele et Sebastiano passaient plus de temps à se disputer qu'à faire l'amour, mais c'était Adele, et pour son ami Adele était tout.

Qui était-il pour juger ?

Comme d'habitude, Brizio était au volant. Maintenant, il avait une Range Rover flambant neuve. Sebastiano était assis à côté de lui. Furio derrière. Quand Rocco monta, ils le saluèrent à peine.

— Bon, avant qu'il soit trop tard, vous m'expliquez ce que vous avez ? demanda-t-il en sortant ses cigarettes de sa poche.

— Oh non, Rocco, elle est neuve, tu vois pas qu'elle sent encore bon ? fit Brizio en mettant le clignotant. Après, Stella va se mettre en rogne.

— Alors ?

— Qu'est-ce que t'as balancé ? gronda Sebastiano.

— Ils savaient déjà pour Enzo.

— Tu m'avais promis, Rocco. Tu m'avais promis que tu me le laissais. Il a tué Adele, cette ordure, et toi tu as lancé la moitié de la police du pays après lui.

— Soit t'es sourd, soit tu fais semblant de pas comprendre. Ils savaient tout ! Ils savent que vous et moi on est amis, ils savent à chaque fois que je viens à Rome, où je vais, qui je vois, ils savent pour Enzo Baiocchi, pour Luigi, ils savent tout. Et ils le savent depuis que je suis à Aoste.

Sebastiano se tut. Brizio accéléra.

— Et comment ça se fait ?

— Mais qu'ess j'en sais ? Dis-donc, Brizio, tu me l'as apportée ou t'as juste une grande gueule ?

Brizio tendit le bras et ouvrit la boîte à gants. Il en tira un sachet en plastique qu'il remit à Rocco.

— C'est de la White Widow. Exceptionnelle. Je te fais même un prix.

Rocco saisit le sachet. L'ouvrit. L'odeur du cannabis couvrit celle du cuir des fauteuils.

— Ahhhh... Excellente. Je te donnerai l'argent tout à l'heure.

Furio prit la parole :

— Bon, un bref résumé. Flavio Buglioni a vendu le flingue qui a servi à tuer Adele à Enzo Baiocchi. Flavio Buglioni a disparu. On est

allés rendre visite à la fille d'Enzo Baiocchi. Tu savais qu'il a une fille ?

— Non, je savais pas.

— Nous, si.

Furio s'alluma une cigarette.

— Pourquoi il peut fumer et pas moi ?

— Effectivement, lui non plus il ne peut pas. Ouvre au moins la fenêtre, Furio ! lança Brizio.

— La fille ne voulait pas parler. Elle déteste son père, mais elle ne voulait pas passer pour une balance.

— Mais cette fille a un fils, intervint Brizio. Un gamin de onze ans. Et lui, il nous a dit un truc intéressant.

— C'est-à-dire ?

— Qu'ils ont une tante à moitié folle. La foldingue, d'ailleurs, c'est comme ça qu'ils l'appellent, dans un village près de Frosinone. Pitocco, ça s'appelle.

— Pitocco ? répéta Rocco.

— Ouais. Jamais entendu parler.

— C'est là qu'on va ?

— C'est là qu'on va.

Ils poursuivirent le voyage en silence. Ils dépassèrent l'Aurelia, prirent le périphérique, et enfin Sebastiano parla :

— Je te le demande encore une fois, Rocco. Et cette fois-ci, me raconte pas de conneries. Tu l'as juré sur le cercueil d'Adele.

— Si je te l'ai juré une fois, pas besoin que je recommence.

— Non, j'veux te l'entendre dire encore une fois. Jure que tu me laisses Enzo Baiocchi.

Rocco regarda par la fenêtre.

— Je te le jure, dit-il d'un air ennuyé.

Sebastiano respira enfin. Rocco eut la sensation qu'il était resté en apnée depuis qu'il était monté en voiture.

— Sauf que Sebastiano, moi, cette histoire que tu me fais pas confiance, ça commence à me les briser.

— C'est vrai ? répliqua-t-il. Mais moi, je veux te faire confiance.

— Alors arrête de me casser les couilles. Arrête de faire la gueule comme si je t'avais fait quelque chose.

Sebastiano se tourna vers Rocco. Il lui sourit.

— Je t'aime, tu sais.

— Moi aussi, abruti.

— Bon, nous aussi on t'aime, maintenant on décide où on mange, j'ai même pas déjeuné, fit Brizio.

— À Pitocco, répondit Furio.

Ils trouvèrent une sorte de bar-pizzeria, un endroit plein d'aluminium anodisé et d'odeur de friture. Ils prirent seulement, par personne, un *supplì* d'une couleur qui tendait vers le marron foncé, une bouteille d'eau et des barres de chocolat emballées, donc plus sûres.

— On devrait suggérer cet endroit au guide Michelin, fit Brizio en mâchant avec une grimace.

Derrière le comptoir se tenait une femme aux cheveux blond filasse, avec la trace sombre de la repousse. Elle avait les bras gros comme des jambons et un tablier à fleurs noué à la taille. Par une vitre derrière elle, on apercevait un homme de couleur habillé de blanc, qui travaillait en cuisine.

— C'est le chef, fit Furio.

— On va le féliciter ? » Rocco jeta le riz décollé du *supplì* sur son assiette en carton. « Bon, je vais voir si la patronne peut nous donner un coup de main. Comment est-ce qu'ils l'appellent, cette tante ?

— La foldingue, répondit Sebastiano, la bouche pleine.

Il était le seul à sembler apprécier le repas.

Le sous-préfet se leva de table et s'approcha de la femme, qui frottait une plaque brûlée pour tenter de la ramener à la vie.

— Bonsoir, madame, j'aurais besoin d'un renseignement.

— Si je peux...

— On cherche une maison. Une maison en pleine campagne. Une vieille dame y habite, ou devrait y habiter. Tout le monde la connaît comme la foldingue.

La femme acquiesça.

— Bien sûr. Maria. Elle est à moitié folle. Elle a plein de chats, mais va savoir si elle est encore vivante. Ça fait un moment qu'on la voit pas ! » Elle jeta la plaque sur le plan de travail en faux marbre. « Je crois qu'on peut pas la nettoyer...

— Il faut la jeter. Qu'en dit le chef ?

— Qui ?

— Le chef !

Il indiqua la fenêtre qui donnait sur la cuisine.

— Ah, Mohamed ! C'est pas lui, le chef. C'est moi ! » Elle se tapa la poitrine de la main. « Lui, il lave la vaisselle.

— Bien. Vous pouvez me dire où elle est, cette maison ?

— Bien sûr... J'veais vous faire un dessin, c'est pas facile. » Elle s'essuya les mains sur son tablier, prit un stylo et une serviette en papier. Elle sourit et se lança : « Voilà, ça c'est la route principale, voyez ?

Elle dessinait horriblement mal. Sa main rose tremblante et ses doigts boudinés n'aidaient pas.

— Ça c'est la station-service Agip. » Elle dessina une pompe stylisée avec l'enseigne. « Vous prenez ici à l'église... là, voyez, je fais la croix dessus...

Rocco suivait des yeux les gribouillis sur la feuille. La femme dessina l'église avec force fleurs et fidèles qui entraient.

— Madame, s'il vous plaît, me faites pas un tableau, laissez tomber l'église et continuons.

— Oui... vous prenez la route qui s'appelle fossé d'en haut...

— C'est écrit ?

— Non, mais tout le monde sait qu'elle s'appelle comme ça. Là, voyez ? C'est celle-là.

Elle dessina une vache. La patronne du boui-boui tirait la langue, elle transpirait.

— Bien, ensuite ?

— Attendez, je fais une autre vache, c'est dur !

Elle s'exécuta. Rocco jeta un regard désespéré à ses amis qui discutaient à voix basse. La femme reprit :

— Ensuite, je crois, la troisième... non, la quatrième, oui la quatrième route qui est en terre. Vous la reconnaîtrez parce qu'il y a un chêne très vieux, vous savez...

Elle se mit à dessiner le chêne.

— Madame, s'il vous plaît, j'ai pas toute la nuit.

— J'ai fini, j'ai fini. Voilà. Le chêne. » Elle observa son œuvre avec un détachement professionnel. « Oui, il est beau, je l'ai bien réussi. Ensuite, après le chêne, encore cinq cents mètres de route blanche et vous êtes arrivés à la maison de la foldingue. » Évidemment, elle la dessina aussi, avec les fenêtres. « Il y a les chats... enfin, il y avait. » Elle dessina les chats ; Rocco commençait à avoir des fourmis dans les

maines. « Il y a aussi des chèvres. Jolies, les chèvres, j'en fais deux ! » Puis avec un sourire, elle remit enfin son œuvre à Rocco : « Ça va ? »

Rocco la regarda. Il avait vu des dessins faits par des enfants à la crèche plus définis et plus réalistes.

— C'est parfait. Très clair. Vous êtes mieux qu'un TomTom.

— Quoi ?

— Laissez tomber... » Il retourna à table et remit la feuille à Furio : « Pour arriver à la maison, il suffit de suivre la carte.

— Tu te l'es fait signer ? Peut-être qu'un jour ça vaudra quelque chose..., fit son ami. Regarde, elle a fait les moutons, les fleurs...

Sebastiano et Brizio se penchèrent pour regarder.

— Moi je dis qu'on devrait se tailler avant qu'elle prenne une tronçonneuse et nous découpe en morceaux.

Ils se tournèrent vers la femme, qui souriait, heureuse, le visage rouge, satisfaite. Elle s'était remise à laver la plaque.

— Je suis d'accord.

La carte se révéla d'une précision millimétrique. À part les vaches et les chèvres, le reste correspondait à la réalité. Quand ils arrivèrent à une centaine de mètres de la maison, Brizio éteignit les phares et avança lentement dans le noir. On n'y voyait pas grand-chose, mais la route blanche et la lune aidaient à ne pas se retrouver dans les fossés creusés de part et d'autre de la voie. Quand ils entrevirent le toit, il freina et coupa le moteur. Sebastiano sortit un Beretta, de même que Furio et Brizio. Rocco se contenta de descendre de voiture. Ils rabattirent les portières et s'approchèrent en silence. Ils franchirent les buissons en direction de la clôture. Ils parvinrent à la grille. Elle était vieille, en fer rouillé, ouverte. Les grillons chantaient, cachés dans les herbes folles qui avaient pris possession de ce qui avait dû être un jardin, il y avait même une fontaine avec un angelot dessus, dévorée par le lichen. Sebastiano jeta un regard à ses amis. Il leur donna des ordres par gestes. Brizio et lui firent le tour par l'arrière, Rocco et Furio passèrent par-devant. Les rayons de la lune léchaient les tuiles disjointes et mangées par le temps. En plusieurs endroits, elles semblaient avoir cédé. Rocco atteignit la porte. Elle était vieille, la peinture fissurée, deux fils électriques pendaient d'un trou dans le mur. Ils s'approchèrent d'une fenêtre aux vitres brisées, une seule persienne retenue par un dernier gond menaçait de tomber d'un

instant à l'autre. Ils tentèrent de regarder à l'intérieur, mais il faisait trop sombre. Rocco poussa le battant de bois, qui s'ouvrit. Il fit signe à Furio et ils entrèrent.

Leurs yeux s'habituèrent au manque de lumière. Ils étaient entrés dans une sorte de cuisine, avec une cheminée noire de suie et une crédence en formica sans portes. À terre, des papiers sales et une chaise trouée à laquelle il manquait un pied. Ils firent attention, un pas après l'autre, à ne pas marcher sur des tessons de bouteille et à éviter les gravats, sans doute tombés du toit en décomposition. Ils pénétrèrent dans un couloir. Là, l'obscurité était totale. Furio dépassa Rocco et, pistolet dégainé, entra dans la salle de bains. Il ne restait que les toilettes et un miroir ébréché cloué au mur. Une deuxième porte, et ils se trouvèrent dans une pièce assez grande, face à deux ombres armées. Sebastiano et Brizio.

— Y a personne ici. » Brizio alluma une torche : « Regardez un peu... c'est vide, fit-il en éclairant la pièce au papier peint décollé, avec un poêle en fonte sans porte et quelques bûches.

Au mur, une inscription à la bombe proclamait au monde : « Si j'avais des ailes je volerais ! » Le poète avait même signé. Giggi avec deux g.

— Eh ben, merci, Giggi, lâcha Brizio.

Par terre, deux bouteilles de bière fracassées et, seul meuble intact de toute la maison, un lit. Brizio y pointa sa torche. Quelqu'un y avait dormi. Et ce quelqu'un avait fumé au moins deux paquets de Marlboro, à compter les mégots au sol. Un coussin crasseux portait encore la forme de la tête qui s'était appuyée dessus. Furio ramassa une boîte en carton qui avait contenu des balles de 6,35 mm. Il la montra en silence à Rocco.

— La vipère a dormi ici..., fit Furio. Mais elle s'est enfuie.

— Eh ouais. Un coup dans l'eau, ajouta Brizio.

Sebastiano poussa un hurlement et donna un coup de pied dans le lit, qui se brisa en quatre, faisant choir le matelas à terre.

Le silence régnait dans la voiture. Sebastiano le rompit.

— Il est en cavale.

— Et alors ? lui demanda Brizio.

— Alors ce n'est plus une menace. C'est lui qui est en danger. Donc Rocco peut dormir tranquille, pontifia Furio, qui avait ouvert la vitre

et s'était allumé une cigarette.

— Moi, je dors quand même tranquille, répliqua le sous-préfet.

— Il y a plus d'une heure jusqu'à Rome, Rocco, fit Brizio en le regardant dans le rétroviseur.

— Et alors ?

— Alors moi, l'histoire de Luigi Baiocchi en Amérique du Sud, j'y crois pas. J'y ai jamais cru. Tu crois pas que c'est le moment de nous dire ce qui s'est vraiment passé ?

— Pourquoi ? fit Furio. Rocco, tu sais tout de moi, de Sebastiano et de Brizio.

— Pas vraiment tout.

— Ce qui ne te concerne pas non, mais le reste oui, répliqua Furio. Cette histoire de Baiocchi nous concerne tous. Il en a après toi à cause de Luigi, c'est clair. Mais tu nous as pas dit grand-chose sur Luigi Baiocchi...

— Rien du tout, en fait.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Ce que Furio et moi te demandons, c'est ce qui s'est vraiment passé après l'enterrement de Marina. Quand tu es rentré chez toi. Après qu'on t'a pas vu pendant une semaine, ni chez nous ni au bureau. On savait tous que t'étais en train de la pleurer. Tu ne répondais ni au téléphone ni à l'interphone. Ce que tu dois nous dire, c'est ce que tu as foutu la semaine après le 7 juillet, Rocco. Tu nous le dois.

— Je suis pas le seul à savoir comment se sont vraiment passées les choses.

Le sous-préfet regarda Sebastiano, qui continuait à observer le paysage par la fenêtre.

— Toi aussi tu sais, Seba ?

L'ours resta muet. Il se contenta de mieux s'installer sur son siège en attrapant la poignée au-dessus de la vitre, laissant le soin à Rocco de répondre. C'était à lui de parler.

— Mais bon Dieu ! hurla Rocco Schiavone dans une pièce perdue du ministère de l'Intérieur. Ça fait une demi-heure que je suis ici ! Une demi-heure que vous me posez la même question ! Je viens d'enterrer ma femme à Prima Porta, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Je n'en ai plus ! Je ne sais pas ! Je ne sais pas qui a tiré, je ne sais pas, comment je dois vous le dire, putain ?

Sasà D'Inzeo baissa les yeux. Le colonel Mastrodomenico et le juge d'instruction Carulli le regardaient sans battre un cil.

— Vous avez vu leur visage et vous n'êtes même pas en mesure de faire un portrait-robot ? dit le colonel.

— J'ai vu leur visage une fraction de seconde, le temps de comprendre que l'un tenait un pistolet à la main ! Comment je fais, pour dresser un portrait-robot ?

— Quelqu'un a écrit quelque part que notre mémoire se comporte parfois comme un appareil photo, intervint posément Carulli. Dans les moments les plus tendus, les plus difficiles, elle prend une photographie qui reste imprimée dans notre esprit pendant des jours.

— Bien sûr que j'ai pris une photo, Carulli. » Il cracha le nom du magistrat en même temps qu'une goutte de salive. « Celle du visage de ma femme qui s'en allait entre mes bras. Voilà ce que je me rappelle. Une chose que je vous souhaite de ne jamais vivre !

— Ça suffit, s'il vous plaît. » D'Inzeo avait enfin pris la parole : « Il me semble inutile de continuer. Enfin quoi, on l'interroge comme si c'était lui, le coupable ! Messieurs, dois-je vous rappeler que Rocco Schiavone est la victime ? Rentrez chez-vous, sous-préfet... Ne nous en veuillez pas si on confie l'affaire à la mobile de la préfecture centrale.

En public, Sasà le vouvoyait. Schiavone faisait de même, mais il remercia du regard son vieil ami.

— Merci, monsieur D'Inzeo. J'apprécie beaucoup. Et oui, je suis d'accord. Je n'ai pas la lucidité pour... résoudre cette affaire. » Il se leva. « Messieurs, ne m'en veuillez pas si je ne vous serre pas la main.

— Nous faisons notre travail, Schiavone, pontifia Mastrodomenico.

— Et moi j'ai perdu ma femme pour avoir fait le mien !

Là-dessus, il quitta enfin la pièce.

Il marcha dans Rome malgré la chaleur et les touristes qui prenaient des photos en riant. Il descendit la via Nazionale, arriva à Piazza Venezia. Il passa par le ghetto, traversa le pont et se retrouva à Trastevere, dans son Trastevere, les pieds gonflés et brûlants dans ses Clarks, le cœur éteint comme un trou noir. Les mains dans les poches, il traversait la foule et les rues sans remarquer les scooters, les voitures, les Japonais, les glaces. Il voulait remonter la via Garibaldi, aller à la fontaine du Janicule et observer les toits de sa ville avant de rentrer chez lui via Poerio. Mais piazza Santa Maria in Trastevere, il dut s'arrêter. Assise sur les marches de la fontaine, comme le premier jour où il l'avait vue, se tenait Marina, qui lui souriait. Rocco resta là, debout, à contempler sa femme avec un rayon de soleil sur le visage, sa robe à fleurs, les pieds serrés dans des sandales, les genoux joints, le cou blanc et découvert. Comme tant d'années plus tôt, elle était assise sur la même marche avec une amie ; au premier regard il avait compris que cette femme deviendrait son épouse. Qui maintenant n'était plus. Qui ne serait plus jamais là. La fontaine devint froide, comme l'église, la place et les bars bondés.

— Oh !

Une secousse le ramena à la réalité. Sebastiano se tenait devant lui.

— Où tu vas ?

— Hein ?

— Où tu vas, Rocco ?

— Chez moi...

Sebastiano hocha la tête.

— À pied ?

— À pied.

Les yeux rouges, pleins de larmes, Sebastiano se toucha le nez, l'air gêné.

— Dis, ça te va de parler un peu ?

— Je sais pas. Ça me va ?

— Moi je dis que oui. Viens...

Il le prit par le bras et le sous-préfet se laissa traîner jusqu'au bar dans la ruelle d'à côté sans dire un mot, pareil à un chariot de supermarché.

Ils entrèrent dans un rade anonyme, sombre et frais, avec une seule vitre donnant sur la ruelle, le comptoir et les tables étaient en

fer. C'était surtout un bar de nuit, de ceux qui commencent le service après le coucher du soleil : alcool, quelques croissants, une seule machine à café. Assis à table, ils attendaient les deux cafés que Lucio, le propriétaire, un ami de toujours, était en train de préparer.

— Je me suis un peu baladé, commença Sebastiano.

Rocco regardait un point fixe sur la table et cherchait à retirer une tache en la grattant avec l'ongle de l'index. Sebastiano lui immobilisa la main.

— Je disais, je me suis baladé. C'est Corrado Pizzuti qui conduisait la voiture, un raté, ils l'ont serré pour vol à l'étalage ce matin même.

— Où est Luigi Baiocchi, demanda Rocco sans mettre de point d'interrogation à la fin de sa question.

— À Casal Palocco. À l'Infernetto, plus précisément. Il est là, chez une cousine à lui.

— Seul ?

— Oui, la maison est en construction.

— Merci, Seba !

Il posa une main sur celle, velue, de son ami, qu'il caressa.

— Tenez les pédés, votre café ! lança le patron du bar, qui avait remarqué ce geste sur la table.

— Et ta sœur ! rétorqua Sebastiano.

Lucio examina Rocco en lui tendant sa tasse.

— Hé, qu'est-ce que t'as, Rocco ?

— T'es pas au courant ?

— Non, fit Lucio.

— Marina...

L'homme s'assit à la table.

— Qu'ess tu veux dire ?

— Elle est plus là, dit doucement Sebastiano. Elle nous a quittés.

Lucio regarda Rocco dans les yeux.

— Comment elle est partie ?

— Ils l'ont tuée, répondit Rocco. Trois coups. C'est moi qu'ils voulaient, c'est elle qu'ils ont eue...

Une larme accompagna ces mots. Le sous-préfet l'essuya avec la manche de sa chemise.

Lucio se leva, emportant les cafés. Il alla trafiquer sous le frigo. Il revint aussitôt. Sur son plateau, trois verres contenant un liquide ambré. Il les posa sur la table.

— Chuis pas doué avec les mots, fit-il d'une voix étranglée. Ce rhum a vingt-quatre ans. Il est pour les occasions spéciales. » Il leva son verre : « À Marina, que le voyage te soit léger et que tu puisses aller...

Il éclata en sanglots sans parvenir à finir sa phrase. Rocco la termina pour lui :

— ... là où on sourit davantage !

Ils levèrent leurs verres et burent d'un trait ce nectar fort et doux.

— Bon, en plein été, t'aurais pu mettre un peu de glace, dit Sebastiano.

Ils rirent doucement, comme s'ils avaient honte de se faire entendre.

Quand Rocco rentra chez lui, il trouva Inna qui venait de terminer le ménage. La femme s'approcha de lui en silence. Elle avait pleuré. Elle avait aussi pleuré à l'enterrement, elle ne semblait pas pouvoir s'arrêter. À chaque fois qu'elle entrait dans la maison, elle recommençait. C'était elle qui avait mis de l'ordre dans les affaires de Marina, Rocco n'arrivait même pas à les toucher. Les vêtements dans les sacs en cellophane, les chaussures, les outils du bureau de sa femme rangés dans une petite valise en plastique noir aux coins renforcés par de l'acier. Son maquillage, ses affaires de toilette, Inna avait pensé à tout, avait tout fait disparaître d'un jour à l'autre. Rocco lui avait offert les deux pulls en cachemire qu'ils avaient achetés l'année précédente et que Marina aimait tant. Il l'avait seulement priée de ne jamais les mettre quand elle venait via Poerio. Inna avait compris sans avoir besoin d'autre explication. Il prenait soin des citronniers lui-même. Il leur parlait souvent, et même s'il n'avait pas la main verte il avait lu qu'ils poussaient mieux si on discutait avec eux. Mais ce n'était pas aux plantes ni aux fruits qu'il parlait. C'était au cœur de sa femme, va savoir où il était en ce moment. Inna le serra fort dans ses bras et lui murmura à l'oreille des mots mystérieux dans sa langue maternelle. Des mots que le sous-préfet ne comprit pas, mais qui ressemblaient à une douce berceuse, de celles que les grand-mères chantent à leurs petits-enfants. Inna partit en oubliant sa paie hebdomadaire et ses lunettes de soleil bon marché sur la console de l'entrée.

Qu'est-ce que je fais, maintenant ? Qu'est-ce que je fais ? Regarde cette maison. Froide. Froide en juillet. Je devrais allumer la lumière, me préparer à manger, aller me coucher, me réveiller demain et le jour d'après, et le jour d'après encore. Pendant combien de temps ? Jusqu'à quand ? Pour peu que je dorme. Parler aux objets, c'est moche. Toi, par exemple, tu es un pinceau, un vieux pinceau plein de goudron, tout filasse, bon à jeter. Pourquoi tu n'es pas dans la boîte noire là-bas, dans le bureau ? Comment les objets qu'on croit avoir jetés font-ils pour réapparaître comme si de rien n'était ? Marina ne t'avait pas jeté ? Oui ou non ? Tu es vieux, tout pelé, tu es dur et tu as les poils collés, mais tu ne veux pas t'en aller.

— Tu l'avais pas jeté, Mari' ?

— Non. Je ne l'ai jamais jeté.

Elle se tient sur le seuil de la porte du balcon. Je la vois à contre-jour, contre la lumière du soleil qui s'en va.

— Voilà pourquoi il était dans le tiroir. Qu'est-ce que tu en fais ?

— C'est un souvenir. C'est le pinceau que j'ai utilisé pour mon premier travail, me répond-elle. On ne se connaissait pas encore. C'est un porte-bonheur.

— Il est tout pelé, je lui dis.

— Remets-le dans le tiroir.

— Tu te rappelles ? Il y a quelques jours je t'ai demandé si tu étais déjà allée dans un endroit abandonné.

— Rocco, j'y ai vécu dans les endroits abandonnés. Tu crois qu'il y a tant de monde que ça dans les cryptes des églises ou dans les souterrains pour regarder les fresques ?

— Non, je parle d'endroits normaux. Je t'avais dit que tous les objets que tu y vois sont sans vie. Parce qu'ils ont perdu la chaleur que leur donnait la proximité des êtres humains. Par exemple, dans le train, tu vois les sièges râpés, et tu imagines que beaucoup de gens s'y sont assis. Sur un bateau, le bois de la barre est usé, ou bien les marches d'un immeuble vide sont érodées par les pieds qui les ont gravies pendant des années. Maintenant ils sont là, ils ne servent plus et ils sont froids. » Je lève le pinceau. « Tu le vois ? Il est usé, vieux, plein de taches. Mais je connais celle qui a travaillé avec, qui le tenait à la main. Je sais tout de la personne qui vivait dans cette maison, qui s'asseyait sur ce canapé, arrosait le citronnier dehors. Alors c'est pire. Parce que ces choses restent froides, elles me rappellent l'âme de celle qui les a utilisées, elles me la mettent sans arrêt devant les yeux. Et moi, je ne pourrai jamais détacher les yeux de ces

objets sans penser à toi. Tu es partout, mon amour. Même quand je me regarde dans le miroir et que je me vois, je suis comme ce pinceau. Froid, sans vie, mais chaque ride, chaque cheveu blanc, c'est toi, mon amour. Comment je fais ?

Elle reste là, à la fenêtre, sans parler. Elle regarde dehors le soleil, qui s'est caché derrière les toits.

— Elle a toujours été belle, cette maison. On se voit bientôt, Rocco ?

— Tant que tu voudras, Marina. Je suis là. Je reste ici.

L'interphone sonna. Rocco se leva de la table, rangea un vieux pinceau dans le tiroir et alla répondre.

— Seba ?

— C'est moi.

— Je descends.

Il entra dans le bureau de sa femme. Il ouvrit le coffre-fort. En sortit le Ruger puis referma la porte en fer. Il sortit de la maison sans la regarder, comme on abandonne un endroit qui vous donne des frissons et où on voudrait ne plus jamais retourner.

— Qui a craché le morceau ? demanda-t-il.

Sebastiano, concentré sur la conduite, cigarette à la bouche, haussa les sourcils.

— Le traître de service. C'est pas difficile de savoir, quand la rumeur dit que ce fils de pute a buté une innocente.

Le sous-préfet s'alluma aussi une cigarette.

— Tu connais la nouvelle, Rocco ?

— Non.

— Silvestrelli a demandé un jugement en référé. Sauf qu'on le lui a pas accordé.

— Ah non ? Et pourquoi ?

— Parce qu'ils lui ont tranché la gorge en prison. Il a pas tenu une semaine.

— Apparemment, ils ont rouvert une vieille cicatrice...

Schiavone cracha sa fumée par la fenêtre.

— Eh ouais... Il voulait parler, c'est moi qui te le dis. Il voulait balancer le fournisseur. Mais il a mal calculé son coup. Qui que ce soit, il est tellement puissant qu'il l'a séché. Faut pas donner de la voix quand il y a que des crocodiles dans l'étang.

— C'est de toi, cette connerie, Seba ?

— Non, c'est Adele qui m'a dit ça un jour, ça m'a plu.

Il roula tout droit sur la Cristoforo Colombo. Au croisement avec le quartier de Casal Palocco, il tourna à gauche pour entrer dans l'Infernetto, une petite ville composée de pavillons mitoyens, de villas et de petits immeubles construits sur un terrain creusé sous le niveau de la mer. Glacé l'hiver et humide comme un marais vietnamien l'été.

— Bon... Je suis jamais venu ici, moi... À gauche à l'épicerie. » Il s'exécuta en faisant le tour d'un grand supermarché. Les lumières de la rue avaient un halo aqueux, celles des maisons étaient presque toutes éteintes. « Tout droit maintenant, je crois...

— Tu connais la route par cœur ?

— Je l'ai regardée sur les cartes et je me la suis rentrée là. » Il se tapa le front de la main. « Une chose est sûre, ça manque pas de place pour se garer ici.

Il arrêta la voiture, éteignit les phares, et ils descendirent devant un double pavillon.

— C'est ici ? demanda Rocco.

— Non. Maintenant on y va à pied. L'autre est sur le qui-vive, il attend de la visite. Surtout depuis qu'ils ont buté Silvestrelli. À mon avis, il a la diarrhée.

Ils marchèrent dans les rues désertes, tournèrent plusieurs fois, dépassèrent des immeubles. Ils poursuivirent sur une route sans maisons qui coupait la campagne environnante. C'était la dernière rue de l'Infernetto, le cul-de-sac de ce quartier-dortoir, où rien n'avait encore été bâti. Un léger brouillard serpentait à quelques centimètres du bitume.

— Il y a plus rien ici, fit Rocco. Même pas un lampadaire.

— T'inquiète. On y est... » Son ami indiqua un groupe de pavillons mitoyens en construction, sans fenêtres, le toit et les murs tout juste posés : « C'est dans un de ceux-là.

Ils quittèrent la route et avancèrent dans le noir, écrasant l'herbe haute. Ils atteignirent les palissades ondulées qui délimitaient le chantier.

— On va faire le tour par-derrière, dit Sebastiano à voix basse.

Ils longèrent le périmètre et trouvèrent deux tôles légèrement écartées. Avec un effort, Sebastiano passa le premier. Rocco le suivit. Des tas de sable, de terre et de gravier épars sur le terrain, des

bétonneuses. Des pelles et autres outils rouillés un peu partout.

— C'est la troisième maison, murmura Sebastiano.

Ils dépassèrent le squelette de la première construction. Rocco sentait qu'il avait les cheveux mouillés. La lune aidait.

— Fais doucement, souffla Sebastiano.

Ils continuèrent jusqu'au deuxième pavillon. Ils traversèrent des pièces à l'état brut qui vomissaient des fils électriques.

— On y est.

La troisième maison était identique aux autres. Elle non plus n'avait ni porte ni fenêtres. Ils entrèrent par une sorte de terrasse au rez-de-chaussée.

Obscurité. Mais en plissant les yeux, en faisant attention, on percevait un mince halo de lumière provenant du premier étage. Sebastiano indiqua l'escalier. Rocco acquiesça. Un pied après l'autre, ils commencèrent à monter. Ils arrivèrent sur le palier. À présent, la lumière était un peu plus forte. Elle provenait de l'une des pièces. Ils continuèrent à monter. Plus aucun doute. La pièce du fond était fermée par un drap. Il s'en dégagait une faible lueur et un léger souffle de gaz. Une lampe de camping était allumée. Rocco dégaina son pistolet de son pantalon, aussitôt imité par Sebastiano. Puis il arrêta son ami. Il voulait passer devant.

Il ne vit pas le fil de nylon qui coupait le couloir à dix centimètres du sol. Il trébucha dessus et des pots d'aluminium tombèrent d'une étagère dans un bruit assourdissant.

— Putain ! s'écria Sebastiano.

Derrière le drap, ils entendirent un bruit. Rocco fonça, tira le tissu et eut juste le temps d'apercevoir une ombre qui se précipitait vers le balcon.

— Merde, il s'enfuit ! hurla-t-il.

Sebastiano traversa la pièce pour tenter de le rattraper, mais Rocco revint sur ses pas et descendit l'escalier. Rapidement, quatre à quatre, au risque de se fouler une cheville. Mais plus rien ne lui importait, il n'était plus Rocco Schiavone, il était un animal, une bête en chasse, le goût du sang à la bouche, le cœur rapide, la vue et l'ouïe tendues. Il arriva au rez-de-chaussée et sortit du pavillon. Il leva la tête. De l'étage du dessus, Sebastiano indiquait une direction.

— Par là ! hurla-t-il.

Rocco s'élança à sa poursuite.

Il ne le voyait pas, mais il l'entendait. Il entendait les pas lourds de la course, le bruit de ferraille d'un objet contre lequel il avait trébuché. Il dépassa deux squelettes de maisons, puis vit la clôture de tôle se dresser. Luigi Baiocchi venait de se glisser dessous. Il y arriva aussi. Il souleva la plaque ondulée et se retrouva dans la rue. À une cinquantaine de mètres, l'homme s'enfuyait à pied, vers l'obscurité, vers une énorme construction qui paraissait abandonnée. Il se retourna en courant et tira deux coups. Un éclair, les coups ne touchèrent pas, l'homme continua à courir et se glissa dans le bâtiment décrépit.

Le souffle court, transpirant, le sous-préfet atteignit le garage abandonné. Il entra par une porte défoncée. En haut, les fenêtres avaient les vitres cassées, on voyait la lune et les étoiles. L'odeur de pisse pénétrait dans les narines comme un acide. Des machines rouillées emplissaient la pièce. Il tentait de calmer sa respiration, ses poumons pompaient comme des soufflets. Il essuya sa sueur. Il n'avait pas peur. Il n'y avait pas de place pour la peur. Il s'accroupit, à l'écoute. Un grincement, les pattes d'une souris qui griffaient le métal, sa respiration. Il attendit que l'autre fasse quelque chose, qu'il bouge, qu'il cède aux nerfs et à la tension.

Luigi Baiocchi jeta une pierre au loin pour attirer l'attention du sous-préfet. Rocco bondit de l'autre côté et le surprit de dos. Il le trouva agenouillé, un énorme pistolet à la main, en train de regarder du mauvais côté. Luigi Baiocchi se retourna, le vit, hurla, tira. La balle effleura l'épaule de Rocco, qui eut le temps de viser et de tirer un seul coup, précis, entre les yeux. Baiocchi n'eut pas le temps de comprendre, il s'effondra à terre tandis que le sang coulait du trou. Rocco le regarda. Essoufflé, le Ruger au poing. Quelqu'un lui avait essoré les poumons, ou bien avait réussi à retirer tout l'air du hangar. Il s'agenouilla. Un sifflement aigu et continu lui perçait les oreilles. Il n'éprouvait rien. Il contemplait Luigi Baiocchi, l'assassin de sa femme, qui fixait le plafond de ses yeux vitreux, mais il n'éprouvait rien. Parce qu'il n'y avait plus rien à dire. Ça avait été rapide et inutile, tout au plus une exécution. Qu'espérait-il trouver ? Rien. Et effectivement, il ne trouva rien. D'ailleurs, maintenant que la descente était terminée, remonter hors de ce puits serait impossible. Il aurait préféré y laisser sa peau à la place de Marina, il n'aurait jamais dû voir tout ça, il n'aurait jamais dû supporter le poids d'une vie qui ne l'intéressait

plus. Sans même qu'il s'en aperçoive, le canon de son arme était désormais pointé droit vers sa bouche, comme le tube en plastique qu'il utilisait petit pour siphonner le réservoir des scooters. Il suffisait d'appuyer et ciao.

Ciao Rocco ! Ravi de t'avoir connu, pensa-t-il. Il ferma les yeux. Mais quelqu'un le frappa, lui prit le pistolet et lui donna une claque. Sebastiano, debout, le toisa sans parler. Puis il tendit la main, le prit par un bras et le souleva.

— Maintenant il faut le cacher. » Il ramassa le pistolet de Rocco. « Ça, c'est moi qui le garde, dit-il en le glissant dans son pantalon.

Il chargea Luigi sur ses épaules et ils retournèrent au chantier. Rocco le suivait en silence, le regard rivé au sol. Son ami semblait avoir fait ça toute sa vie. Il n'avait pas peur, il gardait son calme, il portait un cadavre sur l'épaule comme s'il s'agissait d'un sac de sport. Ils contournèrent le troisième pavillon. Sebastiano prit une pelle et se mit à creuser.

— Donne-moi un coup de main. Faut qu'on ait fini avant l'aube ! lui ordonna-t-il.

Rocco s'exécuta.

Ils creusèrent pendant trois heures, sans s'arrêter. Une fatigue qu'aucun des deux n'avait jamais éprouvée.

— Putain, mais pourquoi ça a l'air si facile dans les films ? grognait Sebastiano entre ses dents. C'est hallucinant, de creuser un trou.

Rocco bougeait les bras comme un automate, une pelletée après l'autre, il n'épongeait pas sa sueur, il regardait seulement la terre et la fosse qui devenait toujours plus profonde. Il ne pensait à rien. Sa tête était comme une feuille blanche. À la fin, Sebastiano s'essuya les mains sur son pantalon.

— C'est les fondations des terrasses. Ils mettront du ciment et adieu ! Tu parles si on le retrouvera !

Sebastiano prit le portefeuille de Luigi, jeta dans la fosse soixante euros pour son dernier voyage, garda les papiers, puis fit rouler le corps du bandit dans le trou. Ils mirent encore une demi-heure à le recouvrir de terre.

— Il est 3 heures. On fait disparaître toutes ses affaires à l'étage et on rentre à la maison, commanda Sebastiano.

Ils gravirent les marches. Entrèrent dans la tanière de Luigi. Il y

avait un sac de couchage, une lampe à gaz, deux cartons de pizza et un portable. Ils retirèrent le drap devant la porte et un autre devant la fenêtre, que Baiocchi avait mis pour cacher la lumière.

— Terminé, fit Sebastiano, le tissu sur l'épaule. On y va, Rocco. Cette nuit, tu dors chez moi.

Le sous-préfet acquiesça.

— Et ce truc, c'est entre toi et moi. Répète-le-moi.

— Qu... quel truc ?

— Entre toi et moi !

— Entre toi et moi, Sebastiano.

— Tu le veux ? lui demanda-t-il en désignant le Ruger.

Rocco fit non de la tête.

— Plus jamais, Seba. Plus jamais !

En bas de chez Rocco, Brizio éteignit le moteur. Puis il se retourna sur son siège pour le regarder.

— Quelle histoire de merde, fit-il.

— Eh oui, lâcha Rocco. Si je suis là, c'est grâce à lui.

Il indiqua Sebastiano.

— La seule chose qui peut tuer Rocco, c'est Rocco ! lança Furio en souriant.

— Tu remontes à Aoste ? demanda Brizio.

— Pas le choix.

— Moi, je continue à chercher cette ordure, dit Sebastiano. Même si je dois aller le traquer jusqu'en Australie, même si ça me coûte toutes les années de ma vie, Enzo Baiocchi, je dois le trouver et le buter.

Rocco ouvrit la portière.

— Tenez-moi informé, dit-il.

Ses compagnons acquiescèrent. Puis il se dirigea vers chez lui en sortant ses clés. La voiture de Brizio repartit. Il se retrouva seul face à ses fantômes, comme si tout était arrivé la veille, comme s'il ne s'était pas écoulé une minute depuis le 7 juillet 2007.

Lupa traversa le couloir en courant pour venir à sa rencontre. Rocco s'agenouilla et attendit que le chien le renverse en lui sautant dessus et en le léchant partout à coups de langue rapides.

— Lupa... Je t'ai manqué ?

Caterina était sortie de son bureau et regardait le sous-préfet en souriant.

— Merci, lui dit-il. Merci comme toujours. Viens, Lupette. » Il entra dans son bureau. « Du nouveau ?

— Je t'ai... attends, comment tu dis ? Ah oui, je t'ai paré le cul, parce que Costa te cherche depuis hier. Je lui ai dit que tu étais à Courmayeur pour le cambriolage dans la villa.

— Bravo, merci. Autre chose ?

— Ce cambriolage est devenu la fixette de Costa, je comprends pas pourquoi. Il est évident que c'est une tentative d'escroquerie à

l'assurance. Ne serait-ce que parce qu'il y a trois hypothèques sur cette maison et qu'Adelmo Vaccari, l'entrepreneur, le propriétaire, file un mauvais coton.

— Qui travaille dessus ? demanda Rocco.

— Moi, Scipioni et Italo.

Rocco s'assit dans son fauteuil derrière sa table. Il observait Caterina en silence.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda la fille.

— À toi de me le dire.

— Qu'est-ce que je dois te dire ?

— Rien, Cateri', tu ne dois rien me dire.

— Tu veux savoir comment je fais pour travailler avec Italo ?

Le sous-préfet haussa les épaules :

— Vous êtes dans la même préfecture, non ?

— Ne fais pas l'innocent. Tu veux savoir comment je fais pour travailler avec Italo Pierron depuis qu'entre nous ça va comme ci comme ça.

— Tu vois, Caterina, c'est ta vie privée. Et je ne veux rien en savoir, rien. À moins que ça ne touche à d'autres questions. Ça touche à autre chose ? demanda Rocco, un sourire à peine esquissé aux lèvres.

— Ça ne touche à rien du tout. Je suis capable de me débrouiller toute seule.

— À présent, un conseil. Si tu veux faire carrière ici, moins tu te fais voir avec moi, mieux ça vaut. J'essaierai de ne plus te laisser Lupa, bref je te promets de n'interagir avec toi que pour le travail.

Caterina se rembrunit.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que la préfecture et le parquet m'ont dans le collimateur. Parce que je ne suis pas un saint, parce que je me comporte mal et parce qu'ils comptent mes pas. Parce que je ne suis pas venu à Aoste en club vacances, parce que maintenant tu sais pas mal de choses. C'est le char des perdants, dit-il en se désignant.

Le sous-inspecteur soupira.

— Je ne te fréquente pas pour faire carrière. Je ne veux pas faire carrière, seulement mon travail. Si je te fréquente c'est parce que, doucement, mois après mois, j'ai appris à te connaître. Au début, je te détestais, je ne le nie pas.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tu as un cœur. Tu le caches bien, mais il est là. Quand j'ai compris ça, quelque chose a changé. Tu pourras toujours compter sur moi. Que tu sois dans le collimateur du parquet ou non, tu pourras toujours le faire. Je t'ai raconté plus de choses qu'à ma meilleure amie. Tu crois que tu ne comptes pas pour moi ?

Le téléphone sonna. Les deux policiers se regardèrent. Puis Rocco décrocha.

— Schiavone.

— Ici Costa !

— Je vous écoute, monsieur.

— Vous êtes rentré ?

— Je ne suis jamais parti. J'étais à Courmayeur pour l'affaire du cambriolage.

Caterina resta à écouter.

— Schiavone, il y a deux jours, vous et moi avons eu une très longue discussion. Je pensais que nos rapports se fondaient sur un respect mutuel.

— Bien sûr. Respect mutuel.

— Je vous pose donc à nouveau la question. Vous êtes rentré ?

Rocco ferma les yeux et serra les dents.

— Oui. Je suis rentré.

— Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?

— Non, je ne l'ai pas trouvé.

— Cela signifie donc qu'Enzo Baiocchi a pris la clé des champs ?

— Oui.

— Mauvais.

— Quoi ? Qu'il soit en fuite ?

— Mauvais qu'il soit en fuite, et mauvais que vous continuiez à me mentir. Je vous prierai dorénavant de m'informer de vos intentions. Ne m'obligez pas à faire ce que je n'ai pas envie de faire.

Rocco ne posa pas plus de questions. La menace était claire. Il ne craignait pas un autre transfert, ce ne serait qu'une péripétie de plus dans une vie où il se traînait d'un point A à un point B, sans signification, sans but, avec pour tout désir la paix. Rien de plus.

— Ça n'arrivera plus, répondit-il au préfet.

Il rabaisa le combiné en marmonnant « Bonne journée » entre ses dents.

Caterina était toujours là.

— Donc tu m’as couvert, mais il est évident que quelqu’un qui sait tout de moi a des discussions intéressantes avec Costa.

Caterina écarta les bras.

— Si tu veux, je peux chercher à comprendre.

— Sans te faire remarquer ?

— Sans me faire remarquer.

— Merci, Caterina.

La sous-inspectrice se contenta de sourire et quitta la pièce.

— Tu as compris, Lupa ? Il y a un espion à la préfecture. Tu l’aurais dit, toi ?

La chienne agita la queue. Rocco plongea la main dans la poche de sa veste, en tira le sachet contenant la White Widow, ouvrit son tiroir et la rangea dedans. Il referma à clé, heureux d’avoir des réserves pour au moins deux mois.

— Je rentrerais bien à la maison.

Rocco sonna à la porte. Peu après, Gabriele vint ouvrir.

— Monsieur ! La musique est éteinte !

— Je sais, je suis pas stupide. Tu étais en train d’étudier ?

— Vous plaisantez ?

— Oui, tu parles. Regarde ce que je t’ai apporté. Je l’ai acheté à l’aéroport.

Il lui tendit un paquet. Gabriele l’ouvrit d’un air avide.

— Pink Floyd...

— *The Dark Side of the Moon* remasterisé. Ça, tu peux le balancer à fond la caisse même à 3 heures du matin.

Gabriele le regarda, ému.

— Merci. Pourquoi ce cadeau ?

— Parce que toi et moi, on est alliés, tu te rappelles ? Buccellato.

— Ah oui, c’est vrai, j’en ai parlé avec maman.

— Qu’est-ce qu’elle a dit ?

— Elle s’est mise à rire. Ça l’amuse beaucoup ce truc, vous et moi contre Buccellato...

— Il faut qu’on y travaille.

— Qui c’est ? lança une voix féminine dans l’appartement.

— Rien, maman, c’est pour moi ! cria Gabriele. Fait chier, toujours à se mêler de mes affaires.

— C'est le travail des mamans, tu sais ? Bon, Gabriele, tâche d'aller en cours, sinon tu resteras l'abruti que tu es.

— Merci, monsieur.

— Rocco.

— Comment ?

— Je m'appelle Rocco.

— Enchanté, Gabriele...

Le sous-préfet secoua la tête et se retourna pour rentrer chez lui.

Gabriele avait déjà mis le disque. Les premières notes de *Breathe* flottaient dans l'escalier et entraient chez le sous-préfet, s'infiltrant sous la porte. Rocco versa les croquettes de Lupa dans sa gamelle et alla s'asseoir sur le canapé. Il regardait par la fenêtre. Une soirée douce et tiède se préparait. Le genre de soirée où on a envie de sortir, de respirer, de marcher sans but, de se laisser doucement envelopper par la nuit. Depuis qu'il était dans sa nouvelle maison, Marina n'était plus venue lui rendre visite. Elle avait pris ses distances. Elle était partie, peut-être pour toujours, et l'avait laissé seul. Il avait envie de parler avec elle, d'observer ses jeux d'énigmes, sa recherche des mots difficiles. Mais à présent, le temps des illusions était terminé. La vie avait repris. Et la chose lui déplaisait. Il n'aimait pas se sentir comme un radeau sans barre et sans voile errant dans l'océan avec peu de chances d'accoster.

« Tu n'as pas envie de venir ? » Je l'appelle, mais elle ne me répond pas. « D'habitude, quand tu ne viens pas à la maison, tu te montres à l'arc d'Auguste. J'y vais ? On se retrouve là-bas ? » Je me retourne. Lupa s'est installée sur le canapé à côté du mien et dort déjà. Je voudrais un ami. Un seul, ça me suffirait pour cette soirée si tendre qui me tue et m'empêche de respirer. Les belles choses sont réservées à ceux qui ont déjà la beauté en eux. Je crois que j'en suis exclu pour toujours. « Compris, Lupa ? C'est toi et moi. Que ça te plaise ou non... » Elle bâille, agite la queue et me regarde. Tout revoir m'a fait mal, un mal terrible. Rien ne peut m'aider. Ni le temps ni l'espace, c'est une condamnation. Jugé coupable sans procès, Votre Honneur !

— C'est la vie, Rocco. Il faut continuer à la vivre !

Voilà. C'était sa voix. Je l'ai reconnue. Tu l'as entendue, Lupa ? C'était elle. C'était elle. Sens-moi cet air. Ce parfum. Ce sont des fleurs ? Elles sont

fortes, les fleurs. Chaque année, elles ressortent comme si de rien n'était, comme si elles n'avaient pas pris des coups et du gel pendant des mois et des mois. Tu les retrouves là, exactement comme l'année d'avant, et tu les retrouveras l'année suivante. Et quand elles s'en vont, elles laissent au sol des pétales colorés. Et nous ? Tu le sais, Lupa ? Tu sais ce qu'on laisse ? Une touffe de cheveux blancs emmêlés à balayer dans un appartement vide.

Voilà ce qu'on laisse.

REMERCIEMENTS

Le premier remerciement de ma part et de celle du « collègue de papier » va à Andrea. Puis à Marco, qui a deviné le niveau d'un dîner qu'on saute ; à Alessandro, il sait qu'au mieux je sais relier les points ou noircir les espaces. Merci à tous ceux qui m'aident à m'améliorer chaque jour qui passe. Un merci particulier enfin à Jacopo, qui m'a donné la carte pour ne pas répéter les mêmes erreurs, et à ma famille.

A. M.

Titre original :

07.07.2007

© 2016 Sellerio Editore, Palerme

Et pour la traduction française :

© Éditions Denoël, 2020

Design de couverture : Paprika

Rocco Schiavone est le genre de sous-préfet romain qu'on adore détester : mine grincheuse, ton sarcastique et langage fleuri.

Dans cet épisode, il se promène dans son passé, déambule dans la Ville éternelle qu'il connaît par cœur, fréquente quelques malfrats et fume des joints, de préférence le matin. Sa femme n'est pas encore devenue le fantôme de ses remords : elle est vivante, passionnée par son travail, dévouée à ses amis. Jusqu'à ce fatidique 7 juillet 2007, jour de sa disparition.

Une enquête haletante de Rocco Schiavone qui ravira les amoureux du commissaire Montalbano, de l'Italie et des polars à l'humour grinçant.

Né à Rome en 1964, Antonio Manzini est acteur, scénariste et réalisateur. Ses romans se sont vendus à plus de un million d'exemplaires en Italie.

ROCCO SCHIAVONE : 01 MILLION DE LECTEURS EN ITALIE

DU MÊME AUTEUR

Piste noire, Denoël, 2015 ; Folio, 2016

Froid comme la mort, Denoël, 2016 ; Folio, 2017

Maudit Printemps, Denoël, 2017 ; Folio, 2018

Un homme seul, Denoël, 2018 ; Folio, 2019

La Course des rats, Denoël, 2019

Cette édition électronique du livre

07.07.07 d'Antonio Manzini

a été réalisée le 12 octobre 2020

par les [Éditions Denoël](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207143056 - Numéro d'édition : 338104)

Code Sodis : N98548 - ISBN : 9782207143063.

Numéro d'édition : 338105